VOYAGES IMAGINAIRES, SONGES, VISIONS, ET ROMANS...




·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
9 - VIII - 18
1 IX 1118

III / IX / (18

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

La suite des Voyages de MILORD CÉTON dans les sept Planètes.

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME DIX-HUITIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux.*





A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.



VOYAGES
DE MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANÈTES,
OU
LE NOUVEAU MENTOR.



VOYAGES DE MILORD CÉTON DANS LES SEPT PLANÈTES.

INVOCATION.

VENEZ esprits célestes, qui resplendissez des brillans rayons du soleil; je vous invoque, esprits lumineux; soyez complaisans, & rendez-vous aux instances que je vous fais. Et vous, flambeau de l'univers, source inépuisable de lumière, vous qui ne cessez de parcourir infatigablement l'un & l'autre hémisphère; Apollon, prince des planètes, dieu des savans, souverain du Parnasse; & vous charmante Uranie, qui présidez à la sphère du firmament étoilé; vous, brillante Melpomène, qui vous plaisez dans celle du soleil; & vous aussi, aimable Clio, qui avez inventé l'histoire, venez avec la divine Calliope, qui seule préside à l'harmonie des différentes sphères qui composent ce vaste univers; amenez avec vous

Momus, j'ai beſoin qu'il ſuſpende, pendant quelque tems, ſes plaiſirs & ſes ſoins ordinaires.

Aimables dieux & déeſſes, fermez, je vous conjure, l'oreille aux vœux de tous ces importuns qui ne vous invoquent que pour des choſes vaines ou inutiles; accourez à mon ſecours, venez réchauffer mon imagination, venez allumer dans mon eſprit ce feu que vous avez coutume de verſer dans le ſein de ceux qui vous implorent, & qui fait faire tant de merveilles à tous nos grands poëtes; inſpirez-moi ce que vous avez de plus touchant; donnez-moi les graces & les ornemens qui me ſont néceſſaires pour faire une peinture qui ſoit digne de mon ſujet; ſoutenez enfin ce courage qui m'a conduite juſques dans les ſphères les plus élevées : de peur que, ſemblable à Bellerophon, je ne tombe d'une région trop haute, & que craintive, errante, perdue & déſeſpérée, je ne puiſſe fournir que la moitié de ma carrière.

Venez donc contribuer à l'heureux ſuccès de mon entrepriſe : je vous conjure, eſprits céleſtes, d'employer vos vertus & votre puiſſance à éloigner les génies malfaiſans qui pourroient détourner les bénignes influences que je vous ſupplie de répandre ſur mon ouvrage; le ſecours des dieux ne doit pas manquer à ceux qui les implorent avec un zèle égal au mien.

CINQUIÈME CIEL.

LE SOLEIL.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION du Palais d'Apollon.

PLACÉS ſur les aîles du génie, qui par ſon vol rapide perce aiſément à travers l'air en s'avançant parmi des aſtres innombrables qu'on voit briller de loin, ſemblable à des étoiles de toutes grandeurs, le ciel nous parut ſemé comme un champ de tous ſes aſtres lumineux.

Le génie, après nous avoir donné le tems d'admirer ce brillant ſpectacle, ſe précipita enſuite dans l'atmoſphère du ſoleil, & nous deſcendit dans un endroit que nous prîmes d'abord, Monime & moi, pour les Iſles Fortunées des Heſpérides. Nous ne pouvions nous laſſer d'admirer ce bel aſtre qui parcourt, avec un appareil ſi éclatant, ſon immenſe carrière.

Zachiel nous fit remarquer ces plaines émaillées de mille fleurs nouvelles, ces bocages délicieux,

ces vallées fleuries, dont l'herbe tendre & la verdure étendoient sur le pré un coloris charmant. Toutes sortes de plantes nouvellement écloses, en développant leurs couleurs variées, paroissoient égayer le sein de la nature & la parfumoient en même-tems des plus douces odeurs. Là on voit l'humble arbrisseau & le buisson touffu s'embrasser l'un l'autre; ici des arbres majestueux s'élèvent pompeusement jusqu'au ciel; d'un autre côté, des fontaines dont les bords sont garnis de bouquets & de plantes salutaires.

La variété, la grandeur & la beauté de mille & mille spectacles nouveaux, des oiseaux étrangers à tous les autres mondes, des plantes bisarres & inconnues; cet assemblage formoit à nos yeux un mélange inexprimable, dont le charme s'augmentoit encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués : en rapprochant tous les points de vue, les distances en paroissent miondres que par-tout ailleurs, où l'épaisseur de l'air semble couvrir la terre d'un voile; enfin on peut dire que ce monde a je ne sais quoi de magique & de surnaturel, qui ravit l'esprit & les sens; le feu divin qui vous anime vous fait tout oublier; on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est ni ce qu'on est.

En avançant dans ce globe lumineux, nous découvrîmes un mont superbe, dont la cime sour-

cilleuse se perd dans les nues; des buissons incultes & sauvages en défendent l'approche. Ces buissons sont précédés d'une magnifique futaie de cèdres, de pins & de palmiers, dont les rameaux qui s'embrassent les uns dans les autres, forment par leurs rangs disposés par étages, un superbe amphithéâtre qui présente un coup d'œil ravissant.

Au-dessus de ce bois enchanté on voit le palais d'Apollon. La première porte est pratiquée sur un roc d'albâtre. Ce palais, dont le sommet superbe s'élève jusques aux cieux, renferme dans sa vaste enceinte un parc & des jardins admirables. Nous eûmes besoin des secours du génie, qui, par sa vertu, empêcha que la splendeur de ces lieux ne nous éblouît.

Nous promenâmes nos regards de tous côtés; sans que l'œil & la vue rencontrassent ni obstacles ni ombrages; tout y brille d'une lumière éclatante; les feux & les rayons que darde le soleil de toutes parts, ne sont jamais interrompus par la rencontre d'aucuns corps opaques; l'air plus pur & plus serein que dans aucun monde, semble rapprocher les objets les plus éloignés, ce qui fut pour nous un nouveau sujet d'admiration.

Uriel, un des écuyers d'Apollon, esprit le plus éclairé de ce monde, sachant l'arrivée du génie, vint au-devant de lui pour le présenter à son maître; il nous conduisit dans le palais d'Apollon

par une route large & ſuperbe, dont la pouſſière eſt d'or & le pavé de diamans. Ce palais me parut d'abord un globe de feu; des colonnes de lumières ſoutiennent des arcades qu'on pourroit prendre pour autant d'arc-en-ciels : ce qui forme une architecture ſi brillante, que nos regards eurent peine à en ſoutenir l'éclat.

Après avoir traverſé pluſieurs pièces, nous entrâmes dans une grande galerie, au bout de laquelle étoit Apollon ſur un trône environné de toute ſa gloire; une thiare d'or & des rayons brillans ceignoient ſon front; ſa chevelure admirable flottoit ſur ſes épaules, au gré d'un vent léger qu'animoit le zéphir; la jeuneſſe & les graces animent toutes ſes actions, & l'on voit briller dans ſes yeux un feu divin qui pénetre tous ceux qui ont le bonheur de s'approcher de ce prince, qui voulut bien, à la prière de Zachiel, tempérer l'éclat de ſa majeſté que notre foibleſſe n'auroit pu ſupporter.

Au pied du trône étoient rangées toutes les intelligences qui conduiſent les différentes évolutions de la nature. Ces intelligences me parurent placées par degrés, ſelon la nobleſſe de leur origine & la dignité de leurs fonctions; leurs corps diaphanes reçoivent toutes les impreſſions de la lumière qui les pénètre & paroiſſent en même tems comme une vapeur légère teinte de couleurs fraîches, brillantes & variées.

Apollon eſt regardé dans ce monde comme un ſouverain prophète; c'eſt de lui qu'on tient l'art de la devination. Il préſide principalement à la poéſie, à la muſique & à la médecine; il eſt le chef des muſes, le ſouverain des Parques; ſa lyre repréſente l'harmonie des cieux. Des neuf ſœurs qui lui ſont ſoumiſes, la première ſe nomme Uranie, elle préſide à la ſphère du firmament étoilé; Polymnie, à celle de Saturne; Terpſicore, à celle de Jupiter; Clio conduit Mars; Melpomène eſt pour le ſoleil; Erato dirige Vénus; Euterpe régle Mercure, & Thalie fait agir la lune: de ces huit ſphères diverſement conduites, naît une différence de tons qui forment une harmonie mélodieuſe, compriſe ſous la neuvième Muſe qu'on nomme Calliope.

Dès que Zachiel parut, Apollon, qui le reconnut d'abord pour un génie du premier ordre, à qui rien ne doit réſiſter, le fit à l'inſtant approcher de ſon trône. Ce monarque, après avoir félicité le génie ſur l'étendue de ſon pouvoir & ſur ſes différentes entrepriſes, eut avec lui une longue converſation ſur toutes ſortes de ſciences. A portée de les entendre, leur éloquence élevoit mon ame & y répandoit un charme inexprimable; un langage ſublime exprimoit leurs penſées: mais je m'arrête & ne puis entreprendre de rapporter un diſcours qu'animoit le feu divin qui compoſe leur être; il faudroit être inſpiré d'Apollon lui-même pour le

rendre avec la dignité qu'il convient d'employer lorſqu'on fait parler les Dieux. Eſt-ce à moi à vouloir ſemer des fleurs? Le lot des eſprits médiocres eſt d'applaudir dans le ſecret du cœur, & de laiſſer aux hommes extraordinaires le ſoin de célébrer les dieux.

Après que le génie nous eut préſentés à ce monarque qui nous fit l'accueil le plus favorable, Uriel vint nous reprendre pour nous conduire chez la princeſſe Capariſſe, une des favorites de ce prince. Nous trouvâmes chez cette princeſſe les muſes & les graces qui s'y étoient raſſemblées pour y entendre exécuter un morceau de muſique de la compoſition de Terpſicore.

Lorſque le génie les eut inſtruites de l'objet de nos voyages, il pria ces belles déeſſes de vouloir bien nous accorder leur protection, & nous favoriſer en même-tems de quelqu'étincelle de leurs lumières. Elles parurent extrêmement ſurpriſes de la hardieſſe de notre entrepriſe, aucun mortel du globe de la terre n'ayant encore jamais paru dans cette planète non plus que dans les autres, ce qui fit que le génie fut obligé de leur faire part des moyens qu'il avoit employés pour nous y conduire. Il ajouta que nous avions déjà viſité pluſieurs planètes, ce qui engagea ces déeſſes, qui aiment un peu à cauſer, & qui ſont naturellement curieuſes, de nous faire cent queſtions, ſans preſque nous donner le tems d'y répondre.

Clio, ſavante dans l'hiſtoire, parce qu'elle eſt journellement inſtruite de ce qui ſe paſſe dans tous les mondes poſſibles, nous demanda ce que nous avions vu de plus curieux dans ceux que nous venions de viſiter : j'ai des nouvelles certaines, ajouta cette déeſſe, que dans pluſieurs tourbillons les uſages n'ont point changé, qu'on y rencontre toujours de ces prétendus ſavans, ſans érudition, de ces périodiques qui conſervent le ſublime talent de mutiler toutes productions, & de les diſſéquer pour en rendre les lambeaux qu'ils rapportent, ridicules. Tous ces critiques qu'on voit fondre ſur le mérite naiſſant, afin de tâcher de l'étouffer, reſſemblent à des chouettes, qui par leurs cris aigus & diſcordans voudroient faire rentrer dans le néant des génies qui s'efforcent à prendre l'eſſor; on les voit faire l'analyſe de livres que ſouvent ils n'ont point lus, qui finiſſent ordinairement par de plates & indécentes railleries, qui ſervent également à tous les ouvrages qu'ils ont intérêt de décrier.

Il eſt vrai, dit Monime, que nous en avons rencontré quelques-uns qui croient s'être acquis des lettres de nobleſſe par la digne profeſſion de critique littéraire, quoiqu'on diſe que les hautes ſciences ſoient pour eux de l'algèbre, & les arts un grimoire. Un auteur éclairé nous compare à un de ces critiques, cerbère en furie, dont leſprit

n'eſt qu'une exhalaiſon impure de la méchanceté, & qui ne jouit de l'impunité qu'à l'ombre du mépris que font tous les ſavans de ſes traits envénimés. Je conviens, dit la muſe, qu'un auteur doit rougir de ces éloges bâtards ; un ſavant ne doit faire cas que de ceux qui partent d'un eſprit judicieux ; d'un ſage qui penſe par lui-même, ſans avoir égard à ces critiques *microſcopiques* qui cherchent à groſſir les plus petites fautes, en comptant les *ci*, les *cas* & les *mais*, & en citant des erreurs d'impreſſion pour des défauts de grammaire ; mais je n'ignore pas que le bon-ſens & la raiſon ſont bannis de bien des mondes ; les ſages & les philoſophes n'oſent encore faire paroître librement leurs idées, & je doute qu'avec cette façon de penſer, les princes puiſſent goûter de vrais plaiſirs ; prévenus ſans ceſſe par leurs favoris, ils ignorent ce bonheur qui fait le charme de la vie, c'eſt la certitude d'être aimé pour ſoi-même, ſans que l'ambition ou l'intérêt aient aucune part au zèle qu'on leur fait paroître.

Clio, en continuant de nous interroger, nous demanda ſi le goût tenoit encore contre la nouveauté des objets ; ſi les perſonnes qui emploient le plus mal leur tems ſont toujours celles qui en ont le moins de reſte ; ſi l'eſprit de préſomption & de fatuité étoit encore le partage des petits maîtres ; ſi les généraux étoient préſentement plus avides

de gloire qu'ils ne l'étoient d'argent; ſi on voyoit des miniſtres préférer le bien de l'état à leur propre intérêt; ſi les harangues des ſénateurs étoient toujours écoutées; ſi les prêtres, les pontifes & les coribantes prêchoient l'humilité & la charité par leurs exemples, & mille autres queſtions qui nous ſurprirent infiniment, parce que nous ignorions juſqu'à quel point ces aimables déeſſes pouſſent l'étendue de leurs connoiſſances. Clio continua d'entretenir Monime pendant qu'Uranie & Polymnie me firent part de leur ſcience ſur la rhétorique & ſur l'aſtrologie; elles m'en parlèrent avec beaucoup d'éloquence, & je jugeai par leurs diſcours que perſonne ne pouvoit les égaler ſur ces matières.

La princeſſe Capariſſe nous propoſa de paſſer dans les cabinets d'Apollon, pour y admirer les curioſités dont ils ſont ornés. Le premier offrit à nos yeux pluſieurs pièces de tapiſſerie que Minerve elle-même avoit travaillées; dans une on voyoit les trois Parques, filles de Jupiter & de Themis, occupées à filer la trame de chaque mortel; une autre offroit la déeſſe renommée qui préſente un trône à l'honneur; en face étoient repréſentées au naturel, Cirene, Daphné, Hyacinte, Caparis & Broncus, favorites d'Apollon.

Nous paſsâmes enſuite dans un autre cabinet qui renfermoit les choſes du monde les plus cu-

rieuses : nous y remarquâmes, entr'autres, ce fameux trépied sur lequel la Sibylle de Delphes rendoit ses oracles, la barbe d'Esculape, le caducée de Mercure, le carquois de Diane, l'égide de Minerve, les flèches & le bandeau de Cupidon, la toilette de Vénus, l'enclume de Vulcain, & mille autres curiosités dont je parlerai dans la suite; mais ce que nous admirâmes avec beaucoup d'attention, fut la harpe d'Apollon, dont les sept cordes répondent aux sept planètes sur lesquelles il répand sa vertu & sa lumière, ce qui représente en même-tems l'harmonie des cieux.

Les muses nous conduisirent dans la bibliothèque du souverain du Parnasse. Je mis d'abord la main sur un ouvrage d'un de nos philosophes, qui traite de l'attraction ou de la théorie du monde. Cet ouvrage me parut écrit avec tant de force & de lumière, qu'on diroit que ce philosophe ait pris la nature sur le fait; je le parcourus avec avidité, en priant le génie de m'expliquer quelques endroits trop élevés pour mes foibles connoissances.

L'attraction & l'électricité sont les causes, dit Zachiel, de tous les phénomènes, tant physiques que moraux. L'attraction est une force dont l'action est connue dans toute la nature; elle opère, non-seulement sur tous les corps matériels, en raison directe de la masse & inverse du quart de la

diſtance ; elle agit pareillement ſur les objets intellectuels, en ſuivant exactement les mêmes loix. Elle eſt auſſi la cauſe de la mémoire dans laquelle les idées ſe renouvellent par la forte conjonction, ou par le ſouvenir du tems ou du lieu où les choſes ſe ſont paſſées. On peut attribuer auſſi à l'attraction les cauſes de l'analogie & de la ſympathie ; c'eſt elle qui nous fait pencher pour un objet plutôt que pour un autre ; c'eſt elle qui engage deux cœurs ou deux perſonnes d'eſprit à ſe lier d'une étroite amitié ; c'eſt elle encore qui fait naître ce penchant ſecret qui porte les deux ſexes à s'unir. On peut croire que l'homme eſt animé par une double attraction, l'une qui l'entraîne au vice & l'autre à la vertu ; l'éducation & les circonſtances lui donnent toute ſon activité & ſon énergie : en un mot, elle eſt cette cauſe inconnue, cet agent ſecret avec lequel la nature met tout en mouvement, tient tout dans l'équilibre ; c'eſt-à-dire, qu'elle agit univerſellement. Le tems ne me permet pas à préſent de vous faire un plus long détail, il faut accompagner les muſes à la promenade.

Nous ſuivîmes ces déeſſes qui deſcendirent dans les jardins, & prirent la route d'une grande allée plantée de lauriers, de palmiers, d'oliviers ; entre ces arbres on découvroit des collines enchantées, & la gorge fleurie d'une vallée coupée de plu-

ſieurs ruiſſeaux qui préſentent mille nouvelles beautés. C'eſt dans ces lieux charmans que la roſe croît ſans épines. Là ſont de ſombres grottes qui invitent par leur fraîcheur à profiter de leur ombre pour ſe dérober aux ardeurs du ſoleil.

Ces retraites ſont tapiſſées de lierres & de vignes qui s'empreſſent de livrer leurs grappes de pourpre, avec une agréable fécondité; & ces richeſſes ſont répandues en tout tems avec une égale profuſion dans les campagnes qu'Apollon échauffe benignement de ſes divins rayons : d'un autre côté, on voit les ruiſſeaux qui tombent en murmurant doucement le long des collines, & ſe jettent en divers canaux qui ſe raſſemblent enſuite dans un grand baſſin, dont la ſurface préſente ſon miroir de criſtal à la verdure de ſes rivages. Là l'humble arbriſſeau & le buiſſon champêtre s'embraſſent l'un l'autre; plus loin on voit le cèdre majeſtueux s'élever pompeuſement, & porter ſur ſes branches des oiſeaux de toute eſpèce qui y forment des concerts mélodieux, & les zéphirs ne paroiſſent entre les feuilles que pour les agiter légèrement.

Ce fut dans cet endroit délicieux que les muſes, & les graces, qui toujours les accompagnent, ſe reposèrent. Ces belles déeſſes, qui ſouvent aiment à badiner, ſe mirent à cueillir des fleurs qu'elles ſe jetoient les unes aux autres; mais ces fleurs me

parurent toutes différentes de celles que la nature produit dans les autres mondes ; je ne pouvois en deviner l'eſpèce, lorſque Polymnie, ſouriant de mon ignorance, me tira d'inquiétude : ces fleurs que vous admirez avec tant d'attention, dont vous ne connoiſſez ni la forme, ni la figure, ſont des fleurs de rhétorique & de métaphyſique; c'eſt de cette colline d'où les tirent les ſavans de tous les mondes. Ce côteau que vous voyez plus loin s'élever juſqu'au haut de la montagne du Parnaſſe, eſt l'endroit où croiſſent les métaphores, les fictions & les hyperboles que les poëtes emploient ſi ſouvent dans leurs ouvrages.

Pendant ce diſcours, Monime badinoit avec les graces qui ſembloient lui être devenues plus familières. Cette charmante perſonne ſe trouvant couverte d'une prodigieuſe quantité de ces fleurs, vouloit à ſon tour leur en jeter, lorſqu'elle vit s'approcher un très-grand nombre d'animaux, qui dans les autres mondes n'habitent que les bois, les déſerts, ou ſe retirent ordinairement dans des tanières. Monime, à l'aſpect de ces animaux dont la plupart lui étoient inconnus, ſe trouvant ſaiſie de crainte & de frayeur, je la vis pâlir & chercher à ſe cacher à l'ombre de quelques buiſſons; mais Polymnie, toujours attentive & officieuſe, s'appercevant de ſon trouble, loin de ſe prêter à ſa foibleſſe, l'arrêta, & employa, pour la raſſurer,

un diſcours phyſique qui eut tant de force ſur l'eſprit de Monime, que non-ſeulement il diſſipa ſes craintes, mais la mit encore en état de prendre part aux divertiſſemens que ces divers animaux procurent ſouvent à ces belles déeſſes qui ſe trouvèrent dans l'inſtant entourées de lions, dours, de béliers, de capricornes, de ſcorpions. Monime prit ſur-tout un ſingulier plaiſir lorſqu'elle apperçut le taureau qui bondiſſoit devant elle, & l'éléphant matériel employer toute ſon induſtrie à contourner en cent différentes façons ſa trompe flexible pour faire avancer l'écreviſſe & l'empêcher d'aller à reculon. Nous découvrîmes enfin que tous les animaux de ce monde ſont apprivoiſés, ſe font entendre, & répondent avec préciſion aux queſtions qu'on leur fait.

Nous ſuivîmes les muſes qui ſe levèrent pour continuer leur promenade. Ces déeſſes gagnèrent un large ſentier qui alloit en ſerpentant, & qui me parut rempli de pierres brillantes. Je pris d'abord ces pierres pour des diamans; j'en ramaſſai de toutes les couleurs, qui toutes jetoient beaucoup d'éclat. Vous aimez les ſaillies, à ce que je vois, dit une des muſes; il ne tient qu'à vous de vous en munir de toutes les eſpèces; c'eſt dans ce ſentier tortueux où elles croiſſent en abondance: il conduit à la fontaine d'Hypocrêne.

Lorſque nous fûmes arrivés à cette fontaine, je ne

ne pus résister à l'envie d'en goûter l'eau dans sa source; à peine en eus-je avalé quelques gouttes, que je me sentis animé d'un feu divin; il me prit une espèce d'enthousiasme qui, en élevant mon ame, répandit dans mon esprit ce charme & ce brillant de la poésie; à l'instant je composai une élégie des plus tendres, que j'adressai aux muses, qui me firent la grace de l'approuver.

Nous reprîmes le chemin qui conduit au palais d'Apollon. Ce monarque, par considération pour le génie, nous fit l'honneur de nous admettre à sa table: nous y fûmes régalés de l'odeur des parfums les plus exquis; l'encens fume de toutes parts; c'est la seule nourriture qu'on peut prendre dans ce monde: cependant cette nourriture, quoiqu'extrêmement légère, ne laisse pas de fortifier; il est certain qu'elle ne charge point l'estomac, aussi les habitans de ce globe ne meurent jamais d'indigestion: c'est pourquoi la plupart des médecins ne s'occupent qu'à composer des livres qui puissent servir utilement dans les autres mondes.

Le génie voulut bien nous permettre de passer plusieurs semaines à la cour d'Apollon. Pendant ce court espace, les neufs Sœurs, toujours soumises aux volontés de ce prince, se firent un plaisir de nous instruire, & de joindre à leurs instructions mille nouvelles fêtes, qui, quoiqu'elles ne

paruſſent faites que pour l'amuſement, étoient néanmoins des leçons fort utiles.

Je remarquai que ceux qui ſont admis à la cour d'Apollon, ont un corps ſi ſubtile, qu'à peine les yeux d'un mortel peuvent-ils l'appercevoir; mais, ſemblables aux génies, lorſqu'ils veulent ſe rendre viſibles, ils ont comme eux la faculté de prendre des corps fantaſtiques, parce que la matière ſubtile obéit à l'inſtant à leur volonté.

Cette cour eſt remplie de ſavans de toute eſpèce : on y voit des aſtronomes, des géomètres, des chimiſtes, des cabaliſtes, des poëtes, des médecins, des oracles & des muſiciens, toutes perſonnes protégées par Apollon. Nous ne pouvions Monime & moi nous laſſer d'admirer un ſéjour auſſi délicieux. Cependant Zachiel nous avertit qu'il falloit nous diſpoſer à prendre congé du ſouverain du Parnaſſe, des muſes & de toute la cour d'Apollon. Les muſes nous témoignèrent avec bonté le chagrin qu'elles avoient de nous quitter. Ces belles déeſſes firent à Monime mille careſſes; elles la douèrent chacune en particulier des ſciences auxquelles elles préſident; elles ajoutèrent que, ſans la certitude où elles étoient de la recevoir, on ne lui permettroit pas de s'éloigner d'une cour pour laquelle le deſtin l'avoit fait naître.

CHAPITRE II.

FORÊT *merveilleuſe.*

LE génie, dont l'intention étoit de nous faire viſiter les diverſes contrées que renferme ce globe lumineux, & de nous en faire admirer en même tems toutes les merveilles, nous fit deſcendre du Parnaſſe par une eſpèce de chemin couvert qui ſert de route aux habitans de cette planète lorſqu'ils veulent ſe rendre à la montagne pour participer aux dons que le ſouverain du Parnaſſe répand ſur ſes peuples.

Ce chemin qui eſt rempli d'un ſable d'or, conduit à des ſouterreins qu'on pourroit prendre pour des cavités de cette planète embraſée. C'eſt-là, ſans doute, ce qui empêche les habitans de reſſentir l'ardeur des rayons du ſoleil, parce qu'il ſemble que leur force augmente à meſure qu'ils s'éloignent de cet aſtre. Cette partie du ſoleil peut être comparée à nos caves, dont la fraîcheur paroît augmenter à proportion de la chaleur. Il eſt bon d'avertir qu'il n'y a point de nuits dans ce monde; comme c'eſt le centre de l'univers, Appollon y répand toujours ſa lumière la plus pure : mais la fraîcheur des cavités tempere l'air & le rend plus ſerein que dans pas un des autres mondes.

Lorſque nous fûmes au bas de la montagne, nous apperçûmes une grande forêt que le génie aſſura renfermer tout ce que la nature a de plus précieux. Les arbres de cette forêt ſont d'une eſpèce ſingulière ; les troncs en ſont d'or, les rameaux d'argent & les feuilles d'émeraudes, qui, de deſſus l'éclatante verdure de leur ſuperficie, répréſentent comme dans un miroir les images des fruits qui y pendent, & qui n'empruntent rien de leur beauté aux feuilles, puiſque ce ſont autant de fioles qui renferment l'eſprit & le bon-ſens de tous les humains. Chaque perſonne, à l'inſtant de ſa naiſſance, a deux fioles pour partage; dans l'une eſt renfermé ſon eſprit, & dans l'autre ſon bon-ſens : les noms des perſonnes ſont gravés ſur le verre. Remarquez, nous dit le génie, en nous faiſant examiner ces fioles, que la nature toujours judicieuſe dans la diſtribution qu'elle fait de ſes dons, ne favoriſe jamais perſonne au préjudice d'un autre. Tous les hommes naiſſent dans une égalité parfaite; l'éducation corrompt ou perfectionne ſes bienfaits. Si cela eſt, lui dis-je, pourquoi ces fioles ne ſont-elles pas également remplies? C'eſt, reprit le génie, par le mauvais uſage que les hommes font des graces qu'ils ont reçues de la nature. Vous avez dû remarquer dans les différens mondes que nous venons de viſiter, que le bon-ſens & la raiſon en ſont preſque bannis. Par-tout on court après l'eſ-

prit, chacun en veut avoir, chacun se forme de nouveaux systêmes; & cette noble simplicité que le bon-sens nous donne, que la raison nous dicte, se trouve abandonnée & semble être proscrite de tous les mondes : on ne demande que des saillies, beaucoup de feu & de vivacité, de ces phrases hyperboliques auxquelles on ne comprend rien, & que ceux qui les composent n'entendent pas eux-mêmes; ce sont de grands mots qu'on rassemble pour dire des riens qui composent néanmoins des volumes; mais le bon-sens, si nécessaire au bonheur des hommes, est regardé comme simplicité, bêtise, timidité, ou manque d'usage; c'est-là ce qui fait la différence que vous remarquez dans ces fioles : vous en voyez beaucoup dont tout l'esprit s'évapore, parce qu'il n'y a que lui qui soit à la mode; le bons-sens se conserve pour un tems plus heureux.

Vous devez encore remarquer, ajouta le génie, que cette forêt est partagée en autant de routes que ce soleil éclaire de mondes, & que dans chacune de ses allées, on y voit plusieurs sentiers qui désignent les différentes provinces de ces mondes; mais pour l'intelligence des ministres d'Apollon, chargés d'examiner toutes les révolutions qu'on voit arriver fréquemment dans les mondes planétaires, on y a gravé sur le premier arbre de chaque allée le nom

de la planète dont l'eſprit & le bon-ſens de ceux qui l'habitent ſont dépoſés dans cette allée.

Je ſuivis Monime qui commença par viſiter les allées qui déſignoient les mondes que nous venions de parcourir; je la voyois chercher avec un ſoin extrême les fioles des perſonnes que nous avions connues. Ses recherches euſſent été vaines, ſi Zachiel ne ſe fût prêté pour ſatiſfaire ſa curioſité. Il lui montra les fioles de quantité de miniſtres, de généraux, de juges, de coribantes & d'une infinité d'autres perſonnes qui paſſent dans ces mondes pour des génies ſupérieurs : il eſt vrai que l'eſprit étoit entièrement diſparu, mais pour les fioles de bon-ſens elles étoient pleines. Monime, ſurpriſe d'un phénomène ſi ſingulier, regarda avec beaucoup d'attention ſi elles étoient également bouchées, ſi l'air ne communiquoit pas plus à l'une qu'à l'autre; les trouvant toutes ſans aucune ouverture : je me perds dans mes recherches, dit Monime avec un air de dépit, il faut que l'eſprit ſoit beaucoup plus ſubtile que le bon-ſens; car comment ſe perſuader que les grands perſonnages que nous avons vus jouer les premiers rôles ſur le théâtre de leur monde aient jamais pu manquer de bon-ſens, ſur-tout lorſqu'on les voit revêtus de poſtes où il eſt ſi néceſſaire pour la conduite d'un état. Dites moi donc, mon cher Zachiel, ſi depuis

que nous avons quitté ces mondes ils ont changé de méthode ; ſans doute que l'eſprit de vertige a ſuccédé au bon-ſens & à la raiſon.

Le génie ſourit &, ſans lui répondre, il nous conduiſit dans des ſentiers détournés ; où toutes les fioles de bon-ſens brilloient comme des eſcarboucles, c'eſt-à-dire, qu'elles étoient toutes vides, & celles de l'eſprit à moitié pleines. Je ſuis preſque sûr, dis-je à Zachiel, que les propriétaires de ces fioles ne brillent que médiocrement dans leur ſphère. Vous vous trompez, dit le génie, puiſqu'elles appartiennent à de véritables philoſophes, tous perſonnages d'un eſprit juſte, profond & éclairé dans toutes ſortes de ſciences ; il eſt vrai que la plupart vivent dans l'indigence, ſans néanmoins ſe trouver plus malheureux, parce que le ſage ne ſe plaint jamais de ſon infortune, le ſimple néceſſaire ſuffit à tous ſes beſoins.

Ces ſentiers nous conduiſirent dans l'allée de Saturne : preſque toutes les fioles en étoient vides ; elles reſſembloient à des perles qui éblouiſſoient par l'éclat de leur blancheur. Ceci nous annonce, dit Monime, un monde rempli de candeur, de raiſon & de bonne foi. Votre réflexion eſt juſte, dit le génie, c'eſt dans Saturne où vous touverez l'enfance du monde, cet âge d'or, cette probité des anciens patriarches, cette bonne foi ſi vantée

& en même tems ſi mépriſée dans les autres mondes.

Nous arrivâmes inſenſiblement dans la partie de la forêt qui concerne notre monde. Monime & moi, curieux d'en viſiter toutes les routes, nous y entrâmes avec beaucoup d'empreſſement. Le génie ſe prêta volontiers à ſatisfaire notre curioſité, afin de nous donner une idée frappante de la portion de lumière départie aux différentes nations qui rempliſſent le globe de la terre, ou pour mieux dire, de l'uſage qu'ils en font. Extrêmement ſurpris de la variété que je remarquai ſuivant les divers climats, aucuns ſentiers n'étoient ſemblables : dans l'un, preſque tout le bon-ſens avoit diſparu; dans l'autre ce n'étoit que l'eſprit. Monime eût bien voulu que le génie lui donnât quelques inſtructions détaillées ſur les monarques, les ſouverains, ſur leurs généraux & ſur leurs miniſtres, mais il remit à l'en inſtruire lorſque nous ſerions de retour dans notre monde.



CHAPITRE III.

RENCONTRE extraordinaire.

SORTIS de la forêt merveilleuſe, nous traverſâmes une grande plaine, pour gagner la ville des Philoſophes. A quelque diſtance de cette ville, nous apperçûmes pluſieurs perſonnes qui paroiſſoient ſe diſputer avec beaucoup d'aigreur. Au milieu étoient deux vieillards qui nous parurent, par l'épaiſſeur de leurs corps, être nouvellement arrivés de quelque planète éloignée. Zachiel les reconnut auſſi à l'inſtant. Il nous dit que l'un de ces deux vieillards étoit Paracelſe, philoſophe Suiſſe, qui a traité des ſecrets de la nature, de la connoiſſance des génies & des eſprits élémentaires; l'autre étoit le grand Avicene, fameux cabaliſte. Quoique je n'aie jamais douté, ajouta le génie, que ces deux grands hommes ne duſſent un jour arriver dans la ſphère du ſoleil, comme étant celle qui leur eſt deſtinée & celle dont ils avoient ſans doute tiré toute l'étendue de leurs lumières, je ſuis néanmoins très-ſurpris de les y rencontrer ſans avoir auparavant ſatisfait à l'ordre de la nature. Je ne doute pas qu'ils ne s'y ſoient fait tranſporter par quelques eſprits élémentaires,

qu'ils auront indubitablement fait defcendre par la force de leurs conjurations. Je connois l'étendue de la fcience d'Avicene; ce n'eft que par fes études qu'il s'eft acquis le pouvoir de commander aux génies; il m'a forcé de defcendre moi-même pour l'affifter dans diverfes opérations qu'il a entreprifes & qui lui ont acquis ce grand nom dont il jouit parmi les favans. Le génie s'avança enfuite, il écarta la foule qui entouroit ces deux vieillards, pour apprendre d'eux-mêmes le fujet de leur difpute. Avicene reconnut d'abord le génie & parut charmé de le revoir. Après lui avoir témoigné fa joie & fa furprife, il nous examina un inftant; mais trop occupé de fon aventure pour s'en diftraire en notre faveur, il ne nous fit pas la moindre politeffe.

Au nom de la première lumière, dit Avicene en s'adreffant à Zachiel, tirez-nous de l'embarras où nous fommes. Vous n'ignorez peut-être pas qu'il y a nombre d'années je fis la connoiffance de ce philofophe qui, comme moi, a toujours été perfuadé de l'éxiftence des efprits élémentaires; mais, pour nous affurer de leur pouvoir, nous avons formé enfemble la réfolution de les forcer à nous tranfporter dans la fphère du foleil. Le pouvoir de mes conjurations vous eft connu; vous favez que je n'ignore aucun des noms des intelligences, puifque vous-même avez été contraint de



Au nom de la premiere lumiere, tirez nous de l'embarras où nous sommes.

Marillier. deli — Delignon. Sculp

répondre à mes invocations : j'ai donc employé les plus vives conjurations ſur Radiel, Caracaza, Amady & pluſieurs autres que vous connoiſſez ; tous ces génies, obéiſſant au nom de la première lumière, nous ont tranſportés dans la ſphere du ſoleil. A peine ces eſprits ſe ſont-ils éloignés, que nous nous ſommes trouvés en bute aux railleries d'un peuple qui, ſans doute, ne fait conſiſter ſa ſcience qu'à douter des évènemens les plus naturels; car enfin, ces gens que vous voyez, qui ſe ſont raſſemblés autour de nous, pouſſent leur incrédulité juſqu'à nous diſputer notre exiſtence, & ils ont encore l'audace de nous ſoutenir que depuis long-tems nos fioles de bon-ſens ſont tombées de l'arbre auquel elles étoient attachées. A-t-on jamais pu imaginer de pareilles abſurdités, pourſuivit Avicène? Ce philoſophe ne ſe poſſédoit plus; animé par la colère, ſes veines étoient gonflées, ſon viſage enflammé & les yeux en feu; à peine pouvoit-il articuler quelques mots, lorſqu'une des femmes qui étoient préſentes le fit d'abord rentrer en lui-même & rougir en même-tems de ſa foibleſſe par ce peu de mots :

Si tu étois, lui dit cette femme, ce que tu t'efforces en vain de vouloir nous perſuader, tu ſaurois mieux modérer tes paſſions. Apprends que la véritable philoſophie eſt ſi pure, qu'elle arrache juſ-

qu'aux moindres racines du vice; qu'elle lave & nettoye l'ame pour la rendre digne de celui qui l'a formée; elle opère enfin ce que l'amour de la gloire, la vanité ni le desir des louanges ne sauroient seuls produire: ce n'est que la philosophie qui peut faire des hommes parfaits; mais toi qui n'as peut-être été guidé que par l'ambition d'être admiré des foibles mortels, tu n'as pu, conséquemment, élever ton esprit que jusqu'à un certain degré qui ne sauroit jamais détruire les foiblesses de l'humanité, parce que tes préjugés ou tes passions ont offusqué ta raison & l'ont nécessairement empêchée d'agir librement. Après cette petite leçon c'est à toi d'examiner si ton ame est actuellement à ce degré de perfection qu'exige la vraie philosophie, surtout après les disparates que tu viens de nous montrer.

Avicene parut terrassé de ce reproche, qui servit néanmoins à le rendre beaucoup plus tranquille; mais confus de l'avoir mérité par son emportement, il nous quitta sans oser proférer une seule parole, & nous le vîmes prendre la route de la forêt. La dispute ainsi terminée, tout le monde disparut; Paracelse seul resta avec nous.

Je serois bien curieuse, dit Monime à ce philosophe, d'être instruite par vous-même des lumières que vous avez acquises sur la connoissance des génies. Je consens, répliqua Paracelse, de

vous faire part d'une ſcience que je n'ai découverte que par mon travail & mes veilles ; mais le génie qui vous protège a dû vous inſtruire de cette partie eſſentielle qui compoſe la cour céleſte, & qui remplit ce vide immenſe qui doit néceſſairement ſe trouver entre l'Être ſuprême & les foibles humains. Il eſt vrai, dit Monime, que Zachiel n'a rien négligé de ce qui a pu ſervir à notre inſtruction. Je n'ignore pas que ce vaſte univers eſt rempli de pluſieurs ſortes de génies occupés à différentes fonctions ; mais comme vous avez approfondi cette matière, vous me ferez plaiſir de m'en inſtruire plus particulièrement.

Je ne réſiſte point, dit Paracelſe, à ſatisfaire votre curioſité. Vous ne devez pas ignorer que l'Être ſuprême eſt ſeul parfait & accompli ; que c'eſt de ſa toute puiſſante & ſuprême volonté qu'il a créé des abîmes du rien, une infinité de mondes remplis de diverſes créatures qui ont été formées dans l'inſtant qu'il avoit marqué par ſa ſageſſe. Sa divinité produiſit en même-tems une prodigieuſe quantité de ſubſtances ſpirituelles, ſéparées du corps & de la matière, & plus excellentes que l'homme, qui ſont les génies. Ces ſubſtances ſpirituelles & inviſibles ſurpaſſent de beaucoup les forces humaines ; elles ſont les mobiles d'une infinité de choſes dont les effets les plus ordinaires ſont le mouvement des cieux & le cours des aſtres,

parce que les cieux qui ſont animés ne peuvent ſe conduire d'eux-memes dans un ſi bel ordre & une cadence auſſi bien réglée. Un ſavant philoſophe aſſure avoir découvert, par les ſimples lumières naturelles, qu'il y avoit des intelligences motrices, c'eſt-à-dire, des génies qui doivent n'être occupés qu'à donner le branle aux ſphères céleſtes & les conduire dans leurs courſes journalières. On peut donc conclure que la ſubſtance des génies eſt plus ſpirituelle que les corps les plus ſubtils & les plus déliés, tels que ſont les vents & les tempêtes, qui ont ſi peu de corps qu'ils en ſont inviſibles.

Cependant pluſieurs philoſophes ont avancé que les génies ne pouvoient être autre choſe que ces météores qui ſe forment en l'air; mais la plus conſtante opinion eſt de croire que les génies n'ont point de corps, parce que s'ils en avoient, il faudroit néceſſairement qu'ils fuſſent grands & proportionnés à l'importance de leurs emplois, ce qui ne pourroit être ſans faire un bruit conſidérable dans l'air. Les génies n'ont été créés que pour obéir aux ordres de la divinité; les uns afin de s'en approcher & de participer à la lumière dont elle eſt le principe, ce qui fait qu'ils doivent être dégagés de la matière, pour pénétrer, entendre & écouter avec plus de facilité les ſecrets & les ordres de la divinité: or, comme ce ſont eux qui en ap-

prochent de plus près, on doit les regarder comme les créatures les plus parfaites.

Quelques ſavans ont été perſuadés que les génies avoient été créés en même-tems que les cieux & les élémens lorſqu'ils furent tirés du néant; & les plus fameux philoſophes aſſurent que la divinité, par ſa vertu toute-puiſſante, a créé, dès le commencement du tems, l'une & l'autre créature, la ſpirituelle & la corporelle; & qu'il y a pluſieurs ordres de génies qui ont chacun des vertus particulières : ſemblables aux étoiles qui brillent dans le ciel, & répandent une lumière différente, ils ont auſſi diverſes propriétés.

Ces différens ordres de génies ſont diſtribués dans tous les mondes poſſibles, pour les conduire ſuivant l'ordre de leurs fonctions. Ils diffèrent entr'eux par la nature & par leur eſſence, & ſont naturellement doués de la faculté de connoitre & d'entendre par la grandeur & l'étendue de leur eſprit; c'eſt pourquoi ils diſtinguent tout ce qui eſt dans la nature; ſes plus grands ſecrets leur ſont développés, l'eſſence des cieux, les propriétés des élémens & des autres créatures animées & inanimées. Ils ſont naturellement phyſiciens, médecins, métaphyſiciens, aſtronomes, géographes, géomètres & mécaniciens; l'origine des vents leur eſt connue, les cauſes du flux & reflux de la mer, le cours des étoiles & plu-

sieurs autres sciences sublimes que la divinité a imprimées dans leurs esprits dès l'instant de leur création, afin de les rendre plus propres à exécuter ses ordres ; ils sont aussi grands théologiens, & entendent beaucoup mieux que les foibles humains, quels sont les attributs de la divinité.

Les génies du premier ordre connoissent d'un seul regard les matières spirituelles ainsi que les corporelles ; & sans employer de longs discours ni de vains raisonnemens, ils découvrent d'un même coup-d'œil & la cause & l'effet ; l'esprit toujours ouvert & agissant, & sans cesse occupés à quelques connoissances qui leur représentent comme dans un miroir les perfections qu'ils ont reçues de l'Être suprême ; mais loin de s'enorgueillir, elles ne leur servent que d'aiguillon pour exercer leur charité envers les hommes.

Ces génies ont encore, par l'étendue de leurs connoissances, la faculté motrice, c'est-à-dire, la puissance de se mouvoir, de mouvoir toutes choses, & de se transporter d'un lieu à l'autre. Comme leur substance est la plus parfaite des substances créées, leurs facultés sont aussi les plus parfaites, les plus agissantes & les plus vigoureuses, puisqu'ils agissent avec une vîtesse & une agilité nompareilles ; les oiseaux ne volent pas si légèrement dans l'air, les vents ne sont pas si impétueux, ni les traits décochés, si rapides que la course d'un génie

génie qui traverſe l'univers pour ſe tranſporter d'un lieu dans un autre; en un inſtant il paſſe d'un monde à l'autre, deſcend du ciel en terre, & remonte de la terre au ciel par la vigueur de ſa nature, perçant & pénétrant tout, ſans trouver de réſiſtance en aucun lieu, parce que les génies ſupérieurs, outre la puiſſance qu'ils ont de ſe mouvoir, ont encore celle de faire agir les autres ſubſtances ſpirituelles qui leur ſont inférieures, & auxquelles ils ont droit de commander : ce qui fait qu'il eſt dans leur pouvoir de produire des effets innombrables en appliquant l'actif au paſſif, c'eſt-à-dire, en approchant les corps qui ont des vertus pour agir auprès de ceux qui peuvent en recevoir l'impulſion ou l'attraction. Il eſt encore en leur pouvoir de faire deſcendre le feu du ciel, de ſoulever les eaux de la mer, de cauſer des inondations, de tranſporter les montagnes, de déraciner les arbres, & faire enfin mille autres prodiges, parce qu'il n'y a point de puiſſances ſur la terre qui leur ſoient égales; mais l'amour qu'ils ont pour la vertu, les porte ſans ceſſe à faire des œuvres de charité en faveur des hommes. Ces génies ſont toujours en action, & toujours prêts à nous rendre ſervice; mais ce n'eſt point avec cette indolence qu'on remarque dans les foibles humains, qu'ils prennent nos intérêts : jamais le

tems ni l'éloignement ne refroidiſſent leur amitié; parce que leur qualité particulière eſt d'obéir à l'Être ſuprême, & à tout ce qui tient à ſa divinité, par une force invincible, qui les rend perſévérans & inébranlables.

Malgré la puiſſance de ces génies, on ne les voit point abuſer de leurs forces : toujours doux & compatiſſans envers les hommes, qu'ils regardent avec une affection & un amour paternel, jamais ils n'exercent leur puiſſance qu'avec un caractère de candeur, & ce n'eſt que par les doux attraits de leur bonté qu'ils conduiſent leurs inférieurs; ce qui prouve que la douceur eſt la plus aimable de toutes les vertus, & qu'elle a mille charmes pour gagner les cœurs & ſe les aſſujettir. Leurs intentions toujours pures défèrent toutes leurs actions à l'Être ſuprême, ſans aucun mélange d'intérêts, ni aucune vue de gloire ou d'oſtentation. Ainſi on peut regarder les génies de la première claſſe comme des princes céleſtes, mais bien différens des princes de la terre, qui n'ont en vue que l'appareil de leur grandeur.

Il faut encore remarquer que la divinité a deſtiné ces premiers génies à l'économie & au ſoin des affaires journalières des mondes corporels; c'eſt-à-dire, qu'ils accompliſſent, finiſſent & terminent toutes les diſtinctions & les divers ordres

de nature céleste, & de ceux qui sont employés jour & nuit à veiller sur tous les mondes, sans jamais s'affoiblir par la longueur du tems.

Les mauvais génies, quoique soumis aux ordres des supérieurs, ne sont néanmoins occupés qu'à troubler cette harmonie qui doit régner entr'eux & les hommes. En parcourant sans cesse tous les mondes, afin de les corrompre en y semant la discorde, & pour les empêcher de suivre les sentiers de la vertu, ils les attaquent par de véhémentes passions, & poussent les hommes dans des extrémités condamnables, en donnant crédit au vice par de nouvelles & fausses doctrines. Mais les bons génies & ceux du premier ordre s'opposent à tous ces désordres par leurs continuelles assistances : c'est pourquoi il est de la prudence de se lier par une étroite amitié avec les génies supérieurs, & de tâcher de se rendre propices les inférieurs, afin de les engager à ne point troubler ce commerce par leurs malices ou leurs mauvaises insinuations. Je ne vous parlerai point des autres substances intermédiaires, dont vous n'ignorez aucune des qualités.

Vous avez sans doute, dit Monime, trouvé le secret, par vos observations & vos veilles, de vous attacher une de ces substances intermédiaires, ou un de ces génies supérieurs. C'est à quoi j'ai long-tems travaillé en vain, reprit Paracelse;

mais Avicene m'a été d'un grand ſecours, & ce n'eſt qu'en réuniſſant nos connoiſſances que nous ſommes parvenus à nous faire obéir par les génies élémentaires.

Ce philoſophe eſt l'homme le plus ſavant qui ait jamais paru ſur le globe de la terre ; il poſsède toutes les ſciences ſecrètes, par leſquelles on explique les différentes opérations de la nature : fameux cabaliſte, il joint à ces ſciences la chymie, il a le ſecret de la pierre philoſophale, celui de l'élixir univerſel ; il ſait découvrir les tréſors, & en éloigner les mauvais génies qui s'en ſont rendus maîtres. Nul prodige ne lui paroît difficile dans l'exécution : il peut, quand il lui plaît, changer les hommes en quadrupèdes ou en reptiles, aucun taliſman ne lui réſiſte, les plus ſecrets myſtères de la cabale lui ont été développés : c'eſt par ce moyen qu'il vient à bout de ſe ſoumettre les eſprits élémentaires, & de les aſſujettir à ſes volontés. Ce philoſophe a composé un très-grand nombre de livres, qui traitent de tous les prodiges de la cabale ; mais ces livres ſont écrits d'un ſtyle ſi figuré, qu'à moins d'être inſtruit par un génie de la première claſſe, il eſt preſque impoſſible d'en pénétrer le ſens : ſon intention n'a jamais été d'en inſtruire les hommes ordinaires.

Avicene a pluſieurs ſiècles : lorſqu'il ſent ſes forces diminuer, il les répare aiſément par une

dose d'élixir universel qui, en le ranimant, lui donne en même-tems une nouvelle vigueur. Pardonnez, ajouta Paracelse ; je suis obligé de suivre Avicene, & je vais le rejoindre.

CHAPITRE IV.

Remarque sur l'Astronomie.

LORSQUE Paracelse nous eut quittés, nous fûmes rejoindre Zachiel, qui s'étoit avancé à la rencontre de plusieurs astronomes. Instruits de son arrivée par les divers mouvemens qu'ils avoient remarqués dans les signes du zodiaque, tous ces savans venoient au-devant du génie, comme députés de la ville des philosophes. Les principaux étoient Thalès, Anaxagore, Pitagore, Democrite, Aristarque, Hiparque, Ptolomée, Copernic, Galilée, Gassendi, Limberge, Vilkius, Ticho-brahée, Kepler, Cassini, Descartes & Newton. Ce dernier s'adressant au génie, le complimenta au nom de tous les autres.

La harangue de ce philosophe finie, Zachiel nous fit approcher de ces grands hommes, afin de nous donner une teinture de l'astronomie. Ces philosophes nous saluèrent avec gravité, en marquant

néanmoins beaucoup de ſurpriſe, & nous regardant attentivement. J'avoue que leur examen ſe fixa ſur Monime; je fus même d'abord tenté de croire que quelques-uns de ces ſavans la prirent pour un des ſignes du zodiaque, qu'on nomme *Virgo;* car je les vis à l'inſtant s'armer de leurs téleſcopes, pour examiner ſi ce ſigne brilloit encore dans le ciel avec autant d'éclat qu'ils en avoient remarqué dans les yeux de Monime.

Pour prévenir les intentions du génie qui vous conduit dans cette ſphère, dit l'un de ces ſavans, je vais vous apprendre à connoître, avec le ſecours d'un de nos téleſcopes, pluſieurs étoiles nouvellement découvertes par nos plus habiles aſtronomes. Depuis long-tems nous ſommes à l'affût de ces étoiles, qui ſemblent ſe plaire à nous donner de l'exercice, par leurs fréquentes diſparutions.

Je m'armai donc, à l'exemple de ces philoſophes, de l'inſtrument qui devoit diriger ma vue, & me faire diſtinguer dans cette prodigieuſe quantité d'étoiles les différentes formes de celles qui intéreſſoient tous ces ſavans, avec les noms des ſignes auxquels elles devoient être attachées. Meſſieurs, s'écria l'un d'eux avec une ſorte d'enthouſiaſme, mais toujours l'œil collé ſur ſon téleſcope, voici l'étoile que nous cherchons depuis ſi long-tems; elle ſe montre au col du ſigne.

Je ne puis concevoir, dit Monime en nous in-

terrompant, comment vous pouvez reconnoître dans l'immensité d'un ciel parsemé de tant d'étoiles, dont le brillant & l'éclat me paroissent presque égaux, les noms & les attributs de chacune de ces étoiles. Vous n'avez, à ce que je vois, répliqua le savant, aucune teinture de l'astronomie. Il est vrai, dit Monime, que cette science m'a toujours paru un peu trop abstraite pour m'y appliquer. Soyez persuadée, madame, que l'étude de la philosophie ne diminue rien de la beauté : ici toutes nos dames s'y appliquent ; & il semble que les lumières qu'elles acquièrent par cette étude, donnent encore plus de brillant à leurs yeux, & qu'elles animent en même tems toutes leurs actions, sans néanmoins altérer la douceur de leurs caractères, ni cette gaieté qui les rend si aimables. Comme je ne fais nul doute que vous ne desiriez de les surpasser en science autant que vous les surpassez en beauté, je vais vous donner une petite leçon ; nous ne pouvons choisir un endroit plus commode.

Apprenez, poursuivit l'astronome, que tous les corps sont susceptibles de différentes modifications : le mouvement en est une des principales. Galilée a instruit plus d'un monde, des loix que suivent les corps en tombant vers la terre. Newton a reconnu que la cause qui fait tomber les corps vers la terre, sans pouvoir en expliquer la nature,

faisoit aussi graviter les corps célestes, les uns contre les autres. Mais le bruit vient de se répandre parmi nous, qu'un génie élémentaire, de ceux qui président aux mouvemens de la terre & de la lune, venoit de découvrir la nature de cette fameuse cause à un physicien de votre planète, qui n'est point encore connu; & l'on assure qu'il n'est pas peu embarrassé, comment il pourra faire comprendre aux autres ce secret admirable, quoique le génie lui en ait donné une idée très-claire. Cela n'est pas étonnant, dit Monime; les génies instruisent par inspiration; ils impriment directement dans l'ame, par une opération simple & toute spirituelle, les connoissances qu'ils veulent lui communiquer, au lieu que les hommes ont besoin du ministère de leurs sens, qui sont matériels & grossiers, pour manifester leurs idées aux autres hommes, qui, de leur côté, ne peuvent les saisir que par le même moyen; ce qui rend la communication des connoissances d'homme à homme, souvent très-difficile & presque toujours imparfaite. Vos réflexions sont justes, répliqua le savant: il est aisé de reconnoître, à la netteté & à la solidité de votre raisonnement, que vous avez été instruite par un génie du premier ordre; mais soyez persuadée que si le nouveau physicien dont nous parlons possède bien cette connoissance, il parviendra tôt ou tard à la faire comprendre. On vient à bout

des plus grandes entreprises, lorsqu'on ne se rebute point du travail & des soins nécessaires pour la réussite; & l'on ne s'en rebute jamais, quand ils peuvent conduire à l'immortalité. Vous apprendrez dans nos écoles les détails de l'astronomie. On vous dira que tout astronome doit savoir distinguer les constellations, & le mouvement que chaque étoile emploie pour faire ces révolutions, de même que celui des comètes. Un esprit aussi pénétrant que le vôtre peut à présent écouter sans ennui les instructions que je vais donner.

Pendant cette conversation, j'avois quitté mon télescope. En avois-je besoin pour admirer le feu qui brilloit dans les yeux de Monime? J'avoue que j'aurois bien voulu borner à ces deux astres toutes mes observations; mais je fus obligé de reprendre le télescope pour suivre mon savant dans ses nouvelles recherches.

Remarquez, me dit-il, l'éclat de cette étoile, qui approche du brillant de celle de Vénus : l'endroit où vous la voyez est reconnu parmi nous pour la chaise de Cassiopée. Celle qui paroît un peu plus loin, qui a l'éclat d'une étoile de la troisième grandeur, paroît & disparoît périodiquement ; elle fait, à peu de choses près, ses révolutions en six ans. Cette étoile ne s'éteint jamais entièrement, elle est au col de la baleine. En voici une autre que nous avons perdue pendant quelque tems, & qui

nous a causé beaucoup d'inquiétudes, parce qu'elle est extrêmement diminuée. On la voit à présent paroître entre la poitrine & le col du signe. Mais nous en avons perdu une qui surpasse par son éclat celui de Jupiter : elle étoit d'une espèce toute différente des autres : on n'en a point encore découvert de semblable depuis qu'elle est disparue : on la voyoit proche de l'écliptique : elle suivoit la jambe droite du serpentaire.

Ce fameux astronome m'en fit remarquer encore une autre nouvellement découverte, qu'il m'assura faire sa révolution en quatre cens quatre jours deux heures dix minutes & quinze secondes, & qui, quoiqu'elle surpasse rarement la cinquième grandeur, ne laisse pas de revenir très-régulièrement. On la découvre avec un télescope de six pieds.

Le savant me fit ensuite observer quelques taches lumineuses qu'il avoit découvertes parmi les étoiles fixes. C'est, poursuivit-il, une lumière qui vient d'un très-grand espace dans l'éther, au travers duquel est répandu un milieu lucide, qui brille par lui-même. On ne voit aucune apparence d'étoile dans ces taches brillantes : la forme irrégulière de celles qui en ont, fait voir que leur éclat ne vient pas d'un centre lumineux. Ces taches brillantes sont au nombre de six. La plus considérable paroît au milieu de l'épée d'Orion : elle passe pour une seule étoile de la troisième grandeur. On en voit une

autre dans la ceinture d'Andromède, qui ressemble à un nuage pâle, & darde un rayon vers le nord-est. La troisième tache est proche de l'écliptique, entre la tête & l'arc du Sagittaire. J'ai découvert la quatrième en travaillant au catalogue des étoiles méridionales: elle est dans le Centaure, & ne donne que peu de lumière. Par rapport à sa longueur, cette tache n'a point de rayons. La cinquième paroît devant le pied droit d'Antinoüs. C'est une petite tache obscure d'elle-même; mais l'étoile qui brille au travers, la rend lumineuse. La sixième a été découverte par hasard dans la constellation d'Hercule: on la peut voir sans téléscope. Je ne fais aucun doute, ajouta l'astronome, qu'il n'y ait encore plusieurs autres taches lumineuses qui ont sans doute échappé à nos observations, & qui doivent cependant occuper d'immenses espaces, puisqu'elles sont parmi les étoiles fixes : car il semble qu'il y ait une lumière perpétuelle dans ces vastes espaces; ce qui peut fournir matière de spéculations aux naturalistes, aussi-bien qu'aux astronomes.

Apprenez-moi, je vous supplie, demandai-je à ce savant, ce que c'est qu'une comète. Une comète, reprit cet astronome, est un corps solide, à peu près de la grandeur de la terre, & qui paroît tout en feu. Nous avons observé que sa ligne de mouvement tombe toujours vers le soleil. On en a vues

qui après avoir paru tomber dans cet aſtre, en ſortoient enſuite tout enflammées, & remontoient beaucoup plus vîte qu'elles n'étoient tombées, juſqu'à ce qu'on les perdît entièrement de vue. Leur exhalaiſon & leur fumée, pendant qu'elles deſcendent ou qu'elles remontent, forment la queue ou la chevelure qu'on leur voit. Mais ſi une de ces comètes ſe retrouve de nouveau aſſez loin du ſoleil, cette queue ou cette chevelure peut retomber ſur la croute du corps de la comète, & par ce moyen la faire devenir une plus belle planète qu'elle n'étoit auparavant. Mais depuis plus de trois mille ans qu'il y a des aſtronomes qui s'occupent à obſerver le mouvement des étoiles & celui des planètes, on n'a point remarqué qu'aucune de ces planètes connues ſoit encore tombée dans le ſoleil. Au ſurplus, ſi vous voulez apprendre la véritable théorie du mouvement des corps céleſtes, & en avoir un calcul conforme à ſes mouvemens, lorſque vous ſerez arrivé dans la ville des Philoſophes, vous n'aurez qu'à conſulter Kepler & l'illuſtre Newton; ce ſont ces deux grands hommes qui l'ont démontrée avec le plus de netteté.

Après avoir quitté nos aſtronomes, Monime ſe trouvant fatiguée de tout ce fatras de ſcience abſtraite qui l'avoit horriblement ennuyée, pria le génie de lui donner un peu de relâche. Eh bien, dit Zachiel, pour vous diſſiper, entrons dans ce

verger, on y reſpire un air champêtre qui chaſſera l'ennui qu'a produit en vous un diſcours un peu trop élevé; le ramage des oiſeaux, leurs petits gaſouillemens rappelleront votre belle humeur. Savez-vous bien, mon cher petit papa, reprit Monime, que vous m'excédez par vos railleries, & qu'il me prend envie de vous quereller, mais très-férieuſement; depuis quelque tems vous vous faites un jeu de m'en impoſer; car qu'eſt-ce que ces oiſeaux? Ce ne peut être encore que des ſavans; je me rappelle ce que vous m'avez déjà dit de la métamorphoſe des premiers hommes, qui sûrement ſont arrivés ici tout emplumés: n'importe, je veux bien vous ſuivre; peut-être n'y entendrai-je plus parler de vos vilaines comètes. Le génie ſourit, me fit un coup-d'œil, & nous entrâmes dans le verger.

Le premier objet qui ſe préſenta à nos yeux fut un fameux théologien de l'Egliſe anglicane, qui a fait un traité ſur l'enfer qu'il avoit placé dans le ſoleil. Il faiſoit de cet aſtre le ſéjour des démons & des méchans condamnés à ſouffrir d'éternels tourmens. Ce ſavant avoit ſans doute formé ſon ſyſtême ſur ce que les ſaintes écritures ont nommé l'enfer la gêne du feu, en le comparant à un lac de feu qui brûle nuit & jour. Monime ne put s'empêcher d'éclater de rire, d'entendre parler d'un ſyſtême auſſi extravagant.

Nous abordâmes ce ſavant qui paroiſſoit plongé

dans une profonde rêverie. Eh bien, lui dit Zachiel, que pensez-vous actuellement de l'empire du soleil ? Croyez-vous encore qu'il soit un séjour préparé pour les méchans? Nos lumières sont si bornées sur la terre, reprit notre Anglois, qu'on ne doit pas être surpris si la plupart des prétendus savans tombent tous les jours dans de nouvelles erreurs; je conviens que celle où je me suis laissé entraîner en étoit une des plus grossières : j'ignorois alors qu'il y eût plusieurs mondes, & que ces espaces immenses qui forment ce grand univers, en fût rempli; que les étoiles fixes fussent autant de soleils qui éclairent un monde ou plusieurs autres; mais depuis que j'habite le séjour de la lumière, mon esprit plus éclairé me fait actuellement placer l'enfer dans l'atmosphère, ou sur la surface d'une comète embrasée par les rayons du soleil : je suis donc très-persuadé que c'est dans quelques-uns de ces lieux que Lucifer & les anges de ténèbres, accompagnés des impies & des méchans qui doivent sortir des entrailles de la terre, c'est là dis-je, qu'ils souffriront les peines qui leur sont dues. Voilà encore de vos malices, dit Monime, à Zachiel; toujours des comètes!

Le génie, sans lui répondre, s'adressa au savant: vous êtes encore dans l'erreur, lui dit-il, puisque vous ne sauriez nier qu'un être intelligent est l'auteur de tous les phénomènes de la nature; doute-

riez-vous encore que l'air eſt habité par des êtres immatériels, dont les corps ſont trop ſubtils & trop déliés pour être les objets de vos ſens? Apprenez donc que, quoique les comètes ne vous paroiſſent pas des lieux fort commodes pour ſervir d'habitation aux êtres intelligens qui ont des corps ou des véhicules corporels, parce que la chaleur y peut être trop ſenſible lorſqu'elles approchent du ſoleil, où le froid trop exceſſif lorſqu'elles s'en éloignent, cependant ſoyez certain que ces comètes n'ont point été faites pour produire ſeulement de grands changemens, exciter des embraſemens ou des déluges; vous devez donc croire que les comètes, ainſi que les planètes, renferment de vaſtes campagnes, des lacs & des rivières, une multitude infinie d'hommes & d'animaux de toute eſpèce; je puis encore vous aſſurer que tous les mondes ſont, à peu de choſes près, ſemblables à celui que vous avez quitté, c'eſt-à-dire, qu'ils renferment dans leurs tourbillons un ſoleil, plus ou moins de planètes qu'il n'y en a dans celui de la terre, dont la groſſeur eſt proportionnée à celle de chaque monde.



CHAPITRE V.

DES MŒURS des habitans du ſoleil.

APRÈS avoir quitté notre théologien, Zachiel badina un peu Monime ſur l'impatience qu'elle avoit marquée en écoutant les diſcours de ce prétendu ſavant. Je dois maintenant vous inſtruire, continua le génie, des mœurs, des uſages & de la façon de penſer de ceux qui habitent ce globe lumineux. Vous avez dû remarquer l'un & l'autre, à la forme de leurs corps diaphanes, qu'il eſt aiſé d'appercevoir à travers leurs cerveaux ce qu'ils imaginent ou ce qu'ils penſent; car il eſt certain que ſans leurs habits on pourroit diſtinguer, au mouvement de leurs cœurs, les différentes paſſions qui les agitent : enfin on peut regarder tous les citoyens de ce monde comme de vrais ſquelettes vivans, dans leſquels il eſt aiſé de diſtinguer les impreſſions que peuvent produire les paſſions dans le corps des humains; c'eſt par cette raiſon qu'il leur eſt très-difficile de cacher leurs penſées, auſſi n'en prennent-ils pas la peine.

C'eſt ici un monde qui n'eſt rempli que de ſavans; jamais la diſſimulation, la baſſe flattérie ni

la

la politique n'y ont été connues; ils penſent ce qu'ils diſent, il exécutent ce qu'ils promettent; preſque tous philoſophes éclairés par la raiſon, l'examen de leur propre conduite eſt regardé chez eux comme leur premier devoir & leur principale occupation, du reſte tout ce qui les environne ne ſert qu'à leur délaſſement; toujours attentifs à ſe perfectionner, à retrancher leurs deſirs, à réprimer leurs paſſions, on ne les voit point tourmentés par la folle ambition d'augmenter leurs richeſſes.

Dans ce monde, les hommes n'ont aucune ſupériorité ſur les femmes, à moins que la vertu, la ſcience, le bon-ſens & la raiſon ne la leur donnent. Il eſt certain qu'une femme peut également poſſéder tous ces dons, ſur-tout lorſqu'elle reçoit la même éducation : celles-ci ont cet avantage, les mêmes ſciences & les mêmes talens leur ſont enſeignés; c'eſt par cette éducation qu'elles acquièrent la juſteſſe du raiſonnement dans les connoiſſances utiles & néceſſaires; dès leur naiſſance on les inſtruit à penſer juſte, à réfléchir & à parler raiſonnablement de toutes choſes; on peut dire que ce n'eſt guère que dans ce monde où s'établit leur véritable triomphe, parce que le bon-ſens, l'eſprit & l'érudition brillent également dans toutes leurs expreſſions; ce qui prouve que la vérité reſſemble à la lumière, & qu'elle frappe tous les eſprits attentifs à la chercher. La nature, toujours

judicieuse & libérale à distribuer à chacun des humains une portion égale de ses dons, n'a point prétendu favoriser un sexe plus que l'autre. Je ne sais par quelle fatalité on interdit aux femmes dans les autres mondes les connoissances exactes & approfondies de toutes les sciences; on ne peut jamais leur faire une injure plus marquée & dont les suites leur deviennent plus funestes; car il est certain que ce n'est que l'ignorance dans laquelle on les élève, qui occasionne leurs foiblesses, leurs superstitions & tous leurs égaremens.

C'est une remarque que vous avez dû faire dans presque tous les mondes que nous venons de visiter. Vous n'ignorez pas que la plupart des jolies femmes passent presque toujours la moitié de la journée à leur toilette : là on les voit examiner, avec un soin recherché, le rapport que des ornemens étrangers peuvent avoir avec leur figure, & ne se déterminer à tel ou tel ponpon, qu'après l'examen le plus scrupuleux de l'effet qu'il doit produire sur leurs charmes ; que ne doit-on pas présumer du tems que les vieilles ou les laides y doivent employer, sur-tout lorsque les graces ne président point à leurs conseils.

Vous ne verrez pas non plus ici de ces femmes qui, d'un air simple & niais, écoutent les discours de nombre d'étourdis aussi légers que des papillons, qui ne daignent leur parler que dans la vue

de les séduire par les fausses impressions qu'ils répandent dans leurs esprits. On ignore, ou l'on fait semblant d'ignorer dans plusieurs de ces mondes, l'utilité qu'on retireroit en donnant aux femmes une éducation convenable, qui procureroit à l'un & l'autre sexe leur bonheur & leur tranquillité. Ces réflexions qu'on doit être accoutumé à donner à mon génie, se présentent d'elles-mêmes sur la façon de penser & d'agir des habitans du soleil.

La plupart des philosophes de ce monde, continua le génie, loin de se prêter à l'ignorance de ces prétendus esprits forts, qui croient que le hasard, à la naissance des mondes, a balancé dans les vagues du firmament ces masses énormes, ces globes de feu qui parcourent l'espace immense de ce grand univers; que c'est le hasard qui les dirige dans leur course majestueuse & rapide; que c'est le hasard qui fixe le cercle de leurs révolutions, & qui empêche que se heurtant ou s'entre-choquant les uns les autres, ils ne se réduisent eux-mêmes en parties élémentaires aussi imperceptibles que les atômes dont ils sont formés.

Ceux-ci au contraire regardent la nature comme une divinité superbe; ils croient que c'est une force répandue par-tout; qu'elle est essentielle à la matière; qu'elle y tient par une espèce de sympathie qui lie tous les corps & les soutient dans l'équilibre;

qu'elle eſt une puiſſance qui, ſans ſe décompoſer elle-même, a le ſecret merveilleux de varier les êtres à l'infini; qu'on doit enfin la regarder comme un principe d'ordre & de régularité qui produit éminemment tout ce qui ſe peut produire dans ce vaſte univers.

Apprenez, mes chers enfans, dit Zachiel, que tout ce qui eſt dans la nature a beſoin d'être nourri & ſubſtanté; le plus groſſier des élémens nourrit le plus ſubtil; la terre nourrit la mer, & la terre jointe à la mer, nourrit l'air; celui-ci, à ſon tour, ſert de nourriture à ces feux éthérés, à commencer par la lune, dont les vapeurs exhalent auſſi à leur tour, de ſon humide continent, la nourriture néceſſaire aux aſtres qui ſont plus élevés; & le ſoleil qui départ à tous ſa lumière; reçoit à ſon tour, de ces aſtres un tribut d'humides exhalaiſons, en s'abreuvant le ſoir des eaux de leur Océan. Il eſt bon que vous ſachiez que l'air eſt un fluide huit cents fois plus léger que l'eau. Un homme ſoutient ordinairement une maſſe d'air de vingt-ſix milliers; & ſans la faculté élaſtique de ce milieu, un fardeau auſſi énorme l'écraſeroit dans l'inſtant. La peſanteur de l'air eſt une découverte qu'on doit à Toricelli, diſciple du fameux Galilée. Paſchal en a fait de fameuſes expériences & l'a démontrée.

L'embléme dont ces ſavans ſe ſervent pour repréſenter la nature, eſt un cercle peint en bleu & tout

parſemé de flammes, au milieu duquel eſt un ſerpent avec une tête d'épervier: les flammes, le ſerpent & la tête d'épervier repréſentent les attributs de la divinité, & le cercle la divinité elle-même: ils ſont perſuadés que la nature chérit également ſes ouvrages, qu'elle partage également ſes bienfaits entre les hommes & les animaux.

CHAPITRE VI.

LE génie nous conduit dans la ville des philoſophes.

MONIME, peu accoutumée à l'exercice, ſe ſentant extrêmement fatiguée d'une marche preſque continuelle, pria le génie de nous faire repoſer à l'entrée d'un vallon que forment deux côteaux couronnés d'arbres verds; un doux zéphir modéroit par ſon haleine la chaleur de ce lieu, d'où par une échappée de vue, on découvroit une des portes de la ville des philoſophes.

Ce fut dans ce lieu charmant que le génie, afin de réparer nos forces, nous fit prendre quelques gouttes d'un baume admirable qui les augmenta, & en même-tems le deſir de nous inſtruire. Zachiel s'appercevant qu'il étoit néceſſaire de continuer nos obſervations ſans interruption, engagea

Monime à ſuivre la route qui conduit à la ville des philoſophes, où nous arrivâmes en très-peu de tems.

Au milieu de cette ville eſt élevé un édifice très-ſpacieux ; les fondemens de cet édifice ſont de pierres philoſophales ; de grandes galeries en diſtribuent les appartemens que les graces ont embellis elles-mêmes de pluſieurs peintures, où elles ſemblent ſe repréſenter par-tout ; une friſe ornée de feſtons couronne ce ſuperbe édifice que le génie nous dit être le palais des philoſophes.

La plus grande partie de ces grands hommes demeurent enſemble, & vivent dans une liaiſon tendre & une union parfaite. Ils ne reconnoiſſent point cette baſſe jalouſie qui, dans les autres mondes dégrade ſi fort les gens de lettres, & qui néanmoins n'eſt que trop ordinaire parmi eux.

Plus d'un exemple a dû vous apprendre, charmante Monime, dit Zachiel, que l'envie eſt une eſpèce de maladie épidémique qui ſe communique dans preſque tous les cœurs. Cette maladie paſſe aiſément des grands chez le peuple, quoiqu'il ſemble qu'il ne devroit y avoir aucune jalouſie entre des perſonnes qui paroiſſent ſi éloignées les unes des autres par la naiſſance, la condition, les poſtes éminens ou les grandes dignités qui illuſtrent les premiers, on peut encore ajouter

le caractère, que l'éducation devroit avoir perfectionné. N'êtes-vous pas étonnés que, malgré la différence des ſphères habitées par des hommes, dont l'air plus pur, plus fluide ou plus groſſier, devroit influer ſur l'humeur, vous n'ayez cependant remarqué dans tous ces mondes que le même amour propre qui ſemble être gravé dans tous les cœurs. C'eſt cet amour propre qui a toujours ſuſcité des envieux aux hommes illuſtres en tout genre; il n'eſt preſque point de mondes où on ne ſouffre avec regret qu'un homme encore vivant veuille exiger par ſes vertus, par ſon mérite & ſes grands talens, une eſpèce de vénération & de reſpect qui, en l'élevant au-deſſus des autres, ſemble en même-tems abaiſſer ceux qui ſont forcés d'honorer ſes vertus; c'eſt ce qui a fait dire à quelques ſavans que la gloire d'un héros vivant bleſſe les yeux de ceux qui en ſont les témoins, parce qu'elle fait un parallèle trop humiliant de ſon élévation à leur petiteſſe.

Lorſque nous fûmes entrés dans le palais, nous remarquâmes un grand concours de gens de l'un & de l'autre ſexe qui ſe raſſembloient dans un ſalon très-ſpacieux: Monime, curieuſe d'en apprendre le ſujet, pria Zachiel de nous en inſtruire. Ne ſoyez point ſurpriſe, dit le génie, de l'empreſſement de tous ces ſavans, apprenez que

chacun d'eux se fait gloire d'assister à la réception de Fontenelle qui vient d'arriver dans la sphère du soleil. Ce savant a fourni une carrière assez longue dans le globe de la terre; c'est un des plus agréables génies que la France ait produits; ses ouvrages vous sont connus, vous les avez plus d'une fois admirés, & je puis vous assurer qu'un des génies de la première classe a souvent présidé à son travail: suivons-le dans la salle de l'académie.

Ce fut dans cette salle où nous entendîmes ces orateurs célèbres, ces foudres d'éloquence, à qui rien ne résiste; Ciceron, chargé de prononcer le discours qui se devoit faire à la louange de Fontenelle, prononça sa harangue avec cette onction qui touche, cette véhémence qui entraîne, & emporta par son éloquence rapide le cœur de tous les grands hommes; philosophes, jurisconsultes, poëtes, tout applaudit à un discours qu'Apollon lui-même n'auroit pas désavoué.

Je ne m'amuserai point à nommer ici tous les grands personnages, tant anciens que modernes, qui ornoient cette admirable assemblée. Le génie nous fit remarquer le cardinal de Richelieu qui tient une des premières places dans cette académie; sa physionomie annonce la grandeur de son ame, & la vaste étendue de ses lumières: Zachiel

nous aſſura qu'il avoit toujours été plus grand par ſon eſprit & par ſes talens, que par les dignités dont il a été revêtu.

En ſortant de cette ſalle, nous paſsâmes dans une longue galerie qui diſtribue les appartemens des philoſophes qui habitent ce palais, dont chacun ne conſiſte qu'en une chambre & un cabinet. Dans un de ces appartemens étoit Homère, qui nous parut fort occupé à corriger ſon Iliade; nous crûmes d'abord qu'Ariſtote lui ſervoit de ſecrétaire : mais le génie s'appercevant de notre erreur, nous apprit qu'Ariſtote avoit porté la lumière dans les ténèbres de la nature & de l'art, il eſt le père de la critique; le tems dont la juſtice eſt lente, mais sûre, a mis enfin la vérité à la place de l'erreur; il a briſé les ſtatues du philoſophe, mais il a confirmé les déciſions du critique; deſtitué d'obſervations, il a donné des chimères pour des faits; formé dans l'école de Platon, & dans les écrits d'Homère, de Sophocle, d'Euripide & de Thucidide, il a puiſé ſes règles dans la nature des choſes, & dans la connoiſſance du cœur humain, il les a éclaircies par les exemples des plus grands modèles. Deux mille ans ſe ſont écoulés depuis Ariſtote; les critiques ont perfectionné leur art, cependant ils ne ſont point encore d'accord ſur l'objet de leurs travaux. Le vrai critique ne peut ſe diſſimuler que ſa tâche ne fait que commencer;

il pèſe, il combine, il doute, il décide; exact & impartial, il ne ſe rend qu'à la raiſon, ou à l'autorité qui eſt la raiſon des faits.

Le nom le plus reſpectable, continua le génie, le cède quelquefois aux témoignages d'écrivains auxquels les circonſtances ſeules donnent un poids momentané; prompt & fécond en reſſources, mais ſans fauſſes ſubtilités, il oſe ſacrifier l'hypothèſe la plus brillante, la plus ſpécieuſe, & ne fait point parler à ſes maîtres le langage de ſes conjectures; ami de la vérité, il cherche le genre de preuve qui convient à ſon ſujet, & ne porte point le faux de l'analyſe ſur ces beautés délicates qui s'effacent ſous la touche la moins rude; mais auſſi peu content d'une adulation ſtérile, il fouille juſques dans les principes les plus cachés du cœur humain pour ſe rendre raiſon de ſes plaiſirs & de ſes dégoûts; modeſte & ſenſé, il n'étale point ſes conjectures comme des vérités, ſes inductions comme des faits, ni ſes vraiſemblances comme des démonſtrations. Mais c'eſt aſſez parler ſur ce ſujet: entrons dans ce cabinet.

Nous ſuivîmes le génie, & remarquâmes Virgile qui liſoit avec beaucoup d'emphaſe quelques endroits de ſon Enéide à l'empereur Auguſte. Ce prince s'éloigna, & Virgile, par complaiſance pour Zachiel, voulut bien nous expliquer les antiquités: la fuite d'une bande d'exilés, le combat

de quelques villageois, l'établissement d'une bicoque, qui forment les travaux tant vantés du pieux Enée, que le poëte a ennoblis, & qui a su, en les ennoblissant, les rendre encore plus intéressans par une illusion trop fine pour ne pas se dérober au commun des lecteurs. Ce poëte embellit les mœurs héroïques, mais il les embellit sans les déguiser. Le pâtre Latinus, & le séditieux Turnus sont transformés en monarques puissans; toute l'Italie craint pour sa liberté; Enée triomphe des hommes & des dieux, & Virgile sait encore faire rejaillir sur les Troyens toute la gloire des Romains, & le fondateur de Rome fait disparoître celui de Lavinium. C'est un feu qui s'allume, bientôt il embrasera toute la terre. Enée, si l'on peut hasarder l'expression, contient le germe de tous ses descendans. Mais jamais Virgile n'emploie mieux son art que lorsque descendu aux enfers avec son héros, son imagination en paroît affranchie. Le génie nous fit voir les Géorgiques, que nous lûmes avec ce goût si vif qu'inspire le beau, & avec ce plaisir délicieux que l'aménité de leur objet inspire à toute ame honnête & sensible. On peut dire qu'Horace & Virgile fixèrent le goût des Romains.

Nous quittâmes Virgile pour suivre le génie, qui nous conduisit dans un autre appartement où s'étoient rassemblés Epicure, Pline, Lucien, &

quelques autres, pour y discuter sur l'esprit : voici comme un de ces philosophes nous expliqua le sentiment qu'on en doit porter.

L'esprit, nous dit-il, est une qualité de l'ame qui élève & anime des sentimens communs, & des expressions simples, en leur donnant cette tournure élégante & fine qui attire l'admiration, & cause en même-tems de la surprise ; il sert à animer nos pensées, à rendre nos expressions vives, agréables & nouvelles. L'esprit ne peut être que l'effet d'une imagination brillante, fertile, & enrichie d'une grande variété d'idées. On doit distinguer deux sortes d'esprits ; celui qui est rempli de feu s'élève avec plus de rapidité, il va plus loin, mais il se soutient rarement dans cette élévation ; au lieu qu'un esprit brillant, qui a de la vivacité, de l'agrément & de la justesse, s'écarte peu de son sujet ; ainsi l'un peut être comparé à un excellent cuisinier qui donne un goût exquis aux mets les plus simples ; & l'autre, à un admirable ouvrier qui embellit d'une riche brodérie les étoffes les plus communes. Il y a de si belles productions d'esprit, que tout le monde les sent & les admire sans en savoir la raison. Il y en a d'autres qui sont si fines & si délicates, que peu de personnes sont capables d'en remarquer toutes les beautés. Nous en avons encore quelques-unes, qui, sans être parfaites, sont néanmoins dites avec

tant d'art, ſoutenues & conduites avec tant de graces, qu'elles méritent d'être admirées.

La manière de former les idées, eſt ce qui donne un caractère à l'eſprit humain. L'eſprit qui ne forme ſes idées que ſur des rapports réels eſt un eſprit ſolide; celui qui ſe contente des rapports apparens eſt un eſprit ſuperficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux, & celui qui ne compare point, eſt un imbécille : ainſi l'aptitude, plus ou moins grande à comparer des idées, & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit.

Le vrai génie eſt ſimple, il n'eſt ni intrigant, ni actif, il ne ſe compare à perſonne, toutes ſes reſſources ſont en lui ſeul, il jouit de lui-même ſans s'apprécier. On voit des gens qui par une ſorte d'inſtinct, dont ils ignorent eux-mêmes la cauſe, décident ce qui ſe préſente à leur eſprit, & prennent toujours le bon parti; ces perſonnes guidées ſimplement par le goût, ne jugent que ſur leurs lumières naturelles; leur raiſon n'eſt point offuſquée par l'amour propre, tout agit de concert entr'eux, tout y eſt ſur un même ton, & cet accord les fait juger ſainement des objets, & leur en forme une idée véritable.

Cherchons maintenant, continua ce ſavant, la cauſe phyſique de l'eſprit, que je crois qu'on peut

attribuer à un tempéramment bien composé, dans lequel se trouve un assemblage de fibres extrêmement déliées, joint à une grande abondance d'esprits animaux très-subtils ; ces esprits doivent avoir un mouvement fort rapide, afin de mettre l'ame en état d'opérer avec beaucoup plus de vivacité ; ce ne peut être que par ce moyen que l'imagination parcourt aisément toute la nature, qu'elle contemple une infinité d'objets, & qu'en observant la ressemblance ou la différence de leurs qualités, elle assortit & réunit les idées qui lui conviennent mieux ; de-là naissent ces pensées frappantes, ces belles allusions, ces métaphores hardies, & ces sentimens qui excitent l'admiration en faisant paroître les pensées les plus communes sous une nouvelle forme qui ne manque jamais d'exciter en nous une sorte de plaisir qui se fait sentir à tout notre être.

Nous passâmes dans le cabinet de Ciceron, le génie nous fit examiner plusieurs de ses ouvrages; entr'autres, son traité de l'Amitié, sur lequel le génie nous fit faire ces réflexions : les ames humaines, nous dit-il, ont besoin d'être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié reconnue, qui ne nous parle jamais que pour notre in-

térêt : on peut croire qu'un ami se trompe, mais non qu'il veuille nous tromper ; si quelquefois on résiste à ses conseils, jamais on ne les méprise.

Si l'on n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans, souvent un ami est nécessaire pour nous aider à discerner ceux qu'il est permis de suivre. L'amitié d'un homme sage regarde sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt de bien connoître. L'amitié est un sentiment vif & céleste, qui donne de la chaleur aux raisonnemens d'un ami ; les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin, quel qu'il soit ; on veut être recueilli pour ainsi dire l'un dans l'autre ; les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable ; lorsque le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne, il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment, & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui. Le charme de la société qui règne entre de vrais amis, consiste dans cette ouverture de cœur qui met en commun toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre aussi tel qu'il est.

Un vulgaire attachement peut se passer de retour, mais jamais l'amitié ; elle peut être un échange ou un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'ami n'a

point d'autre expreſſion que lui-même. Le progrès de l'amitié eſt naturel, il a ſa raiſon dans la ſituation des amis, & dans leur caractère : à meſure qu'on avance en âge, tous les ſentimens ſe concentrent, on perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher ſans pouvoir le remplacer; on meurt ainſi par degrés juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre ſans ceſſer d'exiſter; mais un cœur ſenſible emploie toutes ſes forces contre cette mort anticipée : lorſque le froid gagne les extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte, & il tient au dernier objet par les liens de tous les autres.

Après ce diſcours, le génie nous fit encore admirer dans les ouvrages de Ciceron ſon traité des Offices, celui des Loix, celui de la Vieilleſſe, ſes Philippiques, & d'autres où ce prince de l'éloquence parle avec éloge du ſyſtême des Platoniciens, de ceux des Peripatéticiens & des Stoïciens; mais il montre beaucoup de mépris pour les autres ſectes, qu'il attaque avec force & véhémence. Zachiel nous aſſura que l'éloquence de ce grand homme s'étoit acquis ſur le cœur de ſes concitoyens des droits d'autant plus certains, qu'ennemi de toute tyrannie & de toute contrainte, il n'employa jamais pour les gagner que la ſeule perſuaſion. Dès ſa

plus

plus tendre jeunesse il étudia toutes les sciences avec une application infatigable ; il se remplit l'esprit de toutes les connoissances qui pouvoient l'orner & l'embellir, mais il ne commença de parler en public qu'à l'âge de vingt-sept ans ; ce fut pour une cause qui attira sur lui les yeux de toute la République.

Les plus prudens orateurs, craignant d'offenser Silla, avoient abandonné l'affaire de Roscius, accusé de parricide ; Ciceron seul eut la hardiesse d'entreprendre sa défense contre le favori du dictateur. Le succès qu'eut cette action fut le premier degré de sa gloire ; mais cet avantage fit trop d'éclat pour ne pas donner de la jalousie à Silla, & inspirer de l'animosité à Chrisogonus ; cet affranchi qui s'étoit rendu maître de celui qui l'étoit de toute la République, suscita à Ciceron, par ses mauvais offices, une persécution qui dura jusqu'à la mort de ce dictateur, de sorte que Ciceron fut obligé de sortir de Rome pour éviter l'orage prêt à tomber sur sa tête, en prenant néanmoins la précaution de faire courir le bruit qu'il n'en sortoit que par l'avis de son médecin, qui lui avoit conseillé, pour conserver sa santé, d'interrompre pendant quelque tems ses études. Ciceron prit ce prétexte afin de ne pas diminuer la gloire de son action par une apparence de crainte ou de légèreté qui auroit pu être blâmée

de ceux même dont il avoit eu les approbations. Ainsi il fixa pendant quelque tems sa demeure à Athènes, où se trouvant libre & débarrassé de tout autre soin, il étudia les diverses opinions des différentes sectes de philosophie qui étoient alors en vogue : cette soif ardente qui l'animoit à s'instruire de toutes les sciences, l'engagea de visiter toute l'Asie, pour entendre ceux qui avoient le plus de réputation ; c'est par ce moyen qu'il sut profiter de ses voyages, en se livrant à une étude beaucoup plus réglée & plus assidue qu'il n'eût pu faire à Rome dans son cabinet.

Pendant le cours de ses voyages, il rencontra dans Rhodes Apollonius Molon, qui avoit été son maître d'éloquence en Italie. Cet orateur l'entendant réciter quelques-unes de ses pièces en grec, ne put s'empêcher de dire : Ciceron va encore ravir aux Grecs la seule gloire qui leur restoit de surpasser les autres par l'éloquence, pour en faire honneur aux Romains qui ont déjà remporté celle de la valeur.

Ciceron apprit dans ses voyages l'astronomie, la géométrie, la philosophie ancienne & moderne, la théologie de sa religion, le droit athénien & toutes les loix de la Grece; Diodotus lui enseigna le mystère des nombres de Pithagore & son harmonie, il étudia la morale des Stoïciens sous Philon & Clitomachus; Zenon & Phedras lui

montrèrent la doctrine d'Epicure qu'il a blâmé dans ses écrits : il revint enfin à Rome après la mort de Silla, avec un esprit enrichi de plusieurs belles connoissances, & une santé fortifiée par l'exercice qu'il avoit été obligé de faire pendant le cours de ses voyages.

Zachiel nous conduisit ensuite chez Thucidide, que nous trouvâmes avec Démosthène ; ce dernier paroissoit étudier les ouvrages de ce grand auteur, dont la narration est toujours simple, claire & naturelle ; mais cette simplicité a quelque chose de noble qui se soutient par la beauté de l'expression & par la vérité dont il ne s'écarte jamais ; éloigné en cela d'Herodote qui l'a précédé, & dont la manière d'écrire est plus divertissante par sa grande variété, & par le tour qu'il donne aux évènemens ou aux choses qu'il rapporte, comme il ne se contraint pas pour la vérité, il lui est plus facile d'amuser & de plaire.

Le génie nous apprit que Démosthène s'étoit prescrit l'usage d'une espèce de morale populaire, dont toutes les maximes se rapportoient au bien public, à la gloire & à l'intérêt de sa patrie ; c'est par cette conduite qu'il s'est acquis, à un si haut degré, la confiance des peuples ; ses avis étoient écoutés comme des conseils salutaires, & il étoit regardé comme le génie tutélaire de la patrie, parce que chacun étoit convaincu qu'il n'ouvroit

la bouche que pour appuyer l'autorité des loix & pour le ſervice de l'état; l'honneur & la probité dont il faiſoit profeſſion, l'invocation des Dieux qu'il ne manquoit jamais de faire dans ſes harangues, lui avoient procuré cette opinion de piété & de religion qui fait de ſi grands effets ſur les eſprits, parce que cette vertu eſt la règle & la meſure de toutes les autres.

Rien ne contribua davantage au crédit de Démoſthène, que la liberté qu'il prit de déclamer contre Philippe. Il eſt certain qu'on ne peut rien imaginer de plus glorieux à un ſimple citoyen d'Athènes, que la hardieſſe qu'il montra en ſe déclarant contre un roi déjà ſi puiſſant dans ſa république, qu'il en partageoit tous les eſprits; mais le pouvoir de ce prince, ſes armées, ſes menaces, ni ſes promeſſes ne purent jamais l'ébranler; & tout l'or de Macédoine ne fut pas capable de l'éblouir; il fut toujours impénétrable aux offres qu'on lui fit faire pour tâcher de le corrompre, ce qui fit dire à Antipater, ſucceſſeur d'Alexandre, que s'il avoit eu un miniſtre auſſi incorruptible que Démoſthène, il auroit été invulnérable. Qu'il y a de ſouverains qui à juſte titre pourroient en dire autant!

Ce qu'ajoute Antipater donne encore une plus grande idée de la vertu de cet orateur: c'eſt, dit-il, le ſeul amour de ſa patrie qui l'a fait entrer

dans le gouvernement de l'état, & qui lui fit employer la vertu dans un poste que les autres ne recherchent que dans la vue d'élever leur fortune. Que ne donnerois-je pas pour avoir un homme qui lui ressemble, afin de pouvoir prendre ses avis sur les affaires présentes, & pour entendre cette voix de la liberté au milieu des applaudissemens des flatteurs? Je sens trop combien un conseil aussi sincère que le sien me seroit utile parmi les déguisemens de la Cour.

Ce prince, qui n'avoit rien retenu d'Alexandre, que son ambition, croyoit sans doute qu'il se seroit bientôt rendu le maître du monde avec un ministre aussi désintéressé, parce qu'on ne pouvoit ni le corrompre, ni le tromper, ni le surprendre. Que ne fit-il point aussi pour l'avoir? Mais Démosthène, par une grandeur d'ame sans exemple, préféra la mort à toutes les caresses d'Antipater; & prenant le poison en présence d'Archios, qui le pressoit de se rendre au pouvoir du vainqueur de la Grèce: reporte, dit-il, à ton maître que Démosthène ne veut rien devoir au tyran de sa patrie. Telle fut la probité de ce grand homme, dont Lucien fait un éloge parfait. Par son éloquence il eut l'art de se rendre maître de l'esprit du peuple le plus fier, le plus inconstant & le plus intraitable qui fût jamais. Cette populace mutine & jalouse du mérite de ceux qui se distinguoient dans sa républi-

que, ſoumettoit néanmoins ſa raiſon à celle de Démoſthène, contrainte de fléchir ſous le poids d'une auſſi grande autorité.

CHAPITRE VII.

SUITE d'Obſervations.

LE génie nous conduiſit dans le cabinet d'Ariſtote, qui inſtruiſoit pluſieurs de ſes diſciples ſur la véritable éloquence : il dit qu'elle excite du trouble dans l'eſprit en renverſant ſes penſées & en domptant ſa raiſon, qu'elle ne marche qu'à grand bruit, que ſes traits éblouiſſent comme les éclairs & frappent de même que la foudre, qu'elle eſt ſemblable à ces tourbillons qui renverſent les plus grands arbres auſſi vîte que les foibles roſeaux ; ainſi la perſuaſion eſt une eſpèce de conquête remportée ſur le cœur de l'homme. Il ajoute que l'orateur éloquent doit s'appliquer à connoître le génie & les intérêts de ceux qu'il veut perſuader, en tachant d'accorder ſon air, ſes tons & ſes paroles avec ſes penſées, afin de n'en point troubler l'harmonie par quelque choſe d'étranger.

Il eſt vrai que le cœur de l'homme eſt la choſe du monde la plus impénétrable, & qu'il faut une grande attention pour pouvoir ſonder la pro-

fondeur de cet abîme, ou pour trouver les moyens de reconnoître & de démêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer & y pratiquer des intelligences qu'on ne peut guère acquérir que par le secours des passions, c'est-à-dire, que semblable à des conquérans, on peut y tenter des surprises, tantôt par la crainte ou par l'espérance, tantôt en y excitant des desirs, en y allumant la colère, ou en faisant naître enfin tous les mouvemens qui sont capables de l'intéresser en faveur de celui qui parle; mais à moins de connoître parfaitement le cœur qu'on entreprend de toucher, & de trouver les endroits qui peuvent le rendre sensible, le succès en sera toujours difficile.

Mais que ce don de toucher les cœurs & celui de s'en rendre maître est rare à trouver! L'inconstance des hommes, le changement de leurs inclinations, l'altération de leurs humeurs, la diversité de leurs intérêts, celle des conjonctures, des lieux, & même de la fortune, qui souvent a beaucoup de part à cette disposition générale des esprits, sur-tout dans les grands évènemens qui doivent être des sujets d'une attention perpétuelle, lorsqu'il est question d'inspirer de nouvelles résolutions à des personnes qu'on veut faire entrer dans ses vues ou dans ses opinions.

Après l'instruction de ce philosophe, nous le suivîmes chez Pindare, où Socrate, Platon, Thu-

cydide, Hipéride, Epicure, Pithagore, & plusieurs autres philoſophes venoient de ſe rendre. Je ne rapporterai point la converſation que ces ſavans eurent enſemble, dans la crainte d'ennuyer mon lecteur par de trop longs récits; je dirai ſeulement que Monime goûta beaucoup les préceptes de Pithagore.

Ce philoſophe enſeigne que toute perſonne qui ſe trouve à la tête d'un état, doit travailler ſans cêſſe à en entretenir cette harmonie qui fait la félicité des particuliers, des familles, & qui s'étend même ſur tout le corps de l'état; que pour cet effet on ne doit rien épargner pour chaſſer de l'eſprit l'ignorance; du cœur, l'intempérence & les mauvais deſirs; des familles, les diſſenſions & les querelles, & de toutes les ſociétés, les factions & tout eſprit de parti. Ce philoſophe recommande particulièrement la pudeur & la modeſtie; il blâme tout excès dans la joie & dans la triſteſſe; il exige qu'on ſoit toujours égal dans les divers évènemens de la vie, & conſeille de ne parler & de n'agir qu'après s'être bien conſulté.

En ſortant de la galerie des philoſophes, nous traversâmes une grande cour, au bout de laquelle eſt un gros pavillon carré qui porte ſon dôme juſqu'aux nues. Ce bâtiment eſt habité par les plus grands poëtes; Homere, Euripide, Seneque, Horace, Corneille & le tendre Racine, étoient

logés ensemble; Juvenal, Terence, Plaute, Anacréon, Marot & Moliere, étoient vis-à-vis; Esope & le charmant & naïf Lafontaine s'entretenoient de leurs fables, en déplorant le malheur des hommes, qui ne peuvent souffrir la vérité, à moins qu'elle ne soit masquée sous l'enveloppe d'une fable ou d'une allégorie. Ne diroit-on pas que le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu de l'esprit humain? Mais le mensonge y entre naturellement sous sa propre figure. Boileau Despreaux & le fameux Rousseau occupoient le même appartement; Fontenelle & Crébillon, nouvellement arrivés, s'étoient joints ensemble.

Nous remarquâmes à gauche un joli édifice destiné au logement des femmes illustres, c'est-à-dire, de toutes celles qui se sont distinguées dans les autres mondes par leur science & par leurs talens: une longue terrasse termine cet édifice: cette terrasse, dont l'exposition est admirable, conduit à un berceau de myrthes & de roses. Monime, enchantée de ce lieu charmant, demanda à Zachiel la permission de s'y reposer. Arrivés sous le berceau, le génie nous fit remarquer madame de Maintenon qui, d'un air majestueux & tendre, montroit à madame de Sévigné plusieurs lettres qu'un secrétaire habile avoit écrites en son nom, mais dont

elle défavouoit une partie; Sapho, Deshoulieres, de Villedieu, & plufieurs autres, fe promenoient fur cette terraffe, entre lefquelles le génie nous fit remarquer l'ingénieufe du Châtelet, l'Uranie d'un favant de notre monde, que Zachiel nous affura être un des plus grands génies de fon fiècle. Il nous fit encore remarquer Pafchal, Labruiere, Fenelon, Boffuet, Montefquieu, Bayle, la Rochefoucault, & une infinité d'autres que leur mérite a conduits dans la fphère du foleil.

Le génie nous conduifit enfuite dans une grande pièce, où tous les citoyens fe raffemblent pour affifter aux inftructions qui fe donnent publiquement. Ces inftructions, femblables aux rayons du foleil, fe communiquent généreufement aux grands comme aux petits, qui tous doivent également participer à l'éclat de cet aftre, fource immortelle de lumière & de fcience.

Zachiel nous dit d'écouter avec attention le difcours qu'un de ces favans alloit prononcer, afin de ne laiffer échapper aucune des connoiffances qui pourroient nous être utiles, de nous mettre au fait des divers fentimens de la plupart de ces philofophes, & nous donner, en même-tems, une idée de leur façon de penfer.

Servons-nous de notre raifon, dit l'orateur, pour chercher la vérité; mais craignons de nous

égarer dans des chemins peu battus : les lumières de l'esprit apprennent à douter & s'arrêter lorsqu'on ne peut éclaircir ses doutes. Vous me répondrez peut-être que le doute est sans action, & qu'il en faut aux hommes; cependant depuis qu'on cherche à découvrir la vérité, on ne peut encore s'assurer de l'avoir trouvée, quoique les hommes emploient chaque jour un courage incroyable à la recherche des choses dont ils sont entêtés; ils croient sans doute que ce qui est échappé aux lumières des autres est réservé à leur découverte; ils ont au moins l'espérance; & cette espérance, quoique souvent vaine, leur est toujours agréable; enfin si la vérité ne se démontre ni aux uns ni aux autres, le plaisir de la même erreur les console : elle leur est due.

Nos plus savans philosophes, continua cet orateur, nous apprennent que nous ne sommes que des fragmens dispersés de la divinité même, ou des gouttes séparées de son essence, des esprits volatils de l'éternité, fixés par la destinée ou par le hasard dans les véhicules du tems & de la matière. Vous ne devez pas ignorer que la masse entière de l'univers corporel n'est qu'une toile extrêmement déliée, tirée des entrailles d'un être infini, & travaillée par lui-même avec un art inimitable, pour y prendre des formes, des idées & des ames immatérielles : telles sont les productions naturelles de

l'intelligence éternelle. Il eſt donc certain que nous ne ſommes qu'autant de particules traveſties de la divinité, réduites en corps par certains aimans ou charmes cachés, avec leſquels nous avons de la ſympathie. Mais ſans nous arrêter à cette opinion, nous conviendrons qu'il ne paroît rien de ferme & de conſtant, que les cieux & les aſtres qui le compoſent & qui perſévèrent toujours dans l'immutabilité de leurs cours, qui ne changent jamais de globe & ne quittent jamais leurs poſtes : Apollon ſe lève & ſe couche aux heures accoutumées; ſa ſœur obſerve conſtamment les périodes qui lui ſont marquées pour croître ou pour décroître; ces deux aſtres ne varient que comme les ſaiſons de l'année, c'eſt à-dire, avec une admirable régularité & des retours toujours conſtans & fixes.

Mais il ne faut pas croire que tous les mondes ſe reſſemblent. Depuis que nos obſervations ſe ſont fixées ſur le tourbillon qui renferme le globe de Mercure, nous y avons remarqué une perpétuelle tranſmigration des états & formes de gouvernemens. Par les obſervations qu'on a faites, & en examinant les fioles de bon-ſens que renferme la forêt, on a découvert que ce monde eſt actuellement agité par un flux & reflux perpétuel; leurs bachas, ſemblables aux chimiſtes, ne ſont plus occupés qu'à tirer la quinteſſence de la ſubſtance

des ſujets, pour la faire paſſer dans leurs coffres & dans ceux de leurs créatures, & ne laiſſent aux pauvres peuples que la matière terreſtre, & aux ſouverains que le murmure & les plaintes des citoyens. Ces calamités que nous ne ſaurions ignorer doivent nous faire bénir la divinité, en lui offrant de nouveaux ſacrifices, afin de lui rendre graces de nous avoir conduits dans un monde rempli de lumière, de juſtice & d'équité, & de ce que le prince qui nous gouverne veut bien départir également ſes dons à tous ſes fidelles ſujets. Ce philoſophe, après s'être étendu ſur la politique & ſur la façon de bien gouverner, congédia l'aſſemblée.

Le génie nous fit paſſer dans un autre bâtiment qu'il nous dit être le logement des ſept ſages de la Grèce. En y entrant, le premier qui s'offrit à nos yeux fut Thalès, homme d'un grand eſprit, qui néanmoins s'étoit laiſſé mourir de faim & de ſoif plutôt que de ſortir d'un théâtre d'où il regardoit un combat de gladiateurs.

Solon parut enſuite, & nous eûmes avec lui une aſſez longue converſation ſur les loix qu'il a données à Athènes. L'établiſſement d'un corps de loix, nous dit ce ſavant, eſt néceſſaire dans toute adminiſtration. Le projet que j'ai formé, en donnant des loix à ma patrie, a été d'établir des règles qui puſſent joindre la ſûreté publique & l'intérêt par-

ticulier de chaque citoyen. L'adminiſtration de la juſtice, cette émanation précieuſe de la divinité, doit principalement poſer ſur des formes qui lui ſoient propres : nulle perſonne ne doit ſe permettre de les violer, ſans attaquer le nerf & le ſoutien de l'état : la juſtice n'auroit plus rien que d'arbitraire, elle ne ſeroit plus qu'un vain nom, auſſi peu redoutable au crime qu'inutile à l'innocence. Ainſi les loix, ſi néceſſaires à l'économie publique, le ſont également à toutes les branches de la ſociété ; elles évitent bien des maux & procurent une infinité de biens. Si la loi n'eſt que la volonté de celui qui gouverne, on ne peut la connoître avec certitude ; de-là un grand nombre de ſujets ſe croient autoriſés à violer cette règle de droit, écrite par la main du tout-puiſſant ſur les vivantes tablettes du cœur ; dans l'eſpérance de n'être pas expoſés au châtiment ; & ceux qui la ſuivent ne ſauroient jouir du témoignage intérieur de cette ſécurité qu'on doit trouver dans la protection de la loi connue, lorſqu'on ne ne l'a jamais violée.

Or ſi l'offenſe ou le crime ne ſont pas fixés, ni le châtiment preſcrit, c'eſt un motif de moins pour la probité, auquel on doit néceſſairement ſuppléer, autant pour ceux qui peuvent être tentés de commettre le crime, que pour ceux qui pourroient en ſouffrir ; d'ailleurs ſi un ſouverain veut ſe diſpenſer

de gouverner par des loix écrites & publiées, il doit exercer le gouvernement par lui-même, mais il eſt à craindre qu'il ne ſuccombe ſous un fardeau que perſonne n'eſt capable de ſoutenir ſeul; ſi c'eſt par le miniſtère de quelques-uns de ſes ſujets, il eſt encore à craindre que l'infériorité de leur rang ne les expoſe, ſoit à des tentations dont on ne peut eſpérer qu'ils aient toujours la force de ſe défendre, ſoit à des préventions qu'il leur ſera peut-être impoſſible de ſurmonter. Ainſi pour exercer l'adminiſtration avec équité, il faut néceſſairement une loi qui fixe l'offenſe & qui preſcrive la punition; alors l'intégrité ſuffit ſeule, & la ſentence ne dépend plus de l'opinion, mais des faits. Rarement la juſtice ſera corrompue, & dans le cas où l'intégrité pourroit manquer, le défaut n'en pouvant être rejeté ſur aucune erreur, on ſeroit du moins arrêté par l'idée de l'infamie & le danger qui réſulteroit d'une prévarication manifeſte.

Solon ajouta qu'il avoit laiſſé ſon corps en Chypre après quatre-vingts ans de vie ſur le globe de la terre, en recommandant à ſes principaux officiers de le brûler & d'en jeter les cendres au vent, dans la crainte qu'elles ne fuſſent portées à Athènes, parce qu'à la vue de ſes reliques les athéniens ſe ſeroient crus dégagés du ſerment qu'ils avoient fait d'obſerver ſes loix, du moins juſqu'à ſon retour. Ce

ſage nous fit lire l'épitaphe qu'il avoit compoſée lui-même pour être gravée ſur le tombeau qu'il s'étoit fait conſtruire avant ſon départ; peut-être ne ſera-t-on pas fâché de la retrouver ici.

Je laiſſe à mes amis tout le ſoin de ma gloire,
Et je ne veux en ma mémoire
Ni d'autre tombeau que leurs cœurs,
Ni d'autre éloge que leurs pleurs.

Après avoir quitté Solon, nous entrâmes dans l'appartement du roi Périandre. Ce prince eſſaya en vain de couper l'iſthme de Corinthe. Zachiel nous dit que Periandre eut tant d'amour pour la reine ſa femme, qu'il eut mille peines à la quitter après ſa mort.

Nous joignîmes Cléobule, qui a paſſé pour le plus bel homme de la Grèce. Ce ſage avoit apris la philoſophie d'un Egyptien: il nous aſſura que le culte que cette nation rendoit aux animaux n'étoit qu'un culte civil & politique, ſans que le fond de leur religion y eût aucune part. Comme ils tiroient leur principale ſubſiſtance de la culture des terres, ils firent une loi, par laquelle ils déclarèrent que tous les animaux qui ſervoient au labourage & ceux qui détruiſoient la vermine, ſeroient ſacrés & inviolables, & que quiconque les tueroit volontairement

ment ou par accident, feroit puni de mort, regardant les animaux comme les inftrumens de la providence divine qui les leur avoit donnés pour le foutien de la vie humaine; ce n'étoit que dans cette vue qu'ils les confacroient.

Nous vîmes enfuite ce fameux Chelon, qui mourut de joie lorfqu'il apprit la nouvelle d'une victoire remportée par le fils d'Olympias. Voici les trois fentences qui lui ont acquis le nom de fage.

Le grand favoir c'eft fe connoître; faites tout ce que vous devez; n'empruntez jamais pour paroître, & ne commencez jamais de procès. Chelon nous conduifit dans l'appartement de Bias, prince de Prianne en Ionie. Ce prince étoit fi content de fon efprit, que lorfque fa ville fut prife, il en fortit en difant qu'il emportoit tous fes biens avec lui. Le feptième fage eft Pittacus de Melène qui délivra Lesbos du tyran Melanchre, & qui tua en duel Phrinon, chef des ennemis.

J'ai peine à croire, dit Monime, que ce foit-là les fept fages dont il eft tant parlé dans nos hiftoires; convenez, mon cher Zachiel, que s'il paroiffoit actuellement dans notre monde de pareils perfonnages, on pourroit bien les prendre pour des fous; j'en excepte cependant Solon. Mais qui eft celui que je vois paroître? N'eft-ce point un huitième fage? C'eft, dit le génie en fouriant, Scaron, qui a traduit en vers burlefques quelques mor-

ceaux de l'Enéide de Virgile & des Métamorphoses d'Ovide. Je suis charmée, reprit Monime, de le connoître; je me souviens d'avoir lu quelques-uns de ses ouvrages qui m'ont fort amusée, & je suis très-persuadée qu'il vaut lui seul tous vos sages.

Monsieur, dis-je à Scaron en m'avançant vers lui, voici une belle dame qui vous préfère à tous les sages. Madame m'honore beaucoup, reprit Scaron, mais, je puis l'assurer que je n'ai jamais composé aucun de ces gros volumes qui tendent à prouver que la maladie, les douleurs, ni les souffrances, jointes au manque de fortune, ne doivent point altérer la gaieté du sage. Cependant, dit Monime, vous étiez en état de le prouver beaucoup mieux qu'un autre, puisque tous vos ouvrages sont une preuve bien convaincante que vous avez toujours conservé, au milieu d'une infinité de maux, cette gaieté & cette patience qui est la meilleure espèce de sagesse, ou pour mieux dire, la seule qu'il y ait; car qui peut se vanter d'être assez indépendant de la nature pour n'en craindre aucune surprise? Mais, par malheur, malgré tous les savans discours de vos philosophes, s'ils vouloient parler de bonne foi, ils avoueroient qu'elle conserve toujours ses droits, qu'elle a ses premiers mouvemens qu'ils ne lui peuvent jamais ôter, à moins d'en faire de vrais automates montés à

l'uniſſon. Scaron nous quitta après avoir dit à Monime les choſes du monde les plus agréables; il fut rejoindre Marot.

Un peu plus loin nous rencontrâmes pluſieurs diſciples de Pithagore, entr'autres Philolaüs qui étoit de Corinthe. Ce philoſophe avoit formé la république de Thebes, & lui avoit donné des loix: les Thebains le regardoient comme leur oracle; ils le croyoient deſcendu d'une fille de Bacchus nommée Bacchée: ſes ouvrages étoient ſi fort eſtimés, que Platon, qui n'étoit pas riche, en acheta trois volumes la valeur de douze mille livres, que Dion de Syracuſe lui avoit données pour ſon entretien. Malgré toute la ſcience & la ſublimité de la doctrine de ce ſavant, Zachiel nous dit qu'il avoit été obligé, lorſqu'il habitoit notre terre, de vendre des huiles pour fournir à ſa ſubſiſtance. Ce philoſophe a traité de l'amour d'une façon toute métaphyſique; mais quelques-uns lui reprochent de n'avoir pas toujours eu l'eſprit ſeul pour objet, & d'avoir ſouvent mis le corps de la partie. Zachiel nous fit remarquer Anaxaque, que le tyran Nicocréon avoit fait broyer dans un mortier.

CHAPITRE VIII.

Suite d'Observations.

SUETONE, s'avançant vers le génie, se plaignit amèrement d'avoir été confondu sur la terre avec une foule d'historiens qu'on accusoit d'être menteurs, c'est-à-dire, de ces partisans flatteurs ou aveugles qui disent la vérité par caprice, & la médisance & le mensonge par inclination. Il est vrai, ajouta Suetone, qu'un pauvre historien se trouve souvent fort embarrassé par la contrainte où il est de flatter le souverain, sur-tout lorsqu'il est chargé d'écrire les évènemens qui se sont passés sous son règne. Cependant il est de l'intérêt de la nation qu'on permette à un savant de dire la vérité sans flatterie & sans crainte, afin que la postérité puisse, en lisant l'histoire de ses ancètres, apprendre à imiter les bons exemples, à s'éloigner & à avoir même de l'horreur pour la conduite des méchans. Il est certain qu'un homme qui entreprend de décrire l'histoire, doit commencer par se dépouiller des sentimens naturels de l'amour ou de la haine; il ne doit envisager ni patrie, ni parens, ni amis, puisqu'il devient juge & souverain des évènemens

qu'il traite, & des princes dont il décrit les actions.

Cette converſation fut interrompue par Kepler, un des aſtronomes qui étoient venus au-devant de nous dans la plaine. Ce ſavant, me reconnoiſſant pour un de ſes compatriotes, me dit qu'il étoit charmé de nous rencontrer, afin de nous procurer de nouvelles leçons : il nous conduiſit dans une très-grande ſalle remplie de divers inſtrumens utiles à leur art.

Au milieu de cette ſalle étoit une table ſur laquelle on voyoit arrangés des ſphères, des globes, des compas, des quarts de cercle, des règles d'aſtrolabes, le compas de proportion de Juſtebrigne, la ſphère armillaire d'Archimède, la bouſſole, dont le véritable inventeur eſt Flaviogicia, Napolitain, le téleſcope de Newton, le microſcope, le baromètre & le thermomètre de Farinmith, l'aréomètre de Volq, la machine pneumatique de Bayle, le gnomon, le graphomètre, la machine électrique, & mille autres inſtrumens auſſi utiles que curieux, avec pluſieurs cartes pleines d'obſervations aſtronomiques. Vis-à-vis étoit un vénérable vieillard, attentif à examiner le cours des aſtres, qui, à l'aide d'une longue lunette que Galilée avoit compoſée avec beaucoup de ſoin & d'application, lui faiſoit découvrir ſi les planètes tournent ſur leur centre, ſi les routes

de l'air ſont compoſées de petites étoiles, ſi les éclipſes ſont occaſionnées lorſque la lune a toute ſa moitié obſcure tournée vers la terre, ou s'il faut qu'elle ſoit directement ſous le ſoleil pour former une éclipſe.

Ce ſavant, après une longue application, quitta ſa lunette pour écrire une eſpèce de centurie, par laquelle il annonce que le ciel de Saturne & celui de trépidation n'ayant point achevé leur cours, il doit encore ſe paſſer plus de vingt-quatre mille ans avant que les globes céleſtes aient achevé leur tour.

Voilà, dit Monime en ſouriant, un philoſophe qui ne m'eſt point inconnu, & je ſuis fort trompée ſi dans notre monde ce n'eſt pas ſon portrait qu'on voit à la tête de tous les almanachs : mon Dieu, qu'on a bien ſaiſi ſa figure! Il eſt vrai, dit Zachiel, que c'eſt le fameux Noſtradamus, un des plus grands aſtronomes qui ait jamais paru ſur le globe de la terre; c'eſt lui qui a prédit pluſieurs choſes qui ſont arrivées, & qui a laiſſé de ſi belles centuries que tout le monde s'efforce de faire cadrer aux évènemens extraordinaires.

Je ne dois pas vous laiſſer ignorer, pourſuivit le génie, que dans les Indes orientales de votre monde, leurs aſtronomes ſont très-perſuadés que lorſque le ſoleil & la lune s'éclipſent, ils y ſont pouſſés par un certain démon qui a les griffes

très-noires, & qui, pour leur faire de la peine, se plaît de les étendre sur ces deux astres, dont il cherche à se saisir, afin de les priver de la lumière; & les pauvres Indiens, persuadés de cette folie, se jettent dans les rivières, s'y enfoncent jusqu'au coû; leur dévotion les y fait rester aussi long-tems que l'eclipse dure, pour obtenir du soleil & de la lune qu'ils emploient toute leur force & leur adresse à se défendre contre les ruses de ce malin démon. D'autres croient que ces deux astres sont brouillés ensemble lorsqu'ils s'éclipsent, & font mille extravagances pour tâcher de les raccommoder. Mais rien n'approche de la folie des Grecs, qui croyoient la lune ensorcelée par des magiciens qui la faisoient descendre du ciel pour répandre sur leurs herbes une certaine écume malfaisante, c'est pourquoi ils purifioient l'air avec des parfums aussi-tôt que l'éclipse étoit passée.

Nous passâmes ensuite dans une autre salle très-spacieuse, où se rassemble indistinctement la plupart des habitans qui veulent assister aux instructions des philosophes. Ptolomée, Copernic, Architas & plusieurs autres y étoient. Il s'éleva une dispute entre les deux premiers, qui ont toujours été d'un sentiment différent sur le cours des astres. Ptolomée soutenoit qu'il falloit que la terre fût toujours en repos au centre de son tourbillon, que tous les corps célestes devoient faire leurs révolutions

autour d'elle afin de l'éclairer, ce qui devoit naturellement former différens cercles, suivant l'éloignement où ils se trouvent. Mais Copernic, saisi d'une noble fureur d'astronome, l'interrompit & lui soutint en allemand que la terre n'étoit pas digne d'occuper la première place parmi les astres, que cet honneur n'étoit dû qu'au soleil, & qu'il étoit certain que toutes les planètes doivent décrire leur cours autour de ce globe lumineux, que par conséquent il doit être le centre du cercle que décrit Mercure; Vénus vient ensuite suivie de la Terre qui, plus éloignée, doit, par cette raison, décrire un plus grand cercle que les deux planètes qui la précèdent; Mars, Jupiter & Saturne doivent suivre selon leur rang, mais ce dernier doit employer beaucoup plus de tems à faire sa révolution qu'aucune des autres planètes : ainsi, ajouta Copernic, il ne nous reste plus que la Lune à qui je permets de suivre la Terre en tournant toujours autour d'elle, & en la gratifiant de toutes ses variations.

Architas, philosophe pithagoricien, approuva le sentiment de Copernic; & en examinant le tourbillon du soleil, il considéroit cet astre comme une étoile fixe qui brille de sa propre lumière. Ils cherchèrent ensemble quelle peut être la composition de ce globe, ainsi que des planètes qui tournent autour de lui, celle des satellites ou lunes qui en

accompagnent une partie; enſuite ils calculèrent exactement la diſtance des aſtres renfermés dans le tourbillon du ſoleil auſſi-bien que celui de leurs mouvemens, ſoit ſur eux-mêmes, ſoit autour de cet aſtre qui eſt leur centre commun. Ils expliquèrent les différens ſentimens des plus grands aſtronomes, ſur la nature des comètes connues, regardées comme des eſpèces de planètes errantes. On fit auſſi un examen de ces eſpaces ou nuages lumineux qui ſe découvrent parmi les étoiles. On finit enfin par un détail circonſtancié de tout ce qui concerne les corps céleſtes. On examina l'atmoſphère de la terre, connue dans ce monde ſous le nom de région des vapeurs, conſidérée comme une planète particulière qui roule dans les airs; on examina la compoſition de ce globe, ſes inégalités qu'on nomme montagnes, ce qu'elle renferme dans ſon ſein, la grande quantité de feu & de ſoufre dont elle eſt également pénétrée. On parla enſuite des foudres, des météores, des arc-en-ciels, des aurores boréales, du flux & reflux de la mer; on fit voir ce qui peut occaſionner les tempêtes & les autres météores; on meſura les abîmes que renferment les mers, en obſervant la nature de cet élément, les qualités qui lui ſont communes, celles que lui donnent la diverſité des climats, l'inconſtance des ſaiſons & la différence des vents.

Nous quittâmes cette école pour entrer dans

une autre où étoit Seneque, Zenon, Crisipe; Confucius, Pline, Montagne, Erasme, & plusieurs autres philosophes dont les noms doivent être fort indifférens à mes lecteurs. J'ai peine à concevoir, dit l'un d'eux, pourquoi, dans presque tous les mondes, la plupart des hommes sont toujours combattus par de folles passions & des réflexions sages, pourquoi ils emploient des vues si longues pour une si courte durée, tant de science pour des choses vaines & inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes; pourquoi cette ardeur pour la liberté & cette inclination à la servitude; pourquoi enfin ils ont une si forte envie d'être heureux, & une si grande incapacité pour le devenir.

C'est, reprit un de ces philosophes, que leur prétendue sagesse n'est point un effet de leur raison, & qu'il n'appartient qu'à la raison de gouverner les hommes & de régler leur conduite. Le genre humain devroit gagner à s'instruire; mais si les siècles éclairés sont aussi corrompus que les autres, c'est que la lumière ne peut encore s'y répandre également; qu'elle est concentrée dans un trop petit nombre d'esprits, pour que les rayons qui s'en échappent aient assez de force pour pouvoir découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages qu'on tire de la science & de la vertu comparées aux dangers du vice : la culture de l'esprit, l'exer-

tice de la vertu, celui des talens, peuvent ſeuls nous diſtraire de nos maux, & nous conſoler dans nos peines; la nature a également partagé aux deux ſexes les beſoins & les paſſions; la raiſon pourroit réprimer les deſirs, mais le premier mouvement qui eſt celui de la nature, porte toujours les hommes à s'y livrer.

On cherche à s'élever dans les cieux pour y découvrir des points fixes; on veut ſavoir ſi ce ſont les loix de l'attraction ou celles de l'impulſion qui maintiennent l'ordre qui nous frappe dans la marche régulière des corps céleſtes; on ſe perd dans des conjectures philoſophiques; on s'éloigne de la raiſon, & ce qu'on appelle un plan d'étude, ne devient qu'une combinaiſon de folie raiſonnée qui ne leur laiſſe pas la faculté de réfléchir un ſeul inſtant ſur eux-mêmes.

Je ne rapporterai point la ſuite de l'entretien que ces ſavans eurent enſemble; il roula ſur les avantages & les agrémens de l'union & de l'amitié, ſur la bonté & l'humanité, ſur l'ordre, ſur les admirables opérations de la nature, ſur les conditions & les bornes de la vertu, ſur les avantages qu'elle procure, ſur les règles inviolables de la raiſon, ſur la véritable philoſophie & ſur l'hiſtoire & la poéſie.

Monime ſe trouvant un peu fatiguée, refuſa d'entrer dans une autre ſalle où l'on enſeigne la

façon d'unir physiquement les vérités de chaque contradictoire ; par exemple, que le bleu est noir, qu'on peut être & n'être pas en même-tems, qu'il peut y avoir des montagnes sans vallées, que le néant est quelque chose, que tout ce qui est n'est point, qu'une & deux ne font qu'un, que la plus petite partie est aussi grande que le tout, qu'un atome peut paroître un éléphant, la manière de trouver la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, & mille autres connoissances aussi curieuses, dont je me dispense de faire le détail, attendu que plusieurs savans de notre monde se sont fort étendus sur ces matières.

Le génie s'appercevant que l'air de philosophie étoit trop pesant pour Monime, nous fit sortir de la ville ; nous gagnâmes une allée couverte, où nous nous reposâmes assez long-tems. Zachiel qui ne vouloit perdre aucun instant qui pût servir à notre instruction, nous dit que n'ayant pu nous conduire dans toutes les salles d'académie, par rapport à la délicatesse du tempéramment de Monime, il alloit y suppléer en nous rapportant les divers sentimens de la plupart de ces philosophes.

Quelques-uns, poursuivit le génie, enseignent que les ames, après la mort, viennent par un principe de ressemblance se rejoindre à cette masse de lumière qui est le soleil, & que leur sphère n'est

formée d'autre chofe que de l'efprit de tout ce qui a du mouvement dans tous les mondes qui les entourent, comme de Mercure, de Venus & de la Lune, de Mars de Jupiter, de fes fatellites, de Saturne, de fes lunes & de fon grand anneau; ils croient que dès qu'un homme, un animal ou une plante expire, l'ame du premier & l'efprit des autres montent fans s'éteindre jufqu'à leur fphère, de même qu'on voit la lumière d'une bougie s'élever en pointe lorfqu'elle eft à fa fin. Quand toutes ces ames fe font réunies à la fource du jour, & qu'elles font purgées de la groffe matière qui les enveloppe; c'eft alors qu'elles exercent des fonctions bien plus nobles que celles de croître, de fentir & de raifonner, puifqu'elles font réunies au foleil pour en former les efprits vitaux; & c'eft par la chaleur de mille millions de ces ames rectifiées que le foleil forme une efpèce d'élixir qu'il influe enfuite à la matière des autres mondes, afin de leur donner la puiffance de croître & d'engendrer avec celle de rendre les corps capables de fe fentir.

Ces philofophes ajoutent qu'il y a trois fortes d'efprits répandus dans les mondes, dont les plus groffiers viennent animer les bêtes & font végéter les plantes qui font dans leur fphère; que les plus fubtils s'infinuent dans les rayons du foleil, mais que ceux des philofophes qui n'ont rien contracté

d'impur dans leur première habitation, arrivent tout entiers dans la ſphère du jour & y ſont reçus comme citoyens, parce qu'on ne doit pas douter que la matière qui les a composés lors de leur génération, a dû ſe mêler ſi exactement, que rien ne l'a pu ſéparer ; ſemblable à celle qui forme les aſtres dont toutes les parties ſont pour ainſi dire brouillées par une infinité d'enchaînemens que les plus forts diſſolvans ne ſauroient jamais relâcher.

Dans le tourbillon de ce monde les hommes ne finiſſent que de mort naturelle, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont ſujets à aucune maladie, & vivent ordinairement huit à neuf mille ans ; mais lorſque par les continuels excès de travail & d'étude où leur tempérammment de feu les incline, l'ordre de la matière ſe brouille, & la nature qui ſent qu'il faudroit plus de tems pour réparer les ruines de ſon être, que pour en compoſer un nouveau, aſpire elle-même à ſe diſſoudre ; de ſorte qu'on voit de jour en jour tomber la perſonne en particules ſemblables à de la cendre rouge : cette mort eſt celle des gens d'un eſprit médiocre, car pour les philoſophes, ils prétendent qu'ils ne meurent point & qu'ils ne font que changer de forme pour aller revivre ailleurs, ce qui, loin d'être un mal, ne ſert au contraire qu'à perfectionner leur raiſon, leurs talens & leur jugement, qui les conduit à un nombre infini de nouvelles connoiſſances. Ce-

pendant on a remarqué plus d'une fois qu'un philosophe, à force d'exercer son esprit, de fatiguer son imagination, & d'entasser images sur images, grossit tellement sa cervelle, que le crâne ne la pouvant plus contenir, est forcé de se fendre avec éclat ; cette façon de mourir est sans doute la plus distinguée, aussi est-elle celle des plus grands génies.

Presque tous les habitans de ce monde jouissent d'une tranquillité d'esprit & d'une paix inaltérable ; on ne les voit point exposés à l'inconstance ou à la trahison de faux amis, ni aux pièges invisibles d'ennemis cachés, parce que la fraude est regardée chez eux comme un crime aussi énorme que le vol & l'assassin : leurs Législateurs ont établi pour principe certain que les soins & la vigilance d'un esprit ordinaire peuvent garantir ses biens contre les attaques des bandits, mais que la probité n'a point de défense contre la fourberie & la mauvaise foi des hommes.

Ici les philosophes vivent dans une grande considération : également recherchés des grands & de tous les citoyens, on leur confie l'éducation des princes & princesses ; l'avantage qu'ils retirent de cette éducation est le privilège de leur annoncer la vérité en tout tems, & de la porter jusqu'au pied du trône, où l'on peut dire qu'elle paroît si rarement dans les autres mondes.

Chacun d'eux eſt chargé de traiter les matières qui l'affectent le plus. Monime nous dit qu'elle avoit trouvé fort ſingulier, dans la viſite que nous avions faite de leurs écoles, que Platon & Socrate euſſent choiſi pour leur partie les matières qui concernent l'amour, & qu'ils ſe fuſſent chargés du ſoin d'en inſtruire ſingulièrement les femmes qui, comme je l'ai déjà fait remarquer, participent à la même éducation; auſſi ne les voit-on point, comme dans les autres mondes, le jouet d'une illuſion puérile, ni les eſclaves des préjugés; mais cet avidité qu'elles ont pour les ſciences ne ſert qu'à les mettre en état de réfléchir ſur tous les évènemens de la vie, & loin de chercher à s'en parer par un étalage pompeux, elles n'en paroiſſent que plus modeſtes.

Ces peuples n'ont ni temples, ni autels; ils croient que ce ſeroit diminuer la majeſté de la divinité qui eſt celle qui remplit tout par ſa puiſſance & par ſes bienfaits, en renfermant pour ainſi dire cette majeſté dans les bornes étroites d'un temple: tout l'univers, diſent-ils, annonce ſa puiſſance, ſa grandeur & ſes biens; tout l'univers par conſéquent doit lui ſervir de temple & d'autel. Où peut-on mieux connoître & adorer la divinité qu'aux endroits où elle ſe peint avec plus d'avantage? C'eſt pourquoi ils font ordinairement leurs prières dans les plaines les plus ſpa-

cieuſes

tieuſe ou ſur des montagnes élevées, regardant les aſtres comme pénétrés de la divinité. Les êtres créés ne ſont, diſent-ils, que les parties d'un tout prodigieux, dont la nature eſt le corps, & la divinité l'ame; c'eſt elle qui brille dans les étoiles, qui anime les hommes, qui fleurit dans les arbres, qui vit dans tout ce qui a vie, qui s'étend dans tout, ſe répand ſans ſe diviſer, agit ſans s'épuiſer, & donne la forme aux hommes ainſi qu'aux animaux; enfin elle remplit, lie & anime également tout: telle eſt en ſubſtance une partie des inſtructions qu'on donne à ces peuples.

CHAPITRE IX.

RENCONTRE de Sephis, & ſon Hiſtoire.

ZACHIEL nous fit remarquer une jeune perſonne qui, par le ſecours d'un génie du premier ordre, venoit de franchir le vide immenſe qui ſépare la planète de Mars d'avec celle du Soleil. Les deux génies s'abordèrent ſans montrer aucune ſurpriſe. Nelapha en ces lieux! dit Zachiel, je vous croyois arrivé dans Saturne. Il eſt vrai, reprit Nelapha, que la dernière fois que nous nous ſommes rencontrés je me diſpoſois à en

prendre la route; mais en traverſant le monde de Mars, de tendres plaintes ont frappé mes oreilles; ſurpris de les entendre je deſcends, perce les nues, & j'apperçois à la foible lueur des étoiles un vieillard reſpectable qui me parut être dans la plus grande déſolation. J'ai écouté longtems ſes plaintes ſans me rendre viſible : un confident qui l'accompagnoit lui repréſenta le danger où il s'expoſoit s'il venoit à être découvert; le vieillard ne lui répondit que par de profonds ſoupirs, puis ſe tournant vers la mer & s'appercevant par ſon murmure qu'elle commençoit à s'agiter : juſtes Dieux! s'écria-t-il, ſerez-vous toujours inſenſibles à mes prières? Et vous, vents impétueux, reſpectez le vaiſſeau fragile qui porte l'objet de mon amour; doux zéphirs, écartez les orages, rangez-vous à la poupe, enflez doucement les voiles; ondes, aplaniſſez-vous, & qu'un ſillon léger, effleurant votre ſein paiſible, indique à peine la trace de ſa courſe rapide; rochers, écartez-vous de ſon paſſage; nuages, formez un voile qui la dérobe aux yeux de ceux qui pourroient la trahir; & vous lune au teint d'argent, que votre douteuſe lumière favoriſe cette heureuſe fuite, ralentiſſez votre courſe, gardez-vous d'atteindre l'horiſon, attendez, pour diſparoître, que l'aube du jour lui prête le ſecours de ſon flambeau.

Ainsi parla ce respectable vieillard qui se retira après avoir perdu de vue le vaisseau qui faisoit l'objet de sa crainte & celui de son espérance. Je le suivis dans son palais, où m'étant rendu visible, j'employai ce que je crus de plus consolant pour calmer sa douleur, en lui promettant de voler au secours de l'objet de sa tendresse. Après l'avoir quitté, fidelle à ma promesse & guidé par le desir de rendre à la vertu les secours dont elle n'est que trop souvent privée, je pars, & d'un vol rapide je traverse la mer; ses mugissemens me font craindre que le vaisseau, après avoir été le jouet des vents & d'une affreuse tempête, ne se soit brisé contre quelque roche. Je descends en planant toujours sur les bords de la mer, où j'apperçois les débris d'un vaisseau sur les rives d'une isle déserte; j'avance & trouve étendue sur le sable cette jeune personne, que l'aspect d'un affreux serpent prêt à la dévorer avoit rendue immobile : mon cœur en cet instant se sentit saisi d'horreur, une force majeure m'entraîne vers elle, j'écarte le monstre, & la saisissant dans mes bras je l'enveloppe d'un nuage; je remonte, & d'un vol rapide je fends les airs pour venir la déposer dans le Soleil, où j'étois sûr de vous rencontrer; c'est à vos soins que je la confie, elle est digne d'accompagner l'aimable Monime; une cuillerée d'élixir élémentaire que je viens de lui faire prendre a entièrement

ranimé ses esprits. Cette belle personne vous instruira de ses aventures. Vous n'ignorez pas que je suis obligé d'obéir à des ordres supérieurs, & ne puis différer plus long-tems a remplir ma mission.

Nelapha dit encore quelques mots à Zachiel dans une langue qui nous étoit inconnue, après quoi nous le vîmes reprendre son vol vers le palais d'Apollon. Cette rencontre me fit connoître que les génies entr'eux ne se font aucun compliment; ils expliquent sans supplication leurs desirs & leur volonté; comme ils n'exigent jamais que des choses justes, ils ne trouvent aussi nulle sorte d'opposition.

Monime, charmée d'avoir une compagne de voyage, s'approche de la belle étrangère, lui fait mille tendres caresses, auxquelles elle répondit avec beaucoup de grace. Cependant l'inquiétude de son sort se fit remarquer dans ses yeux: rassurez-vous, charmante personne, dit Monime en lui prenant les mains qu'elle serroit tendrement dans les siennes; si jusqu'à présent la fortune a paru vous être contraire, vous ne devez plus redouter ses coups; le génie qui vous prend sous sa protection est au-dessus de toutes les puissances humaines, il ne permettra pas que vous succombiez sous le poids de vos persécuteurs.

A ce discours cette jeune personne poussa un profond soupir, ses yeux se remplirent de larmes

qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, ce qui engagea Zachiel à confirmer le discours de Monime par de nouvelles promesses de la protéger & de lui procurer tous les agrémens nécessaires à sa tranquillité. Cette belle personne, soulagée par ces assurances, commença à nous montrer un visage plus serein; elle parcourut des yeux tout ce qui l'environnoit, cherchant sans doute à découvrir quelle étoit la contrée qu'elle alloit habiter, fort éloignée de penser qu'elle avoit quitté le globe qui l'a vu naître, n'étant point encore instruite de la pluralité des mondes. Mais Monime qui desiroit ardemment d'apprendre le sujet de ses disgraces, la supplia, avec instance, de vouloir bien nous en faire le récit. Cette jeune personne, sans trop se faire prier, céda volontiers à l'empressement de Monime, & commença ainsi l'histoire de ses malheurs.

Je me nomme Séphise, & vous voyez en moi l'infortunée fille du roi Bolominé. Mon malheureux père, forcé de céder son royaume à celui que les brigues & les mauvaises manœuvres en avoient rendu le maître, abandonné de ses sujets, réduit à mener une vie laborieuse; ce prince infortuné vécut long-tems dans un exil volontaire qu'il s'étoit choisi au milieu d'un désert, je fus la seule compagne de sa misère; ma mère perdit la vie en me

donnant le jour; un ſeul domeſtique avec ma nourrice formoient toute ſa ſuite, & ce malheureux prince prit encore lui-même le ſoin de mon éducation; mais beaucoup plus grand que ſes malheurs, il m'inſtruiſit des miens dès que ma raiſon commença à ſe développer.

Ma chère Sephiſe, me dit un jour mon père en me ſerrant tendrement dans ſes bras, toi ſeule fais ma joie & mes maux, tu fais ma félicité & ma peine, ſans toi la vie me feroit à charge, & ce n'eſt que pour toi qu'elle me devient un ſupplice. Hélas! toute ma philoſophie m'abandonne, lorſque je réfléchis au déplorable ſort qui nous accable. Pourquoi faut-il que le deſtin, toujours contraire à mes vœux, nous force de vivre ſans ceſſe dans la plus cruelle humiliation, tandis qu'un uſurpateur triomphe de nos maux!

Hélas! s'écria Sephiſe en s'interrompant elle-même, peut-être qu'en ce moment j'offenſois les dieux, en penſant qu'ils venoient d'ôter à mon père le bon-ſens & la raiſon; je le regardois avec des yeux où ſans doute la douleur de le voir dans cet état étoit peinte : oh, mon père! lui dis-je en me jetant à ſon col & baignant ſon viſage de mes larmes, qui peut donc vous troubler à ce point? Hélas! trop contente de mon ſort, je le préférerois toujours à toutes les couronnes de l'univers, & ne formerois jamais d'autres vœux que pour la

conſervation de vos jours. Je jouis tranquillement de toute votre tendreſſe, peut-il y avoir un bien comparable à celui de vous prouver chaque jour mon reſpect? Ceſſez donc d'empoiſonner un bien ſi cher & ſi précieux pour mon cœur, par d'inutiles & vains regrets. Mon père plus attendri encore par mes careſſes, ne put retenir ſes larmes qui ſe confondirent avec les miennes; cet attendriſſement dura quelques inſtans, après quoi mon père, revenu de ſon trouble, me fit un long détail de toutes ſes infortunes; il me laiſſa enſuite avec Fenix, ma nourrice.

Cependant mon père du fond de ſa retraite s'étoit conſervé des correſpondances avec quelques-uns de ſes ſujets qui lui étoient reſtés fidelles : un de ſes officiers vint un jour lui annoncer les conquêtes rapides d'un monarque à qui tout cédoit, & qui venoit de chaſſer l'uſurpateur, après avoir défait toute ſon armée; que le projet de ce prince étoit de ſe rendre maître de toute la Bolomie, & qu'il étoit tems de paroître pour réclamer les droits qu'il avoit ſur ce royaume. Le roi mon père, charmé d'apprendre cette nouvelle, ne balança point à ſuivre cet officier, après qu'il l'eut aſſuré qu'il avoit raſſemblé un grand nombre de ſes ſujets qui lui étoient reſtés fidelles.

Nous partîmes à l'inſtant & arrivâmes en peu

de jours au camp des vainqueurs. Nous fûmes d'abord introduits dans la tente du roi, qui nous reçut avec toute l'affection qu'on peut attendre d'un prince aussi généreux que sensible aux malheurs d'un souverain qui méritoit par ses vertus un sort plus heureux. Ces deux princes eurent ensemble une longue conversation, qui se termina de la part du conquérant par les plus fortes assurances de ne point rentrer dans ses états qu'il n'eût rétabli mon père sur le trône de ses ancêtres.

L'effet suivit de près les promesses, & le roi de Bolomine rentra triomphant dans sa ville capitale aux acclamations d'un peuple toujours avide de nouveauté. Le roi se fit d'abord conduire au temple d'Hercule, où je l'accompagnai, pour rendre grâces aux dieux des faveurs qu'ils venoient de lui accorder. Mais sa douleur fut extrême, lorsqu'il vit que ce temple avoit été pillé & qu'on en avoit enlevé toutes les richesses. Mon père regretta sur-tout deux colonnes d'une beauté admirable. Le roi fit offrir plusieurs sacrifices; & après avoir achevé nos prières, nous entrâmes dans le palais au son de mille instrumens.

Deux années se passèrent pendant lesquelles le roi fut sans cesse occupé à tâcher de pacifier les troubles qui régnoient encore dans ses états. L'usurpateur chassé honteusement, ne se crut pas abattu;

il renouvela ſes intrigues & ſes cabales qui ſuſcitèrent de nouveaux troubles, malgré les ſoins du roi.

Privée ſouvent pendant des mois entiers de la douceur d'embraſſer mon père, je regrettois ce tems heureux où je jouiſſois ſans ceſſe de la ſatisfaction de l'entretenir, où ſon cœur rempli de tendreſſe n'étoit ſenſible qu'au plaiſir de m'inſtruire, de perfectionner mon ame, de la former pour la vertu; c'étoit alors les ſeuls biens qu'il envioit. Funeſtes grandeurs, vains honneurs, biens frivoles, hélas! pourquoi êtes-vous venus me ravir la paix dont je jouiſſois? Peu flattée de tout ce qui m'environne, non, ce n'eſt point au ſein des grandeurs qu'on trouve la vraie félicité. Depuis que je ſuis à la cour qu'y ai-je remarqué? Des courtiſans adulateurs qui bornent toute leur étude à nous déguiſer la verité, à tâcher de pénétrer dans l'intérieur de notre ame pour tirer un plus ſûr avantage de nos foibleſſes.

Fenix, ſurpriſe de m'entendre regretter ſans ceſſe mon déſert, entreprenoit en vain d'en faire le parallèle avec tout ce que la Cour a de plus ſéduiſant; ces peintures ne faiſoient que redoubler mes ennuis, un noir preſſentiment ſembloit m'annoncer de nouveaux malheurs, & je comparois mon ſéjour à la cour, à ces ſonges légers que l'aube, avant-courier du jour, apporte ſur ſes aîles dorées, &

qu'on voit s'envoler avec les ombres dès que l'éclat du ſoleil vient frapper nos paupières.

Quoi, madame, me dit un jour Fenix, vous verrai-je toujours en proie à cette ſombre triſteſſe? Je n'en ai point été ſurpriſe lorſque vous aviez lieu de craindre pour les jours du roi votre père; à préſent qu'il eſt de retour, jouiſſez au moins tranquillement du plaiſir de le revoir & des honneurs qui vous environnent de toutes parts. Que ces honneurs, chère Fenix, ſont peu capables de toucher une ame comme la mienne! Je ne puis être ſenſible qu'à la tendreſſe de mon père; je ſais que rien ne peut me la ravir. Hélas! il vient encore de me dire que tous les ſoins qu'il prend pour s'affermir ſur ſon trône & pour en chaſſer la diviſion & les brigues, ne ſont que dans la vue de ſe procurer la ſatisfaction de m'y voir placée; cependant, ma Fenix, un affreux preſſentiment que je ne puis vaincre, vient ſans ceſſe empoiſonner le repos de mes jours.

Mon père ne jouit pas long-tems de cette ombre de tranquillité; la guerre ſe ralluma avec plus de fureur, & pour comble de maux, la famine vint encore ſe joindre à ce fléau. Alors tous les temples ſe remplirent; chaque jour on offroit de nouveaux ſacrifices pour tâcher d'appaiſer la colère des dieux.

Pendant ces calamités, quelques miniſtres fana-

tiques & ennemis cachés du ſang de Bolomine, inſpirèrent au peuple le deſir de conſulter l'oracle d'Apollon, afin d'apprendre par quelle ſorte de ſacrifice on pourroit calmer le courroux des dieux, & ſe délivrer des fléaux qui déſoloient l'état. Un de ces miniſtres fut chargé des préſens qu'on devoit offrir, afin d'obtenir de l'oracle une réponſe favorable.

Pendant le voyage de ce miniſtre, j'accompagnois tous les jours mon père au pied des autels. Ce prince me paroiſſoit tranquille; une ame pure que le ſort injuſte pourſuit, trouve ſa conſolation dans le témoignage de ſa conſcience; elle eſpère que le tems, cet ami fidelle de la vérité & de la juſtice, fera un jour éclater ſon innocence. Cependant le miniſtre annonça ſon retour; mais hélas! ce fut que pour remplir tout le palais de trouble & d'horreur. Le perfide ſe fit une ſecrète joie de faire publier au peuple qu'à ſon approche vers le temple tout y avoit retenti d'un bruit ſemblable à celui du tonnerre, que des feux brillans s'étoient fait voir dans l'air, que l'antre de la prêtreſſe avoit tremblé, & qu'enfin agitée par le dieu qui l'animoit, elle avoit prononcé cet oracle :

LA divinité, offenſée par les crimes d'un peuple ingrat, ne peut s'appaiſer que par le ſang d'une vierge pure; Bolomine tient ſeul ce tréſor.

Cette réponſe me fut d'abord cachée avec un ſoin extrême; mais lorſque j'eus appris le retour de l'envoyé, je paſſai dans l'appartement du roi mon père, pour y apprendre de lui-même ſi les dieux s'étoient enfin expliqués; je m'approche dans l'eſpoir de recevoir ſes tendres embraſſemens; que vois-je! mon père interdit recule à mon aſpect, une pâleur mortelle couvre ſon front, ſes yeux éteints par la douleur, ſe détournent de deſſus moi, il les élève enſuite avec les bras vers le ciel: dieux injuſtes! s'écrie-t-il, & il reſte immobile; un inſtant après il ordonne qu'on ſe retire & qu'on faſſe venir la princeſſe ſa fille. J'étois ſeule dans ſon cabinet; ſaiſie d'effroi, mes genoux tremblans pouvoient à peine me ſoutenir, & le cœur palpitant de crainte m'ôtoit preſque la reſpiration: ô mon père! m'écriai-je d'une voix entrecoupée, en tombant à ſes pieds, de grace ſoulagez votre douleur en m'apprenant de quels nouveaux malheurs nous ſommes encore menacés; hélas! qui peut occaſionner le trouble qui vous agite? Que l'état où je vois mon père me fait regretter ces jours tranquilles que nous paſſions dans la retraite! Au nom des dieux... levez-vous, ma fille, & ceſſez d'implorer des dieux dont la puiſſance ſupérieure ne ſert qu'à les rendre plus injuſtes & plus inſenſés.

Surpriſe d'entendre de la bouche de mon père un diſcours ſi oppoſé aux ſentimens de piété qu'il avoit

toujours montrés envers les dieux, je n'osai y répliquer. Restés tous deux dans un morne silence, j'attendois, pour me retirer, les ordres de mon père, lorsque jetant sur moi des yeux où une douleur mêlée de tendresse étoit peinte : eh bien ! ma fille, je consens que vous retourniez dans notre ancien exil, ces dieux cruels l'exigent, il faut leur obéir ; hélas ! puissiez-vous n'en être jamais sortie ! Allez, ma fille, rentrez dans votre appartement, je me charge du soin de faire tout préparer pour votre départ.

Saisie de la plus violente douleur, j'obéis au roi sans oser lui répondre ni le faire expliquer sur les causes d'une résolution si extraordinaire. Fenix étonnée du trouble qui m'agitoit, s'empressa d'en apprendre le sujet ; seule confidente de mes peines, je ne fis nulle difficulté de lui raconter les motifs qui occasionnoient mon désespoir : tu connois, ajoutai-je, les sentimens dont mon ame est pénétrée ; tu sais la tendresse & le respect que j'ai toujours eus pour mon père : ce n'est pas, ma Fenix, que je doute aujourd'hui de la sienne, il n'a jamais cessé de m'en donner chaque jour de nouvelles preuves : cependant, le croirois-tu ? Fenix, mon père m'ordonne de m'éloigner, & dans ce moment même tout se prépare pour cette funeste séparation.

A ce récit, Fenix plus instruite que moi du mal-

heureux fort qui m'étoit deftiné, ne fit que foupirer; fes regards inquiets parcouroient triftement mon cabinet : tu trouves, repris-je, que je fuis long-tems feule, cela t'afflige; mais en effet, pourquoi cet abandon? Ces lâches courtifans, dont il y a deux heures j'étois encore entourée, regarderoient-ils mon voyage comme un exil? Par quel endroit l'aurois-je mérité? Toujours foumife aux ordres du roi mon père, je n'ai jamais defiré d'autre gloire que celle de m'en faire aimer. Fenix, ma chère Fenix, parcours ce palais, informe-toi de tout ce qui s'y paffe; tâche fur toutes chofes, ma Fenix, d'apprendre la réponfe de l'oracle.

Mais que vois-je! le roi s'avance; que fignifie cet air fombre? Hélas! que vient-il m'annoncer? dieux! veillez du moins fur des jours fi chers, & s'il vous faut une victime, acceptez le facrifice que je vous offre de ma vie, & ajoutez mes jours à ceux d'un roi qui vous a toujours refpectés. Ah, mon père! par pitié pour vous & pour moi, ceffez d'accabler une malheureufe princeffe tourmentée par des craintes mille fois plus cruelles que la mort. Par quelle affreufe fatalité faut-il que je m'éloigne de vous? Qui peut vous avoir infpiré une réfolution fi contraire à mon repos? Comment ai-je pu tomber dans la difgrace de mon père & de mon roi? Au nom des dieux, expliquez un myftère dans lequel toute ma raifon s'abîme & fe confond.

Ma fille, reprit mon père, en me ferrant tendrement dans fes bras, calmez cette agitation qui met le comble à ma douleur; toujours plus digne de ma tendreffe & de mon amour, foyez certaine que rien ne pourra jamais affoiblir ces fentimens; mais, ma fille, il faut céder pour un tems à notre malheureux deftin, en montrant une ame encore plus grande que les maux dont il nous accable. Que ces Dieux que vous implorez avec tant de zèle, vous foient plus propices & vous conduifent dans un endroit où vous puiffiez jouir du repos qu'ils m'ont toujours refufé. Hélas! repris-je, quel repos puis-je goûter éloignée de vous? Ma fille, j'ofe me flatter que vous ne ferez pas long-tems privée de ma préfence. Dans ce moment Germinus, confident du roi, vint lui annoncer que le vaiffeau étoit prêt; mon père s'arrachant alors de mes bras, ordonna à fon confident de ne rien négliger pour affurer ma fuite.

Reftée feule avec Germinus: princeffe, me dit-il, le roi vous a fans doute inftruite de fes volontés; tout eft calme dans le palais, les vents nous favorifent, au nom des dieux, madame, ne différez pas de profiter de cet inftant. J'obéirai fans doute, repris-je en pouffant un profond foupir. Mais Fenix ne revient point, je ne puis m'éloigner fans elle. De quel foin, madame, vous occupez-vous? dit Germinus. Fenix ne court aucun rifque, les

momens font précieux, de grace abandonnez ces lieux funestes, & soyez persuadée que de votre fuite dépend toute la tranquillité d'un monarque qui vous chérit plus que sa vie.

Fenix parut dans l'instant, son visage étoit baigné de larmes; eh bien! dis-je, ma Fenix, qu'as-tu appris? Quel est donc ce fatal mystère si difficile à développer? Hélas! madame, ce n'est point ici le lieu de vous en instruire; fuyez pour jamais un peuple injuste & ingrat qui vous demande à grands cris pour vous immoler à son indigne superstition. Qu'entends-je! on en veut à ma vie! Ah! si ma mort peut assurer le repos de mon père, je ne balance point; qu'on me conduise au temple, les dieux l'ont sans doute ordonné; si je suis une victime digne de leur être offerte, de grace ne me privez pas de la douceur d'en faire le sacrifice sans répugnance. Princesse, reprit Fenix, vous oubliez que la vie du roi votre père est attachée à la vôtre; si vous vous obstinez à périr, vous vous rendrez coupable d'un parricide qui ne peut qu'irriter les dieux, puisque le roi a juré de ne point vous survivre un instant. Que ce serment est tendre, mais qu'il est cruel! Hélas! que me sert la vie si je dois la passer éloignée de mon père!

Une rumeur qui se fit entendre, obligea Germinus de m'enlever malgré ma résistance; il gagna le vaisseau sans aucun obstacle. Fenix qui nous avoit

avoit suivis, employoit tout ce que la raison put lui dicter pour adoucir mes maux. Mais à peine deux jours s'étoient écoulés que le ciel se couvre d'affreux nuages, d'horribles météores se font voir, la mer se gonfle, & ses flots mugissans présagent la tempête, le matelot saisi d'horreur, annonce par ses cris une mort inévitable; dans cet affreux désordre, tranquille au milieu des dangers: juste dieu! m'écriai-je, tu poursuis ta victime, elle ne peut échapper à tes coups; pardonne au moins à ce peuple innocent de ma fuite, prolonge les jours d'un père malheureux qui a toujours aimé & chéri la vertu, & reçois enfin le sacrifice de ma vie. En achevant ces mots je me précipite dans la mer; mais Neptune refusant de me recevoir, me rejette dans une isle déserte, où je reste sans connoissance.

Un terrein pierreux & inégal, semble défendre l'approche de ce lieu à tout autre qu'aux animaux malfaisans, aux reptiles venimeux & aux monstres dont il doit être le repaire; un torrent qui se précipite du haut d'une montagne aride vient se briser avec fracas contre des rochers énormes; l'onde bouillonnante & couverte d'écume rejaillit au loin, & par sa course incertaine & fangeuse, met le comble aux horreurs de cette effroyable solitude.

Lorsque j'eus repris mes sens, je crus voir la nature expirante, rien de si effrayant ne s'étoit encore offert à mes yeux; une vaste plaine dépouillée

de verdure & entourée de précipices me retraçoit tous mes malheurs. Je defcends en moi-même, je m'interroge, je me demande avec effroi fi tout ce que je me rappelle eft conforme à la vérité; je cherche à me flatter, mais en vain; comment pouvoir fe refufer à la conviction qui m'accable? Je me retrace confufément toute l'étendue de mes infortunes, l'incertitude de ma fituation actuelle & l'affemblage des maux dont je fuis encore menacée : toute la nature eft déchaînée contre moi, m'écriai-je, à l'approche d'un monftre affreux, tremblante & éperdue, je veux fuir, les forces me manquent & je tombe fans connoiffance. Je ne puis vous dire de quel moyen s'eft fervi le jeune homme qui m'a conduite vers vous pour me fouftraire à la fureur du monftre; ni quelle route il a tenue pour m'amener en ces lieux; j'ignore auffi quelles peuvent être les raifons qui l'obligent à m'abandonner fi-tôt.

Ne craignez rien, belle Sephife, dit Zachiel, l'être fuprême qui connoît la pureté de votre ame & qui fait qu'elle n'a jamais été fouillée d'aucun crime, vous a conduite au féjour des heureux pour y jouir d'un bonheur qui ne périra jamais. Vous êtes ici dans la fphère du foleil, où vous devez vous purifier de toute matière terreftre, jufqu'à ce que, femblable à une perle, vous alliez enfuite orner le col de la Vierge, qui eft un des fignes du zodiaque.

Sephiſe ſurpriſe du diſcours du génie, lui en demanda l'explication. Le génie la ſatisfit en peu de mots, & nous la vîmes peu de tems après changer de forme & s'envoler vers le lieu qui lui étoit deſtiné. Mais avant de ſortir de la planète, Zachiel nous fit voir, par le moyen d'un téleſcope, que cette aimable princeſſe étoit transformée en une étoile de la ſixième grandeur qui paroît attachée au col de la Vierge. Je ne doute pas que nos aſtronomes n'en faſſent bientôt la découverte, & que ceux qui naîtront ſous des ſignes qui ſe trouveront en bon aſpect avec cette étoile, ne ſoient doués de cet amour filial qui forme les premiers liens entre les êtres raiſonnables.

CHAPITRE X.

QUI contient ce qu'on verra.

POUR ſuivre nos obſervations, le génie nous conduiſit vers une carrière que nous viſitâmes avec beaucoup d'attention. Cet endroit eſt rempli d'une prodigieuſe quantité de chimiſtes, que Monime prit d'abord pour des charbonniers, tant ils étoient noirs & enfumés. Ces bonnes gens travailloient avec une ardeur incroyable ſous les ordres de Fla-

mel; ce fameux philoſophe étoit à leur tête & paroiſſoit diriger tous leurs travaux; il les encourageoit en leur promettant de fixer ſur leurs opérations les rayons du ſoleil; & ces perſonnes animées par le deſir de s'inſtruire, écoutoient avec reſpect les inſtructions de leur directeur; ils recueilloient comme autant d'oracles toutes les paroles de Flamel, auxquelles je ſuis preſque certain qu'ils ne comprenoient rien.

A peine fûmes-nous ſortis de la carrière philoſophale, qu'une figure groteſque ſe préſenta devant nous; Monime en parut d'abord effrayée; mais Zachiel qui le reconnut pour un oracle, la raſſura & lui donna en même tems la curioſité d'entendre le récit de ſes aventures, par leſquelles il pourroit nous inſtruire de quelques faits intéreſſans.

D'où viens-tu, lui dit le génie en l'abordant? Tu me parois bien fatigué. Il eſt vrai, dit l'oracle, que mes voyages m'ont preſque anéanti. Depuis pluſieurs ſiècles que je parcours différens mondes, je n'ai pas manqué d'occupations; ſi vous voulez vous repoſer à l'ombre de ces lauriers, je pourrai vous faire part de quelques-unes de mes proueſſes. Mais que vois-je, dit l'oracle en nous regardant Monime & moi avec beaucoup d'attention? Ou je ſuis un mauvais oracle, ou les deux perſonnes qui vous accompagnent ſont des habitans du globe de la terre qui n'ont point encore ſubi le joug que la

nature a imposé à tous les mortels: comment donc ont-ils pu parvenir jusqu'ici? Si ta science étoit aussi sûre que tu l'oses assurer, reprit le génie, tu ne devrois pas ignorer toute l'étendue de mon pouvoir, ni les moyens dont je me suis servi pour les conduire jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, je t'ordonne de leur apprendre ce qui t'est arrivé dans leur monde. Je ne puis me dispenser d'obéir à un génie supérieur, dit l'oracle, qui commença ainsi :

Arrivé dans le globe de la terre, je me suis rendu en Grèce, où je me fis connoître, après la mort de Socrate, pour son démon. J'ai instruit à Thebes Epaminondas; ensuite passant chez les Romains, je me suis attaché à Caton, puis à Brutus. Personne n'ignore que tous ces grands personnages n'ont laissé à leur place que le fantôme de leurs vertus; c'est pourquoi j'engageai quelques-uns de mes compagnons de suivre mon exemple en se retirant dans des temples, dans des cavernes ou dans des antres profonds; mais les peuples étoient si stupides & si grossiers, que nous perdîmes bientôt tout le plaisir que nous prenions autrefois à les tromper; cet amusement nous devint insipide. Il est bon d'instruire cette belle dame que mes camarades & moi, d'accord ensemble, avons exécuté mille choses extraordinaires sous différens noms que le fanatisme & la superstition avoient mis en vogue, singulièrement celui d'oracles, de dieux foyers, de Lares,

de Lamiers, de Farfadets, de Naïades, d'Incubes, d'Ombres, de Manes, de Spectres & de Fantômes; nous prîmes donc le parti d'abandonner cette terre sous le regne d'Auguste; ce fut peu de tems après m'être apparu à Drusus, lorsqu'il partit pour porter la guerre en Allemagne, & que je lui défendis de passer outre.

Cependant j'y ai depuis fait encore plusieurs voyages. C'est moi qui suis apparu à Cardan dans le tems qu'il étudioit; je l'ai instruit de plusieurs choses très-curieuses. Agrippa s'est aussi conduit par mes conseils. J'ai guidé Campanelle dans ses opérations. Je me suis rendu au nombre de ces savans connus sous le nom de chevaliers de la Rose-Croix, & leur ai enseigné quantité de secrets naturels qui les ont fait passer pour de grands magiciens. C'est moi qui ai suscité plusieurs sectes nouvelles de fanatiques qui veulent s'arroger les droits que nous avons toujours eus de prédire l'avenir. J'ai appris à ces fourbes de nouvelle espèce mille tours de souplesse, en les habituant dès leur plus tendre enfance à plier leur corps en cent façons différentes, afin de prendre avec plus de facilité des attitudes extraordinaires.

Ennuyé enfin de ne rencontrer sur le globe de la terre que des hommes la plupart fous, ignorans ou imbécilles, qui néanmoins toujours guidés par leur amour propre, se persuadent aisément qu'ils

ſont de la nature des anges, je me diſpoſois donc à remonter dans quelqu'autre monde, lorſque le haſard me fit faire la connoiſſance d'un ſage qui fait la gloire de ſa nation & la honte de ceux qui le connoiſſent, ſans daigner récompenſer en lui la vertu dont il eſt la vivante image.

Ce ſage poſsède toutes les ſciences & tous les talens dont un ſeul ſuffiroit pour le faire admirer; mais croiroit-on que l'aſſemblage de ſi rares vertus ſoit reſté enſeveli ſous le poids de l'infortune la plus affreuſe? O ſiècle de fer! m'écriai-je en admirant ce philoſophe; injuſtes citoyens qui ne vous plaiſez qu'à récompenſer le vice & faire languir la vertu ſous le fardeau de l'indigence! ſouffre, lui dis-je, homme admirable que je corrige le ſort en t'enſeignant les moyens de te rendre heureux, accepte ces trois fioles; l'une eſt remplie d'huile de talc, l'autre de poudre de projection, & la troiſième d'or potable. Ce ſage me refuſa avec un dédain plus généreux que ne fit Diogène lorſqu'il reçut les offres & les complimens d'Alexandre.

Je ne connois pas, me dit-il, le prix du préſent que tu m'offres; ſoumis aux décrets de l'être ſuprême, ma vie ſe paſſe dans une tranquille paix; content de mon état, je n'ambitionne rien, je plains ſeulement le ſort de ces mortels, qui, toujours indigens au ſein de l'opulence, & toujours appauvris par de nouveaux deſirs, cherchent en vain le plaiſir &

la volupté, ſans pouvoir jamais goûter ni l'un ni l'autre.

Je quittai mon ſage après avoir paſſé deux jours avec lui. Je ne puis rien ajouter à ſon éloge, ſinon qu'il eſt peut-être le ſeul philoſophe & le ſeul homme libre qui ſoit actuellement ſur le globe de la terre; car preſque tous ceux que j'y ai connus m'ont paru ſi fort au-deſſous de l'homme, que j'ai remarqué des animaux au-deſſus d'eux par leur inſtinct. La plupart des autres mondes ſe reſſemblent aſſez, c'eſt ce qui m'a déterminé à reprendre la route du ſoleil, afin de me renfermer dans mon antre, à moins que les ordres d'Apollon ne me faſſent retourner dans quelques-uns de ſes temples.

Lorſque l'oracle nous eut quittés, Zachiel nous conduiſit dans la forêt de Dodonne. Cette forêt eſt remplie de chênes qui, lorſque les vents agitent & ſecouent leurs branches, les feuilles ſe ſentant animées par ce mouvement, prononcent d'une voix aſſez diſtincte leurs oracles. Au milieu de cette forêt ſont deux colonnes fort élevées; ſur l'une eſt un baſſin d'airain, & ſur l'autre la ſtatue d'un enfant qui tient à ſa main un fouet, dont les cordes, auſſi d'airain, ſont ſi artiſtement arrangées, que lorſque pouſſées par les vents ſur le baſſin, elles y forment des ſons différens, que les Gorgones qui ſont au nombre de trois, expliquent chacune d'une manière différente, en donnant ſouvent pluſieurs

ſignifications qui ſe rapportent toujours aux demandes ou aux queſtions qu'on leur fait

Au ſortir de cette forêt nous entrâmes dans un pays montagneux; rempli d'antres & de cavernes, par conſéquent très-propre à l'habitation des Sybilles & des Oracles. C'étoit auſſi l'endroit qu'Apollon avoit déſigné pour ſervir de logement aux prêtres & prêtreſſes qu'il avoit doués du don de prophétie, par la commodité & l'avantage qu'ils devoient trouver dans le ſecret de leurs myſtères, & encore par les exhalaiſons divines qui en ſortent.

Il eſt vrai qu'il ſemble que les antres & les cavernes inſpirent d'eux-mêmes je ne ſais quelle horreur qui prépare l'eſprit à recevoir certaines inſpirations qui ne ſont faites que pour frapper l'imagination. L'homme, toujours curieux de lire dans l'avenir, ne vit que de projets, d'illuſions chimériques & d'eſpérances; conſéquemment il ne peut jamais être heureux que par anticipation, puiſque l'eſprit humain n'a preſque jamais paſſé de l'imagination à la réalité, ſans perdre les trois quarts de ſes plaiſirs.

Ces antres ſont à moitié chemin de la montagne du Parnaſſe; ils ſont environnés de rochers & de précipices affreux. Nous ſuivîmes un grand concours de peuples attirés dans ces lieux, par l'envie de ſatisfaire leur curioſité. Arrivés dans l'endroit où la Pithie rendoit ſes oracles, nous la découvrîmes

dans une espèce de sanctuaire obscur, dont l'ouverture étoit couverte de branches de lauriers. La Pithie étoit assise sur le trépied sacré. Cette femme, après s'être remplie d'une fumée odoriférante, parut s'animer d'une fureur divine, un violent enthousiasme la saisit, ses yeux s'enflamment, son visage s'anime, ses veines se gonflent, & l'on voit ses cheveux se hérisser : de violentes convulsions l'agitent, & l'esprit rempli de fureur, elle nous parut hors d'haleine; cette terrible agitation dura plus d'une heure; alors reprenant ses sens avec un air plus serein, elle prononce plusieurs oracles, les uns en vers, & les autres en prose, qui furent débités par le moyen d'une trompette parlante, dont les sons en se multipliant dans les rochers & les voûtes de ce ténébreux sanctuaire, en augmentant la voix, forment un retentissement qui imprime de la terreur & fait frémir les plus intrépides. Le trépied de la Pithie est environné & tout couvert de lauriers; les parfums qu'on brûle dans son antre, y répandent une fumée qui ressemble à un nuage épais qui en dérobe presque la vue & empêche en même-tems de voir les préparations de la Pithie, qui sans doute a plus d'une raison pour dérober la connoissance de ses mystères.

Lorsque la cérémonie fut achevée, Zachiel nous conduisit par des chemins tortueux dans l'antre de la Pithie. Aucun mortel n'osoit y aborder, c'est

pourquoi cette femme parut extrêmement surprise de nous voir; ses yeux commençoient à s'enflammer, peut-être alloit-elle prononcer sur nous ses anathêmes, lorsque le génie l'arrêta en se faisant connoître. A quoi, dit-elle, dois-je attribuer l'honneur d'être visitée par un génie du premier ordre? Tu ne le dois, reprit Zachiel, qu'au desir d'instruire ces deux personnes qui sont sous ma protection, par de vivans tableaux de tout ce qui s'est passé, ainsi je t'ordonne de répondre aussi juste que tu le peux à toutes leurs questions, qui ne doivent point s'étendre sur l'avenir.

Monime lui demanda d'abord les noms des plus fameux oracles. Celui qui a été le plus renommé, est sans contredit l'oracle d'Apollon, qui a régné long-tems à Delphes, où il étoit regardé comme infaillible. Dans les premiers tems de son règne, on choisit les plus belles filles d'entre celles qui étoient consacrées à Diane, pour y prononcer les oracles de son frère; & l'on continua jusqu'à un certain Enechrate de Thessalie, homme qui avoit toujours eu beaucoup de dévotion pour le trépied; mais sa ferveur changea bientôt d'objet, & ce ne fut plus qu'en l'honneur d'une des prêtresses qu'il forma des vœux; la difficulté qu'il trouvoit à lui présenter ses offrandes, lui fit prendre le parti de l'enlever, afin de sacrifier auprès d'elle avec plus de facilité & moins de crainte.

Cette aventure alarma toutes les prêtresses. Apollon & Diane furent consultés sur le parti qu'on devoit prendre; l'un & l'autre furent sourds à la voix des prêtresses & ne répondirent rien, ce qui fit juger qu'on devoit ensevelir cette affaire dans un profond mystère, afin d'empêcher qu'on ne fût instruit d'un scandale qui auroit ruiné la réputation de l'oracle. Il fut donc décidé dans une assemblée générale, qu'on n'admettroit plus dans les sacrés mystères que des filles qui auroient passé cinquante ans, pour empêcher l'amour de venir troubler leurs sacrifices & diminuer la grande confiance qu'on y avoit toujours eue.

Il est bon que vous sachiez, ajouta la Pithie, que le talent & toute la science des oracles ne consistent qu'à savoir tromper habilement. Les plus renommés ont toujours été les plus adroits à déguiser leurs fourberies; ce n'étoit singulièrement qu'avec des gestes & des paroles équivoques, qu'ils enveloppoient le sens de leurs réponses, en les rendant si obscures qu'ils auroient eu besoin eux-mêmes d'un autre oracle pour les expliquer. Il me paroît, dit Monime, que vous excellez dans cet art. Une autre eût rougi de ce compliment mais la Pithie le retourna à son avantage.

Nous visitâmes ensuite l'oracle de Thémis & les deux de Trophonius; quoique ce dernier ne

fût qu'un ſimple héros, cependant ſes oracles ſe rendoient avec beaucoup plus de cérémonie que ceux des dieux mêmes : on avoit élevé deux temples à ſon intention, dont l'un étoit en Libadie & l'autre à Thèbes.

On ne pouvoit être admis dans l'antre de Trophonius ſans avoir paſſé pluſieurs jours dans une eſpèce de petite chapelle dédiée à la bonne fortune & aux bons génies. Dans cet endroit on recevoit des expiations de toute eſpèce, mais il falloit, pour les mériter, s'abſtenir d'eau chaude & ſe laver dans le fleuve Hircinias ; après quoi on offroit en votre nom des ſacrifices à toute la famille du héros. Pendant ce tems on n'étoit nourri que de chair qui avoit été ſacrifiée, après avoir conſulté les entrailles des victimes, afin de voir ſi Trophonius trouveroit bon qu'on prît la liberté de deſcendre dans ſon antre.

Mais ce n'étoit jamais que la dernière victime, qui devoit être un bélier, qui décidoit de la réponſe ; ſi elle étoit favorable on vous faiſoit ſortir de cette chapelle pendant la nuit pour vous conduire au fleuve Hircinias, où deux jeunes enfans vous frottoient tout le corps d'huile de myrthe, & vous faiſoient enſuite remonter le fleuve juſqu'à ſa ſource : là on vous faiſoit boire de deux ſortes d'eaux, la première étoit du fleuve Léthé, dont on vous fai-

ſoit prendre un grand verre, afin d'effacer de votre eſprit toutes les penſées profanes qui vous avoient occupé pendant le cours de votre vie; un inſtant après, c'eſt-à-dire, lorſqu'on jugeoit que l'eau pouvoit avoir fait ſon effet, on vous préſentoit dans une coupe d'or, de celle de Mnemoſine, qui avoit la vertu de graver dans la mémoire tout ce qu'on devoit voir dans l'antre ſacré du héros.

Après ces préparations vous approchiez de la ſtatue de Trophonius, afin d'y faire vos prières; alors, revêtu d'une tunique de lin, on vous ceignoit le corps de pluſieurs bandelettes ſacrées auxquelles étoient attachées de grandes vertus, après quoi on vous conduiſoit vers l'oracle. Cet oracle étoit ſur le haut d'une montagne eſcarpée dans une enceinte formée de marbre blanc, au milieu de laquelle s'élevoient des obéliſques d'airain qui entouroient l'entrée de la caverne ſacrée de Trophonius, dont l'ouverture reſſembloit à la bouche d'un four; on ne pouvoit deſcendre dans cette caverne que par le moyen d'une échelle; mais lorſqu'on y étoit deſcendu, on trouvoit encore une autre caverne dont l'entrée étoit ſi étroite qu'on ne pouvoit y paſſer qu'en ſe couchant ſur la terre la face en l'air; dans cette poſture un vénérable vieillard vous mettoit dans chaque main des boules compoſées de certains ſimples qui avoient la vertu d'éloigner les

mauvais génies ; alors on paſſoit les deux pieds dans l'ouverture de la caverne, & auſſi-tôt on ſe ſentoit entraîner en-dedans avec beaucoup de force.

C'étoit là que l'avenir vous étoit découvert de différentes manières. Aux uns on leur faiſoit paſſer devant eux les évènemens qui faiſoient l'objet de leur curioſité; d'autres entendoient le récit des aventures que le deſtin leur préparoit; d'autres enfin, effrayés par mille fantômes affreux, ne pouvoient rien diſtinguer dans l'avenir, ceux-ci étoient ſans contredit en plus grand nombre. Cependant on ſortoit de l'antre comme on y étoit entré; on vous portoit au temple de la bonne Fortune, où l'on vous laiſſoit encore tout étourdi des merveilles que vous veniez de voir. Après ce récit, on demanda à Monime ſi elle vouloit deſcendre dans l'antre du héros. Vous me faites frémir, dit Monime, je n'ai jamais été curieuſe de lire dans l'avenir, & ſi j'avois eu cette maladie, votre relation m'en guériroit pour toujours.

Nous ſuivîmes notre route & paſsâmes devant pluſieurs cavernes où s'étoient retirés la plupart des anciens oracles. Nous remarquâmes celui de Cerès qui faiſoit voir dans un miroir magique pluſieurs évènemens curieux. Celui de Jupiter Ammon qui ſe tenoit autrefois en Lybie; celui de la tête d'Orphée qu'on gardoit en l'iſle de Lesbos; celui

d'Hercule qui avoit eu long-tems la vogue dans la Péloponie ſur la côte du golfe de Corinthe; celui de Venus ſi renommé, & ceux de Latone, mère d'Apollon & d'Eſculape. Nous vîmes encore pluſieurs antres fameux qui donnèrent occaſion au génie de nous faire faire de nouvelles réflexions.

Vous devez remarquer, nous dit Zachiel, que dans tous les mondes, la maladie la plus ancienne, la plus invétérée & la plus incurable qui ait jamais régné parmi le genre humain, a toujours été la pernicieuſe envie de connoître les évènemens futurs, ſans que le voile obſcur qui leur cache leur deſtinée, ni l'expérience de pluſieurs ſiècles, ni une infinité de tentatives inutiles par leur peu de ſuccès, aient encore pu guérir les hommes de cette malheureuſe manie; on ne peut les corriger d'une erreur ſi agréablement reçue; toujours auſſi crédules que leurs ancêtres, comme eux ils ne ceſſent de prêter l'oreille à la fraude & à l'impoſture; ce qui a trompé mille & mille fois n'a point perdu pour cela le funeſte droit de tromper encore.

On a vu ſur la terre, les Toſcans introduire chez les Romains, la manière de prédire l'avenir ſur les météores, ſur les éclairs & ſur les tonnèrres. On en voyoit qui donnoient une liſte exacte de leurs différentes eſpèces; ils circonſtancioient leurs noms & les pronoſtiques qu'on en pouvoit tirer; lorſqu'on fait

fait usage de sa raison, on a peine à comprendre comment l'esprit humain a pu donner dans des erreurs aussi grossières.

Cependant ces erreurs, tout absurdes qu'elles nous paroissent, ont été reçues par les peuples les plus éclairés; croiroit-on que des philosophes aient jamais pu croire à des dieux dont les exemples ne peuvent inspirer que des desirs vicieux; car en examinant la mythologie des payens, quelle est la conduite qu'ils font tenir à Jupiter? Quelles sont les qualités qu'ils donnent à leur dieu Mars qui paroît fier, brutal & sanguinaire. La ruse, la souplesse & la friponnerie étoient le partage du messager des dieux. Pluton ne se plaisoit qu'à entendre les cris des malheureux. Venus qu'ils font naître de l'écume des flots, devient dans l'instant mère de l'amour, sans qu'on sache qui a pu l'aider à faire ce beau chef-d'œuvre; on la dépeint aimable, voluptueuse & emportée dans ses caprices. Junon est jalouse & vindicative. Enfin en parcourant tous ces dieux, je n'en trouve pas un à qui on puisse judicieusement donner ce titre.

Ainsi chacun de ces dieux se trouve chargé des différentes passions qui animent l'ame, & de tous les évènemens de la vie; & comme chaque nation a voulu en être protégée, les plus riches leur firent bâtir des temples, on leur institua des fêtes, on

leur offrit des ſacrifices, on forma des miniſtres, qui bientôt devinrent des oracles. Sans doute que ces peuples étoient perſuadés de trouver de la partialité dans ces divinités établies par des hommes artificieux, fourbes ou ignorans. Ces dieux devoient donc toujours diſtinguer d'entre la foule ceux dont les goûts ſe trouvoient conformes à leurs inclinations; conſéquemment ils leur devoient des ſentimens de préférence, puiſque le culte qu'ils leur rendoient ſe trouvoit toujours relatif à leurs caractères.

On a vu des victimes humaines expirer ſur l'autel de Mars; des milliers de courtiſannes ſe ſont dévouées aux temples de Venus, & quantité de femmes diſtinguées dans la ville de Babylonne, immolèrent leur pudeur à cette déeſſe, afin de ſe procurer & à leurs concitoyens les plus précieuſes faveurs de la déeſſe.

Mais, dit Monime, ſi dans les autres mondes où l'on adore auſſi les fauſſes divinités, on faiſoit en même-tems les mêmes ſacrifices à la déeſſe ou aux autres dieux, il me paroît que ces dieux devroient être fort embarraſſés d'allier les différens intérêts des nations, qui ne ſont pas moins oppoſés que leurs mœurs; car comment accorder les querelles de deux peuples qui demandent tous deux la même choſe? Je crois que cela doit mettre ſou-

vent beaucoup de division dans l'Olympe. Vous avez dû voir, reprit Zachiel, par le récit qu'Homère nous a fait de la guerre de Troye, que le parti que les dieux prirent dans cette guerre occasionna un bouleversement général dans le ciel.

Le Scamandre vit briller l'égide de Minerve; il fut aussi témoin de l'effet des flèches sorties du carquois d'Apollon; il sentit le redoutable trident de Neptune, qui souleva toute la machine, qui fit tourner le globe de la terre, & pensa la mettre hors de son pivot; c'est pourquoi on convint qu'il n'y avoit que les arrêts inévitables du destin qui pussent rétablir la paix entre ces dieux animés par la plus affreuse vengeance, ou lorsqu'ils conviendroient mutuellement de rester neutres, en ne se mêlant aucunement des querelles du genre humain.

Ne diroit-on pas, reprit Monime, en examinant la conduite qu'on impute à ces fausses divinités, que la plupart des temples magnifiques qu'on leur a élevés n'ont été bâtis que pour servir de maisons de plaisance à leurs dieux, c'est-à-dire, ce qu'on appelle petites maisons dans l'empire de la lune, puisqu'ils croient qu'ils viennent souvent les habiter pour se délasser de leurs occupations & s'amuser en même tems des fêtes qu'on donne en leur honneur? On peut présumer aussi qu'ils ont voulu récompenser la piété des hommes en faisant naître parmi eux un

grand nombre de héros qui participent par leur naissance à la divinité de celui qui leur a donné l'être; c'est-là sans doute ce qui forme cette multitude de demi-dieux qu'on ne doit qu'aux charmes des belles mortelles.

Il est vrai, dit Zachiel, que plusieurs mondes d'esclaves ont décerné le titre de dieux à des monstres indignes de porter le nom d'hommes. C'étoit faire sa cour à Alexandre, de le croire fils de Jupiter. Les Romains, qui étoient éclairés, virent sans s'émouvoir réunir dans la personne de Cesar un Dieu, un prêtre & un athée; il vit élever des temples à sa clémence : collègue de Romulus, il reçut les vœux de la nation; sa statue étoit posée, dans les fêtes sacrées, auprès de celle de Jupiter, qu'un instant après il alloit lui-même invoquer. Domitien fut aussi confondu avec Jupiter; la flatterie & l'adulation le nommèrent bienfaicteur de la terre : leurs droits à la divinité étoient les mêmes, & leur nature & leur puissance étoient égales.



CHAPITRE XI.

Le génie nous conduit à l'embouchure de différens fleuves.

Après nous être aſſez long-tems réposés ſous un épais feuillage, que des pampres chargés de fruits & entrelacés de lierre rendoient des plus agréables, le génie nous fit traverſer un très-ſpacieux vallon rempli de fleurs deſtinées à former les couronnes & les guirlandes de Zéphir & de Flore. Ce vallon nous conduiſit inſenſiblement à l'embouchure de trois grands fleuves qui ſervent à arroſer les campagnes brillantes de ce monde lumineux.

Le premier & le plus large de ces fleuves ſe nomme le fleuve de la Mémoire; le ſecond, plus étroit mais plus profond, eſt celui de l'Imagination; & le troiſième, beaucoup plus petit que les deux autres, eſt celui du Jugement.

Vous ne devez pas ignorer l'un & l'autre, dit le génie, qu'il ſe trouve dans l'ame pluſieurs facultés ſubalternes qui doivent ſervir à la raiſon, qui ne doit jamais ceſſer d'en être la ſouveraine. Entre ces facultés, l'imagination tient toujours le premier rang; c'eſt elle qui reçoit les impreſſions des

objets extérieurs dont les ſens ſe trouvent ſouvent affectés; c'eſt elle qui forme de ces mêmes objets des images & des figures, ſur le rapport ou ſur la diſcordance deſquelles notre raiſon doit fonder ce que nous affirmons comme des vérités, ou ce que nous rejetons comme des menſonges.

Quand la nature ſe livre au repos, la raiſon ſemble ſe retirer de ſon ſiège, & c'eſt alors que l'imagination, qui ſe plaît à faire des peintures, travaille plus librement; mais faute de ſavoir aſſortir ces images, lorſqu'elle n'a plus la raiſon pour guide, on la voit le plus ſouvent, pendant le ſommeil, produire des mélanges biſarres, & aſſembler ſans aucun ſoin les choſes qui ſe rapportent le moins, la mémoire les conſerve, &, guidée par le bon-ſens, elle peut quelquefois en faire un choix utile. Vous ſavez que la mémoire eſt la gardienne de nos penſées, de nos plaiſirs & de nos peines; le bon-ſens & la raiſon ſont donc abſolument néceſſaires pour diriger les deux autres.

Le génie nous fit enſuite remarquer ſur les rives de la Mémoire, certains animaux amphibies qui ſemblent ſouvent prêts à vous dévorer. Mônime fit ſon poſſible pour en apprivoiſer quelques-uns; mais lorſqu'elle vouloit s'en approcher, ils redoubloient leurs cris en la regardant d'un air furieux. Ces animaux ne ſe nourriſſent que de l'eau du

fleuve, & paſſent les jours à répéter d'une voix rauque & aiguë tout ce qu'ils ont entendu dire. Du reſte, nous ne vîmes ſur les bords de ce fleuve que des perroquets, des corbeaux, des geais, des pies, des ſanſonnets, des linots, des pinçons, & de toutes les autres eſpèces d'oiſeaux, gaſouillans ce qu'ils ont appris : ce qui forme un ramage fort importun. L'eau de ce fleuve paroît gluante, elle exhale une vapeur noire, ſemblable à une épaiſſe fumée, & roule avec beaucoup de bruit.

Le fleuve de l'Imagination coule avec plus de rapidité; ſa liqueur légère & brillante étincelle de toutes parts; ſemblable à un torrent d'éclairs, il n'obſerve en voltigeant aucun ordre certain : mais en fixant attentivement les yeux ſur ſes ondes toujours agitées, on apperçoit que ce qu'il roule ſur ſon fond eſt du pur or potable, ſon écume forme l'huile de talc. Monime eut la curioſité d'en goûter, je ſuivis ſon exemple, & nous la trouvâmes d'un goût exquis.

Sur les bords de ce fleuve ſont répandues quantité de pierres précieuſes qui ſe trouvent mêlées avec un ſable d'or. Nous y remarquâmes, entre autres, pluſieurs de ces cailloux qui ont la vertu de rendre légers tous ceux qui les portent; il y en a d'autres qui en ſe les appliquant d'un certain côté vous rendent inviſibles. Ce fleuve renferme des

ſalamandres; les aigles viennent ſouvent auſſi s'y promener; on y voit des ſyrennes & pluſieurs autres eſpèces de créatures qui ſe plaiſent à voltiger ſur ces eaux; ces rives ſont bordées par une magnifique futaie de cèdres & de palmiers, dont les branches ſont chargées de phénix & de roſſignols qui y forment un concert délicieux; nous vîmes auſſi beaucoup d'arbres fruitiers; Zachiel en fit remarquer à Monime pluſieurs ſur leſquels avoient été greffés ceux du jardin des Heſpérides, où la diſcorde cueillit la pomme qui mit la diviſion entre les trois déeſſes, remplit tout l'Olympe de troubles & fit tant de mal aux Troyens.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le cours de ces deux fleuves, c'eſt que, comme ils coulent à côté l'un de l'autre, il arrive ſouvent qu'aux endroits où la Mémoire a le plus d'étendue, l'Imagination paroît beaucoup plus étroite; & lorſque l'Imagination s'étend avec plus de rapidité & de brillant, alors la Mémoire n'eſt plus qu'un ſimple petit ruiſſeau, comme ſi l'un de ces deux fleuves ne ſe nourriſſoit qu'aux dépens de l'autre.

Un peu plus loin, ſur la droite, eſt le canal du Jugement. Ce canal qui paroît d'une profondeur extrême, préſente aux yeux une eau claire, ſans être brillante; ſes eaux paroiſſent couler très-lentement: mais lorſque par des canaux ſouterreins l'Imagina-

tion ſe communique à ce fleuve, ſes eaux naturellement froides prennent alors un degré de chaleur tempéré qui change ſon ſable en diamans d'un prix ineſtimable; il croît parmi la vaſe de ſon lit des plantes d'ellébore, dont les racines nettoyent & purifient ſes eaux. Ce fleuve ſe diſtribue, ainſi que les deux autres, en une infinité de petits canaux qui groſſiſſent en s'éloignant & vont ſe confondre pour former un grand lac.

Le génie nous conduiſit enſuite dans une route bordée d'allées larges & ſuperbes; nous marchâmes long-tems ſur une poudre d'or, & arrivâmes enfin à un des ports d'un grand Océan, que le génie nous dit être la mer d'Eſpérance; c'eſt ſur cette mer que nous devions nous embarquer : vous voyez, dit Zachiel, que la nature n'a rien épargné pour fournir aux habitans de ce monde toutes les reſſources qui leur ſont néceſſaires pour les rendre parfaitement heureux, puiſqu'elle leur a encore accordé l'eſpérance, qui eſt un tréſor qu'on peut poſſéder au ſein même de l'indigence. L'eſpérance adoucit les maux; elle ſert à ranimer le cœur, à ſoutenir les deſirs & à conſoler dans toutes les diſgraces de la vie. Monime voulut goûter de ces eaux qui lui parurent auſſi douces que du lait & d'un goût fort agréable.

Cette mer renferme des richeſſes immenſes; ſon flux & reflux n'eſt occaſionné que par une pro-

digieuse quantité d'Espérances qui se perdent dans tous les mondes possibles, & viennent se jetter à grands flots dans cette mer comme étant leur source : souvent elle est agitée par des vents orageux qui forment de grandes tempêtes; c'est ce qui rend ses eaux tantôt claires & brillantes, & quelquefois troubles & bourbeuses : mais lorsqu'elle est calme & tranquille, on voit que ce qu'elle roule dans son sein sont toujours d'immenses richesses; elle engendre un grand nombre d'animaux d'espèces singulières. On voit sur ses rives quantité de simples qui vous attirent par leurs parfums, & dont les feuilles ressemblent à la sensitive; le myrthe & le laurier y forment des allées délicieuses.

En côtoyant ces bords, nous rencontrâmes un jeune marin qui paroissoit dans la plus grande désolation de la perte d'un navire qu'il n'avoit pu sauver de la fureur de l'onde. Ce jeune homme donnoit les plus tendres regrets à la perte des braves officiers qui servoient sous son commandement. Zachiel voulant profiter de l'ignorance de ce jeune commandant pour nous donner quelques leçons sur la marine : si ce jeune homme, nous dit-il, eût été instruit des premiers élémens qui doivent former un marin, il n'auroit pas exposé son vaisseau à une perte inévitable.

Le principal objet qui doit fixer l'attention d'un homme de mer, est d'examiner ses navires, de

connoître leurs qualités, leur ſolidité, leurs proportions, leurs vîteſſes ou leurs lenteurs; ces connoiſſances doivent régler ſes opérations; les vents qui ont été créés par la nature pour purifier l'air en l'agitant, & pour amener ou diſſiper les pluies, pour répandre les germes des plantes ou pour les tranſporter, ou enfin pour fortifier les végétaux par des ſecouſſes utiles; ces vents, dis-je, doivent faire ſa ſeconde étude; ce ſont eux qui décident preſque toujours du ſuccès des combats. Il eſt donc néceſſaire de les connoître, pour tâcher de vaincre leurs obſtacles en réglant ſur eux le choix des poſtes pour en tirer de grands avantages, lorſqu'ils ſont favorables, ou pour les combattre lorſqu'ils ſont contraires.

La troiſième qui regarde la mer, eſt d'eſtimer l'action des vagues qui choquent continuellement ſon navire; il doit obéir aux mouvemens toujours agités de ſa ſurface, connoître & mettre à profit la direction de ſes courans, calculer les tems de ſes marées, examiner leurs forces & leurs effets, afin d'en profiter; tous ces détails ſi multipliés ne peuvent être que la ſuite de beaucoup d'étude & d'une expérience conſommée; c'eſt de ces connoiſſances combinées que réſulte l'art du pilote.

Vous ne devez pas ignorer mon cher Céton, ajouta Zachiel, que l'homme a beſoin d'apprendre juſqu'aux choſes les plus ſimples. C'eſt une témé-

rité bien groſſière d'oſer ſe flatter de réuſſir ſans étude, puiſqu'elle ſeule donne les connoiſſances utiles; l'autorité donne les titres, la nature produit les graces & ſouvent les talens; mais la morale, la philoſophie & l'hiſtoire ſont ſeules capables de produire la ſageſſe, la juſtice, la joie, les plaiſirs purs & une gloire ſans tache.



SIXIÈME CIEL.

JUPITER.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION de l'Empire des Joviniens.

ZACHIEL jugeant qu'il n'y avoit plus rien qui pût nous arrêter dans le globe du Soleil, nous proposa de reprendre les tourbillons pour gagner la planète de Jupiter, qui eſt, comme l'on ſait, une des plus grandes & des plus éloignées de notre monde, ou bien de nous y faire tranſporter par des atômes; Monime préféra cette dernière commodité, ne voulant plus ſe mettre aux riſques d'être écraſée par le choc de ces tourbillons, dont la rapidité eſt capable de déranger le cerveau le plus ferme.

Le génie nous fit mettre ſur un groupe d'atômes crochus qui ſe tenoient comme enchaînés les uns dans les autres. Ces atômes, qui ne ſont pas ſi effrayans que les tourbillons, nous conduiſirent aſſez commodément dans la planète de Jupiter.

Le raviſſement que j'éprouvai pendant ce voyage, dans l'admiration de mille & mille beautés diverſes, emportoit mon ame avec plus de rapidité que nous ne les traverſions. Mes yeux parcouroient & embraſſoient tout-à-la-fois une infinité d'objets auſſi variés qu'agréables; le ciel me préſentoit ſans ceſſe de nouvelles images, dont la pompe, la magnificence & le majeſtueux déſordre attiroient toute mon attention; mon eſprit s'y livroit tout entier, un calme délicieux le pénétroit, & je jouiſſois de ce vaſte univers comme s'il étoit à moi, lorſque Monime fit un cri qui me tira de mon extaſe; elle n'avoit pu réſiſter à un violent mouvement de frayeur excité par la vue de ce vide immenſe que le génie nous fit traverſer avec beaucoup de rapidité ſans aucun accident.

Nous arrivâmes enfin dans le globe de Jupiter au moment que l'Aurore, éveillée par les Heures qui courent ſans ceſſe, s'apprêtoit à ouvrir les portes du jour, & la nuit percée de ces traits naiſſans eſt obligée de fuir devant eux. Alors nous commençâmes à découvrir le ſommet chevelu des forêts & la cime griſâtre des montagnes, & à reſpirer un air qui porte à l'ame une douce volupté qui ſemble donner aux habitans de ce monde un ſens de plus.

Le génie nous fit traverſer une vaſte étendue

de terre qui nous parut d'abord tout-à-fait ſemblable à celle de Mercure, & nous crûmes long-tems, Monime & moi, que le genie s'étoit trompé de chemin, & qu'au lieu de nous conduire à Jupiter, il nous avoit fait rentrer dans Mercure par une route différente. La reſſemblance qui ſe trouve entre ces deux planètes eſt ſi grande, qu'il n'eſt guère poſſible de ne s'y pas méprendre; & ce ne fut qu'après bien du tems & bien des obſervations que nous parvînmes à entrevoir quelques traits de différence. Dans les campagnes la misère y eſt la même, & les malheureux qui les habitent y ont également l'air de gens à qui l'on envie juſqu'au chaume qui couvre leur cabane & l'air qu'ils reſpirent.

En approchant d'une des villes capitales, nous remarquâmes que les terres, quoique graſſes & fertiles, y ſont pareillement deſtinées aux ſeuls plaiſirs des yeux, c'eſt-à-dire, qu'au lieu qu'elles ſoient préparées pour d'utiles récoltes, elles ne préſentent de toutes parts que des ornemens ſuperflus, des parterres émaillés des plus belles fleurs, des allées dont les arbres ſont taillés en mille formes différentes, des parcs d'un contour immenſe, des caſcades, des napes d'eau, des tapis de gazons ornés de ſtatues d'un travail exquis, des boſquets & des labyrinthes admirablement bien deſſinés; enfin on diroit que la terre qui doit être par-tout

la mère nourrice des hommes, n'est ici qu'un théâtre de pure représentation & de spectacle pour satisfaire seulement la vue.

Les mœurs de ce monde sont encore plus ressemblantes à celui de Mercure; même luxe, même dépense, mêmes usages, mêmes manières, même air de hauteur & même orgueil, mais principalement même avidité d'acquérir des richesses, même profusion pour les dissiper, même facilité à contracter des dettes & même usage pour n'en acquitter aucune.

Ne diroit-on pas, dit Monime, que leur orgueil les porte à se croire formés de la rognure des anges, puisqu'ils ne peuvent souffrir que leurs inférieurs osent s'expliquer sur les sentimens d'amitié; sans doute qu'ils préférent les fastueux respects qu'exige leur dignité, à cette tendresse & à cette amitie qui semblent n'être bien goûtées que par les dieux; ce sont ces faux principes qui privent les grands de la plus vive douceur de la vie; car il est certain que ceux qu'une tendre sympathie porteroit à se lier d'amitié, se trouvent forcés, par l'impression du préjugé, de réprimer les mouvemens de leurs cœurs, afin d'éviter de donner des témoignages trop marqués de leur inclination, dans la crainte de n'en être payés que par un mépris humiliant au lieu de la reconnoissance qu'ils seroient en droit d'en attendre. Monime

finit

finit ses remarques par vouloir me persuader qu'il falloit que les Joviniens eussent trouvé le secret de franchir les espaces immenses qui les séparent du monde de Mercure, & que ces deux peuples fussent en commerce ensemble. Je n'étois pas éloigné de ce sentiment, mais Zachiel nous détrompa.

Vous ne devez pas douter, dit le génie, que je ne connoisse parfaitement le caractère des uns & des autres; soyez certaine, belle Monime, qu'il n'en est point de plus opposé: la finance qui règne dans Mercure ne conçoit rien de plus frivole que la noblesse, & la noblesse qui est toute à Jupiter, n'a que du mépris pour la finance; cependant les personnes sensées comparent la haute naissance à une pyramide élevée au milieu d'un vaste champ, où chacun peut à son gré en examiner la perfection ou les défauts. Un grand, par son élévation, semblable à cette pyramide, paroît à découvert; on l'apprécie, on pénetre ses desseins, on en devine les secrets motifs, & le public, juge impartial, prononce impunément son arrêt; le masque de la vertu ne le trompe qu'un tems, il lit au fond des cœurs; dignités, richesses, honneurs, rien ne le met à couvert de la censure; informé de tous ses écarts, on les publie, & son éclat ne sert souvent qu'à le décrier; mais cela n'empêche pas qu'ici, comme ailleurs, le riche finan-

cier ne veuille trancher du noble, & que le noble mal-aisé n'employe tous ses talens pour approcher de la profusion du riche.

J'avois remarqué dans la planète de Mercure que le plus grand nombre des citoyens portoit de grands anneaux, qui sont les marques distinctives qui décorent les personnes de qualité, quoiqu'ils n'eussent aucun titre qui les autorise à se parer de cette marque de distinction : dans celle de Jupiter c'est une espèce de poignard à peu-près de la forme de nos couteaux de chasse, qu'ils portent à leur ceinture. Ce fer qu'il n'est permis d'avoir qu'à ceux qui défendent la patrie, par un abus inconcevable, sert encore d'ornement à ceux qui ne sont occupés qu'à sa ruine. Je ne pouvois concevoir des contradictions si frappantes, mon éducation anglaise m'avoit appris que ce fer est un privilège qui n'appartient qu'aux guerriers & aux nobles ; j'avois peine à m'accoutumer à voir des commis & des gardes-portes anticiper sur les droits de la noblesse.

Mon séjour dans la Jovinie me donna tout le tems de m'apprivoiser à cet usage si contraire à nos façons anglaises ; j'y vis tout le monde, sans distinction d'état ni de condition, armé de ce même fer qu'ils ne quittent tous non plus que leurs souliers ; on m'assura que plusieurs couchoient avec.

Invités un jour à dîner chez un ſeigneur, nous nous fîmes conduire, en ſortant de chez lui, Monime & moi, au ſpectacle le plus fréquenté, où l'on repréſente à grands frais non ſeulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres prodiges encore plus grands, que perſonne ne peut jamais voir que ſur ce théâtre, où l'on voit pêle mêle des dieux, des lutins, des monſtres, des rois, des bergers, des fées, des enchanteurs, des furies, des feux, des batailles & un bal : cet aſſemblage ſi magnifique eſt repréſenté dans une grande ſalle dont les deux côtés ſont garnis de couliſſes aſſez ſemblables à nos feuilles de paravents, où ſont groſſièrement peints les objets que la ſcène doit repréſenter. C'eſt-là où toutes les perſonnes de condition ſe raſſemblent, parce qu'il eſt du bel air pour un homme d'un certain ton de n'en pas manquer un ſeul.

Après avoir parcouru des yeux tout ce qui m'environnoit, je les fixai par haſard ſur un jeune homme d'une aſſez belle phyſionomie; mon attention à l'examiner le fit rougir; je cherchois à me rappeler ſes traits & l'endroit où je pouvois l'avoir vu; pour m'en aſſurer je me déterminai à lui parler : votre viſage ne m'eſt pas inconnu, lui dis-je, n'eſt-ce pas chez M. le Vicomte de la Chimeradiere ? N'y étiez-vous pas à dîner ?

Cette queſtion démonta d'abord mon jeune homme, il ne put diſſimuler ſon embarras ; mais prenant auſſi-tôt ſon parti : Monſieur, me dit-il à l'oreille, de grace, ne me perdez pas auprès de mon maître ; je ne puis nier que ce ne ſoit moi qui vient de vous verſer à boire à la table de Monſeigneur. Je vous avouerai ingénument qu'il m'a pris aujourd'hui une ſi forte envie de trancher du petit-maître, que je n'ai pu y réſiſter ; Monſeigneur me fait l'honneur de me diſtinguer de ſes autres domeſtiques, je ſuis ce qu'on appelle ſon griſon ; c'eſt moi qui l'accompagne ordinairement dans ſes expéditions nocturnes ; c'eſt-à-dire, repris-je, qu'il eſt l'Amphitrion & que tu es ſon Socie. Préciſément, Monſieur, dit ce jeune éveillé, enhardi par ma plaiſanterie ; comme mon maître vient de partir pour la campagne où il doit reſter deux jours, j'ai voulu profiter de ce tems pour voir ſi je pourrois le copier dans plus d'un rôle. Je crois qu'il vous eſt aiſé de remarquer que je ne ſuis paré que de ſes plumes ; mais ce n'eſt pas là le plus intéreſſant de mon hiſtoire, & ſi Monſieur me le permet, j'aurai l'honneur de lui faire part d'un projet qui eſt ſur le point de la concluſion. L'effronterie de ce domeſtique m'amuſant beaucoup, je conſentis à l'entendre.

Vous n'ignorez pas, Monſieur, pourſuivit-il,

qu'il eſt de la dignité d'un grand Seigneur d'avoir pour maîtreſſes des filles de théâtre ; mon maître, qui ne déroge en rien à cet uſage, en prit une nouvelle hier au ſoir & s'en eſt dégoûté ce matin. Ce Seigneur généreux dans toutes ſes actions, pour éviter les reproches de la belle, lui envoie deux cens louis, qui ſont ſans doute le prix qu'elle met à ſes faveurs ; comme ſon plus zélé ſerviteur, il me les a remis ce matin pour les donner à cette nymphe ; la probité dont je fais gloire ne me permet pas d'en rien ôter, mais la galanterie où je me pique auſſi d'exceller, à l'exemple de mon maître, ſemble me convier de me ſervir de cette-même ſomme pour tâcher d'obtenir de la belle une petite part dans ſes bonnes graces : c'eſt ce qui m'a fait prendre le parti de lui écrire ſous le nom d'un Seigneur étranger. Je ne vous cacherai point que j'ai copié ce billet ſur un des brouillons de mon maître, pour lui annoncer d'un ſtyle auſſi familier, que je comptois aller ſouper chez elle en ſortant du ſpectacle, en lui portant une offrande aſſez conſidérable pour la rendre ſenſible à mes feux ; j'en ai reçu une réponſe conforme à mes deſirs. Vous voyez, Monſieur, que je ne fais aucun tort à mon maître, ſi je puis, à la faveur de l'encens qu'il me charge d'offrir à cette déeſſe, participer aux mêmes faveurs, ne pouvant autrement les obtenir.

Je trouvai l'idée de ce garçon ſi plaiſante, que j'en fis part le ſoir même à Zachiel, qui, loin d'en être ſurpris, m'aſſura que ces aventures étoient très-fréquentes chez les Joviniens. La plupart des domeſtiques, ſur-tout ceux des Seigneurs, ont preſque tous un habit bourgeois, lorſque ceux de leurs maîtres ne peuvent leur ſervir, quand ils veulent contrefaire les meſſieurs ou copier leurs maîtres, s'introduire au ſpectacle, ou dans d'autres endroits où l'on ne ſouffre point les gens de livrée.

Rien n'eſt plus abject, au jugement des Joviniens, pourſuivit Zachiel, que de n'avoir d'autre titre que celui de bourgeois, ce qui fait qu'on les voit mettre tout en œuvre pour s'en procurer un plus diſtingué, afin de ſe donner un nom. Un marchand ambitionne d'élever ſon fils dans la magiſtrature; le fermier d'un ſeigneur, devenu riche par ſon travail, met le ſien dans le militaire, & prenant à la lettre cette expreſſion figurée, *ſe donner un nom*, ne cherchent point d'autre fineſſe que celle de changer celui de leur famille en en retranchant quelques lettres, ou y ajoutant quelques ſyllabes; par cette eſpèce de combinaiſon le fils de Pierrot ſe transforme aiſément en Pirtori, qui eſt un des plus beaux & des plus anciens noms de cet empire; il ne faut pas oublier de mettre avant le nom la particule *du* ou *de*; cette précau-

tion eſt importante, car on paſſe toujours pour un très-petit perſonnage lorſqu'on ne ſe fait pas nommer Monſieur de.....

Il eſt vrai que cette manie va ſi loin, qu'on voulut révoquer en doute que je fuſſe un homme de naiſſance, pour cette ſeule raiſon que je m'appelois Céton; ce nom fut jugé du dernier bourgeois, rien de moins ſeigneurial ni de moins ſuſceptible de le devenir; de Céton ne valoit guère mieux, ſur-tout étant ſeul, car c'étoit encore un nouveau ſujet de ſcandale pour ces Seigneurs, de m'entendre dire tout naturellement que Céton étoit mon ſeul nom & que je n'en avois point d'autres; ils m'en vouloient au moins encore trois ou quatre, & trouvoient que Céton étoit trop court & qu'il falloit néceſſairement l'alonger.

Je fus donc forcé, pour me faire diſtinguer, de céder à ce biſarre caprice, & de me faire nommer, tout le tems que nous reſtâmes chez les Joviniens, Milord de Cétonſins des Albions de la Glocester; tous ces noms m'attirèrent beaucoup de conſidération & de reſpect. Monime ſuivit mon exemple, elle réunit comme moi les trois premiers noms qui ſe préſentèrent à ſon eſprit, qui étoient de Monimont de Kaquerbec d'Hibemalk, à quoi Zachiel voulut qu'elle ajoutât princeſſe de Georgie, qualité qu'il lui avoit déjà fait prendre dans le monde de Venus, ſans nous dire cependant

dant les raiſons qui le déterminoient à la nommer ainſi.

Nous commençâmes par viſiter les provinces les plus conſidérables de la Jovinie. Arrivés dans une de leurs capitales, nous fûmes introduits chez les plus grands Seigneurs, car preſque tous les Joviniens veulent trancher du grand ; tout le monde veut être noble à quelque prix que ce ſoit, parce que la nobleſſe ſe vend dans ce monde de meme qu'on vend du drap dans le nôtre. Un artiſan, un marchand, un financier, traite de la nobleſſe comme on fait en Angleterre pour le fret d'un vaiſſeau: auſſi on y voit de la nobleſſe à tout prix ; & pourvu qu'on ait de l'argent, le chemin pour y parvenir eſt preſque tout fait. Lorſqu'on eſt en état d'acheter une terre, on croit aller de pair avec la plus haute nobleſſe ; on eſt déjà Seigneur rentier, on dit mes vaſſaux, on jouit du droit de chaſſe, on parle de ſon château, on roule en équipage, on porte le nom de ſa terre, & bientôt on eſt branché de la famille des anciens poſſeſſeurs.

On nous conta l'hiſtoire d'un gros payſan qui prit la ferme d'une terre à très-bon compte. Le propriétaire, peu ſoigneux de ſon bien, l'avoit laiſſé dévaſter ; mais le payſan fin & ruſé, qui en connoiſſoit les limites, les fit valoir, la cultiva avec grand ſoin, fit pluſieurs avances à ſon

maître qui, étant un dissipateur, mourut chargé de dettes; le fermier au contraire, qui pendant sa régie avoit économisé, se trouva créancier de sommes considérables, dont il pressoit le paiement, en menaçant de faire des frais, à moins qu'on ne consentît à lui céder la terre pour une somme assez modique qu'il offroit de payer comptant; les héritiers acceptèrent sa proposition, pour éviter la saisie-réelle qui auroit emporté le reste; ainsi chacun trouvant son compte à ce marché, le fermier se rendit propriétaire de cette terre, & son fils prit bientôt le titre pompeux de Marquis de..... & ses petits-fils étant parvenus aux charges de l'état, les plus grands Seigneurs se tiennent honorés de leur appartenir.

Ces sortes d'usurpations sur la noblesse y sont très-faciles à la faveur d'une possession peu connue, mais fort recherchée; on a recours aux faiseurs de généalogies, qui passent leur vie au milieu de la poussière & des parchemins, à déchiffrer de vieux titres à qui ils font dire tout ce qu'ils jugent à propos, sans que personne s'avise de les contredire; on n'a qu'à les bien payer, ils vous feront descendre de la race que vous choisirez: en voici un exemple dont nous avons été les témoins oculaires.

Monime avoit fait la connoissance d'une jeune demoiselle très-jolie & remplie d'un mérite distin-

gué : cette demoiſelle, déjà très-riche, étoit venue à la ville pour ſe faire adjuger une ſucceſſion conſidérable, ſe croyant la ſeule qui fût en droit de la recueillir, lorſqu'un villageois vint anéantir toutes ſes eſpérances. Cet homme ſortit très-jeune de ſon village pour entrer chez une dame en qualité d'houſard.

C'eſt un uſage parmi les dames Joviniennes, preſque toutes font élever de petits garçons qu'elles habillent d'une façon groteſque pour ſe faire porter la robe ; celui-ci s'étoit produit en cette qualité chez cette dame, elle lui avoit fait prendre le nom de ſon village qui eſt celui de Jarnac. Devenu grand & fort intelligent, elle le plaça auprès d'un jeune petit-maître, que la chronique dit avoir été ſon amant. Quoi qu'il en ſoit, Jarnac ſut ſi bien s'inſinuer dans l'eſprit de ſon maître, qu'il gagna entièrement ſa confiance & y amaſſa beaucoup d'argent, ce qui par la ſuite le faiſoit vivre dans la maiſon avec une ſorte de diſtinction.

Le haſard fit un jour rencontrer Jarnac dans un endroit où on lui montra l'héritière de ſon ſeigneur. Surpris d'apprendre qu'il étoit mort ſans poſtérité, & charmé en même tems de la beauté de cette demoiſelle, il revint à l'hôtel tout rêveur. D'abord l'amour lui fit naître l'idée de profiter de ſon nom pour ſe porter héritier de ce Seigneur. Sûr de l'amitié de ſon maître, il ne balança point à lui

faire confidence de son projet, en le priant de lui indiquer les moyens de réussir.

Le maître, charmé de trouver une occasion de faire la fortune de ce domestique sans qu'il lui en coûte rien, commença par le badiner sur sa nouvelle grandeur, & finit par lui conseiller d'aller trouver un généalogiste, & de le tenter par une somme considérable, dont il promit de répondre. Jarnac n'eut pas besoin de la caution de son maître, l'argent qu'il avoit su économiser chez lui, servit à gagner le généalogiste. Une bourse pleine d'or, avec la promesse d'en donner deux fois autant, en cas de réussite, fit si bien ouvrir les yeux au docte parcheminier, qu'il lui fabriqua plusieurs beaux & bons contrats, sur la foi desquels il fut déclaré descendre en droite ligne des premiers ayeux du Seigneur de Jarnac, & le riche héritage lui fut accordé de plein droit : mais par une noble délicatesse, & pour satisfaire son amour, il se prêta de bonne grace à consoler la jeune héritière, en lui offrant de l'épouser & de partager avec elle sa fortune. Jarnac étoit d'une très-jolie figure, d'une taille admirable ; il savoit copier parfaitement son maître ; & dès qu'il fut seigneurifié, il en prit bientôt toutes les façons. La demoiselle ne laissa échapper aucune de ses qualités : ainsi, soit qu'elle crût de bonne-foi qu'il pouvoit appartenir par quelque côté à la maison de Jarnac, où qu'elle

fût simplement touchée de sa bonne mine, elle consentit enfin d'unir sa fortune à la sienne; & nous fûmes témoins de leur mariage qui se fit avec pompe & de la dernière magnificence.

Les Joviniens connoissent, comme les habitans de notre monde, plusieurs sortes d'armoiries & d'écussons qui servent à distinguer les grandes maisons, & on ne sauroit mieux prouver parmi eux qu'on est de la même souche, qu'en faisant voir qu'on a toujours constamment porté les mêmes armes. Les hommes les plus nouvellement ennoblis se font gloire d'en orner leurs équipages, tandis que l'ancienne noblesse y renonce. Autrefois on ne voyoit aucune voiture où les armes du maître ne fussent empreintes sur les quatre faces; cet usage est entièrement aboli, on y a substitué des fleurs qui ne désignent rien : des génies, des divinités fabuleuses, ou de jolis paysages ont pris leur place. On nous assura qu'ils avoient trouvé l'ancienne méthode trop gênante, & qu'il étoit du premier ridicule de ne pouvoir paroître en public sans annoncer sa qualité; on présume que leurs plaisirs demandent l'incognito, c'est sans doute ce qui leur a fait choisir ce moyen de le garder; & ce qui confirme encore cette conjecture, c'est que plusieurs ont changé leurs livrées, par la seule raison qu'elle étoit trop connue. Il n'est pas rare non plus de voir que ceux qui sont décorés de

cordons, de médailles ou d'autres attributs d'Ordre de chevalerie, les cachent ou les mettent dans leur poche.

On nous conta à ce sujet une aventure arrivée récemment à un Seigneur nommé Paragon, qui s'étant rencontré dans un endroit fort suspect, sans aucune marque de distinction, y fut grievement insulté par quelques spadassins, hommes du peuple qui n'ont d'autres talens que celui de savoir bien espadonner. Paragon échauffé par le jus de bacchus, l'étoit aussi par les agaceries d'une nymphe qui, loin de soupçonner sa dignité, le regardoit comme un de ces vieux débauchés très-propres à plumer; dans cette vue elle cherchoit à lui faire perdre le peu de raison qui lui restoit, afin de tâcher de le dépouiller entièrement. Sa bourse déjà escamotée, on lui tira ses bijoux l'un après l'autre, mais lorsque Paragon s'apperçut qu'il lui manquoit une grosse boîte d'or, renfermant le portrait de sa maîtresse, il la redemanda avec empressement; la dame du tripot nia d'abord l'avoir vue. Paragon, qui auroit donné une partie de sa fortune pour ravoir sa boîte, s'emporta & se servit d'épithètes qui, quoiqu'elles convinssent à la profession de cette femme, ne laissèrent pas de l'offenser; elle y riposta avec les mêmes accompagnemens dont s'étoit servi Paragon; la dispute s'échauffa, les spadassins s'en mêlèrent,

quelques soufflets furent donnés & rendus, on mit l'épée à la main; mais le seigneur Paragon ne trouvant point la sienne pour se défendre, alloit indubitablement être mis en pièces, si le bruit qu'ils faisoient n'eût invité les voisins à appeler du secours; ces brigans se sauvèrent avec leur donzelle, au moyen d'une porte secrete qui donnoit dans une autre rue, & le seigneur Paragon se vit dans la nécessité d'avaler à longs traits toute la honte d'une pareille aventure, sans pouvoir se flatter d'en obtenir aucune vengeance.

CHAPITRE II.

PORTRAIT des Joviniens.

DANS la Jovinie les grands Seigneurs, & ce qui s'appelle l'ancienne noblesse, y sont affables, humains, sans arrogance & sans fierté: mais les nouveaux nobles font les rodomonts, & semblent avoir sucé avec le lait la vanité, l'orgueil & la fierté; ils se croient seuls respectables, exigent des soumissions, se méprisent entr'eux, se portent envie & se haïssent. Ce monde tire sans doute de la lune l'air contagieux du faste, & de Venus celui de la mollesse & de la volupté; ce n'est que magnificence dans les meubles, que somptuosité

dans les équipages, que profusion dans les repas & que rafinement dans les plaisirs; ils méprisent le marchand, & ce dernier prime souvent sur eux: vous avez vos titres, leur dit-il, & moi j'ai mon coffre fort, avec lequel je puis, quand je veux, acheter de la noblesse.

Les riches ont des charges qui leur rapportent des honneurs & du profit; le peuple les monseigneurise, on leur donne du très-haut & du très-puissant; ils ont des vassaux, de beaux parcs, de beaux châteaux, de grands hôtels & l'espérance de parvenir aux premières dignités de l'état. Que de sujets pour oublier qu'ils sont hommes! Aussi la plupart ne regardent-ils tous ceux qui les approchent que comme des insectes dout la terre est couverte. Semblables à un certain roi des Moluciens qui se disoit roi des enfers, & vouloit qu'on appelât sa femme Proserpine, sa mère Cérès, & son chien Cerbère: de même les Joviniens se font diviniser. Ces Seigneurs affectent la simplicité dans leurs vêtemens, & se font accompagner par des domestiques dont les habits sont chamarés d'or ou d'argent.

La plupart de la noblesse, quoique fort entêtée de son nom, laisse néanmoins au peuple & à la roture le soin de fournir à l'état de nouveaux citoyens. Il est du dernier bourgeois d'avoir plusieurs enfans; un Seigneur doit se borner à un

ſeul fils ; c'eſt ce qui fait que la plupart des grands noms s'éteignent parmi eux, ou plutôt ils le feroient depuis long-tems ſans le ſecours des généalogiſtes, qui ne s'occupent qu'à les faire revivre par des menſonges. Autrefois la nobleſſe ne ſe piquoit point de ſcience; toutes leurs études ſe bornoient aux uſages & aux bienſéances du monde; à peine ſe permettoient-ils de ſavoir écrire : griffonner leur nom étoit tout ce qu'il leur falloit ; par la même raiſon on les voyoit fort peu occupés de l'éducation de leurs enfans; ils les voyoient une fois le jour à deux ou trois heures, un moment avant le dîner, ſans s'informer de ce qu'ils avoient fait dans la matinée, ni ſe mettre en peine de ce qu'ils feroient le reſte de la journée ; on leur donnoit un gouverneur, mais pour la forme; s'il vouloit les inſtruire, on craignoit qu'il ne les fatiguât ; s'il oſoit ſe plaindre d'eux, c'étoit un pédant inſupportable qui ne gagnoit que la haine du père & du fils.

Cependant, malgré ce peu de ſoin, rien ne flatte davantage les pères & mères que les bonnes diſpoſitions qu'ils remarquent dans leurs enfans ; mais rien ne les touche moins que l'obligation où ils ſont de cultiver ces heureuſes diſpoſitions : ils s'imaginent avoir pleinement rempli leur devoir, en ſe repoſant ſur un gouverneur, du ſoin de leur éducation, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à apprendre

apprendre comme des perroquets quelques principes de littérature, qui ne fervent qu'à en faire des raifonneurs abftraits fur des matières triviales & puériles, & leurs plus beaux jours fe paffent à étudier un jargon qui ne fert qu'à les rendre vains & préfomptueux; ils entrent dans le monde infatués de leur perfonne; ils décident de tout, croient tout favoir, quoiqu'ils naient rien appris: on ne leur a parlé que de la nobleffe de leur naiffance, des grandeurs du monde, des dignités auxquelles ils peuvent afpirer; on a commencé par leur infpirer le goût des richeffes, mais on ne leur parle ni de droiture, ni de défintéreffement, ni de bonne-foi, ni de fidélité à garder leur parole; fans doute qu'on fuppofe ces fentimens nés avec eux, & on fe trompe.

On néglige d'apprendre à ces nouveaux nobles le foin de borner leurs defirs; on ne leur infpire qu'une ambition démefurée, au lieu de s'attacher à en faire un honnête homme, un homme de bien, de lui donner de bonnes mœurs, en lui faifant valoir les actions généreufes, afin qu'il prenne goût à les imiter, en lui donnant de l'horreur pour le vice; on ne travaille qu'à en faire un homme du monde, c'eft-à-dire, un vrai perroquet qui ne repète que ce qu'il a entendu dire; ainfi, loin de leur infpirer ces vrais principes par lefquels on parvient à la vérité, je veux dire ce

goût éclairé & judicieux, ce discernement juste & délicat, qui ne se laisse point éblouir par les apparences, qui cherche à pénétrer les matières & à en saisir le point principal, & enfin cette morale qui apprend à se connoître & à apprécier le mérite des autres ; cette étude si essentielle on la néglige, on ne leur inspire que la fierté & le desir de plaire aux femmes ; & toute leur instruction se borne à quelques devoirs superficiels où le cœur n'a aucune part ; on ne leur présente les objets que par ce qu'ils ont de faux ; on leur communique des erreurs, des opinions dangereuses, & on parvient enfin à leur gâter le cœur, & à ne remplir leur esprit que d'idées de grandeur & d'établissement.

Il seroit du dernier ridicule à un Seigneur de donner quelque attention aux affaires de sa maison, ces soins sont encore confiés à plusieurs économes qu'on peut regarder comme leurs tuteurs, & qui leur font payer bien cher le droit de curatelle ; à l'exemple de ceux-ci, les autres domestiques les volent à discrétion. J'étois un jour chez un de ces Seigneurs, chez lequel j'allois très-familièrement, lorsque son premier valet de chambre, vieux domestique attaché depuis long-tems à sa maison & fort affectionné à ses intérêts (peut-être etoit-il le seul qui fût borné au profit de ses gages) ce domestique, fâché de voir la maison de son maître aller en désordre, profita de ma présence

pour l'avertir qu'on le pilloit à toutes mains. Que veux-tu que j'y fasse, dit le maître? fais comme les autres & laisse-moi en repos.

Ce domestique me regarda d'un air attendri, avec un signe qui sembloit m'inviter à dessiller les yeux de son maître. Je dis donc au seigneur Periandre qu'il devoit faire plus d'attention au zèle d'un homme qui étoit peut-être le seul qui lui fût véritablement attaché, que ses avis méritoient d'être approfondis, que je pensois qu'on pouvoit sans se dégrader, distribuer son tems de façon que, sans manquer aux devoirs de son état & même sans rien dérober à ses plaisirs, on pouvoit donner quelques heures dans la journée au soin de ses affaires. Ne pourriez-vous pas, ajoutai-je, examiner les comptes de votre maison? Cela tiendroit vos gens en respect, & les empêcheroit de se liguer entr'eux pour travailler de concert à votre ruine.

C'est-à-dire, reprit Periandre d'un ton qui ressembloit beaucoup à l'impertinence, que, suivant votre noble façon de penser, il faudroit se réduire à la condition du plus petit bourgeois; j'avoue que de pareilles idées ne sont jamais entrées dans la tête d'un homme de mon espèce, & qu'il seroit du dernier absurde de s'avilir à des soins aussi puériles. Je ne m'amusai point à répondre aux sots discours de Périandre, ni à combattre son erreur & sa vanité mal étendue; & comme il me fit l'honneur de

prendre mon ſilence pour un aveu de mon ignorance, il voulut bien condeſcendre à m'étaler les plus beaux traits de ſa rhétorique, pour me perſuader que ſes opinions portoient un caractère infaillible de grand, de beau & de généreux, mais tout ſon ſavant diſcours ne ſervit qu'à me faire connoître que l'eſprit d'ordre & d'arrangement eſt regardé chez les Joviniens comme une folie & une petiteſſe indigne de leur nobleſſe. Rien n'influe davantage chez eux que le luxe, c'eſt qu'on n'y eſtime que les gens qui ſont richement vêtus; la parure y donne pour le moins autant de relief que la bonne réputation. On s'attache moins à connoître les mœurs d'un homme, qu'à s'informer ſi ſa garderobe eſt bien montée, ſi ſes meubles ſont élégans, ſi ſon équipage eſt leſte, ſi ſes chevaux ſont courte queue, ſi ſon cocher a des mouſtaches, & ſi ſon portier a la marque de diſtinction que doit avoir un portier du bon ton.

En général, tous les Joviniens aiment l'éclat, leur gloire eſt d'égaler ceux que la naiſſance & la fortune a placés au-deſſus d'eux; ils veulent ſe diſtinguer de leurs égaux; l'exemple les ſéduit, la mode les entraîne, mais l'un & l'autre les portent ſouvent à de grands excès. Ils aiment peu, & par un juſte retour ils ſont peu aimés. Toute leur affection ſe borne à trois ou quatre objets, leurs chiens, leurs laquais, leurs chevaux & leurs équipages,

parler de leurs meutes, faire valoir les talens de leurs chiens qu'ils vont visiter & connoissent tous par leurs noms : la perte d'un de ces animaux leur est souvent plus sensible que celle d'une maîtresse.

Il est assez commun de voir vingt ou trente domestiques dans une seule maison, qui sont autant de fainéans qui, loin de remplir leur service, se font eux-mêmes servir avec plus de hauteur & d'exactitude que leur maître. Mais rien n'égale leur tendre attachement pour leurs chevaux ; on diroit qu'un des attributs de leur grandeur soit attaché au nombre qu'ils en ont & au prix qu'ils les achètent. Ils poussent leur attention si loin pour ces sortes d'animaux, que j'ai vu plus d'un seigneur aller dans des voitures publiques afin de ne les point fatiguer ; souvent ils meurent de trop de graisse ; souvent aussi, par un contraste que je ne puis concevoir, malgré tous leurs soins, lorsqu'ils sont tant que de s'en servir, ils les font aller à toute bride. Un seigneur du bon ton doit toujours être empressé & crever chevaux & coureur, s'il le faut, pour arriver un quart d'heure plutôt où souvent il n'a que faire.

La plupart des nobles prouvent l'ancienneté de leur famille par un droit de chasse qu'aucun seigneur ne peut leur disputer. On produit encore ses terriers, on cite ses fiefs, on détaille ses mouvances, on montre l'étendue de ses seigneuries, enfin je ne

puis exprimer combien la nobleſſe eſt jalouſe de ſes droits, ſur-tout de celui de la chaſſe; l'étendue du pouvoir qu'ils donnent à leurs gardes, leur fait exercer tous les jours mille vexations indignes. J'ai vu pluſieurs champs dévaſtés par les ravages que les chaſſeurs, leurs chevaux, leurs chiens & les animaux qu'ils pourſuivent, font dans la campagne; & la ſervitude où ils tiennent leurs vaſſaux, les empêche d'oſer entreprendre de remédier à ces déſordres. Un homme dont les biens joignent ceux d'un ſeigneur peut être aſſuré de ne retirer aucun profit de ſes terres; perſonne n'oſe empiéter ſur leurs droits, par les peines auxquelles ils ſeroient condamnés, quand on ne les trouveroit coupables que d'avoir fait peur aux animaux qui viennent juſques dans leurs jardins ravager leurs légumes & les plantes ou les arbuſtes qu'ils cultivent avec le plus de ſoin.

Nous fûmes invités, Monime & moi, d'aller paſſer quelques jours à la terre d'un ſeigneur nommé Ardillan. Ses vaſſaux inſtruits de ſon arrivée vinrent au-devant de lui avec pompe & magnificence; chacun le traita de monſeigneur, on lui donna de l'alteſſe, de la grandeur; la preſſe fut grande à ſon ſouper; & tout le tems qu'il reſta dans ſa terre, on s'empreſſa de lui faire la cour. Les gentilshommes voiſins s'aſſemblèrent, & l'on fit pluſieurs parties de chaſſe.

Un jour qu'il étoit queſtion de mettre un cerf

aux abois, nous partîmes de grand matin pour nous joindre au rendez-vous. Lorſque tout le monde fut aſſemblé, on donna du cor; les chiens furent lancés à la pourſuite d'un vieux cerf qui leur donna long-tems de l'exercice par ſes ruſes. Pendant que chacun faiſoit voir ſon adreſſe & ſa légereté, Monime qui prenoit peu de plaiſir à ce divertiſſement, & qui d'ailleurs ſe trouva un peu fatiguée, quitta la chaſſe & ſe joignit à une jeune dame pour prendre une des routes du bois qui lui étoit oppoſée. Je les ſuivis, & nous nous arrêtâmes dans un endroit charmant où elles voulurent deſcendre de cheval pour ſe repoſer. Après pluſieurs propos qui ne rouloient que ſur la peine qu'on prend à tourmenter divers animaux, cette jeune dame nous demanda ſi nous aſſiſterions aux fêtes qui ſe donnoient à l'occaſion du mariage de Lucinde avec Amilcar. Monime répondit que n'ayant pas l'honneur d'être connue de Lucinde, elle ne croyoit pas devoir y reſter. Vous ne ſavez donc pas, reprit cette jeune dame, l'hiſtoire de cette belle perſonne? Ah! je veux vous en inſtruire, je la tiens de mon frère qui a été témoin du commencement de ſon aventure, & qui, comme partie intéreſſée, en étant devenu fort épris, a eu grand ſoin de s'informer de la ſuite.

CHAPITRE III.

HISTOIRE de Lucinde.

UN jour que mon frère avoit été invité d'une partie de chaſſe, revenant à pied avec Ardillan, ils trouvèrent, en rentrant par une des portes du parc, une jeune perſonne, le viſage couvert de larmes, qui ſe jeta aux pieds d'Ardillan. Je viens, lui dit-elle, ſeigneur implorer votre juſtice contre deux de vos gardes qui viennent d'aſſaſſiner mon père; ces miſérables, non contens d'avoir tiré ſur lui deux coups de fuſil, l'ont encore aſſommé à coups de croſſe. Ardillan voulut la relever. Non, lui dit-elle, ſeigneur, je vous proteſte que je ne quitterai point vos genoux que vous n'ayez ordonné de faire amener devant vous les cruels aſſaſſins qui viennent d'ôter la vie à mon père.

Ardillan, ſurpris de l'action & de la fermeté de cette jeune perſonne, ordonna à un de ſes gens de faire venir tous ſes gardes. Alors mon frère lui préſenta la main pour l'aider à ſe relever, & s'appercevant à la pâleur de ſon viſage qu'elle étoit prête à s'évanouir, il la fit aſſeoir ſur un banc qui ſe trouva près d'eux. Raſſurez-vous, ma belle fille, dit Ardillan, en s'aſſéyant à côté d'elle & lui prenant une de ſes mains qu'il ſerroit dans les ſiennes,

je vous donne ma parole que ſi votre père n'eſt coupable d'aucun délit, je ferai faire une punition exemplaire des miſérables qui ont commis cette injuſtice. Je vous proteſte, ſeigneur, dit Lucinde, que mon père paſſoit tranquillement ſon chemin lorſque ces miſérables l'ont attaqué.

Pluſieurs gardes parurent ; mais les auteurs du crime, avertis des plaintes qu'on faiſoit contre eux, avoient pris la fuite. Dans cet intervalle quelques domeſtiques vinrent annoncer que le père de Lucinde venoit de donner quelques ſignes de vie. Ardillan commanda auſſi-tôt qu'il fût apporté dans ſon château. Lucinde, à cette nouvelle, rappela toutes ſes forces pour courir avec le chirurgien qui avoit ordre de le ſecourir promptement. Amilcar, fils d'Ardillan, arriva dans l'inſtant qu'on apportoit le père de Lucinde. Cette belle fille tenoit une de ſes mains qu'elle baignoit de ſes larmes : mais, malgré le changement dont le déſeſpoir avoit frappé ſes traits, malgré le déſordre d'une parure dont la ſimplicité n'annonçoit pas l'opulence, Amilcar fut néanmoins ſurpris de ſa beauté ; touché de ſa douleur, il s'approcha d'elle, & lui offrit ſon ſecours contre ceux qui étoient les auteurs de ſes maux. Lucinde, quoiqu'élevée dans la retraite, lui répondit avec beaucoup de politeſſe. Mon frère, qui ne l'avoit point quittée, s'apperçut, lorſqu'ils entrèrent dans la cour, qu'Ardillan changea de couleur quand

il vit ſon fils parler à Lucinde. Il s'avança au-devant d'elle pour la prier d'entrer dans le ſallon; mais elle s'en défendit ſur la néceſſité où elle étoit d'accompagner ſon père, afin d'être à portée de lui donner tous les ſecours qui dépendroient d'elle.

Ardillan ordonna à ſon fils de faire compagnie aux dames; & ſous prétexte d'apprendre ſi les bleſſures du père de Lucinde étoient dangereuſes, il donna la main à cette belle fille pour l'accompagner dans l'appartement qu'on leur avoit deſtiné. Le chirurgien, après avoir viſité le bleſſé, aſſura qu'aucun des coups qu'il avoit reçus n'étoit dangereux; il eut ordre d'Ardillan de reſter auprès de lui juſqu'à ſon entière guériſon. Ce ſeigneur s'approchant enſuite de Lucinde : ſi la bleſſure que vous m'avez faite, lui dit-il, d'une voix baſſe, étoit auſſi facile à guérir, je n'aurois pas ſujet de me plaindre; promettez-moi, ma belle enfant, d'apporter autant de ſoin à me ſoulager, que je vous jure d'en employer pour la guériſon de monſieur votre père. J'ignore, dit Lucinde, quels peuvent être les maux que j'ai pu cauſer à votre grandeur, mais je ſais bien que la reconnoiſſance m'engage à employer tout ce qui eſt en mon pouvoir pour m'acquitter, ſi je puis, des obligations que je vous ai. Souvenez-vous, reprit Ardillan de la promeſſe que vous me faites, & croyez que dans peu, je vous mettrai à même de m'en donner des marques. Ce ſeigneur

la quitta ſans attendre ſa réponſe & vint rejoindre la compagnie.

Comme la ſaiſon étoit déjà fort avancée, on ſe mit à jouer, ne pouvant plus jouir du plaiſir de la promenade. Lorſqu'Amilcar vit ſon père engagé dans une partie de jeu, il ſortit ſans être apperçu & courut à l'appartement de Lucinde dont le père venoit de s'aſſoupir. L'eſpérance que le chirurgien lui avoit donnée d'une prompte guériſon avoit arrêté ſes larmes, ranimé ſon teint, & il ne lui reſtoit plus qu'un certain air de langueur occaſionné par une ſuite du ſaiſiſſement qu'elle avoit eu en apprenant le malheur de ſon père; mais cette langueur rendoit ſa beauté ſi touchante, qu'Amilcar, ſaiſi d'amour & d'admiration, reſta quelques inſtans à la contempler. Lucinde qui s'en apperçut en fut un peu troublée, ſon front ſe couvrit d'une rougeur qui accompagne toujours l'innocence; elle baiſſa les yeux, & cet intervalle de ſilence fut le ſignal du commencement de leur paſſion. Pardonnez, charmante Lucinde, dit Amilcar, ſi j'oſe paroître ainſi devant vous ſans m'être fait annoncer; inquiet de la ſanté de monſieur votre père, je n'ai pu différer plus long-tems à venir m'en informer. On ne peut être, ſeigneur, dit Lucinde, plus ſenſible que je le ſuis aux ſoins que vous prenez; on me flatte que ſon accident n'aura aucune ſuite fâcheuſe; cependant je crains bien que nous ne

ſoyons forcés à vous incommoder encore long-tems. Dites plutôt, reprit Amilcar, à me combler de plaiſir par votre préſence. Soyez certaine, belle Lucinde, que s'il étoit en mon pouvoir de prolonger la maladie de monſieur votre père ſans qu'il en ſouffrît aucun dommage, il n'y auroit rien que je ne fiſſe pour vous arrêter le plus long-tems que je pourrois. L'impreſſion que vous avez faite ſur mon cœur ne peut jamais s'effacer. Ne ſoyez point ſurpriſe de ma déclaration, les momens ſont précieux lorſqu'il s'agit de conſerver ce qu'on aime; & ſi je ne craignois d'être prévenu par mon père, je n'aurois commencé à vous faire connoître mes ſentimens que par mon reſpect & mes attentions. Pardonnez donc, divine Lucinde, ſi j'oſe déclarer un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

J'aurois tout lieu de m'offenſer d'un diſcours qui m'outrage, dit Lucinde d'un air irrité, ſi je n'étois perſuadée que vous êtes trop honnête homme pour vouloir enfreindre les loix de l'hoſpitalité en vous moquant d'une fille qui n'eſt déjà que trop affligée par la douleur de voir un père à qui vos gardes ont preſque ôté la vie : mais, ſeigneur, je veux bien croire que vous m'aimez, & comme je ne puis jamais répondre à un amour qui ne peut être, de votre part, qu'illégitime, puiſque je n'ignore pas que votre naiſſance vous deſtine aux partis les plus conſidérables de l'état; je vous prie donc de vou-

loir le renfermer en vous-même, & d'être persuadé que, quoique je ne sois que la fille d'un simple gentilhomme, vous & monsieur votre père entreprendrez inutilement de me séduire par de vains discours qui ne peuvent jamais faire aucune impression sur mon ame.

Cessez, belle Lucinde, dit Amilcar, de m'accuser d'une perfidie dont je suis incapable, & soyez certaine que mes intentions sont aussi pures qu'il est vrai que vous êtes la personne du monde la plus accomplie; je n'ai point d'autre dessein que celui de m'unir, à vous par des liens indissolubles, dès que je serai le maître de disposer de mon sort; consentez seulement, en acceptant mes soins, à attendre le tems où je pourrai vous donner des preuves de la sincérité de mes sentimens, & ordonnez-moi la conduite que je dois garder, afin de vous convaincre que rien au monde ne peut être capable de me faire changer.

Lucinde, un peu embarrassée sur la réponse qu'elle devoit faire, garda quelques instans le silence; elle craignoit, en montrant des doutes, d'offenser Amilcar, déjà son cœur lui parloit en sa faveur; enfin vaincue par cet air de franchise, vrai caractère de la vérité : si j'osois, lui dit-elle, seigneur, me flatter que mon peu de mérite pût vous attacher, je consentirois volontiers à passer le reste de ma vie dans l'espoir d'un bien si doux, mais ce

ſeroit aux conditions d'apporter tous vos ſoins pour ménager ma réputation & ma délicateſſe, en ne me faiſant connoître votre amour que par l'attention que vous prendrez à en dérober la connoiſſance à toute la terre. Je me ſoumets à toutes ces conditions, dit Amilcar, en lui prenant la main qu'il baiſa reſpectueuſement, pourvu que vous m'aſſuriez de n'être jamais à d'autre qu'à moi. Lucinde le lui jura, & il la quitta très-ſatisfait de s'être aſſuré du cœur de cette belle fille, & d'avoir, par ſon empreſſement, prévenu ſon père, dont il ne pouvoit douter des tendres ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés.

Le lendemain, Ardillan bleſſé des mêmes traits que ſon fils, ſe rendit à l'appartement de Lucinde. Après s'être informé du malade, il s'approcha de cette jeune perſonne : je viens, ma belle enfant, lui dit-il, vous ſommer de la parole que vous me donnâtes hier, d'employer les remèdes convenables à ma guériſon. Seigneur, reprit Lucinde; qui craignoit une ſeconde déclaration, comme j'ignore l'eſpèce de maladie qui vous afflige, il m'eſt tout-à-fait impoſſible d'y pouvoir remédier. Et quand vous la ſaurez, dit Ardillan, ne conſentez-vous pas, ma belle fille, de me guérir? Je ſerois bien ingrate, dit Lucinde, de refuſer à votre grandeur les ſecours qui ſeroient en mon pouvoir de lui accorder : mais, ſeigneur, vous avez un chirurgien

trop habile pour qu'il n'ait pas apporté tous les remèdes qui peuvent contribuer à votre ſanté; & ſi le mal eſt incurable, je ne ſuis pas aſſez bon médecin pour entreprendre une pareille cure. Quand on a de la confiance au médecin, dit Ardillan, ſes remèdes ſont beaucoup plus d'effet que ceux de tout autre, & comme c'eſt en vous ſeule que je mets la mienne, c'eſt auſſi de vous ſeule que j'attends la ſanté. Votre beauté, ma charmante, a fait une vive impreſſion ſur mon cœur; ſi la fortune eût été auſſi prodigue envers vous que la nature, vous n'auriez pas beſoin de mes bienfaits. Si vous voulez répondre à mon amour, je puis réparer ces injuſtices en vous faiſant un ſort; conſentez donc, ma belle enfant, à me rendre heureux.

Lucinde, outrée de dépit de ſe voir forcée d'entendre des propos auſſi injurieux, prit néanmoins le parti de feindre de n'y rien comprendre : c'eſt pourquoi elle lui demanda d'un air naïf ce qu'il falloit faire pour contribuer à ſon bonheur. M'aimer, mon bel ange, dit Ardillan. Vous aimer! ſeigneur; mais rien n'eſt ſi facile, & ſur ce point je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de perſonne; je vous proteſte qu'en mon particulier, j'ai pour vous tout le reſpect & la reconnoiſſance que méritent vos bontés; je ſuis caution de celle de mon père, & puis vous aſſurer que ce ſont des ſentimens que nous conſerverons l'un & l'autre

jusqu'au tombeau. Amilcar qui entra, interrompit cette conversation; il annonça à son père qu'un courier l'attendoit de la part de l'Empereur. Ardillan, très-fâché de ce contretems, sortit en disant à son fils de le suivre. Ce courier apportoit un ordre de l'empereur de se rendre auprès de lui, c'est pourquoi il ne put différer d'un instant : mais pour ôter à son fils les occasions de voir Lucinde, il lui ordonna de l'accompagner, ce qu'il n'osa refuser, dans la crainte d'augmenter les soupçons de son père qui étoit de ces vieux courtisans difficiles à tromper. Amilcar n'eut donc que le tems d'écrire deux mots sur ses tablettes & de les donner au chirurgien qui vint prendre congé de lui.

Cependant Lucinde, livrée à elle-même, eut le tems de réfléchir sur son aventure; d'abord elle se représenta Amilcar avec tous les agrémens dont il étoit doué, & comparant l'air respectueux du fils avec le ton & les expressions méprisantes du père, elle ne put douter que ce dernier ne cherchât tous les moyens les plus humilians de la deshonorer; c'est pourquoi, dès que son père fut en état d'être transporté sans incommodité, elle le supplia de retourner dans leur château, ou pour mieux dire, dans les débris d'un vieux bâtiment où à peine il restoit deux chambres entières, & dont le colombier étoit ce qu'on avoit conservé avec le plus de soin. Cilindre eut assez de peine à s'y résoudre, se

trouvant

trouvant beaucoup mieux chez Ardillan qu'il ne feroit chez lui ; mais Lucinde qui craignoit que le retour d'Ardillan ne l'exposât encore à entendre ses mauvais propos, ou peut être à quelque chose de plus offensant, dit à son père que depuis qu'elle étoit dans ce château, elle n'avoit goûté aucun repos, & qu'il falloit que l'air lui fût absolument contraire : ce fut ce qui détermina Cilindre à partir.

Amilcar désespéré de ne pouvoir apprendre des nouvelles de Lucinde, n'osant se confier à aucun de ses domestiques qu'il savoit être tous dévoués à son père, engagea mon frère, qui étoit devenu son confident, de le mettre d'une partie de chasse qui se devoit faire avec plusieurs seigneurs, afin de pouvoir profiter de cette occasion pour aller voir Lucinde, sans donner aucun soupçon sur sa conduite. Cette partie fut arrêtée pour le lendemain. Ardillan, charmé d'être débarrassé de son fils, saisit cette occasion pour se rendre auprès de Lucinde ; il partit en poste & arriva dans son château à l'entrée de la nuit ; mais quel fut son chagrin lorsqu'on lui apprit que Cilindre en étoit parti avec sa fille quelques jours après son départ ! On lui remit une lettre qui ne renfermoit que des témoignages de reconnoissance des bons traitemens qu'ils avoient reçus chez lui. Ardillan, désespéré de ce contretems, s'emporta contre ses domestiques,

en les taxant de négligence de ne lui avoir pas envoyé cette lettre. Frustré de son espérance, il se proposa de faire le lendemain une visite à Cilindre, pour tâcher de trouver quelques momens favorables d'entretenir Lucinde; & comme il étoit encore sur le perron à donner ses ordres, il entendit deux cavaliers qui entrèrent au galop & qui s'avancèrent jusqu'à l'entrée du perron. Jugez, madame, de la surprise de ces cavaliers, quand ils reconnurent Ardillan; Amilcar & mon frère, car c'étoient eux-mêmes, en demeurèrent quelques instans comme pétrifiés; ils ne pouvoient comprendre comment Ardillan avoit pu découvrir leur dessein, ne l'ayant confié à pesonne; mais Amilcar, plus au fait que mon frère des desseins de son père, lui dit que s'étant éloigné de la chasse, le hasard l'avoit fait rencontrer sur sa route, & que dans la crainte qu'il n'eût essuyé quelques disgraces, il avoit prié Florian de l'accompagner pour suivre ses pas. Vous êtes trop attentif, monsieur, dit Ardillan d'un ton sévère, & vous auriez pu vous dispenser de prendre cette peine, sans chercher à pénétrer dans un mystère dont je ne juge pas à propos de vous instruire; je vous conseille de retourner sur vos pas, si vous ne voulez m'irriter davantage: il lui tourna le dos. Amilcar se retira sans répondre, & lorsqu'il vit son père rentrer dans son appartement, il fut trouver le concierge pour

apprendre des nouvelles de Lucinde; mais quand il apprit qu'elle n'étoit plus au château, il en fut charmé, connoiſſant ſon père capable de tout entreprendre pour ſe ſatisfaire.

Mon frère, quoique piqué au vif de ce qu'Ardillan ne lui avoit fait aucune politeſſe, engagea néanmoins ſon ami de venir paſſer la nuit chez moi, ce qu'Amilcar accepta d'autant plus volontiers, que cela le mettoit à portée de voir Lucinde avant ſon père, qu'il jugeoit n'avoir fait le voyage que pour le même objet.

On étoit alors ſur la fin de l'automne & dans les plus courts jours de l'hiver; le bois qu'il falloit traverſer n'étoit pas ſûr; la nuit étoit des plus obſcures; ils marchoient en ſilence, lorſqu'ils entendirent les cris étouffés d'une femme qu'on forçoit à ſe taire en lui tenant un mouchoir ſur la bouche. Mon frère, ſaiſi de frayeur, trouva qu'il n'y avoit point de bravoure à ſe battre contre des brigands dont on ignoroit le nombre, & fut d'avis de retourner ſur leurs pas; mais Amilcar, loin de l'écouter, pouſſa ſon cheval du côté d'où partoient les cris; quand la lune qui commençoit à diſſiper les ombres de la nuit, leur fit appercevoir deux hommes occupés à dépouiller une femme que la frayeur avoit rendue immobile. Ces deux miſérables entendant du bruit, abandonnèrent cette femme pour venir ſe ſaiſir de la bride des chevaux

de nos deux cavaliers, & leur présentant chacun un pistolet; Amilcar & Florian, qui heureusement s'étoient munis des leurs, les lâchèrent sur ces deux voleurs, qu'ils renversèrent étendus par terre, & faisant passer leurs chevaux sur eux, ils en descendirent ensuite pour voir s'il étoit encore tems de donner quelques secours à cette femme qu'ils trouvèrent presque nue, sans aucun mouvement, & le visage couvert de sang. Après l'avoir un peu tourmentée, Amilcar, qui se sentoit dans une agitation extraordinaire, passa sa main à l'endroit du cœur, & y sentant un foible battement : elle n'est pas morte, dit-il, d'une voix que le saisissement où il étoit rendoit tremblante. Florian s'en approcha, & tous deux la portèrent à l'endroit où la lune donnoit plus de clarté; alors Amilcar & mon frère, munis de flacons remplis de différentes eaux, tâchèrent de lui en faire avaler quelques gouttes; & les ayant entièrement vidés sur son visage & sur sa gorge, Amilcar qui lui avoit soulevé la tête, la regardant avec plus d'attention, fit un cri perçant en la laissant retomber & tombant lui-même à ses pieds. Cette rude secousse rappela ses esprits; elle soupira, ouvrit les yeux, & revenant comme d'un profond sommeil, ses regards parcoururent d'abord tout ce qui l'environnoit. Elle voulut ensuite essayer de se relever; mais n'en ayant pas la force : hélas! dit-elle, d'une

voix preſque éteinte, qu'attendent donc ces miſérables pour m'arracher un reſte de vie qui ne peut plus que m'être à charge! Quoi! la pitié pourroit-elle à préſent trouver place dans le cœur d'un barbare aſſaſſin? Raſſurez-vous, chère Lucinde, dit mon frère, en baignant de ſes larmes une des mains de cette infortunée, que la pitié, l'amour, la douleur & l'amitié faiſoient couler, votre amant, pourſuivit-il, en lui montrant Amilcar étendu à ſes pieds ſans aucun mouvement, vient de vous en délivrer. Juſte ciel! s'écria Lucinde, ah! ne m'avez-vous rappelée à la vie que pour me rendre le témoin d'un ſpectacle qui me déchire le cœur! Alors ſe roulant, pour ainſi dire, à côté d'Amilcar, elle le prit dans ſes bras, & ce tendre amant ſe ſentant ranimé, ouvrit enfin les yeux; mais la joie qu'il reſſentit de voir Lucinde qui le ſerroit ſur ſa poitrine d'un air ſi attendri, fut telle, qu'oubliant dans l'inſtant le malheur qui venoit d'arriver, il ſe crut tranſporté dans une iſle enchantée. Je ne puis vous rapporter, madame, tous ce que ces deux amans ſe dirent de tendre & de touchant.

Mon frère, témoin de leurs diſcours, & forcé de renfermer ſon amour au-dedans de lui-même, ne pouvant réſiſter à une ſi rude contrainte, les interrompit pour leur dire qu'un plus long entretien pourroit leur faire tort, qu'il étoit tems de ſonger à viſiter les bleſſures de Lucinde, qui peut-être

demandoient un prompt ſecours; c'eſt pourquoi il leur conſeilloit, s'ils avoient aſſez de force pour gagner la maiſon de Lucinde ou la mienne, de s'y acheminer au plutôt. Amilcar fut d'avis de retourner ſur leurs pas, & de dépoſer ſa maîtreſſe dans le château de ſon père chez le même chirurgien qui avoit pris ſoin de Cilindre, afin qu'elle fût à portée d'être traitée avec plus d'attention.

Cette réſolution qui parut d'abord folle, fut néanmoins exécutée. Lucinde appercevant les corps de ces miſérables, ne voulut point partir qu'on ne les eût viſités : c'eſt pourquoi Amilcar s'en approcha, & trouvant que l'un des d'eux reſpiroit encore, il pria Florian de l'aider à le porter contre un arbre, & en l'examinant, ſa ſurpriſe fut extrême de reconnoître en lui un des gardes de chaſſe de ſon père, celui même qui avoit ſi fort maltraité Cilindre. Ah! malheureux, dit Amilcar, tu en voulois donc auſſi à ma vie? Mais, dis-mois, monſtre, que t'avoit fait cette jeune perſonne pour attenter à la ſienne? Seigneur, lui dit cet intrépide coquin, d'une voix preſque mourante, ne m'a-t-elle pas fait un aſſez grand tort, puiſqu'elle eſt la cauſe que mon camarade & moi ont été obligés de prendre la fuite & de perdre un poſte qui nous faiſoit vivre gracieuſement; car il faut que vous ſachiez que ſon père n'eſt pas le premier que nous ayons ainſi maltraité, mais nous

en étions quittes pour les accuser de rébellion, & l'on nous croyoit toujours sur notre parole; il est vrai que ceux qui nous donnoient quelques pièces d'argent, pouvoient chasser en assurance; nous leur indiquions même les endroits qui étoient les plus abondans en gibier : voilà les raisons qui nous ont fait prendre le dessein de nous venger sur Lucinde, & depuis qu'elle est sortie nous avons épié l'instant où elle seroit seule; ayant appris que son père étoit parti depuis quelques jours pour un voyage assez long, nous l'avons enlevée cette nuit même, dans le dessein de la mettre dans une caverne pour la faire servir à nos plaisirs : mais les cris de cette fille nous ont obligés de la maltraiter, & je me préparois à lui enfoncer un poignard dans le cœur lorsque vous avez paru. Cet homme, affoibli par le sang qu'il avoit perdu, expira en disant ces dernières paroles, sans montrer aucun repentir de ses crimes.

Amilcar & Florian frémissant d'horreur des dangers auxquels Lucinde venoit d'échapper, il sembloit à l'un & à l'autre qu'elle leur en fût devenue plus chère : c'est pourquoi ils se hâtèrent de la conduire chez le chirurgien, dont la femme qui la déshabilla pour la mettre au lit, assura que son corps étoit tout meurtri; & le chirurgien, après l'avoir visitée avec soin, regarda comme un miracle qu'une personne aussi délicate, eût pu résister à

tant de maux : ces barbares qui l'avoient traînée parmi les ronces & les épines, n'avoient fait qu'une plaie de tout ſon corps. Jugez de la douleur d'Amilcar, lorſqu'il la vit dans cet état; celle de Florian, quoique plus modérée, n'en étoit pas moins vive. L'un & l'autre ſupplièrent le chirurgien & ſa femme d'employer tous leurs ſoins pour la guériſon de Lucinde.

Cependant cette belle fille fit réflexion qu'une vieille ſervante de baſſe-cour, ſeule domeſtique qu'elle eût, ſurpriſe de ne la point voir le lendemain, ne manqueroit pas de jeter les hauts cris & de courir tout le village; c'eſt pourquoi il fut réſolu d'envoyer le concierge, homme intelligent & dont on étoit sûr, pour lui dire que Lucinde ayant reçu un exprès de la part de ſon père, elle avoit été obligée de partir ſur le champ pour obéir à ſes ordres. Et comme Amilcar ne vouloit point s'éloigner du château, tant que Lucinde y demeureroit, il fut encore réſolu dans leur petit conſeil qu'Amilcar iroit dans l'inſtant ſe mettre au lit, & qu'on diroit à ſon père qu'en s'en retournant avec Florian ils avoient été attaqués dans le bois par une troupe de brigands qui les avoient dangereuſement bleſſés l'un & l'autre, mais qu'ils croyoient en avoir tué deux & que les autres avoient pris la fuite.

Ardillan fut ſenſiblement touché de l'accident

de ſon fils, ſe reprocha ſa dureté, & ordonna qu'on fût dans le bois pour voir ſi ces miſérables ne donneroient point des ſignes de vie, afin de tirer quelqu'éclairciſſement qui pût faire découvrir leurs complices, monta enſuite à l'appartement de ſon fils, à qui le chirurgien, au moyen de certaine drogue, avoit rendu tout le corps comme s'il eût été couvert de contuſions; ce qui fit qu'Ardillan, malgré ſa fineſſe, ne put éviter de donner dans le paneau: mais ce qui inquiéta furieuſement notre prétendu malade, c'eſt qu'il prit la réſolution de demeurer auprès de lui juſqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. Le chirurgien le tira de peine en aſſurant Ardillan que l'accident de monſieur ſon fils n'auroit point de ſuites fâcheuſes, ſinon de le tenir au lit pendant très-long-tems.

On vint l'après-midi rapporter à Ardillan que les deux hommes étoient morts, & qu'ils avoient été reconnus pour être les deux mêmes gardes qui avoient maltraité Cilindre, ce qui le mit dans une furieuſe colère: mais comme le mal étoit ſans remède, & qu'ils avoient reçu la juſte punition de leurs crimes, il ordonna qu'on fît d'exactes perquiſitions dans tout le canton.

Au bout de quelques jours, Ardillan, qui ne pouvoit plus long-tems s'abſenter de la Cour, fut obligé de partir, & ne voulant pas s'éloigner ſans voir Lucinde, il fit donc arrêter à ſa porte,

& la vieille domestique, entendant un bruit de chevaux & d'équipages, accourut. Ardillan demanda à voir son maître & sa maîtresse, cette bonne vieille, trompée par les discours du concierge l'assura qu'ils étoient partis depuis huit jours pour se rendre à la ville. Ardillan, quoique fâché de ce contre-tems, n'eut pas de peine à s'en consoler, dans l'espoir de les voir bientôt.

Ce Seigneur ayant appris que Cilindre avoit un procès qui duroit depuis long-tems, au sujet d'une succession très-considérable dont on lui disputoit la possession, fut donc charmé de cette circonstance, se proposant de se servir de ce moyen pour donner à Lucinde des témoignages de son amour, en employant sa protection auprès de ses juges, afin de lui faire obtenir une décision favorable. Il poursuivit sa route avec la plus grande diligence. Arrivé dans son hôtel, son premier soin fut de se faire informer de la demeure de Cilindre : on fut long-tems à la découvrir ; mais un domestique l'ayant rencontré l'acosta pour l'instruire de la visite que son maître lui avoit rendue & du plaisir qu'il auroit à le voir.

Cilindre, l'idée remplie de son procès, fut charmé de la politesse d'Ardillan ; & comme il n'ignoroit pas qu'il avoit beaucoup de crédit, il ne manqua pas de se rendre le lendemain au lever

de ce Seigneur, qui le reçut comme on reçoit ordinairement le père d'une fille qu'on aime passionnément. Après lui avoir fait mille caresses, feignant d'ignorer ce qui l'amenoit à la ville, il lui demanda le sujet de son voyage, offrit tous les services qui dépendroient de lui, parla ensuite de la belle Lucinde, dit que s'il avoit su le dessein qu'il avoit de la faire venir auprès de lui, il se seroit fait un plaisir d'offrir à cette charmante personne une place dans sa voiture & un appartement dans son hôtel, qu'il le prioit d'accepter, parce qu'il jugeoit qu'elle seroit plus décemment chez lui que par-tout ailleurs; ainsi, ajouta Ardillan, je vais donner mes ordres pour qu'on fasse apporter vos malles, & dire en même-tems à mon cocher de se tenir prêt lorsque vous voudrez partir pour aller chercher mademoiselle votre fille que j'attendrai à dîner avec vous. Cilindre qui ne comprenoit rien au discours de ce Seigneur, l'assura qu'il n'avoit point amené sa fille ni donné aucun ordre pour la faire venir, qu'il pensoit même qu'il n'étoit pas raisonnable de l'exposer seule dans une route aussi peu fréquentée, & encore moins de la mettre en bute aux intrigues de nombre de petits-maîtres qui ne manqueroient pas de mettre tout en œuvre pour trouver les moyens de la séduire: je ne suis qu'un pauvre gentilhomme, continua Cilindre, mais je jure sur

l'épée que je porte, que si quelqu'un étoit assez mal-honnête homme pour attenter à l'honneur de ma fille, je m'en vengerois de façon à l'en faire repentir; ainsi, pour éviter ces maux, je puis vous assurer, Seigneur, que mon dessein ne fut jamais de l'y exposer.

A ce discours Ardillan ne put s'empêcher de montrer sa surprise, & après avoir loué la fermeté de Cilindre, il lui apprit la réponse qu'on lui avoit faite lorsqu'il s'étoit présenté pour le visiter. Ce gentilhomme ne pouvoit se persuader la fuite de sa fille, dans laquelle il n'avoit rien remarqué qui pût dénoter un esprit d'intrigue; néanmoins pour s'assurer de sa conduite, il se détermina à partir sur le champ afin de s'éclaircir de ce mystère. Ardillan, charmé de sa résolution, le força de prendre sa chaise de poste avec plusieurs domestiques qui eurent ordre de l'accompagner.

Cependant nous avions laissé Lucinde chez le chirurgien, dont la femme qui ne pouvoit plus ignorer la passion qu'Amilcar avoit pour cette jeune personne, s'empressoit de témoigner à l'un & à l'autre le zèle & l'attachement qu'elle avoit pour leur service; elle prit donc autant de soin de Lucinde que si déjà elle eût été maîtresse du château, & procura à Amilcar toutes les facilités de lui parler en particulier. Ces deux jeunes amans, toujours plus charmes l'un de l'autre, se jurèrent

cent fois un amour & une fidélité à toute épreuve.

Lucinde guérie de sa frayeur & rétablie des contusions qu'elle avoit reçues, quoiqu'il lui en restât encore plusieurs marques sur le corps, & qu'elle eût même le visage fort bouffi & rempli de sang extravasé; cette belle fille, par je ne sais quel pressentiment, voulut absolument retourner chez elle, & quelque chose que pussent lui dire Amilcar & ses confidens, ils furent contraints de céder à son empressement; elle arriva donc au château de son père au même instant qu'il venoit d'y entrer: comme elle étoit accompagnée d'Amilcar & de la femme du chirurgien, Cilindre qui étoit peut-être l'homme du monde le plus fin & le plus prudent, lui demanda avec beaucoup de douceur ce qui l'avoit obligée de s'éloigner de chez lui pendant son absence. Lucinde ne fut point la dupe de cette feinte douceur: c'est pourquoi, dans la crainte de l'irriter davantage, elle commença par lui faire examiner les meurtrissures dont elle étoit encore couverte, lui détailla ensuite le malheur qui lui étoit arrivé, & finit par s'étendre beaucoup sur les nouvelles obligations qu'elle devoit à Amilcar, l'assurant que sans le secours qu'elle avoit reçu de ce jeune Seigneur, elle n'auroit jamais eu le bonheur de le revoir.

Cilindre satisfait du récit de sa fille, ne put s'empêcher de frémir du danger qu'elle avoit

couru. Ce tendre père, pénétré de la plus vive reconnoiſſance envers Amilcar, ne put d'abord la lui exprimer qu'en lui mouillant le viſage de ſes larmes. Le jeune amant auſſi touché que lui, profita de cet inſtant pour lui déclarer l'amour qu'il avoit conçu pour les rares qualités de ſa charmante fille, en proteſtant qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit en âge de diſpoſer de ſon ſort, il juroit foi de gentilhomme qu'il n'auroit jamais d'autres deſirs que celui de s'unir à l'aimable Lucinde, le ſuppliant de ne point donner ſa parole à d'autres. Cilindre le lui jura en le ſerrant de nouveau dans ſes bras: ſoyez perſuadé, Seigneur, ajouta Cilindre, que ce n'eſt ni aux biens ni aux honneurs que je me rends; mais c'eſt à cette noble généroſité, à cette délicateſſe de ſentiment, & à la ſincère ardeur que vous me faites paroître, qui, en faiſant la félicité de ma fille, va auſſi mettre le comble à la mienne, car je ne fais nul doute qu'elle n'ait pour vous les mêmes ſentimens. Cette réflexion fit rougir Lucinde, & le malicieux Cilindre s'appercevant de ſon trouble, lui dit en l'embraſſant: je prends, ma chère fille, ce ſilence pour un aveu de votre tendreſſe; vous l'avez trop bien placée pour que je puiſſe jamais m'en plaindre.

Cette belle fille raſſurée par ces dernières paroles, jugea qu'elle devoit encore inſtruire ſon père de l'amour qu'Ardillan reſſentoit pour elle, de la

jalousie qu'il avoit conçue contre son fils, des ruses que ce dernier avoit employées pour lui dérober la connoissance de l'aventure du bois, en la faisant tomber seulement sur Amilcar, & de la contrainte où il étoit de renfermer en lui-même l'amitié qu'il avoit pour elle. Ce bon gentilhomme ne put s'empêcher de sourire de la folie d'Ardillan qui, quoique certain de l'amour de son fils, avoit encore assez d'amour propre pour oser se flatter de pouvoir obtenir la préférence auprès d'une fille de seize ans: je veux, leur dit-il, mes chers enfans, pour le punir de sa vanité & de son fol orgueil, être de concert avec vous; & afin d'éviter les ruses qu'il pourroit employer pour m'enlever ma brebis, je vais dès ce jour la renfermer dans le temple d'Hélene, & je vous jure de nouveau, mon cher Amilcar, qu'elle n'en sortira jamais que pour vous donner la main.

Nos jeunes amans qui ne s'attendoient pas à cette décision, en furent un peu déconcertés; mais loin d'oser montrer leur douleur, ils furent encore contraints de remercier Cilindre d'une attention qui les alloit priver pour long-tems de la douceur de se voir & de s'entretenir.

Après que ce gentilhomme se fut ainsi assuré de la conduite de sa fille, il retourna à la ville, & rendit compte à Ardillan du succès de son voyage, c'est-à-dire, qu'il lui fit croire que Lu-

cinde s'étoit d'elle-même retirée parmi les vierges, jusqu'à l'entière conclusion de son procès. Ardillan voulant hâter cette conclusion, employa tout son pouvoir, & parvint enfin à faire rendre un arrêt en faveur de Cilindre, qui lui adjugea une succession considérable. Cette succession rendit ce gentilhomme un des plus puissans Seigneurs de la province, & par conséquent sa fille un des plus riches partis qu'il y eût, ce qui la fit rechercher de plusieurs personnes de grande considération : mais, religieux à garder sa parole, il attendit qu'Ardillan vînt aussi se mettre sur les rangs ; alors sa fortune & les titres qu'il venoit d'acquérir le mettant de niveau, il lui dit qu'il recevroit à honneur la proposition qu'il lui faisoit s'il n'avoit donné sa parole à un jeune Seigneur auquel il jugeoit que sa fille avoit depuis longtems accordé toute sa tendresse; qu'il étoit trop bon père pour s'opposer à une inclination qui n'avoit rien que de louable : le caractère, l'âge, la naissance, & les biens s'y trouvent assortis ; qu'en outre il avoit des obligations essentielles à ce jeune homme & à toute sa famille, qu'il ne pouvoit autrement reconnoître que par son union avec sa fille.

Ardillan, qui croyoit ne trouver aucun obstacle à son bonheur, fut extrêmement surpris : prenez garde, dit-il, de rendre par ce choix votre fille

malheureuse

malheureuse en vous livrant trop à ses desirs. Les jeunes gens sont la plupart dissipés, ils donnent dans toutes sortes d'excès & de dépenses superflues; le jeu, la chasse, les plaisirs, les femmes & la bonne chère font ordinairement toutes leurs occupations, ce qui souvent les conduit à leur ruine. J'en conviens, reprit Cilindre; je me flatte néanmoins que celui dont j'ai fait choix n'est nullement entiché de ces défauts; je le connois depuis longtems, & suis très-persuadé que vous ne pourrez vous dispenser de m'approuver lorsque vous saurez que c'est Amilcar à qui je donne la préférence. A mon fils! s'écria Ardillan en changeant de couleur. Oui, dit Cilindre, qu'y a-t-il donc là de surprenant? Trouvez-vous qu'ils soient mal assortis? Croyez-moi, mon cher Seigneur, faites de bonne grace ce sacrifice; car quoique vous soyez son aîné, il faut cependant lui céder le pas sur cet article; laissons, vous & moi, à nos enfans le soin de faire briller le flambeau de l'hymen, ce n'est qu'à la jeunesse qu'il convient de l'allumer. Ardillan ne parut pas d'abord goûter ce précepte; mais on assure qu'il vient de consentir au bonheur de ces deux amans, & qu'il ne s'est rendu dans son château que pour en ordonner les fêtes.

CHAPITRE IV.

SUITE d'Observations.

APRÈS que cette jeune dame nous eut fait le récit des aventures de Lucinde, nous reprîmes la route du château, où nous trouvâmes Cilindre & sa charmante fille qui venoient de s'y rendre. Ardillan, instruit par son coureur de leur arrivée, abandonna la chasse pour venir les recevoir; & entrant avec nous dans le sallon, il nous présenta au père & à la fille, ajoutant qu'il espéroit dans peu voir son fils possesseur de ce trésor: il est vrai dit-il, en jetant sur Lucinde un regard animé, que j'ai été assez téméraire pour le lui disputer; mais le choix de cette belle enfant m'a enfin rendu sage; tous mes desirs se bornent à présent au seul plaisir de pouvoir la nommer ma fille, & je me flatte, poursuivit-il, que vous voudrez bien honorer de votre présence les fêtes que je fais préparer pour célébrer leurs noces. Monime s'en défendit sur le peu de tems que nous avions à rester dans cette province.

Nous partîmes dès le lendemain pour rejoindre Zachiel, à qui nous rendîmes compte de notre voyage. Monime, après lui avoir raconté l'histoire

de Lucinde, vanta beaucoup les charmes de cette jeune personne, & la probité & la bonne mine d'Amilcar ; elle trouva que rien n'étoit si bien assorti que ce mariage : ces heureux amans, dit-elle, vont enfin jouir en liberté du plaisir d'aimer & de celui d'être aimés, de ce mélange de tendresse, de ce retour d'estime que les gens sensés devroient toujours rechercher dans leurs mariages. Il est vrai, belle Monime, dit Zachiel, mais des liens si doux ne peuvent être fondés que sur la vertu, & malheureusement la plupart des Joviniens n'emploient dans leur union que le déguisement; on diroit qu'ils ne sont d'accord que pour mieux se tromper : l'enjouement, les complaisances, les assiduités, les soins, le faste & la dépense, ne sont employés que pour cacher la bisarrerie de leur caractère, l'inégalité de leur humeur & le mauvais état de leurs affaires. Rien n'est si rare que de trouver chez eux deux cœurs liés par l'estime la plus parfaite, la confiance la plus sincère, le respect & la tendresse la plus délicate, & cette ardeur mutuelle de s'obliger & de se prévenir ; tout devroit concourir dans ces engagemens à la bonne intelligence que les adversités ne peuvent jamais altérer, & qui devient même un lien de plus à ceux qui sont unis de la sorte, comme si c'étoit un nouveau devoir qui dût achever de n'en faire qu'une seule personne.

Mais les jeunes gens font ici trophée de la

licence de leur conduite ; ils étalent leurs vices avec ostentation, & tirent vanité de leur deshonneur. La plupart se livrent à la volupté, moins pour jouir des plaisirs que pour avoir lieu de se flétrir eux-mêmes, en se glorifiant de la bassesse de leurs sentimens. Nés dans la source impure du crime, nourris avec ce qu'il y a de plus contagieux, livrés entièrement à leurs goûts, la vertu ne leur paroît plus qu'un être chimérique, ils ne reconnoissent que le mal ; c'est-là ce qui les use avant le tems, & ce qui abrège leurs jours.

Nous arrivâmes dans une grande ville, dont les rues étoient remplies d'une multitude infinie de peuple. Monime demanda à Zachiel ce que signifioit ce grand concours de monde. C'est, dit le génie, pour voir la cérémonie d'un convoi qui se doit faire à minuit. C'est donc quelque chose de bien extraordinaire, lui dis-je ? Non, dit Zachiel, rien n'est si ordinaire que de voir mourir, la nature y assujettit tous les hommes ; mais rien n'est si singulier que les cérémonies qu'on emploie chez les Joviniens pour leurs enterremens ; ici il n'est permis qu'à des bourgeois de faire enterrer leurs parens aussi-tôt qu'ils sont morts, sans les partager, & il est de la grandeur d'un seigneur d'être gardé tout au moins sept ou huit jours : il faut pour cela qu'il soit embaumé ; on l'étend sur une table, on lui arrache les entrailles qu'on met dans un baril

de plomb pour être conduites dans un endroit; le cœur eſt mis dans une boîte d'or pour être porté dans un autre, & le corps a ſa ſépulture ſéparée dans un troiſième lieu; ces trois inhumations ſe font toujours la nuit; il ſeroit trop humiliant pour l'humanité d'enterrer un mort de qualité en plein jour. Comment imaginer que les ames des grands, qui doivent aſſurément être privilégiées, puiſſent ſe ſauver ignoblement avec la foule des ſimples fidelles? Leur gloire exige qu'on réſerve pour eux des cérémonies extraordinaires; ainſi l'éclat des torches multipliées à l'infini eſt plus brillant dans l'obſcurité de la nuit, ce qui rend la pompe funèbre plus magnifique & plus belle. Tout dans la maiſon, juſqu'aux chevaux & aux équipages, doit porter le deuil du défunt. Je ne ſais s'il y en a un fort grand dans le cœur, en tous cas il ne dure pas long-tems; c'eſt le monde où l'on eſt le plus aiſément conſolé; & quoique les appartemens ſoient tendus de noir, toutes les voitures drapées, on y porte néanmoins un deuil enjoué & galant; ce deuil n'eſt qu'une bienſéance d'uſage, parce qu'il ſeroit honteux de ne pas pleurer ceux à qui la nature les a joints par le ſang; c'eſt pourquoi ils copient les dehors d'une vraie douleur; mais cette douleur hypocrite n'eſt que pour ſatisfaire à l'uſage. Un père à qui la mort enlève un fils unique tendrement aimé, eſt obligé de renfermer ſon cha-

grin, il n'ose en porter un deuil public : mais un mari qui perd une femme dont il étoit l'ennemi & le persécuteur, doit affecter pendant long-tems tout l'extérieur lugubre d'une douleur qu'il ne ressent pas. Il est encore de la dignité d'un grand seigneur d'ordonner par un testament la construction de quelque nouvelle chapelle, soit dans le temple de Junon ou dans celui de Jupiter, & cela parce qu'on doit donner en mourant une partie des biens dont on ne peut plus jouir ; alors on lui dresse un tombeau magnifique ; des épitaphes en beau style en ornent les quatre faces, ce qui coûte des sommes immenses qui seroient bien mieux employées à payer des créanciers qu'à élever un superbe mausolée à un débiteur insensible. Enfin rien ne manque à ces pompes funèbres, que la douleur à ceux qui y assistent. On se ressouvient cependant encore deux ou trois mois après de ce pauvre mort, parce que l'usage veut qu'on invite solemnellement toutes ses connoissances à venir entendre un orateur gagé pour prononcer un éloge qui est communément un tissu de contre-vérités, qui ne sert qu'à faire admirer l'éloquence de l'orateur, à qui il suffit d'avoir peint les vertus d'un héros en y ajoutant le nom du défunt.

Les différentes provinces que nous venions de traverser, ne m'avoient encore offert que très-peu d'exemples qui pussent me mettre au fait des usages

des Joviniens, car, malgré ce que j'ai dit de ces châteaux ſi magnifiquement bâtis, & de ces dehors ſi ſoigneuſement entretenus, que nous trouvâmes ſur notre route, les ſeigneurs à qui ils appartiennent n'y paroiſſent preſque jamais. Un grand Seigneur ne ſe retire point dans ſes terres qu'il ne ſoit diſgracié, quelqu'agrément que la nature & l'art y aient réuni; il s'y déplait, il y deſsèche d'ennui, enfin il ne vit plus, à peine végète-t-il, & bientôt la mort vient le délivrer de cet état d'humiliation.

Nous prîmes notre route vers la capitale de l'Empire. Après quelques journées de marche, nous entrâmes dans de belles avenues qui formoient un berceau délicieux & à perte de vue. Monime trouva ce lieu ſi agréable, qu'elle voulut deſcendre de carroſſe pour ſe promener ſur une pelouſe qu'on auroit priſe pour un tapis d'émeraudes. A peine eûmes-nous fait une vingtaine de pas que nous apperçumes un homme qui ſe promenoit ſeul en rêvant profondément, malgré un teint jaune & livide, un air triſte & languiſſant, ſa phyſionomie annonçoit de la nobleſſe & quelque choſe d'intéreſſant. Je ſuis ſurpris, dis-je, à Zachiel qu'on laiſſe ainſi ce ſeigneur livré à lui-même dans ſa convaleſcence, car il me paroît qu'il vient d'eſſuyer une grande maladie dont il n'eſt pas encore entièment rétabli ; cet air de grandeur qu'on remarque dans toute ſa perſonne me fait croire qu'il devroit

avoir une cour, ou du moins quelques amis qui cherchent à l'amuſer : la diſſipation met un baume dans le ſang, qui contribue beaucoup au rétabliſſement de la ſanté; ſans doute qu'il n'a quitté la Cour que pour venir ici ſe fortifier.

Vous vous trompez, dit Zachiel, ce qui cauſe l'abattement de ce ſeigneur, ne vient que de l'ordre qu'il a reçu de s'éloigner de la cour. Il eſt vrai que c'eſt une furieuſe maladie pour un courtiſan, d'être forcé de vivre dans ſes terres. Par quelle raiſon, demandai-je, l'a-t-on exilé ? C'eſt, dit le génie, parce qu'il n'a point eu aſſez d'adreſſe pour ſe maintenir dans la faveur, parce que ſon intrigue n'a pas été ſupérieure à celle de ſes ennemis, parce qu'il n'a pu abattre lui-même ceux qui l'ont perdu, parce qu'il s'eſt fait des ennemis de ceux qu'il a le plus obligés; ce ſont là ſes crimes.

Ce ſeigneur, pourſuivit le génie, eſt naturellement bon, il eſt né obligeant, il a l'ame pure, les mœurs & la conduite d'un parfait honnête homme; je ſais qu'il n'eſt tombé dans la diſgrace du prince, que faute d'avoir cette ardente méchanceté par laquelle on vient à bout de perdre ſes ennemis ; c'eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit d'un courtiſan. Chez les Joviniens chacun n'eſt occupé que de ſon élévation & de ſa fortune; c'eſt ce qui produit d'illuſtres trompeurs. La mauvaiſe réputation leur eſt indifférente, l'injuſtice les touche peu, l'amour

des grandeurs s'empare ſeul de leurs deſirs ; cependant cette avidité qu'ils ont de parvenir à des poſtes éminens les tourmente toute leur vie, & il arrive ſouvent que celui qui, à force de brigues obtient quelques grandes dignités, eſt dans de perpétuelles inquiétudes d'apprendre ſa chûte à ſon réveil.

Il me paroît, dit Monime, que ce ſeigneur ne devroit guère regretter un poſte qui le mettoit dans des angoiſſes continuelles ; il devroit au contraire bénir le ciel, qui, en le délivrant de tant d'embarras, le met encore à portée de vivre tranquillement. Je ſuis sûr, belle Monime, dit le génie, que ce courtiſan ne regrette que trop la place qu'il vient de perdre ; ce n'eſt pas que ſon cœur y ait fait naufrage : non, il y a conſervé ſa bonté & ſa généroſité ; mais l'habitude des honneurs lui a gâté l'eſprit ; il regrette ce fracas dans lequel il vivoit, il regrette ces mouvemens que tout le monde ſe donnoit pour parvenir juſqu'à lui quand il avoit l'oreille de ſon maître ; ces flatteurs dont il ſe moquoit dans le tems de ſon élévation, & qui regardoient comme un bonheur de ſe le rendre favorable, lui manquent ; il ne voit plus ces airs timides & rampans qui divertiſſoient ſa vanité, il n'eſt plus à portée de faire la deſtinée de perſonne, ſes faux amis n'ont plus d'intérêt à le ménager ; il ſoupire après cette place qu'il oc-

cupoit dans l'eſprit des autres, après ce reſpect craintif qu'il ſe plaiſoit à inſpirer, après cet encens dont on tâchoit de l'enivrer, quoiqu'il employât, pour le diſſiper, les procédés les plus obligeans; il ſoupire enfin après mille fantômes pareils, ſans leſquels il ne peut plus vivre, parce qu'ils ſont devenus la nourriture néceſſaire d'un eſprit empoiſonné par le pernicieux venin de l'ambition.

Quoi que vous puiſſiez dire, reprit Monime, je me ſens touchée des peines de ce ſeigneur; ſon accablement me pénètre juſqu'au fond du cœur; par égard pour ſes rares qualités, accordez-moi, je vous ſupplie, la grace de le guérir de ſon ambition, puiſque c'eſt le ſeul défaut que vous reconnoiſſez en lui. Vous le pouvez, mon cher Zachiel, faites, je vous en conjure, diſparoître ſes chagrins faites qu'il en oublie les cauſes ou qu'il les mépriſe; faites enfin que ſa vertu ſerve à le conſoler des injuſtices qu'il a reçues du ſort, & qu'il renonce à toutes ces idées de grandeur & d'élévation qui ſont la ſource de ſes maux; ôtez-lui ce dégoût qu'il a pour la ſolitude, afin qu'il en puiſſe goûter les douceurs; je voudrois au moins me flatter d'avoir vu chez les Joviniens un homme heureux par le ſeul ſecours de la raiſon. Je conſens, charmante Monime, dit Zachiel, de vous ſatisfaire, le tendre intérêt que vous prenez aux peines de cet illuſtre

malheureux, me donne de nouvelles preuves de la bonté de votre cœur, & je vais employer la force du raiſonnement pour le convaincre.

Nous nous avançâmes vers ce courtiſan que le génie aborda d'un air doux & majeſtueux. Leur converſation roula d'abord ſur des diſcours vagues : mais qu'un génie a de pouvoir ſur l'eſprit des hommes! il eſt toujours ſûr de les amener au point qu'il deſire. Ce ſeigneur, qu'une force ſupérieure entraînoit preſque malgré lui, oublia ſa politique ordinaire pour ſe montrer tel qu'il étoit, il ouvrit ſon cœur au génie qui liſoit dans ſon ame; que de foibleſſes ne vîmes-nous pas! que les hommes ſont petits! qu'ils ſont à plaindre!

Ce courtiſan, l'eſprit encore tout plein de ſa diſgrace, raconta à Zachiel toutes ſes infortunes; il ſe plaignit amèrement des trahiſons & des injuſtes menées qu'on avoit employées pour le perdre, dont il devenoit la malheureuſe victime. Zachiel, pour le conſoler, ſe prêta d'abord à ſa foibleſſe & parut entrer dans toutes ſes raiſons; mais il les combattit enſuite avec cet eſprit qui plaît, qui entraîne inſenſiblement & qui touche ſi bien le cœur lors même qu'il ſemble ne parler qu'à l'eſprit & à la raiſon. Il ajouta que l'innocence & la pureté de ſes intentions devoient le raſſurer ſur l'avenir; que le prince les reconnoîtroit un jour, & le vengeroit de ceux qui avoient oſé le noircir dans ſon

eſprit en conjurant ſa perte; qu'il devoit actuellement regarder ſa diſgrace comme un chemin qui alloit le conduire à la perfection; qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour s'affranchir du joug des paſſions qui dominent les hommes vulgaires; qu'avec un peu d'effort ſur lui-même, il ſe rendroit maître de ſes penchans; qu'enſuite exempt de foibleſſe, il jouiroit d'un ſort, qui ſans doute devroit être envié de tous les mortels.

Ce ſeigneur, pénétré juſqu'au fond du cœur des raiſons que le génie venoit d'employer pour le conſoler, en fut d'abord ſoulagé; ſes diſcours reſſembloient à une étoile courante qui perce la nuit & laiſſe après elle un ſillon de lumière pour montrer aux matelots le point de leur bouſſole, afin qu'ils puiſſent ſe mettre en garde contre les vents impétueux qui pourroient briſer leurs vaiſſeaux ſur la pointe de quelques rochers; telle fut, dis-je, la vive impreſſion que firent dans l'ame de ce courtiſan les inſinuations du génie.

Je rends grace à la fortune, dit ce ſeigneur, de s'être ſervie de la malice de mes ennemis pour m'éclairer ſur la nature du bien & du mal; ſans leurs trahiſons & leur perfidie, je n'aurois peut-être jamais eu le bonheur de vous rencontrer, & ce n'eſt que par vous que j'apprends que l'adverſité miſe à profit, épure le cœur & le ſoumet à la raiſon; j'avoue que d'abord je n'ai pas regardé mon

exil avec indifférence, je ne l'ai même foutenu qu'avec beaucoup de peine; fenfible à l'affront que j'ai reçu, une affreufe mélancolie, en me féparant de la cour & me privant en même tems de toute fociété, avoit, pour ainfi dire, engourdi toutes les facultés de mon ame; mon amour propre, trop humilié par cette chûte, ne me laiffoit aucune liberté de réfléchir fur moi-même. Vous venez tout à coup de deffiller mes yeux, en me faifant fentir le prix de la vertu, le danger des honneurs & la fottife des préjugés dans lefquels je vivois; que de graces ne dois-je pas vous rendre pour tant de bienfaits!

Cependant, dit Zachiel, vous aviez plus d'un motif de confolation; vous favez que les hommes ne font pas toujours les mêmes, ce feroit faire trop d'honneur à la nature humaine que de lui donner l'uniformité, ainfi ceux qui vous regardent aujourd'hui avec indifférence ou mépris, rechercheront peut-être dès demain, par quelque mouvement extraordinaire, les occafions de vous fervir. Ces hommes changeans font toujours remplis de mauvaifes qualités, c'eft pourquoi il faut en tirer ce qu'on peut : il eft des infinuations honnêtes dont les moins artificieux peuvent ufer fans fcrupule; il y a des complaifances auffi éloignées de l'adulation que de la rudeffe.

Ce Seigneur nous engagea de fi bonne grace de

paſſer quelque tems chez lui pour l'aider à ſe fortifier dans les heureuſes diſpoſitions que le génie venoit de lui inſpirer, que nous ne pûmes nous refuſer à ſes inſtances ; & le tems que nous y demeurâmes fut employé ſi utilement pour ce Seigneur, qu'il aſſura le génie, lorſque nous le quittâmes, qu'il ſe trouvoit ſi parfaitement guéri de tout ce fatras de grandeur & d'élévation qui avoit troublé ſon repos pendant ſi long-tems, que telle propoſition qu'on lui pût faire, il ne changeroit pas l'état de tranquillité où il ſe trouvoit pour la première dignité de l'empire.

Pendant notre route le génie profita de l'exemple de ce courtiſan diſgracié, pour nous donner de nouvelles inſtructions ſur le caractère des courtiſans, ſur leur jalouſie, leurs intrigues. Vous ne verrez, nous dit-il, chez les Joviniens que perfidies & artifices. C'eſt dans ce monde qu'on voit la flatterie toujours rampante au pied du trône, renverſer la vertu, l'innocence & la vérité, ſitôt qu'elles oſent ſe préſenter ; vous y verrez l'envie ſe parer du nom d'émulation ou d'amour propre bien entendu ; vous y verrez l'orgueil prendre celui de noble fierté ; l'oſtentation, celui de magnificence, & l'avarice ſous celui d'économie ; vous verrez enfin par-tout les vices uſurper les dehors, les titres & le prix des vertus ; la probité, l'honneur & l'innocence ignorés, avilis

& persécutés. Les courtisans ne composent qu'un mélange de bassesses, de ridicules & d'impertinences ; peu sincères entr'eux, ils ne cherchent qu'à se trahir ; la plupart ne voient qu'au travers du voile de leurs passions ; ils regardent les évènemens comme dans un miroir trompeur qui défigure les objets qu'il représente, & laisse toujours la vérité pour courir après le fantôme que forgent dans leur imagination des desseins ambitieux, & ils prennent pour des réalités leurs chimériques espérances.

Arrivés enfin dans la capitale de l'empire, je commençois à m'instruire : mais où je connus à fond les Joviniens, c'est à la Cour. Nous fûmes long-tems sans y paroître. Cette capitale qui est une des plus belles villes & des plus riches de toute la planète est aussi le rendez-vous de tout l'empire. Cette ville si grande, si riche, si variée, présentoit tous les jours à notre curiosité tant de nouveaux objets, que charmés de tout ce que nous y voyions, je ne pouvois m'imaginer qu'il pût y avoir encore quelque chose qui fût digne de notre attention ; la Cour me détrompa agréablement.



CHAPITRE V.

DESCRIPTION du Palais de l'Empereur.

L'EMPEREUR fait ſa réſidence dans le palais du Goût. Ce palais ſurpaſſe en beauté & en magnificence tout ce qu'on peut imaginer de plus merveilleux; de grandes & belles avenues conduiſent à la premiere cour qui eſt fermée d'une grille au milieu de laquelle eſt un ſoleil d'or dont les rayons ſervent de barreaux aux portes; trois ordres de colonnades enrichiſſent les dehors de ce palais; la première colonnade eſt de bronze, la ſeconde eſt de porphire & la troiſième eſt de jaſpe tranſparent, ce qui forme le plus beau coup-d'œil du monde.

Les murs du palais ſont d'un marbre auſſi blanc que l'albâtre. L'ordre Ionique & le ſuperbe Corinthien ont été employés pour élever juſqu'aux nues ce pompeux édifice, où l'on voit que l'architecte & le ſculpteur, tous deux excellens dans leur art, ont mis toute leur gloire à réunir leurs talens afin de rendre cet édifice un des plus parfaits de l'univers. Les frontiſpices ſont ornés de pluſieurs figures en haut-relief qui repréſentent cent beautés que nous

nous vante l'hiſtoire de la fable ; toutes paroiſſent ſur ce marbre avec un point d'optique ſi parfait, que chacune d'elles y exprime l'endroit le plus intéreſſant de ſa vie.

Du côté des colonnades ſont repréſentées les différentes amours de Jupiter ; à droite, Marc Antoine oublie auprès de la reine d'Egypte le ſoin de l'empire des Romains ; plus loin, l'enchantereſſe Armide regarde d'un air menaçant Renaud qui fuit avec le chevalier Danois ; ici Artémiſe montre à Clélie l'urne fatale qui renferme les cendres de ſon illuſtre époux ; ſur la gauche, on voit Hélene, cette belle qui fit tant de mal aux Troyens pour avoir favoriſé le berger Pâris ; on voit cette pomme que la diſcorde avoit cueillie au jardin des Heſpérides, que le berger préſente à Venus ; la ſatisfaction de la déeſſe eſt peinte ſur ſon viſage, & ſon air riant ſemble annoncer à ce roi berger la protection qu'elle lui accorde ; on voit à côté Junon & Minerve qui, quoique déeſſes très-ſages, montrent néanmoins par un air courroucé qu'elles n'ont pu ſe garantir du funeſte poiſon de la jalouſie, ce qui fait que chacune de ces déeſſes prend parti dans la guerre de Troyes, afin de ſignaler ſa vengeance. Du même côté on voit Enone : cette Nymphe qui demeuroit ordinairement ſur le mont Ida, avoit épouſé le fils de Priam lorſqu'il n'étoit que ſimple berger ; on a ſi bien repré-

ſenté la douleur d'Enone, qu'elle ſemble ſe plaindre aux Néréides de l'inconſtance & de la légèreté de Pâris qui la quitte pour Hélene que Théſée avoit déjà enlevée; Caſſandre, ſœur de Pâris, paroît dans l'enfoncement, les cheveux épars, & agitée d'un eſprit de prophétie, annonce les malheurs qui doivent déſoler les Troyens.

Sur la droite on voit Ariane, fille de Minos & petite-fille du Soleil, par ſa mère Paſiphaé; cette princeſſe exilée de l'île de Créte ſa patrie, après qu'elle eut trahi le roi ſon père pour l'amour qu'elle portoit à Théſée, en lui donnant un fil afin qu'il pût ſe tirer du labyrinthe qui renfermoit le Minotaure, ſe voit abandonnée de ce prince dans une île déſerte, où elle gémit long-tems de ſa perfidie; mais Bacchus, attiré peut-être par ſes plaintes, en devint amoureux: on voit les noces de ce dieu célébrées par des Bacchantes, & Ariane enlevée au ciel, où elle forme une couronne d'étoiles.

Déjanire, femme d'Hercule eſt d'un autre côté. On ſait qu'Hercule, fils de Jupiter, après avoir rempli les douze travaux qui lui avoient été impoſés par Euriſté, miniſtre de Junon, ſe laiſſa ſéduire par les charmes d'Omphale, & changea avec elle la maſſue dont il avoit défait tant de monſtres, en une quenouille, & la peau du lion qu'il avoit vaincu, pour la ceinture de cette jeune fille.

Déjanire n'écoutant que ſa jalouſie, ſe laiſſa ſéduire par les inſinuations du centaure Neſus : qui ſe voyant près d'expirer d'un coup de flèche qu'il avoit reçu, l'aſſura que ſon ſang avoit la vertu de rallumer les premiers feux, c'eſt pourquoi Déjanire envoya à Hercule une veſte teinte du ſang de ce Centaure; mais apprenant que cette veſte eſt empoiſonnée, ſa fureur la porte à ſe précipiter du haut d'un rocher dans la mer.

Didon, reine de Carthage, eſt repréſentée un poignard à la main, pouſſée par le déſeſpoir de s'être laiſſée ſéduire par les promeſſes du perfide Enée, dont on voit le vaiſſeau qui paroît s'éloigner à pleines voiles. Hepſipile paroît reprocher à Jaſon ſon mari, de l'avoir quittée pour Médée; cette magicienne employa ſon art pour aider Jaſon lorſqu'il vint avec les autres Argonautes à la conquête de la toiſon d'or, ce qui fit qu'il ſurmonta ſans peine tous les dangers qui lui étoient préparés; il dompta les taureaux conſacrés à Mars, tua le dragon, gardien de la toiſon, & emporta ce riche butin en Theſſalie, emmenant avec lui Médée qu'il abandonna enſuite pour Créuſe: mais Médée, pour ſe venger, le fit brûler dans ſon palais avec ſa nouvelle épouſe. On voit auſſi les amours de Cérès avec Jaſion; cette déeſſe qui préſide à la moiſſon s'étoit retirée au fond des bois, ſes cheveux n'étoient point

ornés de bouquets d'épis; ſon cœur combattu par l'amour, n'étoit occupé que de la perte qu'elle avoit faite de Jaſion que Jupiter fit mourir par jalouſie: on dit que de ſes amours naquit Plutus qui préſide aux richeſſes.

L'autre face repréſente la déeſſe Venus qu'on voit aſſiſe au fond d'un bois éloigné de Cythère; la déeſſe vient de quitter Paphos pour pleurer Adonis à qui un monſtre cruel vient d'arracher la vie; les Graces en habit de deuil ſont aſſiſes auprès d'elle; les ris, les jeux & les amours, effrayés de ſon déſeſpoir, s'envolent à Paphos en répandre la nouvelle.

On ne peut enfin répandre les ornemens avec plus d'élégance & de profuſion; toutes les parties de ce ſuperbe édifice en ſont admirablement bien travaillées, & l'on y a joint tout ce que le génie, le goût & l'art peuvent inventer de plus parfait; on peut dire qu'il renferme les chefs-d'œuvres de tous les arts. Je n'entreprendrai point de décrire la magnificence & la richeſſe de tous les meubles, les tableaux, les glaces, les buſtes, les vaſes précieux autant par leur matière que par la perfection de leur ciſelure, & mille autres raretés qui ornent les appartemens de l'empereur, & compoſent un amas d'objets qui plaiſent & ébblouiſſent la vue. Monime & moi, ſaiſis de raviſſement & d'extaſe, demeurâmes quelques inſtans immo-

biles, en ſorte qu'on auroit pu nous prendre pour deux nouvelles ſtatues qu'on venoit de poſer; je ne parlerai point non plus de la beauté du parc ni de la diverſité d'ornemens qui embelliſſent les jardins où l'hiſtoire de la fable eſt repréſentée au milieu de grands baſſins ou de belles nappes d'eau qui ſont répandues dans tous les endroits de ces jardins. Nous parcourions d'un œil rapide les beautés de ce ſéjour enchanté; nous admirions le criſtal & le murmure des eaux, dont pluſieurs s'élançoient dans les airs en forme de gerbe & retomboient en pluie, d'autres deſcendoient en caſcades ou fuyoient dans la plaine; d'un autre côté la fraîcheur des boſquets, la ſymétrie des parterres, les détours embarraſſés des labyrintes, le mélange agréable des fleurs, tous ces objets fixèrent long-tems notre attention; on diroit que les habiles artiſtes qui les ont enrichis par des chefs-d'œuvres toujours renouvelés aient encore joint à leur art le ſecret d'enchaîner les rivières, & qu'enchériſſant ſur la nature ils les forcent de s'élancer juſqu'aux nues, en jailliſſant en l'air des millions de flèches brillantes & liquides pouſſées par des dieux marins ou par des nayades; d'autre côté on les fait encore ſe précipiter dans mille & mille endroits marqués par l'artiſte.



CHAPITRE VI.

Leur Réception à la Cour.

LA nuit commençoit à déployer ſes voiles, lorſque Zachiel nous préſenta à Caſſiel qui eſt un des premiers capitaines de la garde de l'empereur. Ce génie, car c'en étoit un, fut charmé de revoir Zachiel & nous fit beaucoup d'accueil ; mais il s'excuſa de ne pouvoir reſter plus long-tems avec nous, parce que c'étoit ſon heure de ſervice.

Il eſt d'uſage dans cette Cour que chaque capitaine ne peut ſe diſpenſer, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de faire ſa ronde autour du palais, afin d'examiner ſi la garde ſe maintient exactement dans ſes poſtes ; or comme c'étoit l'heure de ſon ſervice, & qu'il eſt rigide obſervateur des devoirs de ſa charge, il nous remit au premier gentilhomme de l'empereur & ſon grand maréchal des logis, qui nous conduiſit dans un ſuperbe appartement. Ce gentilhomme apprit à Zachiel qu'il étoit arrivé de grandes révolutions dans cet empire depuis que le génie Samaël qui en eſt le protecteur, s'en étoit abſenté ; chacun, pourſuivit-il, cherche ici les honneurs & les richeſſes, ſans apporter aucun ſoin pour les mériter ; mais votre

présence pourra nous apporter quelques heureux changemens utiles à tout l'état. Il nous quitta ensuite pour rendre compte à son maître de l'arrivée du génie.

Le lendemain dès que l'empereur fut éveillé, Zachiel fut introduit à son petit lever; il eut avec ce monarque une conversation très-longue sur les affaires de son état. Le génie parla ensuite de nous, apprit à l'empereur la protection qu'il nous avoit accordée, les différens voyages qu'il nous avoit fait faire & les vues qu'il formoit sur notre établissement. Cette nouveauté excita la curiosité de ce prince qui avoit peine à comprendre comment nous avions pu franchir les espaces immenses qui séparent tant de mondes. Ce secret que le génie ne confia qu'à lui seul, le détermina à nous donner dès le lendemain une audience publique, voulant, par cette faveur, montrer au génie la joie qu'il avoit de le revoir, en nous faisant participer aux honneurs qu'il dispense sur tous ceux qui ont l'avantage d'être admis à sa cour.

Le génie fit prendre à Monime le même nom & les mêmes qualités qu'il lui avoit donnés chez les Idaliens, parce que, pour paroître avec éclat dans toutes les cours, il faut nécessairement avoir un nom qui vous y distingue. Sa maison fut bientôt faite; les mêmes gnomes furent appelés pour

orner sa suite & pour la servir, & le jour suivant nous fûmes présentés à leurs augustes majestés, qui étoient sur un trône d'or enrichi de diamans : ce trône élevé de six marches étoit au bout d'une grande galerie bordée des deux côtés de plusieurs gradins en amphithéâtre, où l'on avoit placé, du côté de l'empereur, tous les seigneurs de la cour, & de celui de l'impératrice, toutes les dames, ce qui formoit un coup-d'œil admirable, car rien n'est plus riche & plus magnifique que cette cour.

L'empereur fut surpris de la beauté de Monime; il est certain que, malgré l'éclat & le brillant de tout ce qui l'entouroit, elle parut comme un nouvel astre; le génie lui avoit prodigué tout ce qui peut rendre une personne accomplie. Zachiel s'avançant au milieu de nous, nous présenta à l'empereur : je viens, lui dit-il, seigneur, mettre sous la protection de votre auguste majesté ces deux jeunes étrangers qui ont acquis par leur application à l'étude des sciences, aux mœurs & aux coutumes des différentes nations qui remplissent l'univers, l'honneur d'être présentés à votre cour, & de participer aux bienfaits dont vous êtes le dispensateur. Cette jeune princesse, ajouta le génie en montrant Monime se nomme Thaymuras, elle est souveraine d'une contrée de la terre, qui est un monde fort éloigné de celui-ci, & que vos astronomes ne regardent que comme un point dans l'univers. Ce jeune sei-

gneur eſt ſon parent : élevés l'un & l'autre par mes ſoins, je les ai jugés dignes d'être admis aux grandeurs & aux autres dons qu'on ne peut acquérir que par votre bienveillance.

Je vous ai toujours regardé dit l'empereur, comme un génie bienfaiſant; c'eſt m'en donner une preuve ſignalée que de me procurer l'avantage de recevoir à ma cour, une princeſſe qui en va faire tout l'ornement; mais, madame, ajouta ce monarque, comment avez-vous pu vous déterminer d'entreprendre des voyages auſſi longs & auſſi fatigans? Seigneur, dit Monime, votre auguſte majeſté peut aiſément ſe perſuader qu'étant conduits par un génie du premier ordre, nous n'avons couru aucun riſque, & que nos voyages ſe font avec tout l'agrément poſſible.

Ce monarque lui fit encore beaucoup de queſtions ſur les mœurs, les coutumes & les uſages qui s'obſervent dans notre monde, auxquelles Monime répondit avec ſageſſe & dignité. Pendant cette converſation, toutes les dames & les ſeigneurs de la cour avoient les yeux attachés ſur Monime, chacun la regardoit avec admiration, ne pouvant ſe perſuader que ce fût une mortelle. Lorſque l'audience fut finie, nous fûmes viſiter tous les grands de l'empire.

Cette cour, quoiqu'un peu plus ſérieuſe que

celle des Vénuciens, n'en eſt pas moins amuſante ; l'amour y préſide, ſes temples y ſont au moins auſſi fréquentés que dans l'empire de Venus ; mais tout s'y paſſe avec beaucoup plus de décence : il eſt vrai que l'étiquette eſt un peu gênante, c'eſt un cérémonial continuel, toutes les heures y ſont marquées ; & quoique nous fuſſions étrangers, nous fûmes néanmoins obligés de nous conformer aux uſages.

Quelques jours après notre audience, Zachiel m'introduiſit au petit lever de l'empereur : ce monarque me reçut avec bonté, me demanda quelles étoient les obſervations que j'avois faites ſur les différens mondes que je venois de viſiter ? quels étoient leurs gouvernemens, leurs loix, leurs coutumes, le génie des grands & des miniſtres, l'étendue de leurs lumières & les talens qu'il faut avoir dans ces cours pour parvenir aux plus hautes dignités ? Ne craignez pas de me dire librement vos réflexions, ajouta le prince.

Je dois obéir aux ordres de votre auguſte majeſté, répondis-je. J'ai remarqué, ſeigneur, dans les différens mondes que nous avons parcourus, que la plupart des hommes, avec peu de mérite, aidés ſeulement du haſard & de la fortune, ne laiſſent pas d'acquérir de la gloire, de faire de grandes actions ſans en être plus grands eux-

mêmes ; la vertu & le vrai mérite restent souvent dans l'oubli : il y a des gens d'un esprit très-borné qui se font néanmoins distinguer ; on en voit de braves, mais dont les autres qualités ne répondent point à leur valeur ; de grands capitaines, mais de petits génies ; d'autres qui ont l'esprit élevé, & qu'on regarde comme de bonnes têtes, mais dont l'ame est basse & le cœur mauvais. J'ai vu, seigneur, beaucoup de personnes dont l'esprit & le mérite n'a pas le bonheur de plaire, qui, avec tous les talens qu'ils ont reçus de la nature, n'ont pu y joindre celui de se faire aimer. On en voit d'autres qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obscurcit & anéantit, parce qu'il n'y a que les emplois & les dignités qui les font valoir, & qui, dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étoient ; c'est que dans la plupart de tous ces mondes, les personnes d'un vrai mérite, ne sont point employées dans le ministère, & qu'on ne confie les plus grands intérêts qu'à des gens qui n'ont pas même pour eux l'esprit de conduite, si nécessaire au bien de l'état. Cette méthode, il est vrai, paroît bien inconséquente ; mais lorsqu'on réfléchit sur le génie de ces nations, dont le feu, l'inconstance, la légereté & l'esprit d'intrigue sont à-la-fois les moteurs de toutes leurs actions, on n'est plus surpris d'une pareille conduite ; d'ailleurs, la plupart se font

illusion & laissent à leur présomption l'art de dissimuler leur incapacité. Mais, seigneur, je me suis peut-être un peu trop étendu, & je crains d'avoir fatigué votre attention.

Non, dit l'empereur, je suis très-satisfait de vos réflexions, & je vois avec plaisir que vos voyages ne vous seront point infructueux : il est certain que guidé par les lumières du génie, & en écoutant ses conseils, il ne sera pas difficile de réunir en vous tous les talens qu'il faut pour bien gouverner, parce que les défauts que vous avez remarqués dans les hommes, doivent être sans cesse présens à votre esprit, pour vous empêcher de tomber dans les mêmes fautes; il est vrai, seigneur, repris-je, que l'on connoît mieux les autres qu'on ne se connoît soi-même; les défauts d'autrui nous blessent bien plus que les nôtres; la familiarité que nous avons avec nos passions, nous les déguise; rien ne nous est nouveau en nous-mêmes, parce qu'il se forme, pour ainsi dire, une espèce d'habitude entre notre raison & nos foiblesses, qui les fait subsister ensemble : il n'en est pas de même de celles que nous découvrons chez les autres; cette raison dont nous voulons nous parer, les examine, les poursuit & les condamne, tandis qu'elle se permet mille désordres qu'elle n'a pas la force de corriger. Il est aisé, dit l'empereur, de reconnoître par vos réflexions que vous avez très-bien profité des pré-

ceptes de Zachiel, c'eſt pourquoi vous ſaurez mieux que perſonne mettre un frein à vos paſſions. Une profonde révérence fut ma réponſe. Ce monarque cauſa encore long-tems avec le génie; je ne pouvois me laſſer d'admirer ſa bonté & ſa familiarité.

Lorſque nous eûmes quitté l'empereur, je marquai à Zachiel la ſenſibilité que j'avois d'une ſi agréable réception : je ſais, dis-je, que ce n'eſt qu'en votre faveur que ce prince m'a comblé de tant de marques de bienveillance : mais cela ne diminue rien de ma vive reconnoiſſance, j'en ſuis ſi pénétré que je verſerois tout mon ſang pour ſon ſervice. Plus vous connoîtrez ce monarque, dit le génie, plus vous l'aimerez. Si les princes ſavoient combien ils gagnent de cœurs lorſqu'ils veulent bien ſe familiariſer avec ceux qui les approchent, ils quitteroient ſouvent cette fauſſe grandeur qui paroît toujours farouche & inacceſſible. Souvenez-vous, mon cher Céton, que la véritable grandeur eſt libre, douce, familière & même populaire; elle ſe laiſſe toucher & ne perd rien à être vue de près; plus on la connoît, plus on l'admire : ſi elle ſe courbe par bonté vers ſes inférieurs, bientôt on la voit revenir ſans effort dans ſon état naturel; & ſi elle ſe relâche quelquefois de ſes avantages, elle eſt toujours en pouvoir de les reprendre & de les faire valoir; on l'approche

tout ensemble avec liberté & rétenue ; son caractère est noble & facile, elle inspire le respect & la confiance, & fait enfin que les princes paroissent beaucoup plus grands, sans néanmoins vous faire sentir que vous êtes petits : tel est le caractère du monarque qui règne sur les Joviniens.

Nous passâmes ensuite chez Monime, dont la beauté, l'esprit & les graces lui avoient déjà attiré un grand nombre d'adorateurs, mais peu dignes de toucher son cœur ; c'étoient de ces brillans étourdis qui, toujours prévenus sur leur faux mérite, se persuadoient avoir acquis le droit de maîtriser toutes les femmes qu'ils voient, & de qui les soins empressés sont autant d'offenses : jamais sensibles, jamais contens, toujours perfides, toujours ingrats, incapables de se borner à une seule conquête, qui veulent tout séduire, qui emploient pour y réussir, les détours les plus bas ; tyrans de leurs maîtresses, & plus cruels encore pour les femmes qui ont assez de courage pour leur résister, on les voit afficher également les faveurs qu'ils ont reçues, & se prévaloir encore de celles qu'on leur refuse, ce qui fait qu'il est assez difficile de se soustraire à leurs médisances ou à leurs calomnies. Ces galans petits-maîtres ne purent me donner aucune sorte d'inquiétude, & je ne fus point attaqué dans cette cour, du funeste poison de la jalousie. Comme les influences qui

dominent ce monde ne portent qu'à l'amour des grandeurs & des richeſſes, je crus n'y avoir rien à craindre pour les intérêts de mon cœur; je connoiſſois les nobles ſentimens de Monime, j'avois le plaiſir de la voir tous les jours, & ſes attentions pour moi ſembloient m'aſſurer un ſort tranquille.

Cependant l'empereur ne put voir Monime avec des yeux indifférens; toutes les perfections qui brilloient en elle, firent naître dans le cœur de ce monarque la plus vive paſſion. D'abord il voulut qu'elle logeât dans ſon palais, & répandit ſur elle comme ſur Danaé l'or & les diamans avec profuſion; tous les jours c'étoient de nouveaux préſens d'un prix ineſtimable: mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que fort peu de femmes en furent jalouſes, ſoit qu'elles craigniſſent l'humeur vindicative de l'impératrice, qui, malgré l'inconſtance & toutes les infidélités de l'empereur, s'étoit néanmoins acquis tant de crédit ſur ſon eſprit, pendant l'abſence du génie protecteur de cet empire, que rien ne ſe faiſoit que par ſes ordres; ce qui fut cauſe de bien des troubles. Cette princeſſe n'étoit pas douée des lumières néceſſaires pour régir un auſſi grand empire, & ſon amour propre ne lui permettoit pas de ſuivre les conſeils des miniſtres éclairés qui avoient travaillé ſous le génie

Samaël ; ces ministres, soit par crainte, ou par foiblesse, préférèrent l'exil à cette noble hardiesse & cet amour pour le bien de la patrie, qui devoit les encourager à faire connoître à l'empereur les désordres qu'une mauvaise administration introduisoit dans l'état.

CHAPITRE VII.

INQUIÉTUDES de Céton sur l'amour de l'Empereur pour Monime.

MONIME faisoit les délices de toute la cour ; & l'empereur venoit la voir assiduement deux ou trois fois par jour ; enchanté des lumières de son esprit, de ses talens, de la douceur de son caractère, de cette candeur & de cet air de modestie qui ne la quittoient point, son cœur exempt de toute ambition, sa conversation soutenue par les connoissances les plus étendues, tout cela charmoit ce monarque qui la voyoit tous les jours avec une nouvelle admiration. Son assiduité attira bientôt à Monime les hommages de tous les courtisans ; c'étoit à qui lui feroit sa cour ; son appartement devint le rendez-vous des beaux esprits, il étoit même du bon ton de dire qu'on sortoit de chez la princesse Thaymuras, & l'on voyoit chez elle nombre de petits maîtres

maîtres qui s'y rendoient, non-seulement pour faire leur cour à l'empereur, mais encore par vanité, afin de se donner la réputation d'être des parties du prince, & par conséquent très-bien en cour. Souvent il est arrivé que les appartemens de Monime se trouvoient remplis de quantité de personnes dont elle ne connoissoit ni la figure, ni le nom, ni la qualité.

Parmi le nombre des dames qui venoient chez Monime, j'en remarquai une qui affectoit toujours de se placer auprès de moi & de me parler d'un air mystérieux; c'étoit souvent des riens qu'elle me disoit à l'oreille, mais c'étoit avec un ton si mielleux, qu'elle sembloit vouloir ne parler qu'au cœur. J'avoue que je ne compris pas d'abord quelles étoient ses vues; peu versé dans l'art de la galanterie, d'ailleurs, très-dépourvu d'amour propre, je fus le dernier à m'appercevoir des coups d'œil agaçans qu'un petit maître n'eût pas manqué de mettre à profit. Pour moi, je le dis peut-être à ma honte, toutes ses avances furent en pure perte, mon cœur entièrement livré à la tendre amitié, j'aurois cru faire un crime de galantiser une femme pour laquelle je ne sentois rien. Je suis sûr que les personnes qui s'apperçurent des avances qu'on me faisoit, me regardèrent comme un sot; mais j'ai toujours pensé que la candeur & la bonne-foi doivent régner dans toutes nos actions.

Cependant Nardillac, c'eſt ainſi que ſe nommoit la belle, avoit un mérite diſtingué, elle étoit dans cet âge où l'art embellit; coquette avec eſprit, ſenſible avec ſolidité, tendre avec volupté, & voluptueuſe avec économie : dans cet âge où un homme qui plaît eſt ſûr d'être heureux, d'être aimé & d'être conſervé, pourvu qu'à ſon tour il puiſſe devenir aimable, amoureux & fidelle : dans cet âge enfin où mille avantages, trop peu connus des hommes, ſont néanmoins une ſource de vivacité dans les plaiſirs, de délicateſſe dans les ſoins, de reſſources dans les intervalles & de ſûreté contre les dégoûts, puiſque la volupté conſiſte à ménager ſes plaiſirs, à les goûter avec rafinement, à s'en faire des choſes les plus ſimples & à y trouver de la ſatisfaction; la tranquillité, l'aiſance, la pureté dans les mœurs, ſont ordinairement les compagnes de la volupté : une vie douce, unie, innocente & heureuſe, ne peut être que voluptueuſe; ſouvent la ſolitude, l'étude des ſciences, un petit nombre d'amis, un repas frugal, peuvent être encore ſuſceptibles de volupté; on la trouve auſſi dans l'union de deux cœurs exactement fidelles par la conformité de ſentimens; la pureté de leur ardeur, & une confiance réciproque, les fait jouir des plus doux agrémens de la volupté; enfin il eſt certain qu'elle ſe rencontre par-tout où n'eſt point la débauche. Mais je m'écarte, Nardillac en eſt cauſe;

je laisse un moment cette belle, pour retourner à Monime.

Un jour l'empereur vint passer tout l'après-midi avec Monime; comme il n'admit personne à cette conversation, je ne pus résister aux vives inquiétudes qui m'agitèrent, & j'attendis avec beaucoup d'impatience qu'il fût sorti, pour en faire part à Monime; ce n'étoit point jalousie, c'étoit un sentiment plus doux & plus délicat que je ne puis définir; il est vrai que je craignois l'amour de ce monarque, mais j'avois en même-tems trop bonne opinion de la vertu de Monime pour m'alarmer de ce long tête-à-tête, & la candeur de son ame me répondoit de sa conduite.

Lorsque le prince fut sorti j'entrai aussi-tôt dans le cabinet de Monime. Personne n'ignore, belle Thaymuras, lui dis-je en l'abordant d'un air inquiet, l'amour que l'empereur a pour vous; toute la cour admire à présent le changement de son humeur & paroît surprise de sa constance; pour moi qui rends à votre mérite & à vos charmes toute la justice qui leur est due, je n'en suis point étonné; je sais que le ciel vous a fait naître pour assujettir tous les cœurs, sans doute que ce monarque ne vous a entretenue si long-tems seule aujourd'hui que pour vous déclarer la passion qu'il ressent pour vous. Je ne pus m'empêcher de soupirer; j'aurois voulu cacher l'émotion qui m'agi-

roit malgré moi. Monime s'en apperçut ; me regarda, me tendit la main & soupira aussi.

J'avoue, mon cher milord, dit Monime, que les marques de bienveillance que je reçois tous les jours de ce prince auroient de quoi vous alarmer, si vous pouviez douter de la pureté de mes sentimens ; je crains néanmoins que vous n'imputiez à un esprit de coquetterie l'obligation indispensable où je me trouve de paroître flattée de ses assiduités & de ses galanteries : il est vrai que je ne puis plus douter de l'amour de ce monarque ; cet amour éclate par mille bienfaits & par des fêtes galantes qui se succèdent sans interruption, avec autant de magnificence, de somptuosité, que de goût dans la distribution qu'il en fait. Cependant si je croyois que la complaisance qui me force à me prêter à tous ses amusemens, pût faire naître quelques soupçons sur ma conduite, je prierois le génie de me dérober à ses poursuites. Des sentimens si nobles, si généreux & si délicats ne peuvent jamais m'inspirer aucun soupçon, repris-je ; au surplus, je n'ai sur vous que les droits que peut avoir un frère : unis par le sang & l'amitié, votre condescendance pour mes volontés ne peut être qu'un effet des tendres sentimens que la nature nous inspire, & tout ce que je puis desirer de plus avantageux pour ma satisfaction, est que vous me les conserviez. Je la

quittai après cette explication, beaucoup plus tranquille que je n'étois.

Le lendemain je me trouvai à la toilette de Monime ; que de graces touchantes l'accompagnoient ! que je la trouvai belle dans ce négligé ! parée de ses simples attraits, je crus voir en elle la charmante Euphrosine, aimable habitante du ciel & compagne de Venus. Hélas ! me dis-je intérieurement, pourquoi m'est-il défendu d'aimer ce que j'adore ?

Approchez, milord, me dit-elle avec un souris enchanteur, j'ai une furieuse querelle à vous faire sur votre peu de confiance ; je crois vous avoir donné assez de témoignage de la mienne pour être autorisée à me plaindre du mystère que vous me faites des tendres sentimens que vous avez inspirés a la belle de Nardillac ; ce n'est plus un secret, toute la cour s'apperçoit de la préférence qu'elle vous donne, convenez qu'elle est charmante & remplie d'esprit ; si vous avez assez de force pour résister à ses charmes, l'on doit regarder votre cœur comme insensible aux traits de l'amour. Un cœur qui n'est dévoué qu'à vous plaire, repris-je sur le même ton, devient insensible pour tout autre objet. Cela est très-galant, dit Monime en riant ; mais ce billet, qui ne peut être adressé qu'à vous, ne pourroit-il point vous faire changer de langage ? Peut-on, milord, sans indiscrétion,

prendre lecture de ce billet ? C'est pousser la plaisanterie un peu loin, repris-je, car je vous proteste qu'il ne m'appartient point, & que ceux que vous avez quelquefois la bonté de m'écrire me sont trop précieux pour me mettre au risque de les perdre : ainsi vous pouvez faire de celui-ci l'usage que vous jugerez à propos, je n'y prends aucun intérêt. Je suis curieuse, dit Monime, de voir ce quil contient ; elle l'ouvrit & lut ce peu de mots.

Est-il possible, Milord, que vous ne puissiez comprendre le langage des yeux ? On a un intérêt sensible de connoître l'état de votre cœur, oseroit-on se flatter que dans une cour aussi galante, aucun objet n'ait encore pu vous toucher ? Trouvez-vous demain à onze heures du matin à l'entrée du labyrinthe, c'est-là qu'on veut vous instruire d'un mystère qui ne peut être confié qu'à vous-même.

Ce billet eut de quoi me surprendre. Eh bien ! continua Monime, qui s'apperçut de mon embarras : qu'avez-vous, Milord, à répondre à de si vives attaques ? Pas un mot, repris-je, je ne sais qui m'a adressé ce billet, mais je vous jure que je n'ai nulle envie de me rendre à l'assignation. Prenez garde à ce que vous allez faire, dit Monime, vous ne connoissez pas le caractère de la belle qui

vous écrit; ſongez qu'il eſt quelquefois dangereux d'offenſer une femme, quelle qu'elle ſoit, ſur-tout lorſqu'elle eſt aſſez hardie pour ſe permettre les premières avances, il n'eſt point d'ennemi plus dangereux; car ſouvent celle qui n'a point aſſez de crédit pour perdre celui de qui elle croit avoir reçu une offenſe, ſait s'unir adroitement avec quelqu'un qui eſt en état de la ſeconder dans ſes projets, & ſoyez perſuadé que le miniſtre le plus adroit n'eſt qu'un novice auprès d'une femme outragée qui cherche à ſe venger; elle eſt impénétrable dans ſes ſecrets: une femme habile eſt auſſi retenue pour ce qui la regarde, que peu réſervée pour les affaires des autres; rien ne lui échappe, elle ſuit mieux & plus ſûrement un projet que l'homme le plus fin; qui, malgré ſa prétendue force d'eſprit, tombe tous les jours dans les pièges les plus groſſiers & même les plus riſibles.

En vain étalez-vous votre éloquence, repris-je; comme ce billet n'indique point la perſonne qui me l'a écrit, je crois que je puis, ſans manquer à la politeſſe, me diſpenſer de me trouver au rendez-vous. Vous ne vous ſentez donc, dit Monime en ſouriant, aucune diſpoſition à lier commerce avec la belle inconnue, ou peut-être ne voulez-vous pas m'en faire la confidence. De tels diſcours,

repris-je assez vivement, me font trop appercevoir que vous ne comptez pas sur mon cœur ; c'est l'accuser de foiblesse que de douter de sa fidélité, & c'est mal répondre à la confiance que j'ai toujours eue en vous. Monime ne put s'empêcher de rougir de ce reproche qu'elle jugea tomber sur l'empereur, & pour me tranquilliser, elle m'assura qu'elle me croyoit incapable de la tromper. Ce petit nuage fut bientôt dissipé par de nouvelles assurances d'une entière confiance.

L'après-midi je fus trouver Zachiel, qui sourit en me voyant : vous avez, me dit-il, un air bien conquérant, il me paroît que vous ne voulez pas rester oisif dans cette cour : mais, mon cher Céron, vous n'êtes guère galant de faire attendre les belles, sans songer à leur donner la satisfaction qu'elles desirent. Il seroit difficile de vous tromper, repris-je ; il est vrai que j'ai reçû un très-joli poulet, mais j'ignore de quelle part il me vient. En êtes-vous inquiet, dit Zachiel ? Ce billet renferme plus d'un mystère, quoiqu'il soit écrit de la main de Nardillac que je sais vous avoir fait plusieurs agaceries ; elle n'en est cependant pas l'auteur, vous pouvez la voir sans craindre de sa part aucuns mauvais procédés ; c'est une femme aimable, pleine d'esprit, qui a possédé assez long-tems sans partage les bonnes graces de

l'empereur, il y a apparence qu'elle veut employer le ſecours de la jalouſie pour le faire rentrer dans ſes chaînes ; mais comme il faut aimer pour en prendre, cette voie lui deviendra inutile, & tant que la paſſion de ce prince durera pour Monime, tous les efforts qu'elle fera pour le ramener vers elle ſeront vains ; la façon de penſer de ce monarque eſt entièrement changée : depuis qu'il adore Monime; ſes ſentimens ſont devenus beaucoup plus délicats ; ſon goût pour l'amour n'en eſt pas moins vif, mais il eſt plus épuré, par conſéquent plus tendre, plus paſſionné & plus voluptueux, il veut être aimé pour lui-même. Les princes ſont rarement ſûrs de cet avantage, ſur-tout dans cette cour où l'amour des grandeurs & celui des richeſſes ſont les ſeuls mobiles qui les font agir.

Remarquez, mon cher Céton, pourſuivit le génie, un courtiſan qui fait ſon ſéjour ordinaire auprès du prince, d'abord il ſe forme un talent particulier de le bien connoître : le prince n'a point d'inclination qui lui ſoit cachée, point d'averſion qu'il ne pénètre, ni point de foible qu'il ne découvre ; de-là viennent ces inſinuations, ces complaiſances & toutes ces meſures délicates qui forment l'art de gagner les cœurs & de ſe concilier les eſprits ; le prince qui n'eſt point en garde contre ces artifices, prend ſouvent pour zèle ce qui n'eſt

qu'intérêt ou politique. Tous ces manèges sont un savoir faire que les courtisans étudient, qu'ils exercent & mettent en pratique; tourmentés par l'ambition, il est rare qu'ils parviennent à la satisfaire. La plupart des courtisans sont flatteurs, traîtres envers ceux qui ont besoin d'eux, dissimulés, fiers, ambitieux, & sans cesse occupés dans de nouvelles brigues pour tâcher d'abattre leurs concurrens & se rendre maîtres de disposer de la faveur du prince, en cherchant les moyens de lui rendre suspects ceux qui sont doués d'un vrai mérite.

Cependant l'empereur s'est acquis, à tous égards, l'amour de ses sujets; il a tous les talens qui conviennent à un grand monarque, c'est-à-dire, ce véritable courage qui consiste à se posséder parfaitement soi-même, à balancer les raisons du pour & du contre, à former sans précipitation, & avec discrétion, tous les plans de ses entreprises, à les exécuter avec prudence & fermeté, à distinguer ce qui convient pour rendre ses peuples heureux, en les traitant plus en père qu'en souverain: au milieu du faste & de la splendeur de sa cour, il a toujours conservé un cœur incapable de perfidie; rempli d'amour pour la bonne-foi & la vérité, il la protège dans tous ses traités & la prêche d'exemple à ses sujets. Souvenez-vous, mon cher Céton, que

toutes les vertus découlent de la sincérité & de la candeur.

Tel est le vrai caractère de l'empereur; mais ses heureuses qualités ont été jusqu'à présent obscurcies par cet invincible penchant qui le porte à l'amour, par le nombre de ses maîtresses, & par les complaisances qu'il a toujours eues pour les foiblesses de l'impératrice. Cette princesse, non contente des honneurs qui l'accompagnoient, poussa encore l'ambition jusqu'à vouloir envahir toute l'autorité, & sa politique lui fait fournir tous les jours de nouveaux plaisirs à l'empereur, afin de le distraire des intérêts de son état; & ce monarque qui aime la variété dans ses amusemens, s'y livre aisément, se reposant sur les sages précautions qu'il a prises pour empêcher les injustices : mais les nouveaux ministres que l'impératrice a placés, semblables à ceux des Cilléniens, ne songent à présent qu'à s'enrichir, & préfèrent leurs intérêts particuliers au bien général de tout un peuple; les mêmes motifs ont fait agir ses maîtresses, qui y ont joint des vues d'ambition : mais le charme vient d'être rompu; la vérité a été annoncée à ce prince d'une manière flatteuse & touchante, elle est entrée dans son esprit par la route qui y conduit le plus agréablement, c'est-à-dire, par le cœur; tout va changer de face, & ceux qui ont eu l'au-

dace de lui en impoſer, vont être punis rigoureuſement.

Qui a donc fait ce miracle? demandai-je, ſans doute c'eſt un génie bienfaiſant? Il eſt vrai, dit Zachiel, qu'on ne le doit qu'au retour de Samaël, qui eſt le génie protecteur de cet empire, à qui l'on doit auſſi les heureuſes diſpoſitions où ſe trouve actuellement l'empereur, d'employer toutes ſortes de moyens afin de favoriſer ſes peuples & les rendre heureux, en réprimant tous les abus que l'on a faits de ſon autorité pendant l'abſence du génie, qui, pour obéir à l'Être ſuprême, a été obligé de viſiter pluſieurs étoiles fixes qui ſont auſſi habitées, afin d'y établir des loix & d'y introduire des mœurs plus réglées. Comme je ne fais nul doute, repris-je, que vous n'ayez viſité plus d'une fois ces différens mondes, vous me feriez un ſenſible plaiſir de me donner une idée de leurs loix & de leur gouvernement. Quoiqu'il n'y ait point de monde que je n'aie viſité pluſieurs fois, dit Zachiel, je ne puis cependant à préſent ſatisfaire votre curioſité. Samaël doit ſe rendre demain chez Monime, ſuivant la promeſſe qu'il m'en a faite; ainſi ce ſera ce génie qui vous inſtruira l'un & l'autre.



CHAPITRE VIII.

QU'ON peut lire si l'on veut.

JE ne manquai pas de me rendre le lendemain avec Zachiel chez Monime; Samaël y entra presqu'aussi-tôt que nous. Ce génie avoit pris une figure charmante; Zachiel lui dit, en nous présentant : voici deux personnes auxquelles je me suis attaché par inclination; vous voyez que j'ai fait en leur faveur des choses bien extraordinaires, & qu'aucun de nous autres n'avoit encore osé entreprendre pour des mortels : mais vous n'ignorez pas le peu de docilité qu'on trouve parmi les humains, c'est ce qui nous empêche de nous communiquer aux hommes qui habitent les différentes sphères de ce vaste univers. Cette charmante personne & ce jeune homme qui est son proche parent, ont déjà, par mon secours, voyagé dans plusieurs planètes; leur curiosité s'étendroit encore à visiter quelques étoiles fixes, je me flatte que la complaisance que vous voudrez bien avoir de les instruire de tout ce que vous venez de voir, pourra leur en éviter la peine.

De tout mon cœur, dit Samaël, ne doutez pas que je ne sois charmé d'épargner à la belle princesse & à milord, des voyages qui leur seroient inutiles,

& qui ſont extrêmement fatigans; vous ſavez vous-même que je n'ai rien de fort curieux à leur apprendre. Depuis que nous ne nous ſommes rencontrés, j'ai été appelé dans différens mondes, dont les uns n'étalent que des monſtres ou des créatures hideuſes, réduites à un inſtinct plus groſſier que celui des animaux; d'autres ne renferment que des habitans en qui la figure humaine eſt preſque méconnoiſſable, qui ne cultivent point leurs terres; ils ne ſe nourriſſent que de leur chaſſe, & pouſſent ſouvent la barbarie juſqu'à ſe manger eux-mêmes, lorſqu'ils ſont en guerre. Ces peuples feroient horreur à la charmante Thaymuras, ils ne méritent pas qu'elle prenne la peine de les chercher. Il eſt vrai qu'il y en a qui méritent d'être viſités; mais comme elle n'eſt point immortelle, & qu'elle ne peut paſſer ſa vie à voyager, je lui conſeille de ſe borner aux ſeules planètes, où l'on trouve aſſez de variétés pour pouvoir ſatisfaire pleinement ſa curioſité.

Le monde que je quitte, pourſuivit Samaël, & celui où j'ai reſté le plus long-tems, eſt actuellement un des mieux policés, par les ſoins que je me ſuis donnés à leur former des ſujets capables de les gouverner: mais je n'ai pu les guérir de leurs ſuperſtitions, ni de cet amas de mœurs, de loix, de coutumes, de goûts & de ſyſtêmes qui s'y trouvent épars. Chez ces peuples, chacun penſe

différemment; au lieu de se tolérer mutuellement parmi cette variété infinie d'opinions & de nouveaux systêmes, de souffrir avec douceur, je les ai vus se déchirer de sang-froid; & lorsque j'y suis arrivé, l'aimable vérité y avoit perdu depuis longtems ses plus précieux avantages sur l'erreur qui est sa rivale la plus dangereuse; l'une & l'autre y excitoient les mêmes troubles, les mêmes tempêtes, & s'y soutenoient avec la même opiniâtreté. Ce monde enfin n'étoit devenu plus riche & plus magnifique que pour être plus vicieux; il n'avoit multiplié ses loix que pour se donner le plaisir de les enfreindre avec plus de hardiesse. Ils ne cultivoient les beaux arts que pour s'abandonner avec plus de licence au luxe & au déréglement qui l'accompagne; ils n'honoroient que la bassesse, n'élevoient que la médiocrité aux plus hautes dignités, & ne récompensoient que la mauvaise administration, en écartant de leurs conseils les personnes d'esprit & ceux dont les talens sont supérieurs, prétendant que trop inquiets, ils altéroient le repos de l'état: mais ce repos qu'ils ont dû comparer à ces tems calmes qui dans la nature précèdent souvent les grandes tempêtes, ne servit qu'à faire naître de nouveaux tyrans qui se faisoient un plaisir malin de dominer sur leur vie & sur leur liberté, qui, en leur arrachant leurs biens, ne vouloient pas seulement se donner la peine de les tromper sous de

ſpécieux prétextes; & tous les avantages que donne la force, étoient mis en uſage pour opprimer les foibles; les riches étoient devenus inſolens, & leur fortune, loin de ſervir au bien de l'état, faiſoit le malheur de tous les peuples. J'ai donc été obligé de rompre le taliſman qui rendoit tous ces peuples imbécilles, & de rappeler chez eux la raiſon & la vertu qui étoient regardées comme de vieilles chimères, afin de préparer les eſprits à recevoir de nouvelles loix, & à ſe former des mœurs plus réglées.

L'empereur qui entra, interrompit le génie : je ſuis charmé, dit ce monarque, de vous trouver avec l'incomparable Thaymuras; ſon goût pour les ſciences vous eſt ſans doute connu, & je ne fais nul doute que les charmes de ſa converſation ne vous attirent ſouvent auprès d'elle : laiſſez-moi, je vous prie, en jouir à mon tour; allez l'un & l'autre m'attendre dans mon cabinet, je veux vous conſulter ſur des affaires importantes d'où dépend le bonheur de mes peuples : je vais déſormais employer tous mes ſoins à leur procurer un bonheur réel, en les faiſant jouir d'une félicité conſtante; vous pouvez, en m'attendant, examiner mes projets; allez, je ne tarderai pas à vous ſuivre. Je ſortis avec les deux génies.

Monime reſtée ſeule avec l'empereur : que je ſuis charmée, lui dit-elle, de voir briller dans le

cœur

cœur de votre auguste majesté des sentimens si dignes d'un grand monarque! Permettez, seigneur, que je vous loue de n'être point inflexible, puisque vous voulez bien écouter favorablement les sages conseils des génies qui vous sont dévoués : l'oubli que vous paroissez faire de votre grandeur doit les encourager à ne vous rien cacher ; je suis sûre qu'au fond de leurs cœurs ils voudroient qu'il fût en leur pouvoir de vous rendre au centuple cette grandeur dont vous vous dépouillez si obligeamment en leur faveur. Quels motifs plus nobles que les vôtres peuvent animer un grand prince ! Vous n'avez en vue que le bonheur de vos sujets ; vous jouissez, seigneur, des douceurs d'une paix qui doit être durable ; vos troupes nombreuses & formidables tiennent vos voisins en respect ; vos vaisseaux vous apportent les trésors de tout ce vaste univers ; vous dispensez tous les honneurs & les richesses ; enfin la vérité depuis si long-tems souffrante, va reparoître dans tout son éclat. Pour moi, à qui Zachiel a toujours inspiré cet amour pour la vérité, & la candeur qui consiste à ne louer que les vertus qui sont dignes de l'être, je puis vous assurer, seigneur, que je publierai dans tous les mondes où la destinée me conduira, que votre regne n'est qu'un enchaînement continuel de faits merveilleux, aussi clairs & aussi intelligibles lorsqu'ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution, & que

la renommée, toute favorable qu'elle vous a toujours été, n'a encore rien dit qui ne soit au-dessous de la vérité.

Je vous aurois interrompu dit l'empereur, si je ne trouvois de la gloire à m'entendre louer par une aussi belle bouche que la vôtre. Est-il possible, divine Thaymuras, qu'avec des sentimens qui me sont si favorables, vous vous plaisiez à me rendre malheureux? Pourquoi feindre d'ignorer la vivacité de mes feux? Apprenez donc, mon bel astre, que toutes les grandeurs qui m'environnent, ces trésors immenses, ces honneurs que je puis dispenser à mon gré, tout me devient insipide, tout m'ennuie, tout m'est à charge, dès qu'avec eux je ne puis toucher votre cœur; ce n'est que de lui seul que je veux tenir le comble de ma félicité. Mais, que vois-je! dès que je vous parle de mon amour, vous reprenez un air froid & sérieux qui m'intimide & me désespère. Qu'y a-t-il donc dans ma personne qui puisse vous inspirer tant d'éloignement? Vous baissez les yeux & ne répondez rien. Au nom des dieux, divine Thaymuras, apprenez-moi ce que je dois craindre ou espérer. Ah! vous soupirez & détournez la vue; parlez, je vous en conjure, c'est trop souffrir, je veux enfin savoir mon sort, je ne puis plus vivre dans cette cruelle incertitude.

Votre auguste majesté, répondit Monime, sans presque oser regarder l'empereur, oublie sans doute

que les génies l'attendent au conſeil. Qu'entends-je! s'écria ce prince avec une ſorte d'emportement, on me renvoie ſans daigner ſeulement jeter ſur moi un regard favorable ni me dire un mot de conſolation; j'y vais, madame, & j'y vais déſeſpéré de vos froideurs. L'empereur ſortit avec un trouble que tous les courtiſans remarquèrent; ils le ſuivirent en ſilence, perſonne n'oſant interrompre ſa rêverie.

Je rentrai auſſi-tôt dans le cabinet de Monime, & je la trouvai abſorbée dans une profonde rêverie; penchée ſur ſon fauteuil, elle avoit la tête appuyée ſur une de ſes mains; ſes yeux, où la douleur & l'inquiétude ſe peignoient, ſembloient m'annoncer quelque grand malheur, j'en fus ſaiſi à un point que je reſtai quelques inſtans immobile: chère Monime, lui dis-je, qui peut occaſionner ce trouble? Aurions-nous quelques malheurs à craindre? Nous ſommes ici ſous la protection du génie, qui certainement ne permettra pas qu'on nous faſſe aucune inſulte. Parlez, ma ſœur, ne puis-je être inſtruit de vos chagrins? D'où provient cette douleur où je vous vois plongée & qui pénètre juſques dans mon ame?

Raſſurez-vous, milord, dit Monime, cette douleur ne part que de la ſenſibilité de mon cœur; vous n'ignorez pas l'amour que l'empereur a pour moi; juſqu'à préſent j'ai toujours éludé les déclarations qu'il cherchoit à me faire, mais aujourd'hui

je n'ai pu l'éviter; reſtée ſeule avec lui, il a ſaiſi cette occaſion pour m'entretenir de ſa paſſion dans des termes ſi touchans & ſi tendres, que ne pouvant donner à ce prince une réponſe qui pût le ſatisfaire ſans bleſſer ma gloire; je n'ai d'abord trouvé d'autre parti que celui de garder un ſilence obſtiné qui a paru le mettre au déſeſpoir; il m'a quittée dans un trouble & une agitation que je ne puis vous exprimer : mais ce qui me confond & m'anéantit eſt de n'avoir pu prendre aſſez ſur moi pour répondre à ce prince; peut-être qu'un mot favorable l'eût appaiſé; mais j'ai craint de nourrir une paſſion que je voudrois détruire. Cependant pénétrée des bontés de l'empereur, de ſes bienfaits, ſon amour, ſa tendreſſe & ſa complaiſance, tout ſemble me reprocher une ingratitude dont je ſuis incapable. J'avoue que je l'aime; il eſt le meilleur des princes, il mérite toute ma reconnoiſſance; que dis-je! j'en ſuis pénétrée. Hélas! s'il pouvoit lire au fond de mon cœur & ſe contenter d'une amitié pure & de tous les ſentimens de l'eſtime la plus parfaite, & même de l'admiration que ſes rares vertus m'ont inſpirée! Mais je n'ai pas l'audace de le tromper, c'eſt de l'amour qu'il me demande, & c'eſt le ſeul ſentiment que je ne puis lui accorder; mon cœur deſtiné à un autre, doit lui être conſervé dans toute ſa pureté. Mon cher Céton, la tendreſſe que j'ai pour vous, ne me permet pas de

vous cacher mes ſentimens; cette tendreſſe qui eſt autoriſée par le ſang, vous donne le droit de lire dans mon ame : je ne puis à préſent vous en dire davantage, le génie vous inſtruira un jour du choix qu'il a fait pour aſſurer mon bonheur. Allez, milord, avertiſſez Zachiel des inquiétudes où je ſuis; allez le preſſer de venir m'en tirer. En diſant ces dernières paroles, Monime me tendit la main; je la ſaiſis dans les miennes & ne pus m'empêcher d'y appliquer un baiſer, lorſque l'Empereur rentra & nous ſurprit.

L'agitation dans laquelle ce prince étoit ſorti ne lui permit pas de s'appliquer à aucune affaire, ne pouvant ſupporter l'indifférence de Monime ni vivre ſans la voir; il venoit ſans doute dans l'intention de lui faire des reproches.

Rien ne peut peindre la ſurpriſe & l'étonnement de ce monarque; nous demeurâmes tous trois immobiles pendant un inſtant : mais l'empereur, animé de la plus furieuſe colère, ſe livra à ſon premier mouvement; déjà il tenoit un poignard dont il alloit indubitablement me percer le cœur, ſi le génie qui ſurvint dans le moment ne m'eût ſouſtrait à ſa vengeance, en me métamorphoſant en papillon. Le prince qui me vit diſparoître crut que je m'étois dérobé pour prendre la fuite, & donna ordre de me faire arrêter.

Monime, interdite & tremblante, oſoit à peine

lever les yeux. C'eſt donc là, madame, dit l'empereur, l'heureux mortel qui s'oppoſe à mon bonheur; ſa vie va me répondre du mépris que vous faites de ma tendreſſe; ingrate, puiſque mes bienfaits n'ont pu vous toucher, j'aurai du moins la triſte conſolation de vous faire ſentir juſqu'où s'étend mon pouvoir. Ce prince voulut ſortir; mais Zachiel, qui vouloit mettre fin à toutes ſes agitations, l'arrêta en lui ſerrant la main.

Ces génies du premier ordre ont la vertu, dès qu'ils vous touchent, d'appaiſer les plus violentes paſſions. Le génie ſe ſervant alors de tout ſon pouvoir, lui parla ainſi : votre majeſté rougit ſans doute de ſon emportement; ces étrangers ne ſont point ſujets à vos loix, ce ſont deux perſonnes que je protège & ſur leſquelles vous ne pouvez avoir aucun droit; c'eſt en vain que vous faites chercher milord, je viens de le ſouſtraire aux yeux de tous les mortels. Cette jeune princeſſe que vous vous étiez flatté de ſéduire par vos bienfaits, ne peut jamais vous donner que de l'eſtime, de la reconnoiſſance & de la vénération, lorſque vous ne ferez voir que des ſentimens vertueux. L'inclination, l'amour, ou la tendreſſe, ſont des mouvemens dont on ne diſpoſe pas à ſon gré; ils naiſſent du fond du cœur & s'y entretiennent avec plaiſir; d'ailleurs vous n'ignorez pas que cette jeune princeſſe ne peut ſe diſpenſer de retourner dans le tour-

C'est donc là Madame, l'heureux mortel qui s'oppose à mon bonheur.

C. P. Marillier, Del. L. Croutelle, Sculp.

billon du monde qui l'a vu naître ; c'est là où elle doit se choisir un époux qui soit digne d'elle ; les voyages que je lui ai fait entreprendre, ne sont que dans la vue de la rendre digne de régner sur des peuples qui doivent lui être soumis ; cependant elle vient de recevoir un outrage par l'emportement qui vous est échappé contre un de ses proches, comme s'ils eussent été l'un & l'autre soumis à votre empire.

Tout autre qu'un génie n'eût jamais osé parler avec autant de liberté. Monime jugeant par ce discours qu'elle n'avoit rien à craindre pour mes jours, sentit renaître dans ce moment son courage & sa fermeté ; la présence du génie lui inspira une noble hardiesse, & s'adressant à l'empereur : je suis au désespoir, seigneur, dit Monime, que mon trouble, ma timidité, mon peu d'usage & mon peu de lumière sur les loix de votre empire, m'aient empêchée jusqu'à présent de découvrir à votre majesté les véritables sentimens qui m'animent ; ils sont tels que je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de répondre d'une manière digne de vous & de moi à ceux dont vous avez bien voulu m'honorer.

Les loix de votre empire vous permettent d'avoir plusieurs femmes, sans manquer au devoir de votre religion ; ce seroit un crime dans la mienne de consentir à l'ardeur de vos desirs ; deux obstacles invincibles s'opposent à votre satisfaction, ma religion

Q iv

& ma gloire; un troisième encore plus fort, est l'obligation indispensable où je suis de ne pouvoir passer ma vie à votre cour. Avant d'être présentée à votre majesté, j'aimois, seigneur, & je pouvois m'assurer d'être aimée. Elevée par les soins du génie, il connoît mon cœur & les obligations où je suis de m'unir à la personne qui m'est destinée, & tous les bienfaits dont vous m'avez comblée ne peuvent jamais m'autoriser à lui manquer de foi : mais, seigneur, si la reconnoissance la plus vive, la vénération la plus sincère, & si, je l'ose dire, l'amitié la plus tendre, peuvent encore vous être agréables, je m'en retournerai avec la flatteuse idée d'avoir du moins mérité votre estime par la pureté de mes sentimens. Je n'ignore pas que c'est une témérité de ma part d'oser prendre le titre d'amie; cependant, seigneur, ce titre me sera mille fois plus précieux que tous les honneurs & les richesses dont vous m'avez comblée par vos bontés; votre estime & votre amitié sont les seuls trésors que j'ambitionne; si vos sentimens ne peuvent s'accorder avec les miens, souffrez, seigneur, que je me retire dans l'instant.

Vous me désespérez, reprit l'empereur d'un ton pénétré; pourquoi vous refuser à ma tendresse? Ah ! vous l'augmentez par la noblesse de vos sentimens. Est-il possible, divine princesse, que mon amour ne puisse vous toucher ? Votre ame, faite

pour régner sur tous les mortels, ne peut être touchée des grandeurs ni des richesses; daignez au moins accepter l'hommage que je rends à vos charmes, & accordez, s'il se peut, à mes desirs quelque lueur d'espérance. Mon cher Zachiel, continua l'empereur, ce sera de vous que je tiendrai tout mon bonheur, si vous engagez la princesse de rester à ma cour; faites que je puisse avoir le plaisir de lui jurer sans cesse que je l'adore; ce n'est qu'à cette condition que je veux pardonner à Céton.

Je ne m'opposerai jamais, dit le génie, aux volontés de votre majesté lorsqu'elle n'en fera paroître que de raisonnables; mais vous oubliez sans doute qu'il n'est pas en votre pouvoir de séparer deux cœurs que le véritable amour a unis pour jamais; permettez aussi que j'ajoute qu'il n'est pas de la dignité d'un grand monarque de se livrer avec autant de véhémence à ses passions. Ah! laissons-là ma grandeur, dit l'empereur, ne voyez-vous pas que celui qui possède le cœur de la princesse est mille fois plus heureux que moi; s'il ne jouit pas de tous les honneurs qui m'environnent, il en est bien dédommagé par la certitude où il est d'être aimé. Pour moi, malgré ma puissance, je n'ai jamais goûté ce plaisir dans toute sa pureté. Ce qui trouble presque toujours le bonheur des

ſouverains, c'eſt le doute cruel où ils ſont de ne pouvoir s'aſſurer d'être aimés pour eux-mêmes; ils ſeroient égaux aux dieux, s'ils pouvoient ſe flatter de poſſéder l'amour & la tendreſſe des perſonnes auxquelles ils s'attachent: mais l'ambition, l'envie de gouverner, l'amour des grandeurs, l'appât des richeſſes, ne ſont que trop ſouvent les ſeuls attraits qui nous ſont rechercher; j'en ai fait pluſieurs expériences très-préjudiciables à mon repos. Où trouver un cœur comme celui de la charmante Thaymuras? Sans doute qu'un caractère ſi parfait & ſi rare ne ſe peut acquérir que par les ſoins d'un auſſi grand génie que Zachiel. Que je ſerois heureux, divine princeſſe, pourſuivit l'empereur d'un air paſſionné, ſi je pouvois toucher une ame auſſi belle que la vôtre! M'accorderez-vous ce que je vous demande avec inſtance?

Votre auguſte majeſté, dit Monime, ſera toujours le maître d'ordonner ce qu'il lui plaît. Oui, dit le monarque, je ſais que je ſuis le maître de commander par-tout où vous n'êtes pas: mais lorſqu'il s'agit d'obtenir de vous une grace, c'eſt moi qui ſupplie & qui ne veut tenir cette complaiſance que de votre amitié. J'obéirai, ſeigneur, dit Monime; j'oſe même vous aſſurer que c'eſt avec le plus grand plaiſir, toujours plus pénétrée des

nouvelles faveurs que je reçois. Des faveurs! Ah! quittez ce langage ; vous ne devez pas ignorer que ce n'eſt qu'à vous qu'il appartient d'en accorder: ainſi, belle Thaymuras, je reçois avec beaucoup de reconnoiſſance celle que vous me faites de reſter à ma cour.

Le ſéjour que je puis faire dans vos états, reprit Monime, dépend entièrement de Zachiel ; toujours ſous ſa conduite, je me ſuis ſoumiſe à ſes volontés & ne puis, ni ne veux jamais m'en départir. Je vous laiſſe, madame ; dit le génie, la maîtreſſe de reſter ici le tems que vous voudrez ; je ſuis sûr que Céton ne s'oppoſera point à vos volontés, pourvu qu'il lui ſoit permis de reparoître à la cour. Seigneur, dit Monime, en rougiſſant, c'eſt mon frère, & un frère que j'aime tendrement ; c'eſt une grace que je n'oſois vous demander, quoique sûre du reſpectueux attachement de milord pour votre auguſte perſonne. Votre frère! madame, reprit vivement l'empereur, que je ſuis coupable! Pourquoi me l'a-t-on laiſſé ignorer juſqu'à préſent? Ah! divine Thaymuras, me pardonnerez-vous ma vivacité ? Oubliez-la, s'il ſe peut, pour ne vous reſſouvenir que de ma paſſion, & ne doutez jamais que vous ne vous ſoyez acquis un plein pouvoir ſur toutes mes volontés. Je ne ſuis point injuſte ; que milord reparoiſſe, j'y con-

ſens. L'empereur ſortit beaucoup plus tranquille, & dit à Zachiel, de ſe trouver le lendemain au conſeil.

Dès que nous fûmes ſeuls, le génie me fit reprendre ma figure naturelle. Mon premier ſoin fut de le remercier de m'avoir ſecouru dans une occaſion auſſi dangereuſe. L'étonnement & la ſurpriſe où les ſoupçons de l'Empereur m'avoient jeté, me rendoient immobile; un mot de ma part l'eût pu calmer: mais, mon cher Zachiel, votre préſence a remédié à tout. Cette petite aventure dit le génie, doit vous convaincre que vous devez être ſans ceſſe ſur vos gardes. Je ne blâme point l'attachement que vous avez l'un pour l'autre, je vous recommande ſeulement d'en modérer la vivacité.

La tendre amitié s'alarme & ſe flatte aiſément, un rien la trouble ou la déſeſpère, un rien la calme & la raſſure; ſemblable à l'amour, elle augmente elle-même ſes tourmens, & a, comme lui, le pouvoir de faire goûter mille douceurs dans le moindre de ſes plaiſirs; c'eſt ce que j'ai éprouvé dans cette journée pendant les divers mouvemens qui agitoient l'Empereur.

Que je me trouvai heureux en comparant mon ſort au ſien! Ce prince, me dis-je, quoique toujours obéi, toujours craint & toujours reſpecté,

eſt cependant contraint d'avouer qu'il n'a point encore pu goûter ce charme inexprimable que l'on reſſent lorſque l'amour ou l'amitié ſe partagent également. Quel tourment pour une ame noble, d'être ſans ceſſe livrée au ſupplice de l'incertitude, ſans pouvoir ſouvent démêler ſi c'eſt le devoir, le zèle ou l'ambition qui font agir tous ceux qui rendent aux ſouverains leurs hommages!

Ces réflexions me firent examiner les courtiſans; je ne fus pas long-tems la dupe de leurs airs ſoumis & rampans; je m'apperçus bientôt que l'envie de briller à la cour & d'y ſupplanter ceux qui paroiſſent poſſéder la faveur du prince, eſt une maladie épidémique qui ſe gagne par la fréquentation; car ſans cela, comment pouvoir comprendre que des gens qui peuvent vivre heureux & tranquilles dans le ſein de leur famille, vouluſſent paſſer le plus beau de leurs jours dans l'antichambre d'un prince ou dans celle d'un miniſtre, & qu'ils achetaſſent aux dépens de la ſervitude la plus pénible, la gloire d'être le premier au petit lever de l'empereur? Et cela n'eſt ſouvent que par pur principe de vanité.

Ce qui m'a encore très-ſurpris chez les Joviniens, ç'a été d'y voir des familles à la mode, comme des équipages ou de nouvelles boîtes; les noms de ces familles illuſtrées abſorbent bientôt

toutes les autres. Si la nobleſſe leur manque, la faveur y ſupplée par des titres pompeux, & ces titres leur procurent bientôt les alliances les plus diſtinguées, qui ſervent à couvrir la baſſeſſe de leur origine, & rend leurs noms plus illuſtres que n'a jamais été la condition de l'ancienne nobleſſe.

CHAPITRE IX.

NARDILLAC découvre le myſtère du rendez-vous donné à milord Céton.

JÉTOIS un jour chez l'impératrice, où j'allois aſſidûment faire ma cour, lorſque Nardillac entra. Cette charmante perſonne rougit en me regardant, & jeta ſur moi un coup-d'œil myſtérieux que je ne compris pas; je la ſaluai d'un air aſſez diſtrait, occupé à regarder une boîte à bonbons d'un travail achevé; l'empereur venoit d'en faire préſent à l'Impératrice. Cette princeſſe qui paroiſſoit enchantée de ce nouveau bijou, le montroit avec complaiſance à toute ſa cour. Nardillac demanda à le voir, elle s'avança vers l'embraſure d'une croiſée où j'étois: venez ſouper ce ſoir chez moi, me dit cette belle perſonne en prenant la boîte

que je lui préſentai, j'ai des ſecrets à vous confier, qui concernent le bonheur ou le malheur de mes jours, & peut-être des vôtres. Nardillac s'éloigna dans l'inſtant ſans me donner le tems de répondre. Je ſortis peu de tems après pour me rendre chez Monime que je trouvai parée d'une robe que l'empereur lui avoit envoyée la veille. Cette robe étoit d'un ſatin bleu brodé en diamans, qui reſſembloit, aux lumières, à un ciel parſemé d'étoiles.

J'attends l'empereur, dit Monime; vous me voyez toujours parée de ſes nouveaux bienfaits. Il ne peut, lui dis-je, en gratifier perſonne qui le mérite autant que vous : ſi je n'étois ſûr que les richeſſes & les grandeurs ſont de foibles attraits pour une ame noble, j'aurois tout lieu de m'alarmer des pièges qu'on s'efforce de tendre à la vertu : mais vous n'ignorez pas, chère Monime, que l'opulence eſt l'idole de l'inſenſé, & fait ſouvent l'embarras du ſage; il eſt vrai que ſi elle ne détruit pas tout-à-fait la vertu, elle l'affoiblit au moins & en émouſſe, pour ainſi dire, la pointe : mais je me flatte que pénétrée des principes que vous avez reçus du génie, vous ne courez aucun riſque, & qu'il nous tirera l'un & l'autre du labyrinthe où nous nous ſommes, je crois, un peu trop enfoncés.

Quoique vos réflexions ſoient très-judicieuſes, reprit Monime en ſouriant, je les trouve néan-

moins un peu trop graves, elles répandent dans l'eſprit un certain air ſérieux qui n'eſt point fait pour les matières que je veux traiter avec vous. Souffrez, milord, que je vous demande des nouvelles de vos amours avec la charmante Nardillac. J'allois vous en parler, repris-je, & vous entretenir de mes plaiſirs & de ma bonne fortune : je quitte cette belle dans l'inſtant, elle m'a prié de venir ſouper avec elle, je crois que je ne puis m'en diſpenſer ; j'attends ici Zachiel pour le prier de m'y accompagner. Que vous êtes enfant, dit Monime! n'y ſauriez-vous aller ſeul? Je crois que ce ſeroit très-mal faire votre cour d'y mener quelqu'un; ſoyez perſuadé qu'elle ne veut d'autre tiers que l'amour : mais comme j'ai retenu ce dieu la première, c'eſt chez moi qu'il doit préſider au ſouper, & Zachiel ſera le quatrième; vous aurez beau vous en défendre, c'eſt une affaire réſolue. En vérité, repris-je en riant, ce ſeroit me faire un tour perfide; comment oſerai-je me préſenter devant cette belle? Demain à ſa toilette, dit Monime, vous pourrez facilement obtenir le pardon de cette faute, en lui diſant qu'on vous a fait violence, & que vous n'avez pu vous débarraſſer de l'incommode Thaymuras.

Zachiel qui parut dans l'inſtant, voulut bien ſe prêter aux plaiſanteries de Monime, qui continua de me badiner ſur la bonne fortune qu'elle me

faiſoit

faisoit manquer. L'empereur interrompit par sa présence cette conversation. Ce prince, rempli des nouveaux projets qu'il avoit formés avec les génies, pour le bonheur de ses peuples, en parla à Monime qui le félicita sur cet amour paternel qu'il montroit en faveur de ses sujets, & sur les nouvelles loix qu'il vouloit établir dans son empire. Les plus importantes de toutes, dit le génie, sont celles qui ne se gravent ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens; ces loix si fortes & si solides, sont les mœurs, les coutumes, souvent même l'opinion. Il est très-peu de politiques qui s'attachent à connoître cette partie, de laquelle dépend le succès de toutes les autres, cependant elles seules peuvent former la véritable constitution de l'état, en prenant tous les jours de nouvelles forces, & ranimant les anciennes loix prêtes à s'éteindre; ce sont elles aussi qui conservent chez les peuples l'esprit de son institution, & substituent insensiblement la force de l'habitude, à celle de l'autorité.

Le génie, après avoir étendu beaucoup plus loin ses réflexions sur cette matière, sortit avec l'empereur; il rentra dans l'instant & voulut bien assister à notre souper. Monime y fit naître la joie par mille saillies qui amusoient Zachiel, lorsque nous entendîmes un éclat de rire qui nous surprit. C'étoit Samaël qui, sans s'être rendu visible, s'étoit fait

un plaisir de nous surprendre. Que ces génies sont hardis, dit Monime! Ils entrent par-tout sans se faire annoncer; savez-vous bien, messieurs, qu'on n'est point en sûreté lorsqu'on est en commerce avec vous; on ne peut se flatter d'un tête-à-tête avec personne. Il est vrai, dit Samaël sur le même ton, que je ne croyois pas que Zachiel seroit ici un tiers incommode, & c'eût été pour moi un vrai plaisir de vous surprendre sans ce témoin; mais il me paroît cependant qu'il n'a point nui à la fête; & que vous vous amusez assez bien pour ne vous point embarrasser si les heures s'avancent pour vous annoncer le retour du jour. N'est-il pas tems, messieurs, de laisser à la belle princesse le tems de prendre le repos qui lui est nécessaire? Laissons-là ma principauté, dit Monime, vous n'ignorez pas qu'elle n'est que postiche. Je sais, répondit plus sérieusement Samaël, que vous méritez mieux que personne du monde de régner, & que les peuples qui doivent être soumis à vos loix, jouiront pendant votre règne de toutes sortes de bonheur & de félicité. Il sortit sans attendre la réponse de Monime, qui ne prit ce discours que pour un compliment très-flatteur.

Le lendemain je ne pus me dispenser d'aller chez Nardillac. Je craignois horriblement ce tête-à-tête; dans la persuasion où j'étois qu'il faudroit me défendre contre des reproches que j'avois si

ſouvent mérités. J'entrai dans ſon cabinet d'un air mal aſſuré; mon embarras la ſurprit, elle en devina la cauſe; mais ſans chercher à en jouir, elle ſe hâta de m'en tirer. On a bien de la peine à vous avoir, Milord; quels peuvent donc être les ſoupçons que vous avez formés contre moi? Je vous ſupplie au moins de bannir de votre eſprit tous ceux qui pourroient m'être injurieux. Je n'ignore pas l'amitié que vous avez pour la princeſſe Thaymuras; vous devez auſſi ſavoir celui que je conſerve pour l'empereur; je vous ai prié de paſſer chez moi afin d'unir nos intérêts, & vous faire le dépoſitaire d'une partie de mes chagrins.

Vous me faites mille graces, madame; je puis vous aſſurer que vous ne pouvez les confier à perſonne qui ſoit plus diſpoſé que moi à faire tout ce qui ſera en mon pouvoir pour vous obliger. Je ſais, reprit Nardillac, que la conſtance, l'honneur & la probité, ſont les vertus que vous chériſſez le plus, & que vous êtes loin d'imiter ces hommes qu'un caprice & une contrariété perpétuelle oppoſent toujours à leurs intérêts & à leurs principes, & leur rend preſque inévitable l'injuſtice dont on les accuſe. Pluſieurs emploient les plus tendres ſoins à la défaite d'un cœur innocent; ils l'étourdiſſent ſur ſes devoirs, le ſéduiſent &, lorſqu'ils l'ont gagné, ils l'accuſent & le puniſſent de s'être rendu trop tôt. C'eſt le triſte ſort que me fait éprouver l'empereur par ſon inconſ-

tance. Je m'égare, milord, ce n'étoit pas par mes maux que je voulois commencer de vous entretenir. Mais de quels termes me servir pour vous annoncer ce qu'on m'ordonne de vous dire? Cependant, quel que soit le rôle que l'on me force à jouer, je vous prie d'être persuadé que je ne m'en suis chargée qu'afin d'empêcher qu'on ne donnât cette commission à un autre qui, moins porté pour vos intérêts, se fût fait une gloire de l'entreprendre, en écartant de votre esprit tous les dangers qui doivent infailliblement vous arrêter. Vous ne devez pas ignorer que depuis long-tems l'impératrice m'honore de toute sa confiance; c'est par son ordre que je vous ai écrit & que je vous ai souvent entretenu chez elle & chez la princesse Thaymuras; c'est elle encore qui m'engage à vous parler aujourd'hui : ne sauriez-vous deviner à présent ce qui me reste à vous dire?

Ce début eut de quoi me surprendre : expliquez-vous, madame, lui dis-je, que signifient ces détours? Thaymuras auroit-elle quelque chose à craindre de la part de l'impératrice? Je connois sa jalousie, & n'ignore point à quels excès elle s'est souvent portée contre les personnes que l'empereur a distinguées par sa faveur: mais, madame, vous pouvez l'assurer que la princesse Thaymuras a trop de vertu & trop de grandeur d'ame pour rien faire qui puisse ternir sa gloire.

Que vous comprenez mal mon discours! milord;

si l'impératrice eſt jalouſe, je puis vous aſſurer que jamais les galanteries de ſon auguſte époux n'ont fait aucune impreſſion ſur ſon cœur, vous ſeul à préſent pourriez les exciter par vos aſſiduités auprès de la belle princeſſe. Que dites-vous, madame? Quoi! l'impératrice auroit pu!... mais non; de pareils ſoupçons doivent s'écarter de mon eſprit, ils lui ſont trop injurieux. Ecoutez-moi, milord, vous commencez à me comprendre; eh bien! c'eſt à ce prix que toutes les dignités & les honneurs vous ſont offerts; il faut pour cela renoncer à tout autre attachement. Vous avez inſpiré à cette princeſſe la paſſion la plus vive; l'eſpérance de vous toucher lui a fait d'abord renfermer ſes deſirs dans les bornes du devoir; charmée d'apprendre que l'empereur étoit paſſionné pour les charmes de la belle étrangère, ſans que vous en paroiſſiez alarmé, ſa paſſion en a pris de nouvelles forces. Que vous dirai-je enfin? Son humeur impérieuſe ne peut ſouffrir qu'on lui réſiſte: peu accoutumée à modérer ſes deſirs, ce n'eſt qu'en les ſatisfaiſant qu'elle trouve le ſecret de les vaincre; c'eſt pourquoi elle m'ordonne de vous annoncer qu'elle veut ce ſoir vous parler ſans témoin.

Vous voyez, milord, pourſuivit Nardillac, que j'ai eu raiſon de vous dire que le repos de ma vie dépendoit du ſecret que j'avois à vous confier. La réſolution que vous allez prendre ruine toutes mes

eſpérances ou les fortifie; ſi vous prenez le parti de reſter dans cette cour avec la princeſſe Thaymuras, je perds pour jamais l'eſpoir de regagner la tendreſſe de l'empereur, que j'ai long-tems poſſédée, mon amour & ma gloire y ſont intéreſſés. Je dois cependant vous avertir que vous courez de grands riſques en refuſant de répondre aux deſirs de l'impératrice; cette princeſſe ne ſupporteroit pas patiemment le mépris que vous feriez de ſes charmes; les avances qu'elle ſe permet ne m'annoncent que trop les dangers que vous avez à courir : tout l'empire eſt ſoumis à ſes ordres; réfléchiſſez ſur le parti que vous devez prendre. Dictez-moi la réponſe qu'il faut que je lui faſſe, & ſoyez perſuadé, milord, qu'il n'y a que l'intérêt que je prends à vos jours qui ait pu me déterminer à me charger d'une pareille commiſſion.

Dans le trouble où me mit cette confidence, je ne pus que remercier Nardillac, en l'aſſurant que je ne ferois rien qui fût contraire à ſes vues. Je la ſuppliai de ne point dire à l'impératrice qu'elle m'eût parlé, de tâcher de l'amuſer encore pendant quelque tems, & de lui inſinuer qu'il valoit beaucoup mieux attendre l'effet de ſes charmes qui ne pouvoient manquer de faire impreſſion ſur un cœur déjà porté à la tendreſſe. Nardillac approuva mon idée, & je la quittai l'eſprit agité des plus vives inquiétudes.

Je fus dans l'inſtant chez Monime ; elle m'avoit recommandé de lui rendre compte du ſuccès de ma viſite. Je ne pus cacher le trouble où j'étois, elle s'empreſſa de m'en demander la cauſe. Embarraſſé ſi je devois lui annoncer ce que nous avions à craindre, je balançois à lui répondre, lorſque Zachiel entra : enhardi par la préſence du génie, je lui racontai la converſation que je venois d'avoir avec Nardillac. A ce récit, Monime ne put s'empêcher de marquer beaucoup d'inquiétudes ſur les ſuites que pourroit avoir une paſſion auſſi déréglée : mais le génie nous raſſura, en nous apprenant que l'empereur avoit enfin ouvert les yeux ſur la conduite de l'Impératrice qu'il venoit de répudier & d'exiler dans une île déſerte.

Cette artificieuſe princeſſe avoit trouvé le ſecret de s'emparer du gouvernement, pendant l'abſence de Samaël, génie protecteur de l'empire ; ſes connoiſſances bornées n'ont pu diſtinguer le vrai d'avec le faux ; ſon eſprit ne conſiſte qu'à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, à ſe frapper de toutes les images que lui préſentoient les miniſtres qu'elle s'étoit choiſis : le peu de lumières de ſes miniſtres ſont ſi compliquées, elles ont tant de rapport, tant de faces, tant de biais, que toutes les choſes de la vie ne paroiſſent à leurs yeux qu'opinions, préjugés, vraiſemblances ou haſards ; c'eſt néanmoins avec de pareilles idées que ces grands hommes ſe

félicitent eux-mêmes des efforts de leur imagination, & qu'ils ont peine à comprendre comment leur esprit a pu s'élever à un si haut degré de perfection : mais pour ne les point distraire de la bonne opinion qu'ils ont de leur mérite, l'empereur les envoie dans une citadelle bien fortifiée; c'est-là qu'ils pourront contempler à leur aise toute l'etendue de leurs vastes desseins, sans craindre d'être interrompus par aucun objet qui puisse les en distraire. Nous fûmes charmés d'apprendre ces nouvelles, non-seulement parce qu'elles nous tranquillisoient sur nos craintes, mais encore parce qu'elles tendoient à la gloire du souverain.

CHAPITRE X.

LA part que Nardillac avoit eue pendant long-tems à la faveur de l'impératrice, lui fit craindre d'être impliquée dans sa disgrace; elle s'en ouvrit à Monime dans les termes les plus touchans, lui rendit compte de la conversation que nous avions eue ensemble : pouvois-je, poursuivit Nardillac, refuser d'obéir à ma souveraine? J'ai souvent gémi de ses injustices. Attachée à cette princesse depuis mon enfance, elle m'a toujours donné la préférence sur mes compagnes, & malgré l'amour que l'empereur a conservé long-tems pour moi, je

n'ai pu trahir la confiance de ma maîtresse; jamais la trahison ne trouva de place dans mon cœur, jugez, madame, dans quelle horrible position je me suis trouvée, & des justes sujets, de crainte qui doivent m'alarmer.

Monime, sensible à la douleur de cette aimable femme, employa tout ce qu'elle crut de plus consolant pour la calmer, & le génie qui connoissoit le fond de son cœur, promit de la protéger. Je lui conseillai de s'attacher à la princesse, afin de profiter de toutes les occasions qu'elle pourroit trouver d'entretenir l'empereur qui, en perdant l'espérance de s'unir à Thaymuras, pourroit reprendre de nouvelles chaînes. Nardillac goûta ce conseil, & n'eut pas de peine à effacer quelque légère impression de coquetterie que nous avions formée contr'elle: sa candeur & sa sincérité lui acquirent l'amitié de Monime, qui se joignit à Zachiel pour faire connoître à l'empereur sa constance, sa fidélité & cet attachement désintéressé qui lui avoit fait refuser les meilleurs partis, sans espoir de regagner sa confiance. De si puissans protecteurs firent enfin que ce monarque lui rendit non-seulement toute sa tendresse, mais par la suite qu'il lui accorda le glorieux titre d'impératrice; titre qu'elle a soutenu toute sa vie avec la noblesse, la vertu & la pureté de sentimens qui doivent orner ceux que la destinée élève à ce haut degré de gloire.

Nous passâmes plus d'une année dans cette cour, & fûmes témoins de plusieurs changemens que fit l'empereur dans toute l'étendue de ses états. Ce monarque, dirigé par le génie Samaël, apporta une égale attention à récompenser le mérite comme à punir le crime.

Il seroit à souhaiter que cette sévérité fût imitée dans les autres mondes, ce seroit le vrai moyen d'y établir une exacte probité dans l'administration des finances & dans celle de la justice, de réparer les injures, de maintenir la paix, d'entretenir le bon ordre & la confiance des citoyens, & de procurer au peuple la paisible jouissance de leurs biens & de leur industrie.

Les richesses de l'empereur sont si considérables, qu'elles suffisent non-seulement à soutenir les dépenses de l'état & les somptuosités de la cour, mais encore à entretenir plusieurs armées en campagne, soit pour dompter les rebelles ou les tenir en respect, ou bien pour couvrir les frontières & les défendre contre des ennemis. Outre ces dépenses qui sont immenses, le prince se trouve encore en état de mettre dans la caisse de son trésor des fonds considérables, auxquels il n'est permis de toucher que dans des occasions extraordinaires.

Samaël établit encore une nouvelle loi qui tendoit à abolir toutes les intrigues des courtisans, afin que la route qui conduit aux honneurs fût ou-

verte à tous ceux qui se distingueroient par la vertu, la probité & des talens supérieurs, & que lorsqu'il s'agiroit de remplir quelques postes éminens, on n'eût aucun égard à la faveur ni à la noblesse, trouvant qu'il n'étoit pas juste de préférer des personnes qui n'avoient d'autre mérite qui les distingue, que les actions de leurs aïeux, morts depuis cent ans, & qu'il valoit bien mieux accorder à la vertu présente le prix qu'elle s'est acquis par son travail & par ses veilles.

Un réglement aussi sage doit encourager les citoyens à acquérir des talens qui puissent être utiles à l'état. Pour établir cette nouvelle forme de gouvernement, le génie Samaël prit la résolution de demeurer pendant quelque tems auprès de l'empereur, afin d'être plus à portée de l'aider de ses conseils; & Zachiel nous a depuis assuré que ce monarque, par la douceur de son règne, devint l'idole de ses peuples. Conduit par les lumières du génie, il prit enfin les rènes de l'empire, & gouverna avec tant de sagesse qu'il servira de modèle dans les siècles à venir.

Ne voulant pas pousser plus loin nos observations dans cette planète, il nous eût été très-facile de disparoître comme nous avions fait dans les autres mondes, mais c'eût été méconnoître les bontés d'un monarque qui nous avoit comblés

de ſes faveurs ; le génie ſe chargea de lui annoncer notre départ.

L'empereur cacha ſon chagrin, lorſqu'il apprit la réſolution que le génie avoit formée de nous faire continuer nos voyages. Je m'étois flatté, dit ce monarque au génie, que vous vous feriez un plaiſir de m'obliger, en permettant à la belle princeſſe Thaymuras de ſe fixer à ma Cour ; je puis actuellement lui offrir la première place de mon empire : pourquoi voulez-vous vous oppoſer à mon bonheur & à ſa gloire ? Nul royaume ne peut être comparé à la vaſte étendue de mes états. Je le ſais, dit Zachiel, mais je ne ſuis pas maître des deſtinées, il n'appartient qu'au tout puiſſant d'en diſpoſer, celle de la princeſſe Thaymuras l'appelle dans un autre tourbillon, c'eſt-là qu'elle doit régner ſur des peuples qui lui ſeront ſoumis ; aſſujetti à l'ordre qui conduit tout ce qui eſt dans la nature, je dois encore les faire paſſer dans plus d'un monde. Ainſi, reprit l'empereur d'un air touché, je vais vous perdre pour long-tems.

Vous ne devez rien craindre, dit Zachiel, puiſque Samaël ſe diſpoſe à ne vous point abandonner ; je vous invite à le regarder comme un ami ſûr, & dont la liaiſon eſt d'autant plus ſolide, que c'eſt un génie du premier ordre ; vous trouverez de l'agrément & de la douceur dans ſa fami-

liarité : sa conversation toujours sensée, toujours satisfaisante, vous procurera mille avantages ; son esprit brillant est bien différent de celui de ces hommes durs qui vous entouroient autrefois, dont la plupart affectent une gravité qui vous importune ; ces personnes veulent être regardées comme des gens solides & essentiels, quoiqu'ils n'aient qu'une pesanteur qui ennuie ; leur air rigide fait souvent préférer les insinuations d'un courtisan à leur austère fidélité ; soyez certain que vous ne trouverez aucun de ces inconvéniens dans l'amitié & la conduite de Samaël ; c'est un génie bienfaisant, destiné à protéger votre empire autant que vous aurez confiance en ses conseils : mais s'il se trouvoit obligé de vous quitter pour obéir à des ordres supérieurs, je vous ai donné un talisman qui a la vertu de nous faire descendre ; vous savez la façon de vous en servir dans les pressans besoins, soyez certain que je viendrai aussi-tôt à votre secours. Vous ne devez pas ignorer que nous ne cherchons ni biens ni honneurs, ni autorité dans aucun des mondes que nous sommes contraints de visiter. La divinité ne nous a créés que pour aider ceux qui chérissent & protègent la vertu, la justice & la vérité.

Je n'oublierai jamais, ajouta le génie, les marques de confiance que vous m'avez données, ni l'amitié & la bienveillance que vous avez témoignées en

faveur des deux perſonnes auxquelles je m'intéreſſe ; & pour vous en récompenſer, je ſouhaite que le ciel vous comble de ſes dons les plus précieux, que tous les cœurs de vos ſujets volent au devant de vous, & que votre vue ſeule ſoit un bienfait pour eux.

Je ne rapporterai point toutes les marques de bienveillance que nous reçûmes de l'empereur lorſque nous fûmes prendre congé de ce prince, il ſuffit de dire que nos cœurs en furent pénétrés : toute la cour montra beaucoup de chagrin de notre départ ; la belle Nardillac fit voir ſur-tout combien elle y étoit ſenſible, elle nous aſſura qu'elle n'oublieroit jamais les ſervices que nous lui avions rendus.

Ce monarque eſt le meilleur de tous les princes, il eſt bon, il eſt ami tendre, compatiſſant, bienfaiſant ; tout entier à ceux qu'il aime, il fait les délices des perſonnes qu'il honore de ſa familiarité ; ce ſont ces admirables qualités qui touchent les cœurs, qui les attendriſſent & les diſpoſent à exécuter ſes volontés : mais ce qui a achevé de lui gagner l'amour de tous ſes ſujets & ce qui les rend ſi ſenſibles à toutes ſes vertus, c'eſt cette attention qu'il prend, depuis l'arrivée de Samaël, à faire obſerver les loix dans toute leur rigueur.

Nous partîmes enfin après avoir pris congé de

tous les grands de l'empire. Le génie, pour voyager avec moins d'embarras, congédia une partie de nos officiers & le plus grand nombre de nos domestiques, ne réservant que les gnomes. Nous traversâmes, sans nous arrêter en aucun lieu, la vaste étendue de cette planète qui abonde en mines d'or & d'agent : on y trouve aussi quantité de pierres précieuses d'un prix inestimable. Ce monde qui est d'une étendue & d'une richesse immenses, semble être le magasin général de tous les trésors de la nature.

Les mœurs des Joviniens sont assez douces : mais leur religion est, comme dans les autres mondes, partagée en différentes sectes. Ils ont plusieurs temples, entr'autres celui d'Hercule, où la figure de ce héros, élevée sur un piedestal, y est représentée avec la peau du lion qu'il défit dans la forêt Néméenne ; ses douze travaux sont expliqués autour du piedestal, & ses autres exploits aussi fameux sont gravés sur plusieurs colonnes qui environnent ce temple. Nous visitâmes aussi celui de Castor & Pollux, celui d'Helène ; mais le temple de Jupiter surpasse tous les autres en magnificence ; il est le plus fréquenté.

La plupart des Joviniens adressent leurs sacrifices aux dieux inconnus ou anonymes, dans la crainte qu'en les détaillant ou en les nommant par

leurs noms, ils ne viennent à ſe tromper ou à en oublier quelques-uns, qui, fâchés de leur oubli ou de leur négligence, pourroient les en punir en leur diſtribuant beaucoup de maux.



SEPTIÈME

SEPTIÈME CIEL.

SATURNE.

CHAPITRE PREMIER.

Description champêtre.

Le génie nous enleva l'un & l'autre par les vagues de l'air pour franchir les espaces immenses qui séparent le monde de Saturne d'avec celui de Jupiter. Il nous fit passer entre les cinq petites planètes & traverser ce grand anneau lumineux qui semble couronner & éclairer en même tems le monde de Saturne.

Lorsque nous fûmes descendus dans ce globe, le génie s'appercevant que nous étions presque étouffés par la force de l'air, nous frotta tout le corps d'une liqueur spiritueuse qui nous fortifia, ranima nos esprits, & donna à nos sens une nouvelle vigueur. Il nous fit reprendre ensuite nos figures naturelles; & les gnomes arrivés, munis de tout ce qui nous étoit nécessaire pour la route, nous partîmes dans l'intention de ne rien laisser échapper de tout ce qui pourroit nous instruire.

Zachiel nous fit d'abord prendre un chemin qui nous conduisit à des paysages charmans; tantôt je voyois un laboureur qui sembloit donner la dernière façon aux champs, dont la culture ne me paroissoit encore qu'ébauchée, tantôt j'entendois la voix d'une bergere laborieuse qui cherchoit à charmer la durée de son travail par des chansons; ici des faucheurs reprenoient haleine en aiguisant le tranchant de leurs faux; là des bergers assis dans un vallon se racontoient leurs amoureuses aventures; d'un autre côté un vaste paysage offroit successivement à mes regards mille nouveaux objets : j'admirois des plaines immenses chargées d'épis, précieux dons de Cerès; je voyois des terres où erroient des troupeaux, la plupart étoient confiés à la garde des chiens, tandis que les bergères, parées de leurs atours champêtres, dansoient un peu plus loin au son des musettes, pour célébrer le plaisir que leur promettoit une abondante récolte. A voir la joie qui règne parmi eux, on diroit que Zéphir & Flore se sont joints à leurs jeux innocens. Plus loin, on voyoit des montagnes stériles, sur la cime desquelles les nues semblent se reposer; au bas, de longues prairies émaillées de fleurs & arrosées de rivières; d'un autre côté, des bosquets formés par la nature; ces bosquets étoient entourés de vieux chênes qu'on croyoit que la serpe n'avoit épargnés que

par respect pour les déités qui y résident, ou pour retirer les Nymphes des forêts, lorsque les vents ou la pluie les forcent à se mettre à couvert.

On respire dans ce monde une odeur sauvage qui réjouit & satisfait l'odorat, & on ne voit germer dans cet heureux tourbillon aucune plante venimeuse. En admirant tous ces divers points de vue, je crus voir la nature dans son printems donner l'essor à de nouvelles productions, & je remarquai que dans ses admirables caprices elle surpasse infiniment toutes les inventions de l'art. Zachiel nous assura que les habitans de ces lieux charmans y coulent des jours tranquilles; les plaines y sont toujours peuplées de laboureurs; les bocages retentissent de mille concerts aëriens, & ce peuple aîlé vole jusques sur la cime des chênes pour y annoncer le retour du dieu qui les éclaire.

C'est ici, nous dit Zachiel, où je veux vous faire admirer la grandeur de l'Être suprême; son pouvoir se manifeste dans tout ce qui paroît à nos yeux. Voyez ce papillon déployer ses aîles nuancées de diverses couleurs; de petites taches de pourpre sont répandues sur un fond d'argent, & sur le bord de ses aîles une lisière d'or se marie avec les nuances d'un beau vert; une petite aigrette de plume argentée garnit sa tête mignone. Admirez cet autre insecte qui passe en bourdonnant, il est couvert d'une armure noire, & porte sur

ses aîles d'un rouge éclatant le suc des fleurs qu'il a ramassé sur cette prairie que vous voyez parée des plus belles couleurs, & qui semble être bercée par le zéphir. Remarquez cette noire forêt de sapins, dont les tiges rougeâtres s'élancent comme des flèches à travers des arbres épais. Voyez ce fleuve majestueux & rapide sortir du sein d'une montagne grisâtre, & rouler à grand bruit ses flots argentés, & ses foibles ruisseaux qui s'échappent en murmurant sous l'herbe touffue, dont les fleurs azurées s'élèvent au-dessus de leur surface; leurs ondes amoncelées autour de leur tige tremblante, y forment de petits anneaux étincelans, & ces fleurs semblent s'incliner à l'envi, comme pour embrasser leur cours; leurs eaux limpides coulent sous leurs voûtes émaillées & brillent de la réflexion que forment leurs couleurs.

Plus loin Monime apperçoit une grande plaine, elle admire cette riche variété dans les nuances de sa verdure éclairée par le soleil; on y voit des touffes de plantes déliées étendre entre le gason leurs tendres rameaux & leurs feuillages diversifiés; on voit la violette, symbole du vrai sage, qui reste humblement confondue avec les plantes les plus communes, & répand autour d'elle ses plus doux parfums, tandis que des fleurs sans odeur portent au-dessus des gazons leurs têtes altières, & cherchent fastueusement à s'attirer nos

regards ; on voit encore mille petits vermisseaux aîlés se poursuivre sur l'herbe : tantôt l'œil les perd dans l'ombre verdâtre ; & tantôt on les voit en foule s'agiter aux rayons du soleil, ou s'envoler par légions, & faire dans les airs mille évolutions brillantes ; d'autres, que les jeux tumultueux & folâtres des zéphirs précipitent l'un sur l'autre à travers le gazon, semblables aux flots qu'un souffle léger chasse devant lui sur la surface des eaux, les tiges ondoyantes se courbent en murmurant, & le petit peuple chamaré dont elles sont l'asyle, s'envole & contemple avec effroi, du milieu des airs, tous ces mouvemens.

Après avoir parcouru de vastes campagnes, le génie, pour nous faire prendre un peu de repos, nous fit loger chez un vieillard, qui nous reçut avec ce zèle hospitalier qui fait le charme de l'union, & qui semble, pour ainsi dire, rendre les biens communs. Cet aimable vieillard vivoit avec une nombreuse famille qui trouvoit son plaisir dans le travail & son bonheur dans la médiocrité, regardant le superflu comme un fardeau pénible qui ne sert qu'à corrompre les mœurs ; ces enfans aiment la vie sans craindre la mort ; jamais ils ne se sont laissés éblouir par l'ambition : tranquilles sur l'avenir, ils ne songent qu'à goûter le présent ; leur vie coule dans une paix inaltérable ; ils ne reconnoissent d'autres loix que celles que leur impose

la nature ; on ne leur voit point former de liens malheureux, l'intérêt ni les honneurs n'ont jamais présidé à leur choix ; ils adorent la vertu, la beauté & les graces au sein même de la misère. Cette famille représente celle de nos anciens Patriarches ; la complaisance & le badinage, toujours compagnes de l'union, règnent dans leurs cœurs & animent leurs tendres caresses ; ils agissent avec noblesse ; ce n'est ni l'imitation, ni les loix qui les dirigent ; leur cœur plein d'honneur & de vertu les conduit sans effort à ce qui est juste.

Remarquez, nous dit Zachiel, que la bénédiction repose toujours sur l'habitation du juste. Celui dont le cœur est droit, & qui met sa confiance dans la divinité, ne doit jamais craindre de porter ses pas dans un marais trompeur. Lorsque le juste offre un sacrifice, la fumée en monte jusqu'au trône de la divinité, qui écoute & reçoit avec plaisir les vœux & les offrandes des hommes vertueux ; il vit en repos sous son toit paisible, ses Pénates favorables entendent ses discours vertueux & le bénissent ; contens de leur cabane qui les met à l'abri de la pluie & des vents impétueux, elle leur tient lieu de palais ; si elle n'est point entourée de colonnes de marbre, elle est environnée d'arbres fruitiers & de pampres toujours verts ; la fontaine voisine leur fournit de l'eau claire, ils s'abreuvent du vin de leur récolte,

se nourrissent du fruit de leurs jardins, & de ce que leurs troupeaux leur donnent; au défaut d'or & d'argent leur table est couverte de fleurs odoriférantes; ils ne connoissent ni les desirs inquiets ni les folles passions qui agitent les autres hommes; ils n'ont d'autres soins que celui de s'aimer, de se prêter des secours mutuels & de chercher leur bonheur dans la félicité commune. Cette famille sert d'exemple à tout ce qui l'entoure; les paysans dans leur chaumière trouvent chez eux les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sincères de l'amitié les font vivre en bonne intelligence, & on voit les jeunes filles & les jeunes garçons badiner ensemble sous des berceaux de pampres; ils en détachent les raisins mûrs pour se rassembler sous le chaume où un repas joyeux les attend: c'est-là où la gaieté rustique paroît accompagnée de ris éclatans.

Nous passâmes plusieurs jours avec cette aimable famille. Nous visitâmes leurs jardins qui semblent formés par la nature, dans lesquels se trouvent réunis l'utile & l'agréable; des noyers ceintrés en berceau en forment les allées; sous leurs feuillages verts habitent les doux zéphirs, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille; au bout de ces allées est une source d'eau pure qui murmure sous un treillage, & dans le courant de sa course on y voit jouer la cane avec ses petits; d'un autre

côté, de douces colombes se promènent sur le gazon, en redressant leur col émaillé de mille couleurs. Ces jardins sont remplis d'arbres fruitiers qui attirent les oiseaux qui s'appellent par leurs chants mélodieux, sans craindre aucun piège pour leur liberté. Là sont rangées plusieurs ruches dont les abeilles, sans cesse occupées du soin de leur république, semblent par leur travail servir d'exemple aux habitans de ces lieux. Ces abeilles se fixent ordinairement dans les endroits où règne la paix & le repos; les prairies émaillées de fleurs les attirent; c'est-là qu'elles prennent gaiement leur essor, qu'elles choisissent & rassemblent leurs provisions, pour en grossir à leur retour le trésor de leur république, dont tous les membres concourent avec un égal empressement au bien commun; jamais il ne se trouve aucun citoyen oisif; on les voit voltiger de fleurs en fleurs, & dans le cours de leurs recherches, plonger leur petite tête velue dans le calice des fleurs épanouies, ou s'ensevelir toutes entières entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore, pour en tirer le suc qu'elles déposent dans un endroit séparé. Plus loin est la basse-cour, où différens animaux viennent en foule demander d'un air caressant la nourriture qu'on se fait un plaisir de leur distribuer.

Vous voyez, nous dit Zachiel, que le bonheur ne se rencontre pas toujours dans le vain & incom-

mode appareil du luxe. Je conviens, dit Monime, qu'on ne trouve pas ſouvent dans un rang élevé, des ſentimens qui honorent l'humanité. On doit ſe méfier des vertus des grands; il arrive quelquefois que leur élévation peut faire illuſion; la diſtance qu'il y a des grands aux perſonnes d'un état médiocre ne les repréſente qu'avec un microſcope trompeur: mais les petits qui ſemblent épurés au creuſet de l'indigence, ne nous en impoſent point. Lorſqu'un homme a de la vertu, un jugement ſain & le cœur rempli d'honneur, que ſert d'examiner ſa race? L'éclat du rang eſt un vain titre, s'il n'eſt accompagné de grandeur d'ame, d'une probité ſans tache, & de toutes les vertus qui doivent former un grand homme. L'or ſe trouve ſouvent dans le ſable, le ver produit la pourpre, & l'huître nous donne des perles: mais ce n'eſt point avec des citoyens auſſi parfaits qu'on doit faire ces réflexions. Vous, continua Monime, en s'adreſſant au vieillard, vous qui jouiſſez tranquillement du plus délicieux état de la vie, vous qui joignez le charme de l'union des cœurs à celui de l'innocence, nulle crainte, ni nulle honte ne trouble jamais votre félicité, puiſque le ſentiment de bonheur & de paix règne ſans ceſſe au fond de votre ame.

Comment pourrions-nous agir autrement, dit

le vieillard ? Soumis au gouvernement d'un prince dont la juſtice & l'équité forment tous les projets, qui met dans toutes ſes démarches cette inébranlable fermeté qui accompagne toujours le vrai courage ; un prince dont on ne compte les jours que par les bienfaits, qui n'emploie ſa puiſſance qu'à prévenir le crime plutôt qu'à déployer ſon pouvoir pour le punir, qui répand par-tout le bonheur, ſans chercher à appeſantir le joug de la ſoumiſſion. C'eſt par l'amour qu'il a pour ſes ſujets qu'il les anime au bien. Les réſolutions de notre monarque ſont une loi pour nous, parce que nous ſommes convaincus qu'il ne cherche ſon bonheur que dans celui qu'il peut nous procurer. Ce prince, en prenant les rênes du gouvernement, a mis le premier de ſes ſoins à donner un libre cours au commerce, à former de nouvelles manufactures ; attentif à l'application que l'on fait de ſes finances, il en emploie une partie qui ſert au progrès des arts, & à encourager toutes perſonnes à talens. Ici on laiſſe la liberté aux gens de lettres de dévoiler les abus dangereux, ſans permettre qu'on écraſe les talens de ceux qui déchirent le bandeau de l'erreur. Cette liberté que nos philoſophes ſe donnent dans leurs écrits, a appris à nos poëtes & à nos orateurs à faire uſage de cette noble éloquence, qui, en élevant les

ſentimens, corrigent en même-tems les vices. Notre monarque a encore obligé les Juges à aſſurer le repos de l'état par une intégrité qui a fixé la juriſprudence: c'eſt par tous ces talens réunis que ce prince a formé le digne objet de nos attentions. Eloigné d'avoir cette confiance aveugle que quelques-uns de ſes prédéceſſeurs ont donnée à leurs miniſtres, trop éclairé pour livrer les ſujets à la conduite d'un homme, qui ſouvent peut être tenté de trahir ſes intérêts & ceux de ſon peuple, pour ne s'occuper que de ſa fortune, avec une pareille conduite, notre monarque ne doit pas craindre d'être obſcurci par ſon ombre; loin de chercher à ſe procurer une gloire d'emprunt, lui ſeul la répand ſur les autres. Comme ſon principal but eſt le bonheur de ſes peuples, toutes ſes vues ſe tournent ſur cet objet; les ſages de la nation, ſes miniſtres, tout y applaudit, parce que la plus puiſſante recommandation qu'on puiſſe avoir pour obtenir les faveurs de ce prince, eſt de penſer & d'agir conformément à ſes vues.



CHAPITRE II.

MŒURS des Habitans.

CE n'eſt que dans ce monde charmant où l'art ſimple ſe prête avec docilité à ſeconder les agréables caprices de la nature; jamais on ne les voit, comme dans les autres mondes, ſe révolter contre elle, ni regarder ſes productions comme une matière ſervile, pour les plier à des formes biſarres & groteſques. Un mur de noiſetiers forme des haies qui entourent leurs jardins, des berceaux de vigne leur ſervent de terraſſes, & les garantiſſent des rayons du ſoleil.

En admirant toutes ces beautés de la nature, je crus être dans la jeuneſſe du monde, c'eſt-à-dire, lorſque les hommes n'étoient point encore corrompus, & lorſque les premiers germes des arts naiſſoient de la nature ou des beſoins peu nombreux de l'innocence. Cette magnificence des campagnes, ces cabanes entourées d'animaux de toutes eſpèces, que l'appât de leur nourriture attire; les oiſeaux qui habitent auprès, ſous d'épais feuillages, égayent par leurs chants mélodieux ces lieux champêtres.

Hommes audacieux! comment ofez-vous entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de très-loin? Vous conftruifez des labyrinthes, vous formez des boulingrins, vous taillez vos arbres en magots, vous ornez vos parterres de corbeilles, & vous méprifez les prés ruftiques & les bois fauvages, où la nature fait régner par de confufes variétés un ordre caché, conforme aux règles fecrètes de l'harmonie & du beau, dont l'effet fe fait fentir à notre ame par le plus doux raviffement.

Nous quittâmes avec peine notre vieillard & fa famille pour pourfuivre notre route, pendant laquelle Zachiel nous fit obferver que ces peuples, accoutumés dès l'enfance au travail, ont le corps beaucoup plus agile; ils ont auffi plus de férénité dans l'efprit; leurs plaifirs font moins vifs, mais leurs paffions font plus modérées; ils jouiffent d'une volupté tranquille qui n'a rien de fenfuel, & d'une pureté inaltérable; la frugalité augmente leur force, la tempérance les entretient, & la vertu les conduit dans toutes leurs actions: ils ont pour maxime de préparer d'avance la jeuneffe à tous les accidens fâcheux du climat; c'eft, difent-ils, en diminuer l'intenfité, & les préferver des impreffions funeftes que caufent les élémens fur les conftitutions foibles: c'eft les fauver de mille

accidens auxquels le corps eſt ſujet, plus par molleſſe d'éducation que de tempérament. Il eſt certain que la nature a conſtruit tous les êtres pour vivre dans le fluide qui les environne; c'eſt une ſottiſe de les en retirer par des précautions dont on peut éviter la néceſſité.

Vous devez remarquer, pourſuivit Zachiel, que dans cette planète on ſuit preſque toujours l'impulſion ſimple de la nature, le menſonge y eſt en horreur & puni ſévérement, & vous devez déjà vous être apperçu que leur jugement brut eſt ſupérieur à la politique des autres mondes : on rencontre toujours dans leur conduite le modèle d'une félicité parfaite; éloignés d'imiter les habitans des mondes que nous venons de quitter, qui ne s'attachent qu'à défigurer la nature en voulant la réformer. Qu'en eſt-il arrivé? Ils ont traveſti les ſentimens d'humanité qu'elle nous inſpire, & donné, par un rafinement étranger à la ſimplicité de ſes principes, l'entrée à tous les vices capables de troubler, corrompre & deshonorer l'état de ſociété.

Ici les peuples ſont naturellement graves, mais cette gravité eſt ſans mélancolie, ſans être privée de cette aimable gaieté qui n'eſt point incompatible avec la raiſon; paiſibles ſans indolence, la vivacité de leurs deſirs perd cette pointe aiguë, &

ne laiſſe au fond de leurs cœurs qu'une émotion légère & douce. Les paſſions des hommes qui font ailleurs leurs tourmens, ne ſervent ici qu'à leur félicité; ils n'éprouvent preſque jamais aucune agitation violente, ni aucune de ces maladies d'eſprit connues dans votre monde ſous le nom de vapeurs.

Vous verrez régner par-tout le goût de l'agriculture & celui du commerce, qui ſont regardés comme deux colonnes ſur leſquelles ils poſent tout l'édifice de leur politique; ce ſont auſſi les ſeuls qui les occupent le plus. Ces peuples ne ſont point entichés de ce fatal préjugé qu'on voit régner dans les autres mondes, & qui tient ceux qui cultivent des talens ſi néceſſaires au bien public, dans une honteuſe obſcurité: mais loin d'avilir ces talens, ils y attachent une marque de diſtinction, & l'humanité eſt chez eux une vertu naturelle. Ils regardent leur prince comme l'image de l'intelligence ſouveraine & comme leur père commun; ils ont pour lui un reſpect & une entière ſoumiſſion à ſes ordres; liés par le ſerment de fidélité, ils lui obéiſſent par un ſentiment d'amour & de reconnoiſſance.

CHAPITRE III.

Le génie nous conduit dans la capitale de l'Abadie.

Nous étions au printems, & je crus voir l'Aurore dans ses habits de pourpre ramener avec elle les graces de la jeunesse, le badinage enjoué, les ris, les jeux & l'amour; qui en parcourant des yeux les boccages & les prairies, semble sourire d'avance à ses victoires prochaines. Déjà ce dieu déploie son arc & son carquois redoutable, les graces augmentent son cortège, & cette troupe charmante arrive sur les premiers rayons que le soleil envoie à la terre. On voit alors l'innombrable essaim des oiseaux se jouer parmi des colonnes enflammées qui traversent les nuages, & vont saluer par leurs chants mélodieux le dieu du jour: on voit aussi de jeunes roses pleines d'impatience s'empresser de sortir du bouton; on diroit que chacune d'elles veut être la première à s'épanouir, à exhaler ses doux parfums & à s'ouvrir à l'aspect du printems: les zéphirs l'annoncent par leurs jeux folâtres; on les voit s'élancer de la colline dans le vallon, ils voltigent dans les bocages, traversent les forêts, & revoient avec un souris malin les lieux où ils ont découvert à l'amoureux berger les

les attraits de la beauté qui les charme ; ils reconnoiſſent avec plaiſir les endroits où ils ont malicieuſement fait rougir la jeune bergère. Là ce ſont des troupeaux qui bondiſſent ſur l'herbe tendre; par-tout on croit voir la nature ſe renouveler, & l'on diroit qu'elle ſemble prendre plaiſir à ſe mettre en oppoſition avec elle-même, tant on la trouve différente ſous divers aſpects.

Monime interrompit mes réflexions pour me faire admirer la beauté des chemins qui conduiſent dans la ville capitale de l'Abadie. Ces chemins ſont ferrés, larges, commodes, & bordés d'arbres utiles. Arrivés dans cette ville, Zachiel, nous conduiſit chez deux jeunes veuves qui demeuroient enſemble & vivoient dans une union parfaite. Ces deux aimables perſonnes s'empreſsèrent à nous procurer toutes les commodités de la vie. Nous trouvâmes dans cette agréable maiſon une liaiſon sûre & ſolide, une familiarité pleine de douceur, une converſation toujours cenſée, & toujours ſatisfaiſante. Nous n'avions point encore rencontré en perſonne une politeſſe plus franche & plus naturelle, ſans artifice & ſans fineſſe, tâchant de plaire, mais avec une délicateſſe éloignée de toute eſpèce d'adulation. Floride & Cléontine ne connoiſſent point d'autre art de gagner les cœurs & de ſe concilier les eſprits. Elles eurent la com-

plaiſance de nous accompagner pour nous faire remarquer les plus beaux endroits de la ville.

Cette ville eſt ſituée ſur le bord d'un lac qui va ſe rendre dans la mer : elle forme un carré parfait; les quatre principales portes ſont terminées par des arcs de triomphe d'architecture ſimple, mais noble & majeſtueuſe; toutes les rues ſont larges & alignées; de chaque côté ſont des portiques qui forment des galeries où les gens de pied marchent commodément, ſans craindre aucun accident; les maiſons ſont régulières & entremêlées d'édifices qui ſervent à l'utilité du public : on y voit des greniers où règne ſans ceſſe l'abondance; des fontaines ſont diſtribuées avec ordre & décorées d'emblêmes; & leurs eaux coulent dans de grands baſſins; on apperçoit de belles places d'une vaſte étendue, que forment pluſieurs corps de bâtimens. Le palais de l'empereur eſt bâti à la romaine; il eſt au centre de la ville; il n'eſt diſtingué des autres que par ſon élévation & par une colonnade qui règne autour, où l'on a placé les ſtatues des grands hommes & les ſimulacres de tous ceux qui ont travaillé à aſſurer le bonheur de la nation.

Toutes les maiſons ſont bâties en pierre ou en brique: elles ſont bien voûtées, ce qui les met à l'abri de l'embraſement. On y voit des aqueducs qui conduiſent en abondance une eau claire &

pure dans toutes les rues, afin d'empêcher la corruption de l'air & d'y entretenir la propreté; ces eaux, par une pente douce & imperceptible, vont ſe perdre dans le lac. Les marchés publics ſont vaſtes & concaves; au milieu ſont de grands égoûts; c'eſt par-là que les eaux qu'on lâche des fontaines, entraînent & précipitent chaque jour toutes les ordures, pour ne laiſſer aucun veſtige qui puiſſe corrompre l'air

Le prince qui nous gouverne, dit Cléontine, occupé en père de famille, de la félicité de ſes peuples, a ordonné que les enfans reçoivent une bonne éducation, qu'ils ſucent avec le lait des principes qui tendent à former de bons, de fidèles & d'utiles ſujets; c'eſt pourquoi il veut que le premier ſoin des parens ait pour objet le tempérament, qui influe ſouvent ſur la façon de penſer. Dès le berceau, tems où la nature ſe plie à toutes ſortes d'impreſſions, on les expoſe nuds à l'ardeur du ſoleil & aux injures des ſaiſons; on les plonge auſſi dans des bains froids : c'eſt ainſi que le corps, accoutumé dès la plus tendre enfance, ſe trouve dans la ſuite exempt de mille maux, auxquels il eſt trop ſouvent aſſervi par la délicateſſe, & c'eſt par-là qu'il s'habitue aux exercices les plus rudes & aux travaux les plus pénibles. Elle nous apprit auſſi que des écoles publiques ont été inſti-

tuées pour l'éducation de la jeunesse ; tout enfant y est reçu comme citoyen, sans égard pour le rang ni la fortune, parce qu'ils sont persuadés que le peuple est composé d'hommes ; jamais on n'y voit, comme dans les autres mondes, de ces forçats de l'humanité qu'ils emploient à labourer leurs domaines, sans qu'ils puissent jouir du fruit de leurs travaux. Ici un laboureur est regardé comme le citoyen le plus utile ; paisible dans son habitation, & au sein de sa famille, il jouit sans crainte de son travail.

L'éducation des enfans fait une partie essentielle du gouvernement. Ces peuples regardent la jeunesse comme le trésor le plus précieux de l'état, & leur éducation est pour eux l'objet le plus intéressant pour la société : le bonheur & la tranquillité dépendent donc du soin qu'on prend de les former au devoir qui entretient l'harmonie. L'esprit d'un enfant, semblable à une cire molle, est susceptible de toutes les formes qu'on veut lui faire prendre ; les premières impressions ne s'effacent presque jamais, & ces caractères qu'on leur impose, influent sur leurs mœurs & sur leurs connoissances. L'homme n'est souvent que ce que l'éducation le fait, il lui doit ses vertus ou ses vices, ses erreurs ou ses préjugés, son ignorance ou le développement de ses idées, sa paresse ou

l'amour du travail : semblable à un arbrisseau foible & sans vigueur, il veut être cultivé, nourri & greffé sur un arbre qui lui soit propre, & favorable à sa substance. Quel plus digne emploi peut-on faire de ses talens, que de les rendre utiles au bien de l'humanité ? N'est-ce pas travailler pour son propre bonheur que d'élever la jeunesse, de la former aux vertus, de lui donner le goût des sciences, de lui inspirer l'amour de la patrie, le desir de la gloire, l'attachement inviolable au souverain & le respect dû à la religion.

Le premier soin de ceux qui président dans ces écoles, est d'inspirer des mœurs honnêtes avant d'orner l'esprit ; ils commencent par éclairer le cœur, par régler tous ses mouvemens, par développer ses sentimens afin de les épurer, par démêler tous ses goûts pour les rectifier, & par étudier ses passions pour les modérer ; ils ne leur donnent que des leçons de constance, de fermeté, de tempérance, de modération, & de toutes les vertus qui forment les hommes, qui élèvent l'ame & la mettent en garde contre les illusions de l'amour propre, afin de la soutenir dans les revers, & de lui faire éviter l'ivresse de la prospérité : loin de leur peindre la vertu sous de tristes images qui ne servent qu'à inspirer du dégoût pour elle, ils ne la montrent au contraire qu'avec tous les charmes

du plaisir, dans une plaine fertile & riante, entourée de jeux qui conduisent vers elle par des routes fleuries & des chemins faciles; c'est-là ce qui la rend beaucoup plus puissante sur les cœurs portés à la chérir.

Après que nous eûmes admiré tout ce qui pouvoit intéresser notre curiosité, nos belles veuves, qui ténoient un rang distingué dans la ville & qui étoient faufilées avec ce qu'il y avoit de plus grand, engagèrent Monime à faire quelques visites : sa beauté, son esprit & ses graces ont toujours brillé dans tous les mondes, son caractère doux & liant, la fit desirer dans plusieurs maisons où Floride & Cléontine se firent un plaisir de l'accompagner. Un jour, invitée à dîner chez un des grands de l'empire, la compagnie étoit nombreuse, nous remarquâmes que ce seigneur honnête & officieux n'exigeoit aucun de ces respects que demande ordinairement une hauteur affectée; content de mériter les éloges des personnes raisonnables, il n'en demande aucuns. Nous admirions cet air noble & ouvert, ces discours où la franchise annonçoit la bonté de son cœur, ce qu'il est rare de rencontrer dans les autres mondes. Aussi, au lieu de ces complaisans déliés & alertes, dont les yeux perçans voient & saisissent toutes les passions d'un grand, pour ne perdre aucune occasion de l'encenser, nous

ne vîmes au contraire que de ces vieillards dont l'eſprit géométrique ſemble appliquer la règle & le compas aux louanges qu'ils daignent donner.

Ces graves perſonnes s'emparèrent de la converſation, parlèrent de leur jeuneſſe; quelques-uns racontèrent les actions où ils s'étoient trouvés, ſous la conduite de tels & tels qui commandoient les troupes; d'autres répétoient de vieilles hiſtoires qu'ils avoient déjà racontées le matin : on parla des propriétés qu'on avoit découvertes dans la matière qui devoit ſervir d'appui pour édifier des ſyſtêmes brillans, mais que la plus légère objection pouvoit faire écrouler. Ce ſeigneur écouta tous ces diſcours avec complaiſance, y répondit avec juſteſſe & préciſion, leur fit ſentir que le plus éclairé d'entre eux peut à peine lever un coin du voile dont ſe couvre la nature, qu'il y a peu de vérités ſuſceptibles de démonſtrations, même parmi celles qui ſont le plus univerſellement reçues. Les ſublimes connoiſſances de l'homme ſe réduiſent preſque toujours à ſe contenter du probable, où ils n'arrivent encore que par la voie du doute. Quelle témérité n'y a-t-il donc pas, pourſuivit ce ſeigneur, à vouloir ſonder les profondeurs d'un abyme dont le bord eſt inconnu? Perſonne n'oſant contredire une réflexion auſſi juſte, chacun y applaudit, & la converſation finit. Nous ſortîmes pour faire encore quelques

T iv

visites chez des personnes qui intéressent le cœur & l'esprit par mille vertus, dont la première est celle d'obliger; vertu qui se rencontre communément chez les Abadiens, mais qui se trouve rarement dans notre monde, où l'on voit féquemment de ces langues indiscrètes divulguer les services qu'ils ont rendus, en enfler la nature & les circonstances, les exagérer sans raison, au point de révolter ceux qui en ont été l'objet: il est encore des monstres qui osent les reprocher, & vous dispensent par-là de la reconnoissance qu'on en doit avoir. On rencontre aussi souvent de ces protecteurs ignobles, c'est-à-dire, de ces hommes qui n'obligent qu'à force d'argent, de ces hommes faux qui promettent toujours sans dessein d'obliger, ou qui sont dans l'impossibilité de tenir leurs paroles; ces hommes vous désobligent doublement, en vous faisant manquer l'occasion de vous adresser à d'autres qui, plus francs & plus zélés, vous eussent du moins enseigné les moyens de réussir. On peut comparer ces hommes à des arbustes, dont les fleurs ne rendent ni fruits ni odeurs.



CHAPITRE IV.

LE Triomphe de l'amitié.

APRÈS que nous eûmes rempli les devoirs de la société, Floride & Cléontine nous engagèrent avec des graces si naturelles, d'aller passer quelques jours à leur maison de campagne, que nous ne pûmes nous refuser à leurs empressemens. Nous partîmes au lever de l'aurore. A peine eûmes-nous fait quelques milles que nous découvrîmes un vallon riant que forment deux côteaux couronnés d'arbres verts ; une échappée de vue offroit à nos yeux une habitation bâtie sur la pente d'une colline, une vaste plaine couverte des dons de Cerès & de ceux de Flore, entourée d'agréables vergers qui terminent le domaine de nos belles veuves. L'air étoit pur, le ciel serein, la terre brilloit encore des perles de la rosée; & le soleil, à peine au demi-tiers de sa course, ne dardoit que des feux tempérés qu'un doux zéphir modéroit par son haleine. Cet endroit délicieux fit naître à Monime l'envie de s'y reposer ; un gazon semé de fleurs nous servit de siège; la campagne inspiroit la joie & la confiance : oserai-je demander à ces belles dames, dit Monime en souriant, ce qui peut les engager à vivre l'une

& l'autre dans le célibat, si jeunes encore & ornées de toutes les graces de la beauté? Vous ne devez pas manquer d'adorateurs, j'ai cru même en distinguer plusieurs dans le nombre des personnes qui vous font assidûment leur cour. Il est vrai, dit Floride, que Cléontine en a toujours nombre à sa suite, malgré tous les soins qu'elle prend de les éloigner : mais pour répondre à votre question, apprenez qu'unies l'une & l'autre par les liens de la plus tendre amitié, nous avons renoncé à tout ce qui pourroit en diminuer le charme. Elevées toutes deux dans le temple de Cybele, la même éducation nous a été donnée, & nos sentimens se trouvant analogues, mêmes desirs, mêmes inclinations, mêmes plaisirs & même goût pour la liberté; c'est-là ce qui a formé cette amitié qui nous a unies par des liens qui seront indissolubles. Vous savez que l'inclination est un mouvement agréable qui nous entraîne, & ce mouvement nous est d'autant plus cher qu'il naît du fond de notre tendresse & s'y entretient avec plaisir. Il est vrai que l'amitié n'a pas toujours ce feu & ce brillant de l'amour : mais sa gaieté est simple, sans ornement & sans art; unie comme elle, on ne la voit briller que de ses propres graces, sans jamais employer la parure du bel esprit.

La famille de Cléontine, beaucoup plus favorisée des biens de la fortune que n'étoit la mienne,

la fit ſortir du temple quelques années avant qu'on ſongeât à m'en retirer; cet intervalle nous éloigna, ſans altérer nos ſentimens. Il n'eſt pas difficile d'imaginer, à la vûe des charmes de Cléontine, qu'elle ne fut pas long-tems ſans s'attirer les vœux & les hommages de la plus brillante jeuneſſe & des plus riches partis de la ville. Cléonbule qui n'aſpiroit qu'à jouir du plaiſir de voir ſa fille bien établie, lui annonça un jour qu'il étoit tems de ſe fixer, qu'il ne la vouloit point gêner & la laiſſoit maîtreſſe de faire un choix : je ne cherche, ajouta Cléonbule, qu'à rendre, s'il eſt poſſible, votre félicité parfaite : peu ſenſible à l'éclat des richeſſes, ni à celui des grandeurs, je préférerai toujours la vertu, le mérite, les talens & la bonne-foi, au vain éclat des honneurs; je vous avertis ſeulement que vous ne devez enviſager dans l'union que vous allez contracter, que des plaiſirs purs, qui ne doivent tirer leur ſource que dans le mélange des ames qui reçoivent leur perfection d'une confiance & d'une complaiſance mutuelles; c'eſt à vous de choiſir un homme dont la probité & les mœurs puiſſent contribuer à vous rendre heureuſe. Cléontine, pénétrée des bontés & de la tendreſſe d'un père qu'elle chériſſoit plus que ſa vie, l'aſſura en le remerciant, que ſa volonté feroit toujours la règle & le mobile de toutes ſes actions.

Depuis cette converſation Cléonbule craignant

que la timidité, ſi naturelle à notre ſexe, n'empêchât ſa fille de lui déclarer ſes véritables ſentimens, ce tendre père s'attacha, pour s'en aſſurer, à étudier le caractère des perſonnes qui ſe rendoient aſſidûment chez lui : il examinoit les mouvemens de ſa fille à leur arrivée, & crut découvrir en elle un tendre penchant pour un jeune homme d'une figure intéreſſante & d'un mérite diſtingué; ce jeune homme fixa ſon attention; la vérité régnoit dans ſon cœur ainſi que ſur ſes lèvres; Clitandre étoit ſon nom, il étoit le ſeul qui n'eût point encore oſé ſe déclarer; cette timidité ne venoit que de ſon peu de fortune. Cependant Cléonbule, convaincu des éminentes qualités qui brilloient dans le cœur de Clitandre, ſe détermina par un généreux mépris des richeſſes à lui donner la préférence, pourvu néanmoins que Cléontine ne fût point prévenue en faveur de quelqu'autre. Quel homme! Quel père ! Quel tendre intérêt il prenoit au bonheur de ſa fille & à celui de tous ceux qui l'entouroient.

J'ai un intérêt ſingulier à vous faire le portrait de Cléonbule : c'étoit un homme d'environ cinquante ans, grand & bien proportionné dans ſa taille, mille graces étoient répandues ſur toute ſa perſonne, ſon air étoit majeſtueux, ſérieux ſans être farouche, un bon ſens toujours guidé par la raiſon, un goût vif, mais délicat, pour tout ce

qui s'appelle beauté de l'art, sa politesse étoit une suite naturelle du desir qu'il avoit d'obliger, sa générosité lui inspiroit un soin paternel pour tous ceux que la providence avoit mis sous sa protection; il joignoit à ces rares qualités l'attachement le plus vif & la fidélité la plus inébranlable pour son souverain : enfin Cléonbule a toujours été le meilleur des pères, le plus tendre des époux, complaisant, rempli d'égards & ami chaud que rien n'a jamais rebuté. Je me suis un peu écartée pour rendre cette justice à la mémoire d'un homme qui me sera toujours cher.

Ce fut dans ces heureuses circonstances que ma mère me retira du temple de Cybèle. Mon premier soin fut d'aller visiter Cléontine qui me fit connoître par mille tendres caresses la joie qu'elle avoit de mon retour; tous mes plaisirs se trouvèrent dès-lors réunis dans sa société. Quoique la maison de Cléontine fût le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de mieux dans la ville, cependant je ne tardai pas à m'appercevoir de la préférence qu'elle donnoit à Clitandre; elle m'en parloit toujours avec éloge. J'avoue qu'il avoit fait aussi une vive impression sur mon cœur; les graces d'une physionomie ouverte, mâle & animée, la vivacité de son esprit que l'éducation avoit orné de mille talens, une ame noble, libérale, bienfaisante, sincère & ennemie de la dissimulation, mettoient au

grand jour ses vertus. Les fréquentes conversations que nous eûmes à son sujet, m'apprirent que mon amie se détermineroit volontiers en sa faveur, si les sentimens qu'il lui avoit inspirés se trouvoient conformes à ceux de son père.

Mais comment oser se persuader que Cléonbule fût aussi sensible au mérite de Clitandre que son aimable fille? Cependant Clitandre ne s'étoit point encore déclaré : mais a-t-on besoin de paroles pour exprimer les tendres feux que l'amour inspire ? Tout ne nous l'apprend-il pas? Mille soins empressés, des regards où brille le sentiment, cette crainte d'offenser, cette timidité dans ses expressions, cette douleur au moindre regard sévère, & mille autres petites observations qui n'échappent point à la vue d'une amante intéressée, & qui sont toujours les vrais interprètes du cœur.

Cléontine étoit plus rêveuse qu'à l'ordinaire, l'inquiétude qu'elle avoit sur son sort donnoit un certain air de langueur à ses yeux, qui la rendoit encore plus belle; pour moi, convaincue de son attachement, je ne songeai qu'à fortifier ses espérances, dans la vue de la tranquilliser.

Cléonbule, qui depuis long-tems observoit nos deux amans, s'apperçut avec plaisir du tendre penchant qui entraînoit sa fille & la forçoit de donner la préférence à Clitandre. Charmé de cette heureuse découverte, il ne voulut pas différer leur

bonheur; & pour s'aſſurer des ſentimens & des vues que Clitandre pouvoit avoir ſur ſon établiſſement, il l'engagea à venir paſſer quelques jours à ſa maiſon de campagne; Cléontine ne fut point de cê voyage; ſon père l'en exempta, pour ne point être diſtrait dans le projet qu'il avoit formé de ſonder le cœur de ſon amant.

Dès le ſoir même Clitandre fut pouſſé ſi vivement par Cléonbule que, malgré la réſolution qu'il avoit priſe de ne ſe point déclarer, il fut enfin forcé de lui faire l'aveu de ſa paſſion : mais le nom de Cléontine expirant ſur ſes lèvres, ſon trouble l'empêcha de le prononcer. C'en eſt aſſez, reprit Cléonbule en l'embraſſant, remettez-vous & ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; regardez-moi comme un père qui vous aime & qui depuis long-tems ne s'occupe que de votre bonheur. Parlez-moi naturellement, ma fille eſt-elle inſtruite de vos ſentimens? Croyez-vous qu'elle y ſoit ſenſible? Clitandre rougit; ce n'étoit ni la honte, ni la crainte des recherches qu'on eût pu faire ſur ſa conduite, cette rougeur provenoit d'un ſentiment plus délicat; il n'ignoroit pas l'empire que Cléonbule avoit ſur ſa fille : mais quoiqu'il l'aimât plus que lui-même, il auroit néanmoins renoncé au bonheur d'être uni avec elle, s'il eût pu croire qu'elle ne ſe fût donnée que par obéiſſance; ſon trouble augmenta & l'empêcha de ré-

pondre : mais Cléonbule qui lisoit dans son cœur & qui pénétroit tous les motifs de ses craintes, le rassura : vous ne devez pas craindre, lui dit-il, que je veuille jamais contraindre les inclinations de ma fille ; mon pouvoir ne s'étend pas jusqu'à la forcer de s'unir à un homme qui ne pourroit toucher son cœur ; ce n'est donc que vous, dont je connois la probité, que je puis consulter sur cet article. Votre peu de fortune ne doit pas être une raison assez puissante pour vous éloigner de mon alliance ; un homme sage n'est jamais pauvre. Dans deux jours vous reverrez ma fille, ne lui parlez point de mes sentimens, tâchez de découvrir les siens, & s'ils sont tels que je le desire, je vous donne ma parole que rien ne pourra jamais apporter aucun obstacle à votre mariage. Clitandre, pénétré d'amour, de respect & de reconnoissance, en remerciant Cléonbule des graces qu'il lui faisoit, n'employa que des expressions simples, mais dont l'éloquence naturelle en fit sentir toute l'énergie.

Dès que Clitandre fut de retour, il se rendit dans l'appartement de Cléontine ; elle étoit seule, son abord la surprit, son air inquiet l'intimida : Clitandre s'appercevant du trouble qu'il lui causoit, resta quelque tems sans oser lui parler ; des soupirs échappés firent impression sur le cœur de Cléontine ; son ame, pénétrée de ses inquiétudes,

ne

ne put supporter plus long-tems ce silence, elle s'empressa de le rompre : qui peut, lui dit-elle, causer l'émotion où je vous vois? Parlez, hâtez-vous de m'instruire. Il est vrai, belle Cléontine, que jamais personne n'a peut-être encore éprouvé les perplexités que je ressens, cependant un mot favorable de votre bouche les changeroit dans l'instant en une félicité parfaite. J'ignore de quelle espèce sont vos peines, dit Cléontine, mais s'il dépendoit de moi de les alléger, vous ne devez pas douter que je ne m'y emploie avec tout le zèle dont je suis capable. Une réponse aussi favorable remit le calme dans l'ame de Clitandre & l'enhardit à déclarer sa passion.

Il est des ames qui semblent liées par des chaînes secrètes & qui s'entendent à demi-mot. Cléontine ignoroit l'art de feindre ; son cœur étoit simple & toujours guidé par la nature ; la froideur & la contrainte en étoient bannies ; jamais elle n'eut la petitesse de s'abandonner à des soupçons, l'amour de son amant lui parut aussi désintéressé que le sien, elle écouta ses sermens avec un plaisir qu'elle ne chercha point à dissimuler, & ne fit voir dans sa réponse que l'impression de ses sentimens. Clitandre fit alors éclater les transports de sa joie par mille discours sans suite. Pouvoit-il mieux prouver son amour ? Le soir il remonta à cheval pour aller apprendre à Cléonbule que son

aimable fille ne s'oppofoit point à fon bonheur, & ils revinrent enfemble, pour faire les préparatifs de cette union qui fut terminée en peu de jours.

Tout fembloit annoncer à ces jeunes époux un bonheur fans fin : mais en eft-il fur lequel on puiffe compter? Tout ici bas eft fragile. Nous formons fans ceffe les plans d'une félicité durable; tous nos deffeins font vains, l'édifice avance infenfiblement; notre cœur frémit de joie en obfervant fes progrès; déjà il touche au point de perfection qu'il a en vue, lorfque tout à coup l'ouragan s'élève, renverfe l'édifice & détruit dans un inftant les plus belles efpérances.

Une année à peine écoulée dans le charme d'une union parfaite, le ciel avoit béni cette union par la naiffance d'un fils qui devoit faire les délices de cette aimable famille, lorfque Clitandre fut nommé au gouvernement de la province de Gronor; fon mérite, fes grands talens & fon intégrité lui acquirent cette place fans l'avoir follicitée. Clitandre voulant marquer fon obéiffance aux ordres de l'empereur, fe difpofa à partir, fans attendre fon époufe que Cléonbule devoit conduire, ne pouvant fe refoudre à fe féparer de fa fille.

Cléontine me fit part de cette heureufe nouvelle; mais loin de pouvoir partager fa joie, j'en fus fenfiblement affligée; je craignois que le tems & l'éloignement ne lui fiffent perdre le fouvenir de

notre ancienne amitié; & quoique je n'osasse lui montrer tout le chagrin que je ressentois d'un voyage qui alloit mettre une si grande distance entre nous, cependant la douleur s'exprimoit si parfaitement dans mes yeux, que Cléontine en fut touchée, son cœur partagé entre l'amour & l'amitié, lui fit alors envisager ce voyage & les honneurs qui l'attendoient, avec une sorte d'inquiétude qui mit du trouble dans son esprit; nos discours devinrent sérieux, notre séparation en faisoit le sujet.

Cléonbule, présent à cet entretien, s'efforça en vain d'y répandre plus de gaieté : d'où vient ce trouble, mes chers enfans? Vous devez tout espérer du tems; peut-être serez-vous bientôt réunis pour ne vous plus séparer. Les tems changent & les évènemens sont soumis à leurs vicissitudes; un nuage peut obscurcir le soleil, mais il n'interrompt jamais son cours. Ne peut-il pas arriver que l'aimable Floride trouve dans peu un établissement digne d'elle, qui, en vous rapprochant l'une de l'autre, resserre encore les nœuds de cette amitié qui vous lie depuis l'âge le plus tendre? Je suis persuadé que Floride est assez raisonnable pour préférer dans une union, celui qui mettra son bonheur à la rendre heureuse; je ne présume pas qu'aucun objet soit encore parvenu à subjuguer son jeune cœur, ainsi il y a tout lieu de croire que

la raison fera sur elle ce que l'amour a coutume d'opérer sur d'autres. Ce discours me fit rougir, & après avoir remercié Cléonbule des sentimens avantageux que je crus n'être dictés que par l'amitié qu'il avoit pour sa fille, j'embrassai mon amie les larmes aux yeux en lui souhaitant un heureux voyage.

De retour au logis je me retirai dans mon appartement, ma mère vint m'y joindre. Cette tendre mère, aussi sensible que moi au départ de mon amie, ne trouva d'autre consolation que celle de se prêter à ma douleur, & de combattre avec douceur les raisons que je croyois avoir de m'affliger; elle joignit à ses discours des leçons utiles pour me former un nouveau plan de vie, dont la simplicité devoit être la base & faire mon bonheur. J'écoutai avidement ses leçons, elles passoient dans mon ame comme un ruisseau d'eau pure qui coule entre des fleurs & sert à les rafraîchir. Ce fut ainsi que ses admirables conseils servirent à me tranquilliser.



CHAPITRE V.

SUITE du Triomphe de l'Amitié.

DÉJA plusieurs jours s'étoient passés sans avoir reçu aucune nouvelle de Cléontine, je la coyois arrivée dans le gouvernement de Clitandre & je commençois à murmurer de son silence, lorsque je reçus un billet de Cléonbule qui m'invitoit à me rendre auprès de sa fille le plutot que je pourrois; j'y courus à l'instant : mais comment vous peindre l'excès de ma douleur, lorsqu'en entrant dans l'appartement de mon amie j'apperçus le père & la fille plongés dans une affliction que je ne puis décrire! Saisie, les jambes tremblantes, je restai immobile, & respirant à peine, je n'eus pas la force de prononcer un seul mot; tout gardoit un morne silence, un funeste pressentiment me fit soupçonner que quelque accident fâcheux ne fût arrivé à Clitandre; je fis un mouvement pour m'approcher de Cléontine, qui levant les yeux vers le ciel, les laissa enfin tomber sur moi : le désespoir y étoit peint, son regard avoit quelque chose d'égaré qui me glaça d'effroi; alors je saisis ses deux mains que j'arrosai de mes larmes; les siennes n'avoient point encore coulé,

mais, en me regardant, ſes yeux ſe mouillèrent : je vois, ma chère Floride, que vous devinez une partie de mes maux ; ſes ſoupirs étouffèrent ſa voix.

Cléonbule qui avoit ſans doute craint d'irriter ſon déſeſpoir, en me faiſant d'abord le récit de ce qui en étoit l'objet, m'apprit en peu de mots que pendant la route de Clitandre, ſon cheval s'étoit cabré & l'avoit précipité dans un abyme, que cette chûte lui ayant fracaſſé tout le corps, il étoit mort en peu de jours de ſes bleſſures : je vous ai envoyé chercher, ma chère fille, ajouta Cléonbule, pour m'aider à conſoler votre amie, & à apporter auſſi quelque ſoulagement à mes maux. Hélas! Monſieur, mécriai-je, de quoi ſuis-je capable, ſinon de m'affliger avec vous ? Je ſais, dit Cléonbule, que les conſolations indiſcrètes ne font qu'aigrir les violentes douleurs : l'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles, mais la triſteſſe eſt le vrai langage de l'amitié ; le vulgaire ne reconnoît point les violentes afflictions, & les grandes paſſions ne germent preſque jamais dans les ames foibles.

J'envoyai prier ma mère de me permettre de paſſer quelques jours avec mon amie ; non-ſeulement elle me le permit, mais elle ſe fit encore un devoir de venir partager notre douleur. Cléonbule ne nous quittoit point, & quoiqu'il fût lui-même

accablé de peines, il prit néanmoins assez de force sur son esprit pour en cacher la plus grande partie; il employa tout ce que l'éloquence naturelle a de plus consolant, pour adoucir les ennuis de sa fille.

Ses soins ont réussi; la douceur de son caractère, sa tendresse filiale, sa piété envers la divinité qui n'a rien d'affecté, lui ont enfin procuré un peu plus de tranquillité; tant il est vrai que la vertu écarte tous les chagrins, elle remplit notre ame d'une douceur intérieure qui fait le charme de notre être, elle épure aussi nos plaisirs en nous les rendant plus sensibles par le charme qu'elle y met.

Cléonbule toujours tendre, attentif & complaisant, dit un jour à sa fille qu'elle ne devoit plus s'occuper qu'à faire naître dans le cœur de son fils toutes les vertus qui ornoient celui de son époux, en lui inspirant cette énergie de sentiment qui caractérise les ames nobles; il faut, ma chère fille, en lui donnant le goût des sciences & l'amour du travail, mettre de l'économie dans ses études, ne point charger sa mémoire de mille choses inutiles qui paroissent accabler le jugement sous le poids d'une fatigante érudition qui n'éclaire ni l'esprit ni le cœur, éviter toute prévention pour aucun systême particulier; c'est à la raison à l'éclairer, lorsqu'il en sera tems, sur le choix qu'il doit faire;

tâchons de le faire reſſembler à ſon père, dont l'eſprit étoit ſi parfait, qu'il transformoit pour ainſi dire celui des autres en lui même; on ne pouvoit le connoître ſans s'efforcer de l'imiter; ſes lumières étoient ſi ſublimes qu'elles pénétroient tous ceux qui l'entouroient: toutes ſes vertus réunies doivent être un nouveau motif de conſolation pour nous; puiſqu'elles nous aſſurent que la divinité toujours équitable dans ſes jugemens a reçu votre époux dans ſon ſein, & qu'il y jouit de la gloire promiſe à tous ceux qui ſont fidelles à ſes loix. Cléontine parut goûter ces conſolations; l'amour qu'elle avoit pour ſon fils, fit naître en elle le deſir de le voir un jour digne ſucceſſeur des vertus de ſon père.

Je ne paſſois pas un jour ſans voir Cléontine: ſa douleur ſe diſſipant peu-à-peu, & le tems de ſon deuil expiré, elle reparut dans le monde avec plus d'éclat; pluſieurs amans ſe déclarèrent; mais Cléontine leur annonça la réſolution qu'elle avoit priſe de renoncer pour toute ſa vie à de nouveaux engagemens.

Obligée de faire un voyage avec ma mère, qui nous retint plus d'une année éloignées de mon amie, j'avois ſouvent de ſes nouvelles, par leſquelles elle ne ceſſoit de nous donner des preuves de ſa tendreſſe & preſſoit toujours notre retour. Flattée de ſon empreſſement, j'engageai ma mère à terminer ſes affaires. De retour, mon premier

ſoin fut de me rendre chez Cléontine, qui me reçut avec une amitié qui me fit juger que l'abſence n'avoit rien diminué des tendres ſentimens qui nous uniſſent. Cléonbule fit éclater auſſi la joie qu'il avoit de me revoir.

Au bout de quelques tems, je m'apperçus de beaucoup d'altération dans l'humeur de Cléontine; une ſombre mélancolie s'étoit emparée de ſon cœur; je la trouvois ſouvent triſte & rêveuſe; j'en fus inquiète & la preſſai de s'ouvrir à moi. Que tardez-vous, lui-dis-je, de répandre dans le ſein d'une amie, des peines dont je ne m'apperçois que trop que votre ame eſt pénétrée? Peut-il y avoir quelqu'un dans le monde qui ſoit plus propre à les partager qu'une amie qui vous a toujours été dévouée? Hélas! ma chère, s'écria Cléontine en m'embraſſant, je connois vos ſentimens & je ne doute point de votre amitié: mais en aurez-vous aſſez pour vous déterminer à changer mes peines en allégreſſe? Que ce doute eſt offenſant, repris-je! Attendez, dit Cléontine en me regardant fixement, vous ignorez encore toute l'étendue du ſacrifice que je n'oſe exiger; écoutez-moi, Floride, & répondez ſans détour à mes queſtions.

J'ai long-tems ſoupçonné la qualité des ſentimens que mon père a pour vous, ſon amitié reſſemble ſi fort à l'amour, que j'ai craint de m'y méprendre. Quoi, repris-je avec étonnement! vous

osez soupçonner Cléonbule d'une foiblesse injurieuse à sa gloire & à la mienne ? Pourquoi ce soupçon seroit-il injurieux à mon père ? Pourquoi le seroit-il à vous-même ? C'est, dis-je, que Cléonbule a trop de raison pour s'attacher à une personne qui ne peut être à lui. Vous connoissez bien mal l'amour, dit Cléontine, si vous croyez qu'il se laisse toujours guider par la raison : mais ce ne seroit jamais ce qui prouveroit l'abus que mon père en feroit, puisqu'il trouveroit en vous un sujet aussi digne de remplir tous ses desirs : mais vous, ma chère Floride, qui pourroit donc vous empêcher de répondre aux sentimens de Cléonbule ? Votre cœur est-il si fort attaché à Filidor, que rien n'en puisse plus rompre les nœuds, & m'en auriez-vous pu faire un mystère, moi qui vous ai toujours découvert jusqu'à mes plus secrètes pensées ?

Hélas ! Cléontine, m'écriai-je avec douleur, que vous abusez du pouvoir que vous vous êtes acquis sur mon ame ! Moi, vous cacher quelque chose ! L'aurois-je pu ? & ne serois-je pas indigne de votre amitié, si j'en étois capable ? Ne vous ai-je pas fait part des tendres sentimens que Filidor a toujours eus pour moi ? Cent fois je vous ai entretenue de sa passion & ne vous ai point caché que j'y étois sensible ? Pourquoi feindre de l'ignorer ? Cruelle amie, ajoutai-je, le premier de mes sentimens n'a-t-il pas été celui de vous aimer ? Dès

mes plus tendres années mon cœur se confondit dans le vôtre, je ne sus plus aimer & sentir que par vous, vous réglâtes tous mes sentimens, & je n'ai vécu jusqu'à présent que pour être votre amie; avant même votre union avec Clitandre, je vous consultai sur la passion de Filidor; il est jeune, bien fait, il a de la vertu, des mœurs, il est honnête, attentif, complaisant, il m'aime; mon cœur étoit libre lorsqu'il m'a adressé ses feux : que vous dirai-je? J'en ai senti la contagion, & n'ai pu lui refuser une portion de ce cœur, que sans lui vous posséderiez encore seule. Mais que dis-je? Ce cœur n'est point partagé, puisque vous régnez également dans le sien; & pour dissiper entièrement vos soupçons, apprenez que le père de Filidor doit faire dans peu les propositions de notre mariage; ma mère y consent, & j'ose me flatter qu'il sera bientôt conclu; ainsi, ma chère Cléontine, ne craignez pas que je trahisse jamais des sentimens que la délicatesse m'inspire, en consentant à une union que je redoute plus que vous, & je vous jure.... Arrêtez, cruelle, reprit vivement Cléontine, que ce fatal serment ne devienne pas l'instrument de mes maux! Ah! Floride, que vous entrez mal dans mes sentimens! Est-ce ainsi que vous connoissez la force de l'amitié? Qu'elle raison aurois-je de craindre votre union avec mon père? Elle seule au contraire peut combler mes

desirs. Ma chère Floride....... Hélas!...... Que vais-je lui dire? Aurois-je été capable d'un aussi grand sacrifice? Cependant je l'exige. Oui, chère & tendre amie, j'exige de votre amitié que vous renonciez aux sentimens que vous a inspirés l'amour de Filidor, pour couronner celui de mon père, en faisant son bonheur & le mien, & j'ose me flatter qu'il pourra faire aussi le vôtre.

Je sens, continua Cléontine, que ma conduite est contraire à la délicatesse, pardonnez-la en faveur d'un père que j'adore, & qui ne pourroit vivre s'il avoit le malheur de vous voir entre les bras d'un autre; je connois votre vertu & ne dois point craindre de vous précipiter dans des malheurs sans ressource: mon père vous aime, & la passion qu'il a pour vous ne pouvant être affoiblie par aucune autre, elle en devient plus forte & ne trouve point de contrepoids pour l'affoiblir. La raison qui gouverne, lorsqu'elle est seule, n'est pas assez forte pour résister au moindre effort; il n'y a que des ames de feu comme la vôtre, qui sachent combattre & vaincre: tous les grands efforts & toutes les actions sublimes sont leur ouvrage, le sacrifice que je demande est digne de vous, & digne de notre amitié; c'est, me direz-vous peut-être, une prétention bien ridicule de se croire aimé pour soi-même. J'avoue que mon amitié est fort intéressée, c'est mon bonheur que je recherche

dans la vôtre : mais, ma chère, vous n'ignorez pas que l'amitié, ce ſentiment ſi pur, ne fonde lui-même ſes préférences que ſur l'intérêt perſonnel. La naiſſance, la fortune, les talens, la jeuneſſe & la beauté, ne ſont que l'effet du haſard ; ce ſont néanmoins tous ces agrémens réunis qui nous rendent aimables : mais ce n'eſt encore que le canevas de la tapiſſerie, la broderie en fait tout le prix ; on aime en nous tous ces dons, on les confond avec nous-mêmes, nous ne devons donc pas nous flatter des diſtinctions qu'on nous donne, il ne faut les regarder que comme une monnoie dont l'alliage fait ſouvent toute la conſiſtance, & qui perd plus ou moins de ſa valeur au creuſet ; c'eſt à ce creuſet que je veux mettre la vôtre. Vous ſavez, ma chère Floride, la tendreſſe que mon père a toujours eue pour moi ; vous l'avez partagée cette tendreſſe ; & loin d'en être jalouſe, elle n'a jamais fait qu'augmenter celle que j'ai pour vous. Cléonbule n'ignore pas la paſſion de Filidor, mais il ignore qu'il eſt payé d'un tendre retour, & il ne peut voir paſſer dans les bras de ſon rival l'objet de ſon amour, ſans la plus vive douleur ; ſon cœur, oppreſſé par le chagrin qu'il en reſſent, n'a pu réſiſter aux preſſantes ſollicitations que je n'ai ceſſé de lui faire pour l'engager à me découvrir ſes peines : il s'eſt enfin réſolu de les répandre dans mon ſein ; sûr du vif intérêt que j'y prendrois, il

m'a remis le ſoin de contribuer à ſon bonheur; & moi comptant ſur votre amitié, j'ai tout promis en le flattant d'une heureuſe réuſſite.

Ah! Cléontine, m'écriai-je, à quelle épreuve mettez-vous le prix de la vôtre? Faut-il donc que je ſacrifie Filidor, ſon amour, ma tendreſſe, ou que je perde ſans retour une amitié qui m'eſt ſi chère? Non, vous ne la perdrez point, reprit Cléontine, je connois votre cœur beaucoup mieux que vous ne le connoiſſez vous-même, l'amitié triomphera de l'amour, & je vais annoncer à mon père que mon amie conſent enfin de le rendre heureux, pour que nous jouiſſions d'avance du plaiſir que nous nous propoſons de paſſer enſemble le reſte de nos jours. Arrêtez, lui dis-je, donnez-moi au moins le tems de reſpirer. Qu'avez-vous à m'objecter, reprit cette chère & tendre amie? J'avoue qu'étourdie de ſa vivacité, rien dans ce moment ne ſe préſenta à mon eſprit qui pût combattre ſes raiſons; l'empire qu'elle s'étoit acquis ſur mon cœur, cette éloquence naturelle qu'elle emploie toujours avec ſuccès lorſqu'il s'agit de perſuader ceux qu'elle entreprend d'amener à ſon ſentiment, en les transformant pour ainſi dire en elle-même : tout cela, dis-je, m'ôta la force de répondre.

Cléontine s'appercevant que j'étois reſtée dans un morne ſilence, redoubla ſes careſſes; & comme

ſi elle eût voulu me faire honte des combats qu'il me falloit rendre pour adhérer à des ſentimens ſi contraires à mes deſirs, Cléontine, ſans faire ſemblant de s'appercevoir du trouble où j'étois, pourſuivit ainſi : ne vous reſſouvenez-vous pas, ma chère Floride, d'avoir entendu dire à Clitandre qu'on pouvoit diſtinguer trois ſortes d'amour parmi les hommes, l'un groſſier & bas qui leur eſt commun avec les animaux ; ce premier n'eſt conduit que par l'attrait du beſoin & du plaiſir : le ſecond, pur & céleſte, nous rapproche des dieux ; celui-là eſt, je crois, la peinture de l'amitié vive & tendre : le troiſième, qui participe des deux premiers, & tient le milieu entre les dieux & les brutes, ſemble plus naturel aux hommes ; parce qu'il eſt le lien des ames, cimenté par celui des ſens. Je voudrois bien ſavoir, ajouta Cléontine, auquel des trois ſortes d'amour mon amie donneroit la préférence.

Étourdie de cette queſtion trop ſubtile pour mes foibles lumières, je ne balançai pas à donner mon ſuffrage en faveur du ſecond amour. Vous êtes vaincue, ma bonne amie, s'écria Cléontine en m'embraſſant avec une eſpèce de tranſport qui me ſurprit, vous cédez enfin à la tendre amitié. J'avoue, repris-je qu'il eſt impoſſible d'y réſiſter lorſque c'eſt vous qui entreprendrez d'en faire valoir les droits.

Mais, pour abréger une hiſtoire qui pourroit à la fin vous ennuyer, j'ajouterai ſeulement qu'après bien des combats je conſentis, non ſans peine, de céder aux empreſſemens de Cléontine. Ma mère, qui trouva dans ce parti de grands avantages, acheva par ſes ſages conſeils de me déterminer; ce ſacrifice fut d'autant plus grand, que, malgré l'amitié que Cléonbule m'avoit toujours témoignée, j'avois pour lui une antipathie que j'eus peine à vaincre; je puis dire néanmoins avec juſtice que pendant les cinq années que j'ai paſſées avec lui, nous avons joui l'un & l'autre d'une paix qui n'a jamais été troublée par nulle ſorte d'inquiétude; ſes complaiſances & ſes attentions ont triomphé de mon cœur; l'amour avoit pris la place de l'indifférence, lorſque la mort nous l'a enlevé; j'avoue qu'alors livrée entièrement à Cléonbule, les droits de l'époux portèrent long-tems préjudice à ceux de l'amie : mais la douleur que nous éprouvâmes, l'une à la perte d'un père, & l'autre à celle d'un époux ſi tendrement aimé, réunit nos ſentimens, ranima nos cœurs & les confondit de nouveau; j'avois long-tems partagé celui de Cléonbule, il s'étoit emparé de la plus grande partie du mien; c'étoit un double vol que j'avois fait à mon amie, une dette que j'avois contractée, dont je lui devois la reſtitution, & que je me ſuis engagée à payer pendant tout le cours de ma vie.

Contentes

Contentes l'une & l'autre de paſſer le reſte de nos jours enſemble, Cléontine ne s'occupe que de l'éducation de ſon fils, je partage avec elle ſes ſoins que nous regardons comme un devoir; c'eſt auſſi ce qui forme nos plaiſirs & fait couler nos jours dans une paix inaltérable.

CHAPITRE IV.

TABLEAU de la Cour.

MONIME, après avoir remercié Floride de ſa complaiſance, ſe leva, & nous prîmes un petit ſentier qui conduiſoit à la maiſon de nos belles veuves. Cette maiſon ſimple, mais commode, eſt garnie de tout ce qui peut ſervir à des amuſemens honnêtes, on y voit des jardins où l'art eſt ſi bien joint à la nature, qu'à peine y apperçoit-on la main des hommes. Cette maiſon eſt faite pour être habitée, on n'y voit rien que de riant & d'agréable, tout y reſpire la propreté & rien n'y ſent le luxe; il n'y a pas un appartement où l'on ne trouve toutes les commodités néceſſaires. Au lieu de cette multitude de gens déſœuvrés qu'on nomme dans notre monde bonne compagnie, Floride & Cléontine ne raſſembloient chez elles que des perſonnes qui intéreſſent le cœur par mille endroits avantageux, & qui ra-

chetent quelques petites foibleſſes par une infinité de vertus. Ces belles perſonnes trouvoient auſſi de l'amuſement dans l'entretien des payſannes, qui a ſouvent des charmes pour des ames élevées. Il eſt certain qu'on trouve dans la naïveté villageoiſe, des caractères plus marqués; plus d'hommes penſent par eux-mêmes que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre tel que ſont les autres, plutôt que comme ils ſont eux-mêmes; on trouve auſſi en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'on prend à leur bonheur; leurs cœurs ni leurs eſprits ne ſont point façonnés par l'art, ils n'ont point appris à ſe former ſur le modèle des perſonnes du monde, & ce n'eſt qu'en eux ſeuls qu'on peut trouver l'homme de la nature.

Remarquez, nous dit Zachiel, un laboureur qui, au déclin du jour, voit la fin de ſa tâche & retourne gaiement, en ſifflant un air de paſtorale, regagner ſon habitation; ſon appetit, excité par le travail, dévore le repas frugal que ſa femme lui a préparé : ce repas le diſpoſe au ſommeil; mais, malgré ſon peu de durée, le lever de l'aurore lui annonce le moment agréable de retourner à ſes travaux; il invoque Cérès, & dans ſon état, il compte plus de momens heureux que les grands de votre terre, qui, en ſe levant, ignorent la plupart ce

qu'ils deviendront, & à quoi ils emploieront leur journée, au lieu que dans le laborieux villageois tout réveille en lui la ſenſibilité de ſon cœur, l'univers entier ne lui offre que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude, par-tout il apperçoit la main bienfaiſante de la nature, il recueille ſes dons dans les productions de la terre, il voit ſa table couverte par ſes ſoins, il s'endort ſous ſa protection, il tient d'elle ſon paiſible réveil, ſes leçons ſe font ſentir dans les diſgraces & ſes faveurs dans les plaiſirs; les biens dont il jouit, & tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux hommages qu'il rend à la nature; ſi le dieu de l'univers échappe à ſes foibles yeux, il voit & adore par-tout le père commun des hommes, en honorant ainſi ſes bienfaits ſuprêmes; n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on le peut l'Être infini ?

Après avoir pris congé de nos aimables veuves, le génie nous conduiſit au palais de la Nature, où l'empereur fait ſa réſidence ordinaire. Dans ce palais eſt un ſallon qui l'emporte par ſa grandeur & par ſa régularité ſur tout ce que j'ai jamais vu ; c'eſt dans ce ſallon que l'Empereur rend la juſtice à tous ſes ſujets; un trône eſt élevé au milieu, & de chaque côté ſont des ſièges deſtinés pour ceux que leur mérite a conduits à des dignités qui les rendent dignes de les occuper. Je crus, en ad-

mirant cette illuſtre aſſemblée, voir Saturne tenir conſeil au milieu des dieux.

Nous n'eûmes pas de peine à obtenir une audience. Ce prince, dont la douceur & l'affabilité font briller les autres vertus, nous reçut avec cet air de bonté & de candeur qui le rend maître de tous les cœurs. Jamais, nous dit Zachiel, le trône n'avoit été rempli par un prince plus ſavant dans l'art de régner. Ce monarque réunit tous les talens & toutes les qualités qui forment le héros & le conquérant. Il joignoit à ces rares talens le port le plus majeſtueux & une beauté mâle, dont la nobleſſe des traits relève encore l'éclat; cet extérieur charmant, joint à la facilité de s'exprimer, lui gagne les cœurs de tous ceux qui l'approchent, & ſa libéralité les lui attache pour toujours; intrépide dans les dangers, ferme & inébranlable dans les revers, génie inépuiſable en reſſources, pénétrant, les deſſeins les plus compliqués ne ſont qu'un jeu pour ſon imagination auſſi vaſte que féconde, & il exécute avec autant de rapidité qu'il projette facilement.

Le conſeil de l'empereur eſt compoſé de perſonnes d'une expérience conſommée dans l'art militaire, dans l'adminiſtration des loix & dans celle des finances. Ce monarque a toujours apporté une égale attention à récompenſer le mérite comme à

punir le vice. Le défaut d'intégrité dans le miniſtère eſt puni de mort ; il n'y a point de fautes légères pour ceux qui exercent les charges publiques. Ce prince, toujours attentif au bonheur de ſes peuples, fait des informations ſecrètes, pour être informé de leur conduite. Si l'on obſervoit une pareille ſévérité dans quelques-uns des mondes que nous avons viſités, ce ſeroit peut-être le moyen de conſerver une exacte droiture dans l'adminiſtration de la juſtice, & de maintenir la paix & la tranquillité parmi les citoyens.

Dans cette cour, où l'équité a toujours régné, on regarde comme un deshonneur de s'endetter pour ſe procurer les faveurs du prince, qui ne peuvent être le partage que de la vertu & des talens. Rien ne s'accorde à l'intrigue ; ce n'eſt ni le faſte, ni l'opulence, ni les titres, ni les exploits des ancêtres, qui font obtenir la préférence, la vertu ſeule a droit de ſe préſenter : auſſi n'y voit-on jamais de ces courtiſans oiſifs & dédaigneux qui, toujours envieux des faveurs que la juſtice n'accorde qu'à la vertu, ne s'occupent qu'à diminuer le prix des belles actions, ou à chercher un ſens pour les rendre ſuſpectes. On ne voit point non plus de ces hommes qui, par orgueil, intérêt ou baſſeſſe, ſemblent ſe faire un devoir de protéger le vice & les rapines.

Dans cet heureux monde, jamais on ne voit la

nobleſſe ancienne étouffer celle qui ne s'acquiert que par le mérite; faite pour repréſenter la vertu dans tout ſon luſtre, elle n'eſt, dit un de leurs ſavans, ni la décoration du vice, ni le titre de l'indolence, ni le piedeſtal de l'orgueil; contens de mériter des éloges, ce n'eſt point par de baſſes intrigues qu'ils cherchent à obtenir des dignités; ſans faſte dans leurs actions, ſans hauteur & ſans vanité dans leurs diſcours, ils laiſſent à la renommée le ſoin de les faire valoir.

Cette cour ſemble être le ſéjour de la liberté; on n'y reſpire point cet air d'eſclavage qui ſe fait ſentir dans les autres mondes; on n'y eſt point vexé par des tyrans. Les grands de l'empire joignent à la douceur de leurs mœurs cette tendre bienveillance qui fait le charme de la ſociété. Jamais chez eux l'intérêt ne balance l'honneur; le plaiſir qu'on reçoit de la tendreſſe & de la bonté, eſt le plus doux des ſentimens; lorſque le cœur en eſt capable, comment peut-il ſe livrer à d'autres?

Lorſque les officiers ſont commandés pour ſe mettre à la tête d'une armée, on ne les voit point entraîner avec eux le luxe qui ſe pratique dans bien des mondes, où la table, le jeu, les ſpectacles & les aſſemblées rempliſſent tout leur tems; ceux-ci occupés ſur des plans & des cartes topographiques, ou étudiant des livres qui ont le plus

de rapport à leur métier, ſe ſervent eux-mêmes d'inſtrumens de géométrie pour tracer leurs plans; on les voit examiner tous les travaux de l'armée, parcourir les lignes, s'avancer dans les tranchées & ſe trouver aux batteries; c'eſt-là ce qui forme de grands généraux.

Dans les tems de paix, de retour dans la capitale, ils viſitent les arſenaux, les chantiers, les atteliers, les cabinets curieux, parce que chez ces peuples heureux la guerre n'eſt qu'une fermentation paſſagère, & que s'ils ſe bornoient au ſeul talent de la faire, ils deviendroient inutiles à l'état; c'eſt pourquoi on voit ces mêmes officiers s'appliquer à chercher les moyens d'étendre le commerce, d'établir de nouvelles manufactures, de rendre la terre plus féconde, d'augmenter la population, d'empêcher le luxe & de donner un libre cours à la circulation des eſpèces, afin qu'elle puiſſe fournir aux beſoins multipliés de l'état.

Jamais on n'y rencontre non plus de ces milords de la finance, qui éffacent par leur luxe les plus grands de la cour. On eſt perſuadé, dans cette planète, que les vertus & les talens ſont auſſi utiles à l'état que les armes; les négociations & l'adminiſtration du tréſor public ſont leurs plus ſérieuſes occupations; modérés dans leurs plaiſirs, ils ne prodiguent leurs biens qu'en faveur des pauvres, afin d'alléger le poids de leurs travaux; ceux dont les

malheurs ont renversé la fortune, trouvent dans leur bienveillance des secours d'autant plus précieux, qu'ils sont toujours accompagnés de consolations dictées par la vertu ; ils sont bons & humains ; ils aiment ce qui porte l'empreinte de l'honnête & du vrai ; l'agréable ne les éloigne jamais de l'utile, leurs cœurs droits & bien-faits ne s'occupent qu'à travailler au bonheur commun, afin de mériter l'estime du sage, en soutenant dignement le titre d'ami de l'humanité, parce que les hommes ne sont estimés qu'à proportion des biens qu'ils font.

Ils sont persuadés que la pauvreté humiliée devient souvent la source des crimes : c'est, disent-ils, le fruit de la honte qu'elle fait à ceux qui la souffrent. Mille gens endureroient patiemment l'indigence, s'ils n'avoient d'autres peines que celles des privations qu'elle entraîne avec elle ; on ne les verroit point se livrer à des efforts criminels pour se tirer de leur misère, s'ils n'en portoient que la fatigue ; mais accablés par le mépris & la honte, ils n'en peuvent soutenir le poids. Un honnête homme peut faire mauvaise chère, être vêtu simplement, être mal logé, mal chauffé ; tous ces désagrémens se peuvent souffrir : mais si son indigence est connue d'une multitude de sots qui ne font consister le mérite que dans le luxe & la dépense, il essuiera bientôt cet humiliant mépris qui

le désespère & le porte à la fin à faire des actions basses qui lui font oublier la vertu.

L'effet de leur morale est de prévenir le vice dans les ames foibles, de les exciter à la vertu par l'exercice des sentimens honnêtes, & d'affermir dans les mêmes sentimens les ames vertueuses, qui souvent ont besoin d'être réveillées; c'est un feu qu'il faut de tems en tems ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre. Ce n'est ni dans la prospérité, ni dans l'élévation qu'on a besoin d'apprendre à aimer la vertu, c'est dans l'abjection ou dans l'infortune.

L'empereur met sa gloire à entretenir la paix dans ses états, & c'est par ses vertus qu'il oblige ses sujets de joindre l'amour à l'obéissance qu'ils lui doivent; il n'est rien qu'il n'en puisse espérer, leurs biens & leur vie lui seront toujours prodigués dès qu'il en montrera le moindre besoin, & ce zèle va si loin qu'ils se croient trop heureux de trouver des occasions de lui donner des preuves de leur amour & de leur attachement; tous les cœurs volent au-devant de ce prince, & sa vue est un bienfait pour eux.

Ce monarque a soutenu des guerres sans se voir dans la dure nécessité de vexer son peuple; le trésor de ses épargnes a seul fourni aux dépenses qu'entraînent toujours ces calamités; une conduite pru-

dente & éclairée les a terminées en peu de tems : mais à préfent on voit régner dans toute l'étendue de cette planète une harmonie parfaite; le même efprit conduit les différens peuples qui l'habitent; les mêmes loix d'équité, de droiture & de bonne foi, les animent, femblables à des ruiffeaux qui, après s'être égarés quelque tems, reviennent enfin fe réunir à l'Océan d'où ils s'étoient échappés.

Le capital des revenus de l'empire ne confifte qu'en une feule taxe, on prélève fur tous les biens de chaque citoyen le dixième des revenus de leurs terres, que la plupart font valoir eux-mêmes, fans être obligés à aucun autre impôt : les marchands & les différens arts & métiers payent auffi la même taxe, proportionnée aux gains qu'ils font, & ces gens font obligés d'apporter à des tréforiers nommés par la cour, les contributions qu'ils doivent payer, ce qu'ils font fans aucune contrainte, reconnoiffant leur dépendance par ce fervice perfonnel. Cette façon de lever les impôts eft d'une grande utilité pour le prince, en ce qu'elle épargne des fommes confidérables qu'il faudroit donner à une infinité de gens qui feroient chargés de lever ces deniers; d'ailleurs la multiplicité des impôts entraîne toujours un grand nombre d'abus qui tendent à ruiner les peuples, fans que le prince s'en trouve plus foulagé dans fes preffantes nécef-

ſités; & ſes peuples qui ſe trouvent vexés n'adreſſent plus au ciel que des plaintes & des murmures qui ne font encore qu'aigrir leurs maux.

C'eſt par cette économie que les coffres de l'état & ceux des citoyens ſont également remplis. Le payſan y cultive avec ſoin ſes terres, pour les rendre plus fécondes, ſans craindre de nouveaux impôts. Les tréſoriers, fidelles à leur prince, ne cherchent point à s'enrichir aux dépens du peuple. Les villes ornées de beaux édifices, ne ſont remplies que d'heureux citoyens charmés de les habiter; d'autres ne ſe plaiſent pas moins à la campagne pour y jouir de l'abondance & de la liberté qui y règnent.

La cour, ſéjour des grands, offre ce que je n'ai remarqué que dans cette planète, c'eſt-à-dire, qu'à l'exemple du prince, tous les courtiſans y conſervent un air de candeur & de vérité; jamais la baſſe flatterie n'empoiſonne leurs diſcours; nullement attirés par l'envie d'y acquérir des titres & des honneurs, qui, comme je l'ai déjà dit, ne s'accordent qu'à la vertu; un déſintéreſſement à l'épreuve, une probité ſcrupuleuſe, un eſprit ſage, ferme, profond & éloigné de ce ridicule amour propre qui ſe croit infaillible dans ſes jugemens; une affabilité qui captive les cœurs, attache & ſubjugue la confiance de tous ceux qui les approchent; une générosité éclairée & une noble

équité qui expose au monarque les belles actions de ses officiers; en un mot ces grands me parurent véritablement grands, en ce qu'ils sont doués de toutes les vertus qui forment des hommes parfaits.

CHAPITRE VII.

Caractere des femmes.

DANS cette cour les dames y conservent un air de modestie qui sert d'exemple aux personnes de la ville. Les modes ne sont point connues dans ce monde; depuis plusieurs siècles la même façon de se mettre s'y est toujours conservée, jamais on ne les voit occupées de frivolités ni de bagatelles; l'esprit orné de plusieurs connoissances, rend leur conversation intéressante, sans rien ôter à la vivacité de leurs saillies; leurs réflexions ont toujours un caractère grand & sublime, proportionné aux objets qui les frappent; la sérénité de leur esprit leur fait goûter une volupté pure & tranquille qui n'a rien d'âcre ni de sensuel, & qui les élève au-dessus des femmes ordinaires; elles ne reconnoissent point non plus de sentimens bas; on diroit que dans ce monde l'ame y contracte une inébranlable pureté.

Les Abadiennes, en suivant toujours les pre-

miers principes de la nature, ne rougiſſent point de reconnoître l'amour pour le mobile de toutes choſes : l'amour, je veux dire cet amour honnête qu'on prendroit volontiers pour de la ſimple amitié; cet amour, dis-je, eſt la règle & le frein des penchans de la nature; c'eſt par lui, qu'excepté l'objet aimé, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. On doit ſuppoſer à l'amour pluſieurs qualités eſtimables ſans leſquelles on ſeroit hors d'état de les ſentir. Les Abadiennes ſe livrent ſouvent à ces plaiſirs; elles font gloire d'aimer, non de cet amour fougueux & inconſtant que les ſens enfantent & qui diſparoît lorſqu'il commence à s'affoiblir; mais d'un amour tendre & ſolide que le cœur inſpire, que la raiſon & l'honneur dirigent, & qui ne peut jamais diminuer par la certitude d'être aimé; la vérité règne dans leurs cœurs ainſi que ſur leurs lèvres; elles ignorent l'art criminel de tromper & de feindre un amour qu'elles ne reſſentent pas, & mépriſent ſouverainement quiconque abuſe de la foibleſſe d'une amante crédule.

On peut donc croire que le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens; ſon feu fait épurer les penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet. Le cœur vraiment épris ne ſuit point les ſens, il les guide & couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Cet amour toujours timide & modeſte, loin d'arracher des faveurs, ne cherche qu'à

les mériter ; le silence & le mystère aiguisent & cachent ses doux transports, la pureté de sa flamme honore & purifie ses caresses, & au sein même de la volupté, la décence & l'honnêteté l'accompagnent ; & l'on peut dire que lui seul fait tout accorder au desir, sans que la pudeur s'en puisse offenser : mais ôtez de l'amour son plus grand charme, qui est d'estimer l'objet aimé & de lui prêter des perfections ; dès que l'honnêteté l'abandonne il n'est plus rien ; l'innocence jointe à l'amour est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la vie ; ni la honte ni la crainte ne troublent la félicité de deux amans vertueux ; au sein des vrais plaisirs, ils n'ont point de reproches à se faire, & peuvent parler de la vertu sans rougir.

C'est ainsi que nos belles Abadiennes nous dépeignent l'amour. Ne seroit-ce pas, ajoutent-elles, un rare phénomène à offrir à la nature, qu'une personne qui se diroit heureuse sans aucun plaisir du cœur ? Les ressorts d'une pareille statue ne seroient pas aisés à analyser. Le plaisir du cœur doit être la satisfaction intérieure qu'on ressent en aimant ce qui est honnête. L'esprit peut-il être satisfait lorsque le cœur languit dans la tristesse ? Le défaut de confiance lui donne des entraves, on n'ose expliquer sa pensée avec des personnes dont on se méfie, l'intérêt de la conversation se trouve borné par cette réserve mystérieuse, un froid monotone la glace,

& elle n'eſt plus remplie que de lieux communs, de propos découſus; & malgré un tas de frivolités le plaiſir s'égare dans les lacunes; au lieu qu'en compoſant ſa ſociété d'amis qui intéreſſent le cœur, sûr de la diſcrétion des uns & des autres, c'eſt alors que l'eſprit s'aiguiſe, que la converſation s'anime, devient intéreſſante & fait deſirer de la recommencer ſouvent.

Chez ces peuples heureux, fidelles à garder leur parole, une ſimple promeſſe vaut un contrat. Peu ſenſibles à l'éclat des richeſſes, ils préfèrent toujours dans leur alliance un aimable caractère à une dot conſidérable; le mérite, la vertu, la bonne foi, font leurs règles : mais s'il arrive que deux perſonnes d'un caractère tout-à-fait oppoſé ſe trouvent jointes par un mariage que des parens auroient formé ſans conſulter cette union qui doit faire le lien des ames, la loi leur permet de demander des lettres de divorce qui leur ſont rarement refuſées, parce qu'ils penſent qu'il y auroit de l'inhumanité de forcer un homme & une femme de vivre enſemble le reſte de leur vie, lorſque leurs humeurs ſont incompatibles & qu'ils ne pourront jamais s'accorder; on leur permet de ſe marier; alors c'eſt aux époux à s'aſſortir; le penchant mutuel doit être leur premier lien, leur cœur leur premier guide; ce ſont-là les droits de la nature que rien ne peut abroger. Pour qu'un mariage ſoit heureux,

l'homme doit avoir des connoiſſances & des principes ; la femme, de la raiſon & un eſprit de détail : & dans l'harmonie qui règne entr'eux, tout doit tendre au bien commun ; chacun doit ſuivre l'impreſſion de l'autre, chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

On reconnoît par tout dans cette planète la vigilance & l'attention du gouvernement, afin de procurer aux peuples la sûreté, la commodité, l'aiſance & le libre exercice de ſon induſtrie. Leurs grands chemins entretenus avec ſoin, ſont bordés d'un double rang d'arbres, & l'on voit ſur les côtes de la mer des bois propres à la conſtruction des navires, afin de procurer l'abondance par la facilité du commerce. Ce ſage gouvernement a encore pourvu à tous les beſoins des voyageurs ; on n'y rencontre point de ces refuges mercenaires établis par l'intérêt ; mais on y voit de grandes maiſons que de riches citoyens ont fondées dans des lieux écartés. Ces maiſons ſont fournies de tout ce qu'on peut deſirer, & elles ſont gratuitement ouvertes à tous les voyageurs : mais dans les villes on ſe diſpute à l'envi le bonheur de traiter ſes hôtes. Je crus, en admirant cette humanité, être tranſporté aux tems de nos patriarches, à ces tems de l'amour & de l'innocence, où tous les hommes étoient ſimples & vivoient contens.

Ceux qui par leurs talens ont procuré des biens

utiles

utiles à l'état, sont immortalisés par des pyramides, des obélisques ou des statues, ces monumens sont réservés pour la gloire, les talens supérieurs & les actions d'éclat, afin d'exciter l'émulation de ces peuples & les encourager à contribuer au bien public : mais l'on punit sévèrement dans les généraux & les ministres l'incapacité & le défaut d'expérience, toujours préjudiciables au repos de l'état.

Leurs vues sont attentives sur le commerce, l'agriculture & la population. Les canaux & les grands chemins facilitent le transport des marchandises & des denrées. Comme le crédit est l'ame du commerce, le mobile des fortunes & des ressources de l'état, le gouvernement a sagement pourvu à tout ce qui peut entretenir la confiance & assurer le sort des créanciers, en établissant une caisse d'emprunt, où le citoyen porte avec sûreté son argent, certain de le r'avoir lorsqu'il en aura besoin. Tout banqueroutier est puni de mort, parce qu'un défaut de conduite entraîne celui de probité, par un abus de confiance également pernicieux au bonheur de la société.

Chez ces peuples on ne voit rien de faux dans leur façon de penser, dans leurs goûts ni dans leur conduite; ils se montrent tels que la nature les a formés, & ne jugent des choses que par les lumières de la raison : c'est ce qui fait qu'on trouve

toujours de la justice & de la proportion dans leurs vues & dans leurs sentimens; leur goût est vrai, il est simple, il vient d'eux, ils le suivent par choix & non par coutume ou par caprice; leur langage est sans détour, sans art & sans façon; jamais on ne les voit enivrés d'une vanité chimérique; contens d'un vêtement simple & sans aucun ornement, on ne les voit point non plus envier de ces palais magnifiques que l'art décore à grands frais, de mille somptuosités inutiles au bonheur de l'homme raisonnable; un asyle champêtre est tout ce qu'ils desirent, un ruisseau dont le frais attire sur ses bords, & dont l'onde argentine court humecter en serpentant le pied d'une prairie, & en rend l'émail plus brillant.

Après avoir parcouru de vastes provinces, nous ne remarquâmes dans les différens peuples qui les habitent, que de la candeur dans leurs mœurs & dans leur conduite, de l'amour pour le bien commun de la patrie; leur manière d'obliger est si gracieuse, si bonne, ils vous préviennent d'une façon si tendre, qu'ils ne font jamais d'ingrats.

Nous eûmes peine à quitter un si charmant séjour; on peut en juger par ce foible crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'humeur & de cette plaisible tranquillité qui les rend heureux, par l'exemption des peines plutôt que par

le goût du plaisir : mais ce que je ne puis peindre ni cesser d'admirer, c'est leur humanité désintéressée, c'est ce zèle hospitalier qu'ils ont pour tous les étrangers; chacun vient avec un tendre empressement vous offrir sa maison, en vous marquant sa joie lorsqu'il obtient la préférence.

CHAPITRE VIII.

On ne rencontre dans ce monde que des points de vue agréables, des paysages rians, des prairies semées de fleurs, des tilleuls & mille autres arbrisseaux qu'agitent le zéphir; tout respire la simplicité, tout leur rit & forme leur amusement; l'enjouement, le calme & la fraîcheur ramènent, au déclin du jour, de jeunes filles ave cleurs amans qui se rassemblent sur la fougère pour se jurer de s'aimer toujours. Jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des fêtes champêtres; c'est-là qu'on croit voir les graces sur leur trône, parées de la simplicité que la joie & la gaieté animent. On ne jouit des vrais biens que dans l'innocence & la candeur; l'amour, l'amitié & la constance ne se rencontrent qu'où règne la liberté.

O beauté de la nature, s'écria Monime, qui seule avez le droit de toucher le cœur! Il ne vous

faut que des actions ſimples, des perſonnages naïfs, de l'intérêt ſans complication, de la gaieté ſans grimace & ſans effronterie; la vérité & la candeur ſont vos vertus naturelles. O mortels privilégiés! Les dieux vous favoriſent; vous ignorez ces noms faſtueux dont ſe parent en vain les grands de notre terre, mais vous avez de l'humanité; vous poſſédez peu, mais vous le partagez ſans avarice & ſans défiance; vous êtes ſenſibles aux peines & aux infortunes des pauvres; contens de votre ſort, vous paſſez vos jours en repos, ſans ambition, ſans deſirs & ſans envie; vous ſavez réprimer un aveugle tranſport; exempts de gémir ſur les fautes de la veille, d'un ſommeil tranquille rien ne trouble la paix; pour ceux que l'indigence abat, toujours pleins d'égards & de politeſſe, vous vous efforcez, du moins par vos careſſes, d'adoucir les rigueurs de leur ſort; vous n'appréhendez pas que la cupidité cherche à vous ravir des tréſors que vous trouvez dans le travail & l'innocence; un amour exempt de trouble vous unit, vous en voyez croître les gages ſans aucune inquiétude, dans l'eſpoir de les voir un jour partager vos travaux; ils feront l'appui de votre vieilleſſe, ils vous fermeront les yeux & recueilleront en paix l'héritage ineſtimable que vous leur laiſſerez, qui ſont vos vertus, vos mœurs & votre candeur.

Mon cher Zachiel, pourſuivit Monime, accordez-moi une grace, bornons ici nos voyages. J'y conſens, dit le génie : mais avant de retourner dans votre monde, il eſt néceſſaire pour votre bonheur que vous acheviez de viſiter celui-ci, afin que vous puiſſiez l'un & l'autre profiter des bons exemples qui s'y rencontrent. Pourquoi, mon cher Zachiel, dit Monime, voulez-vous nous obliger de retourner dans un monde où nous n'avons éprouvé que des diſgraces ? Ne pouvons-nous pas fixer ici notre ſéjour ? Avez-vous déjà oublié, dit le génie, que ce n'eſt que par une grace ſingulière que j'ai pu vous conduire dans les différens mondes que vous venez de viſiter; il faut, mes chers enfans, ſuivre l'ordre de la nature, & achever dans votre monde le tems fixé par les decrets du deſtin. Les graces que vous avez reçues ne ſe ſont peut-être encore jamais accordées à perſonne; ce n'eſt que pour vous inſtruire & vous perfectionner que je vous ai fait voir un tableau vivant des différentes paſſions des hommes & de l'inconſéquence de leur conduite, afin de vous faire goûter ce qui eſt bon, utile & honnête, & vous faire éviter ce qui eſt mauvais. Le monde de Saturne forme un ſi grand contraſte avec les autres, qu'il ſemble que les vertus naturelles & la ſimplicité de ſes peuples doivent ſe rendre maîtres de tous les cœurs, & l'ame qui en eſt frappée, doit ſe faire un devoir & même un

plaisir de les imiter : c'est afin que ces bons exemples restent gravés dans votre esprit, que j'ai choisi cette planète pour être le terme de vos voyages. Vous avez dû remarquer dans toute l'Abadie, qui est la partie la plus étendue de ce tourbillon, un charmant mélange de la vie champêtre avec celle des villes; une douce égalité y règne, & en y établissant l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous.

Nous visitâmes encore différentes parties de cette planète; par tout on y remarque un singulier mélange de la nature sauvage avec l'art. Près d'une caverne où l'on ne s'attend qu'à trouver des ronces, l'on y détache des raisins mûrs; d'un autre côté d'excellens fruits se rencontrent sur des rochers d'où l'on voit descendre de brillantes cascades. En avançant dans ces pays fertiles nous n'y vîmes aucune terre iculte : nous en faisions le parallèle avec celles des autres mondes, lorsque nous fûmes frappés, à l'entrée d'une ville, d'en voir sortir une grande affluence de personnes, qui couroient vers la montagne voisine. Monime, curieuse d'en apprendre le sujet, le demanda à Zachiel, qui nous dit qu'il s'étoit échappé du grand anneau qui semble couvrir le monde de Saturne, une espèce d'astronome qui venoit de leur prédire que le tems

approche où il doit arriver plusieurs catastrophes à leur tourbillon, par la rencontre subite de quelques comètes embrasées, dont le violent choc peut faire décrire à leur globe une orbite différente de celle qu'il décrit à présent, & qu'ils doivent craindre un embrasement universel; & ces bonnes gens, frappés de cette nouveauté, courent sur la montagne pour y implorer la divinité & la prier de détourner de dessus eux un pareil malheur.

Ces peuples suivent la loi naturelle, ils ont plusieurs temples dédiés à Cybèle qu'ils honorent beaucoup, & où les jeunes filles sont élevées avec un très-grand soin; ils adorent néanmoins un être suprême : mais ils regardent la nature comme une divinité dont la force est répandue par tout, & essentielle à la matière; ils pensent qu'elle est comme une espèce de sympathie qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre, & qui, sans se décomposer elle-même, a le secret merveilleux de varier les êtres à l'infini; qu'on doit la regarder comme un principe d'ordre & de régularité, qui produit éminemment tout ce qui se peut produire dans ce vaste univers. Ils croient que les ames des bien-heureux sont répandues dans l'air & qu'elles y jouissent d'une entière liberté; que celles des méchans sont renfermées dans les entrailles de la terre comme dans une prison, où ils expient leurs fautes jusqu'à la résurrection; qu'alors plusieurs seront

jointes aux bienheureux & reprendront des corps ſubtils & déliés.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE abrégée de la famille de Monime.

APRÈS que Zachiel nous eut fait remarquer ce qu'il y a de plus intéreſſant dans cette planète, il nous dit qu'il étoit eſſentiel pour l'éxécution des projets qu'il avoit formés pour aſſurer notre commun bonheur, de redeſcendre dans notre monde. Cette nouvelle ne plut point à Monime, elle eût bien voulu, ainſi que moi, paſſer le reſte de ſa vie avec des citoyens auſſi parfaits : mais le génie, ſans écouter ſes raiſons & ſans daigner y répondre, nous attacha l'un & l'autre ſur un groupe d'atomes crochus qui nous conduiſirent & nous firent traverſer cet immenſe univers par une pente aſſez douce juſqu'au palais des génies, où Zachiel, après nous avoir ranimés par un ſouffle divin, nous fit reprendre nos corps.

Alors le génie nous annonça que le tems de nous quitter approchoit. Je ne puis pas toujours être avec vous, nous dit Zachiel; cependant je ne vous abandonnerai point que je n'aie rétabli la princeſſe Thaymuras ſur le trône de ſes ancêtres.

Vous êtes ſurpris, mon cher Céton, & peut-être fâché du myſtère que je vous ai fait de la naiſſance de votre chère Monime. Élevés tous deux dès vos plus jeunes ans par les ſoins du Kaker qui ignoroit lui-même la naiſſance de Monime, vous avez toujours vécu dans une union fraternelle qui a entretenu cette tendre amitié que j'ai vu croître avec plaiſir. Il eſt vrai que ſous le nom d'amitié il vous eſt ſouvent échappé de donner des marques de la plus vive paſſion, forcé ſans ceſſe de combattre des ſentimens que Monime partageoit : mais avec cette différence, que dès ſon entrée dans le château des génies, elle a été inſtruite de ſa naiſſance par le premier de ſa race; dès-lors le penchant de ſon cœur l'eût portée à vous la découvrir, ſi, forcée de vivre ſans ceſſe avec vous, elle n'eût réprimé ce penchant; ſon cœur toujours conduit par la raiſon, s'eſt enfin déterminé à vous cacher ſa naiſſance, non pas dans la vue d'éprouver vos ſentimens, jamais elle n'en a douté un inſtant, mais ſa délicateſſe eût été alarmée, ſi la connoiſſance que vous auriez eue de ſon élévation eût été capable de partager votre cœur entre l'amour & l'ambition; le mélange de ces deux paſſions lui auroit été bien plus difficile à démêler, au lieu que l'ignorance où vous avez toujours été ſur ſa naiſſance ne lui laiſſe aucun doute de la pureté de vos ſentimens.

Cette paſſion qui s'eſt manifeſtée malgré vous

dans Venus & dans Mars, loin de l'alarmer, n'a servi qu'à augmenter l'estime qu'elle avoit pour vous; & la délicatesse de vos sentimens qui s'est développée dans le monde de Jupiter, votre générosité à refuser mille établissemens avantageux, dans la seule crainte de vous éloigner, sont une preuve indubitable de votre attachement à sa personne; enfin votre amour pour les sciences, votre application à vous instruire dans toutes sortes de talens, ces vertus réunies vous ont acquis des droits si précieux sur le cœur de Monime, que tous les monarques de l'univers ne peuvent jamais vous l'enlever.

Surpris de tout ce que le génie venoit de m'apprendre, je restai quelque tems immobile; & sans réfléchir à ces dernières paroles, je me précipitai aux pieds de la princesse : Ah! chère Monime, m'écriai-je, en lui prenant une de ses mains que je baisai respectueusement, vous n'êtes point ma sœur, & je puis à présent vous aimer sans crime. Hélas! Pourquoi ne m'avoir pas détrompé plutôt? Que vous m'auriez épargné de combats! Vous n'ignoriez pas ma passion ni les efforts que j'ai toujours faits pour la combattre; je la croyois criminelle, c'est elle qui va faire désormais le destin de ma vie : mais, que dis-je? Lorsque le ciel accorde un changement si favorable à ma destinée, faut-il que je renonce à mon amour? Est-ce à moi de prétendre

à une main qui ne doit ſans doute être réſervée que pour un ſouverain? Oui, adorable Monime, vous méritez à tous égards d'être élevée au plus haut rang; une ame auſſi belle, auſſi grande, auſſi vertueuſe, & dont l'étendue des lumières eſt ſans bornes, doit être faite pour commander à l'univers, Quels ſont les peuples heureux qui vont être ſoumis à vos loix? Je vous perds, divine Thaymuras! Hélas! ſi mon cœur en murmure, je ſaurai du moins renfermer dans les bornes du reſpect & de la ſoumiſſion un amour que je ſens bien qu'il me ſera impoſſible de vaincre. La ſeule grace que je vous ſupplie de m'accorder, comme là plus grande faveur que je puiſſe recevoir, c'eſt de me ſouffrir auprès de vous, de me regarder comme le plus fidelle de vos ſujets, celui qui eſt le plus attaché à votre perſonne & qui vous ſera toujours dévoué juſqu'au tombeau. Fatale ignorance! ajoutai-je en ſoupirant, que vous allez coûter cher à mon repos!

Tranquilliſez-vous, mon cher Céton, dit Monime, ceſſez des plaintes & des regrets qui pourroient à la fin m'offenſer, ſi je ne les attribuois à l'émotion où vous êtes; il eſt vrai que le rang où le ciel m'a fait naître m'a été développé dès mon entrée au chateau des génies. Cette vive amitié déja formée entre nous lorſque je vous croyois mon frère, s'eſt changée en un ſentiment

plus vif depuis que j'ai découvert en vous de nouvelles perfections ; & les qualités solides dont votre ame est ornée, ont enfin resserré des nœuds que je regarde à présent comme indissolubles. Ne m'enviez donc plus la gloire d'être aussi généreuse que vous ; d'ailleurs vous ne devez pas ignorer que je tiendrai tout des bienfaits de Zachiel, sans lesquels il me seroit tout à fait impossible de me faire reconnoître de mes peuples, ni conséquemment de remonter sur le trône de mes ancêtres ; il est donc juste, & je puis même ajouter qu'il est absolument nécessaire à mon bonheur, que vous participiez aux faveurs du génie, en partageant un trône que vous m'aiderez à conduire avec équité.

Ah ! divine Thaymuras, m'écriai-je, ma vie pourra-t-elle suffire pour mériter d'aussi grands bienfaits ? Que dis-je ! N'y auroit-il pas plus de grandeur d'ame à refuser un honneur dont je me sens si peu digne ? Zachiel, par pitié, daignez soutenir ma foiblesse en m'assistant de vos conseils ; dois-je céder au penchant qui m'entraîne ? Hélas ! que faut-il que je fasse ? Je meurs s'il faut renoncer à mon amour, & je ne pourrai jamais vivre tranquille si mon union avec ma princesse est contraire à sa gloire.

Calmez le trouble qui vous agite, me dit le génie, je me serois opposé à votre passion si je

n'avois jugé votre alliance néceſſaire au bonheur de l'un & de l'autre; un ſecret penchant m'a déterminé à prendre les intérêts de Monime: mais lorſque je me ſuis apperçu de celui qu'elle avoit pour vous, loin de m'y oppoſer j'ai toujours contribué de tout mon pouvoir à le fortifier. Je vous ai promis d'employer ce même pouvoir à vous rendre heureux; il eſt tems de perfectionner mon ouvrage, en vous donnant de nouvelles inſtructions. J'approuve votre délicateſſe ſur la gloire de Monime: mais elle doit ceſſer en apprenant les malheurs arrivés dans ſa famille; cependant c'eſt à ces malheurs que vous allez devoir tous les biens qui vous attendent, & c'eſt par une ſuite de ces mêmes malheurs que le prince George, héritier du royaume de Géorgie, a été conduit dans votre patrie, où le deſtin lui fit trouver dans l'alliance de milady Céton, ſœur du lord votre père, une ombre de tranquillité qu'il avoit vainement récherchée dans différens climats: mais il eſt néceſſaire de vous donner un détail ſuccinct des malheurs de cette illuſtre famille.

Thaymuras, roi de Géorgie, fut aſſaſſiné il y a environ cinquante ans, par Abas. Ce monarque, forcé de ſoutenir pluſieurs guerres contre le grand Turc, le Sophi de Perſe & le grand Kan de Tartarie, ſe vit à la fin trahi par Abas ſon favori, qu'il avoit élevé par degré à la qualité de chef de

l'armée. Ce traître, dont les vues ne tendoient qu'à s'emparer du trône, excita plusieurs soulèvemens, & parvint enfin par ses dangereuses insinuations à former une conspiration contre la vie de son souverain. Ses peuples rebutés depuis long-tems d'aussi longues guerres, se livrèrent avec fureur aux pernicieux conseils d'Abas, & ce prince malheureux fut assassiné dans son propre palais. Abas, alors à la tête des troupes, se fit proclamer roi de Géorgie, de Mingrelie & de Turcomanie. Ce tyran revint triomphant dans la capitale, s'empara du palais, & après s'être fait couronner, fit périr misérablement dans des prisons obscures tout ce qu'il put découvrir de la famille royale.

Un seul enfant échappa à la fureur du tyran; cet enfant nommé le prince George, avoit pour gouverneur Erasme, qui étoit d'une des plus anciennes familles du royaume, d'une probité reconnue & d'un attachement à son prince, à toute épreuve. Erasme réunissoit en lui toutes les sciences & les talens utiles à l'art de bien gouverner. Dès qu'il apprit les premiers troubles qu'Abas avoit fomentés dans tout le royaume, il en prévit les suites, en avertit le roi, lui fit connoître tout le danger de sa sécurité, la nécessité de punir les rebelles, en se mettant lui-même à la tête de ses troupes: mais ce monarque, loin d'écouter les

avis d'Erasme, se livra imprudemment dans plusieurs pièges que lui tendit Abas. Erasme, prévoyant alors tout le danger que couroit la famille royale, fit consentir le roi de faire passer le jeune prince dans la Mingrelie, & la diligence qu'il fit pour le conduire, sauva la vie à George.

Ce sage gouverneur, instruit des cruautés que le tyran vênoit d'employer pour la destruction totale de la famille de Thaymuras, ne trouvant point de sûreté dans le royaume, se hâta de faire embarquer le jeune prince, en le faisant passer pour son fils.

Après avoir erré long-tems dans différens royaumes, pour tâcher de former un parti en faveur du prince George, qui pût lui procurer les moyens de remonter sur son trône, & ne voyant aucun succès dans les différentes tentatives qu'il avoit formées, craignant enfin d'être découvert & livré au tyran, Erasme, dans cette cruelle perplexité, engagea le jeune prince à se réfugier en Angleterre : mais ce royaume commençant aussi à se ressentir des révolutions qui arrivèrent peu de tems après, le prince n'en put tirer aucun secours.

Erasme, qui connoissoit depuis long-tems la réputation du lord Céton votre père, & qui n'ignoroit pas qu'il étoit un des premiers pairs du royaume, & un de ceux qui étoient le plus avant

dans la confiance du Roi, ne fit aucune difficulté de s'ouvrir à lui sur la naissance du jeune prince & sur ses infortunes. Céton, l'homme du monde le plus généreux & le plus compatissant, employa d'abord son crédit & celui de ses amis pour tâcher d'engager les pairs dans ses intérêts : mais les troubles de ce royaume augmentant tous les jours, il n'y put réussir ; & pour adoucir en quelque façon les déplaisirs du prince, & lui faire passer plus agréablement le tems qu'il devoit attendre de quelques révolutions favorables à ses vues, il le présenta à Milady sa sœur, veuve du comte de Pimbrok, qui vivoit dans une de ses terres à quelques milles de Londres.

Cette jeune veuve joignoit à d'immenses richesses la beauté, les talens à toutes les graces de la jeunesse ; l'on confia à la jeune comtesse la naissance & les infortunes du prince, & elle mit en usage tout ce que la décence put lui permettre de plus séduisant pour le tirer de sa mélancolie. George céda sans beaucoup d'efforts aux charmes de la comtesse ; & Erasme, loin de s'opposer à cet amour naissant, travailla lui-même à en resserrer les nœuds par un mariage qui fut secrètement contracté d'accord avec le lord Céton. Ces deux jeunes époux vécurent quelques années dans une union parfaite, lorsque la mort vint enlever

la

la princeſſe, qui mourut en donnant le jour à Monime, & replongea le prince dans une mélancolie qu'il n'a jamais pu vaincre.

Son déſeſpoir le porta d'abord à bannir tout le monde de ſa préſence, la lumière du jour ſembloit même lui être devenue inſupportable; le ſeul Eraſme qui s'étoit toujours conſervé une ſorte d'empire ſur ſon eſprit, avoit droit d'entrer à tout inſtant dans le cabinet du prince. Ce tendre gouverneur, ſenſible à ſes chagrins, les partagea long-tems ſans entreprendre d'en diminuer la force; ce fut par ce détour adroit qu'il trouva les moyens d'employer les conſeils que lui dicta la raiſon: mais s'appercevant que rien n'adouciſſoit ſes maux, il prit le parti de ranimer ſa vengeance contre le meurtrier de ſon père & le deſtructeur de toute ſa famille.

George ſortant alors comme d'une eſpèce de léthargie, parut frappé des diſcours d'Eraſme; la gloire avoit toujours régné dans ſon cœur; ce ſentiment joint à celui de la vengeance, loin de s'affoiblir par le tems, n'avoit fait que ſe fortifier; c'eſt pourquoi, la haine & la vengeance ſe joignant à l'ambition, il preſſa Eraſme de fondre la plus grande partie de ſes effets en argent, & d'employer toutes les reſſources imaginables pour équiper une flotte qui pût lui procurer les moyens de ren-

trer dans son royaume, afin d'y faire un dernier effort pour remonter sur le trône de ses ancêtres.

Erasme employa tout ce que lui suggéra sa prudence ordinaire pour exécuter les ordres du prince, & le mettre en état de s'embarquer incessamment. Le lord Céton, oncle de Monime, fut prié de se charger de cette jeune princesse; George voulut bien la lui confier comme le gage le plus précieux de son amitié. Céton la remit entre les mains de Milady son épouse, lorsqu'il fut lui-même forcé d'abandonner sa patrie pour fuir les cruautés de Cromwel; il la pria, conformément aux ordres du prince, de ne point lui déclarer le secret de sa naissance jusqu'à ce que le prince fût entièrement rétabli sur le trône de ses pères.

George, tranquille sur le sort de sa fille, s'embarqua pour la Georgie. Arrivé dans cette partie de la basse-Arménie, il ne voulut jamais s'écarter des sages conseils d'Erasme qui, par sa prudence & les correspondances qu'il avoit entretenues dans différentes provinces, parvint enfin par leurs intrigues à faire soulever la plus grande partie de la nation, en faisant publier l'arrivée du prince George, seul & unique héritier de la famille de Thaymuras, leur légitime souverain, & le seul à qui ils devoient obéir.

Cette nouvelle fit renaître dans le cœur de tous

ces peuples l'ancien amour qu'ils avoient toujours conſervé pour cette famille. Pluſieurs vinrent ſe ranger ſous les étendards du prince, le proclamèrent roi & marchèrent à ſa ſuite: mais le Sultan à qui le traître Abas s'étoit ſoumis, apprenant que le prince s'avançoit à grandes journées, qu'il s'étoit déjà emparé de pluſieurs places importantes, envoya une puiſſante armée au ſecours d'Abas. Celle du prince qui s'étoit conſidérablement augmentée ſe trouva bientôt à portée de l'ennemi, & l'on donna le ſignal de la bataille.

Cette bataille fut dès plus ſanglantes, les Géorgiens, animés par la préſence de leur prince, combattirent avec cette intrépidité qu'inſpire la confiance dans le général & l'amour qu'ils avoient pour leur prince. George, animé auſſi par plus d'un motif, y fit admirer ſa valeur: mais ſon courage l'ayant emporté trop avant dans la mêlée, il ſe trouva entouré d'ennemis qui ſe diſputoient la gloire de le prendre. Ce malheureux prince, s'appercevant du danger où ſa valeur l'avoit emporté, ſe donna la mort pour éviter l'eſclavage.

Les Géorgiens, accablés par ce coup de déſeſpoir, perdirent entièrement courage, ſe ſauvèrent en déſordre, abandonnèrent leur champ de bataille, leurs équipages & toutes leurs munitions aux Turcs qui firent un butin conſidérable.

Peu de tems après, ces peuples se soumirent de nouveau au tyran, malgré les conseils d'Erasme qui, après avoir rendu à son prince les derniers devoirs, les avoit rejoints pour les assurer qu'il restoit encore un enfant du prince George qui devoit légitimement les gouverner un jour : mais ces peuples, naturellement timides, refusèrent de se fier à sa parole, & Erasme fut obligé de fuir lui-même pour éviter une mort cruelle que le tyran n'eût pas manqué de lui faire donner. Attentif sur les intérêts de Monime, je viens d'apprendre la mort du tyran, qui a été massacré dans une nouvelle révolte fomentée par la jalousie des grands du royaume. Hâtons-nous, mes chers enfans, de nous embarquer & d'aller montrer à ces peuples le seul rejeton d'une famille qu'ils ont toujours aimée.

CHAPITRE X.

MONIME reconnue pour héritière du royaume de Géorgie.

RIEN ne pouvant plus nous arrêter dans le château des génies, nous en partîmes pour gagner le port le plus prochain. Un vaisseau nous atten-

doit : nous nous embarquons, un vent favorable nous promet une heureuſe navigation, les matelots pouſſent des cris de joie, on lève l'ancre, on part; les zéphirs enflent les voiles, le vaiſſeau vole ſur l'onde amère, ſon ſein agile fend les flots écumans & laiſſe derrière lui de longs ſillons; tout répond à notre impatience : l'eſpérance & le deſir de vaincre nous occupe : on arrive enfin, après quelques mois d'une navigation des plus heureuſes, dans un port de la Mingrelie.

Lorſque nous fûmes débarqués, nous apprîmes que tout le royaume étoit diviſé par les factions des grands qui formoient différens partis; les uns attachés à la famille du tyran qui n'avoit point laiſſé d'enfant, vouloient reconnoître pour leur roi ſon plus proche héritier; d'autres vouloient changer entièrement la forme du gouvernement pour en compoſer une eſpèce de république; & d'autres enfin, qui étoient la plus grande partie, propoſoient de ſe mettre totalement ſous la domination du Sultan, en lui demandant un gouverneur.

Zachiel, inſtruit de tous ces troubles, les jugea très-favorables à ſes vues; il commença par faire diſtribuer la nouvelle du débarquement de la princeſſe Thaymuras, fille unique du prince George, & ſeule héritière de cette maiſon, & par conſéquent leur légitime ſouveraine, & la

ſeule à qui ils devoient leurs hommages & leur obéiſſance.

Cette nouvelle fit un effet ſurprenant ſur l'eſprit de ces peuples. Leur tendreſſe & leur attachement pour la maiſon de Thaymuras parut reprendre de nouvelles forces. Le génie, profitant adroitement de leur bonne diſpoſition, fit agir ſi heureuſement ſon pouvoir, qu'il ramena tous les eſprits à l'uniſſon; ſemblable à un de ces torrens populaires où les plus indifférens & ceux dont on craint le plus d'oppoſition ſont entraînés par la force du mouvement général, & donnent avec un zèle aveugle dans les ſentimens du plus grand nombre; nous vîmes enfin la furie des grands déſarmée, leur eſprit partagé entre le déſeſpoir & l'eſpérance, céder à des révolutions dont ils jugèrent que tous leurs efforts ne pourroient jamais retarder le ſuccès.

Toute la nation fatiguée ſoupiroit depuis long-tems pour le repos; d'ailleurs le tyran s'étoit livré à de ſi violens excès, & ces excès avoient produit des ſcènes ſi ſanglantes, que le ſouvenir les en faiſoit encore frémir d'horreur; ainſi le tumulte des paſſions, affoibli par la réflexion, commença à faire place à l'eſprit de fidélité, d'amour & d'obéiſſance pour leur légitime ſouveraine; chacun demanda à grands cris la princeſſe, & l'on n'en-

tendit dans la ville capitale que le nom de Thaymuras qui se répandit bientôt dans toutes les provinces du royaume.

Cependant les principaux de l'état n'étoient pas sans crainte; la mort du roi, celle de toute sa famille, l'exécution d'un grand nombre de seigneurs, l'emprisonnement de plusieurs personnes distinguées par leur mérite & par leurs talens, qui toutes étoient péries malheureusement; tous ces crimes multipliés se représentèrent à leurs yeux, & la crainte qu'on n'en poursuivît la punition & qu'on n'en conservât le plus implacable ressentiment, les engagea d'implorer la pitié de leur reine, qui, par le conseil du génie, voulut bien accorder à tous ses sujets une amnistie générale.

Cette déclaration publiée les tira d'abord de la cruelle incertitude qui les tenoit depuis longtems entre la crainte & l'espérance, & leurs agitations se changèrent heureusement en une joie sans mélange, qu'ils firent éclater en commun par des transports que les prospérités particulières, quelque parfaites qu'elles puissent être, n'inspirent jamais au même degré. L'effet de la déclaration que la reine venoit de donner, étoit bien propre à soutenir une satisfaction publique; elle ne pouvoit rien offrir de plus conforme à leurs espérances qu'une amnistie générale, sans

aucune exception, pour ceux qui se rendroient dans l'espace de huit jours à l'obéissance qu'ils devoient à leur légitime souveraine. La vue prochaine du rétablissement de l'ordre réunit tous les sentimens des différens ordres du royaume.

Le génie, après s'être assuré des dispositions des grands & du peuple, rassembla toutes les troupes auxquelles il présenta Thaymuras: voici votre reine, leur dit-il; nul n'est plus digne de régner sur vous. Les malheurs de sa famille doivent vous être encore récens, ils doivent aussi vous la rendre plus chère; rappelez-vous la douceur du gouvernement que ses ancêtres ont exercé sur vous, la paix, le repos & cette tranquillité dont jouissoient vos pères; comparez leurs vertus & cette bonté paternelle qu'ils n'ont jamais cessé d'employer pour vous rendre heureux; faites-en, dis-je, le parallèle avec les cruautés & les vexations du cruel Abas, qui n'a établi l'empire qu'il a usurpé que par le sang & le carnage. Sans foi, sans principe & sans honneur, le ciel vous l'a donné dans sa colère, pour vous punir de vos injustices & de votre ingratitude; ce même ciel, touché de vos maux, veut bien vous en délivrer & vous donner en même-tems les moyens d'expier vos fautes, en vous soumettant à l'obéissance de votre souveraine: vous pouvez à présent signaler

votre zèle en travaillant vous-mêmes à l'affermir ſur ſon trône ; mais vous ne pourrez y parvenir qu'en ſecouant le joug infame de la domination du Sultan auquel la foibleſſe du tyran vous a livrés. Cette gloire vous eſt réſervée ; ne vous alarmez point des dangers, pluſieurs braves guerriers ſe joindront à vous : mais avant de commencer des exploits qui doivent vous combler de gloire, il faut aller dans le temple rendre grace à la divinité, & couronner en même-tems la princeſſe.

Le génie parla encore long-tems avec cette éloquence qui plaît, cette onction qui touche, cette véhémence qui entraîne & cette force qui ſubjugue. Tous les officiers qui l'entouroient parurent éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux, ſes diſcours leur parurent au-deſſus de tout ce qu'on peut entendre du plus grand d'entre les mortels ; le charme de ſes paroles enleva tous les cœurs : officiers & ſoldats, tous en furent pénétrés. Alors un murmure d'applaudiſſement ſe fit entendre, l'air retentit au loin du bruit des tambours, des tymbales & du ſon éclatant des trompettes ; chacun ſe diſputa l'honneur de rendre ſes premiers hommages à la reine ; les ſoldats, pour marquer leur alégreſſe, répétèrent par des cris redoublés : vive la princeſſe Thaymuras, que ſon nom règne à jamais ſur nous, que ſa puiſſance & ſa gloire s'étendent ſur toute la terre.

Zachiel, profitant de cette ardeur, nous conduisit au temple, après avoir fait avertir tous les grands de s'y rendre ; les peuples répandus dans les chemins poussoient mille cris de joie, & lorsque nous entrâmes dans le sanctuaire une décharge d'artillerie fit entendre un bruit semblable à celui du tonnerre. Un dais étoit préparé pour y placer la reine qui, après qu'elle fut couronnée, reçut avec beaucoup de majesté le serment de fidélité d'un grand nombre de ses sujets. On la reconduisit au son de mille instrumens de guerre dans le palais de ses pères. Quoique cette princesse fût un peu fatiguée d'une journée aussi pénible, elle parla néanmoins à toutes les personnes qui l'entouroient avec cette bonté & cette affabilité qui assujettit tous les cœurs.

Le lendemain je fus des premiers faire ma cour à la reine; plusieurs dames l'entouroient, & quoique la Georgie ait toujours produit les plus belles femmes du monde, la reine, dans un négligé simple & sans ornement, les effaçoit toutes par l'éclat de sa beauté. Surpris de voir, en entrant dans son appartement, les mêmes meubles qui ornoient celui qu'elle occupoit dans le monde de Jupiter, je crus d'abord que le génie nous y avoit transportés pendant notre sommeil: la reine se doutant de mon erreur, me dit en souriant: vous voyez, mon cousin, tous les soins détaillés que

prend Zachiel; ne diroit-on pas que je fuis encore dans l'empire des Joviniens, puifque je retrouve ici les immenfes richeffes dont j'étois comblée, & je puis à préfent furpaffer toutes les puiffances de la terre en magnificence: mais ces biens ne me doivent être précieux que pour les répandre fur mes fujets.

Zachiel qui entra, applaudit à des fentimens fi généreux: vous ne devez pas craindre, dit le génie, dépuifer vos tréfors; le bien le plus précieux, & celui dont vous devez faire le plus de cas, eft de régner fur le cœur de vos fujets; voilà ce qui doit faire votre grandeur, vos forces & la gloire de votre règne. Je profite du peu de tems qui me refte à paffer avec vous pour vous donner mes dernières inftructions fur la manière de bien régner. Je ne doute nullement que vous n'employiez les lumières de votre efprit & tous les foins que la raifon & le jugement pourront vous dicter, afin de vous perfectionner. Les voyages que je vous ai fait entreprendre ont dû éclairer votre efprit; & j'ai remarqué avec plaifir qu'attentive à examiner les différentes paffions que l'amour propre & la fauffe gloire font jouer tous les jours fur le théâtre du monde, vous en avez connu les refforts différens qu'on y emploie; vous avez remarqué les bonnes & les mauvaifes qualités,

pour profiter des exemples de vertu qui s'y rencontrent & éviter les fausses démarches.

Vous n'ignorez pas, mes chers enfans, poursuivit le génie, que je ne vous ai fait entreprendre de si longs voyages que pour vous mettre en état de distinguer avec jugement & solidité le bon d'avec le mauvais, le vrai d'avec le faux, afin que vous puissiez discerner le meilleur parti, pour vous y attacher inviolablement. Appliquez-vous l'un & l'autre à connoître les courtisans qui vous environnent; étudiez le caractère de vos ministres, tâchez de démêler leurs intérêts, corrigez, s'il se peut, leurs erreurs, leurs passions; éloignez des charges ceux qui ne mettent pas la douceur & l'humanité au rang des vertus essentielles; que la faveur ni les recommandations ne suffisent pas pour vous déterminer dans le choix de ceux que vous voudrez mettre à la tête des affaires, ou placer dans les tribunaux de la justice. Avant de les rendre dépositaires de votre autorité, examinez-les vous-mêmes, afin de vous assurer de l'usage qu'ils en feront. Soyez sans cesse en garde contre les flatteurs & ceux qui attendent de vous quelques récompenses; ces gens, uniquement occupés de leur fortune ou de l'établissement de leur maison, se garderont bien de vous découvrir la vérité. Songez

que le nombre des gens de bien eſt très-petit: il s'agit de pouvoir les diſtinguer. Vous avez encore à vous défendre des ambitieux, qui ſacrifient tout à leur élévation & à leur puiſſance; & des courtiſans lâches & flatteurs qui ne ſe font aucun ſcrupule de trahir leur religion & leur patrie.

Les malheurs arrivés à votre famille, continua Zachiel, doivent ſans ceſſe vous tenir en garde contr'eux. Alexandre ſouhaitoit de reſſuſciter pour un tems après ſa mort, afin d'apprendre ce qu'on penſeroit de lui: je ne ſuis point étonné, diſoit ce prince à ſes favoris, qu'on me loue maintenant, les uns me craignent & les autres veulent gagner mes bonnes graces. Si les ſouverains qui ſe trouvent toujours flattés lorſqu'on les compare à ce conquérant, penſoient auſſi raiſonnablement, ils ne ſe mettroient point en peine de ſe faire élever des arcs de triomphe ni des ſtatues qui flattent leur vanité; contents de bien gouverner leurs ſujets & d'employer toutes choſes pour les rendre heureux, ils leur laiſſeroient ſans crainte le ſoin d'immortaliſer le nom de leurs bienfaiteurs.

A quoi ſervent ces monumens que la vanité ou l'adulation de quelques ames intéreſſées leur ont fait dreſſer? Ignorent-ils qu'un hiſtorien libre qui

n'accorde rien à la crainte ni à l'espérance, à l'amitié ni à la haine, qui n'est d'aucun parti, qui donne aux actions le prix qu'elles méritent, sans se soucier de plaire ni d'offenser; que cet historien fera voir sans doute d'un seul trait de plume le ridicule de leur orgueil & la bassesse de leurs adulateurs. Pour vous, mes chers enfans, vous avez acquis dans vos voyages un fonds d'expériences & de lumières qui, lorsqu'elles seront guidées par la raison, pourront sans doute contribuer à vous garantir de tous les pieges que l'on s'apprête à vous tendre.

Mais comme vous n'avez pas besoin actuellement des secours de vos ministres pour l'administration de vos états, je vous conseille de ne vous confier désormais qu'à vos propres lumières & à celles d'une personne que je vous ferai connoître avant la fin du jour. Je vous engage à vous consulter tous trois lorsqu'il s'agira de quelque affaire importante; pesez sans précipitation les raisons du pour & du contre, & quand vous serez absolument déterminés sur un parti, suivez-le avec sagesse, avec prudence & sur-tout avec discrétion. Ne confiez à personne le secret de votre état; le seul moyen de faire réussir vos entreprises, est de ne jamais vous laisser deviner. Je ne prétends pas par ces discours vous insinuer de

rejeter les avis de votre conseil, il s'en peut rencontrer qui pourroient vous être utiles. Ne dédaignez point sur-tout ceux des officiers qui ont vieilli sous le poids des armes. Ils pourront souvent vous donner des ouvertures auxquelles vos ministres ne penseroient peut-être jamais. N'oubliez pas que la manière de bien régner est que la volonté du prince soit toujours conforme aux loix ; ne souffrez jamais qu'on les enfreigne de quelque façon que ce soit. Ne chargez jamais vos peuples d'impôts trop onéreux, c'est le moyen de vous attirer leurs bénédictions & les faveurs du ciel. Ne favorisez jamais que des gens éminens dans les sciences ; écoutez toujours leurs avis, afin d'apprendre à gouverner dignement. Ayez toujours pour principale maxime, que l'autorité du roi cesse d'être légitime dès qu'il néglige de rendre la justice à ses sujets. La vertu, depuis long tems engourdie, va se ranimer à l'aspect d'une princesse vertueuse; sa presence peut se comparer à celle du soleil, lorsque sa lumière perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvrent la terre, & qu'il ranime & vivifie tout ce qui est dans la nature.

Comme il est absolument impossible que vous puissiez entrer dans tous les détails qui concernent le gouvernement de vos états, vous devez vous

appliquer à choisir vous-mêmes ceux que vous chargerez du détail des affaires, afin de pouvoir démêler les différens emplois où chacun d'eux peut être propre. Savoir choisir ses ministres & ses officiers, & les placer avec discernement dans les postes qui leur conviennent, les corriger lorsqu'ils s'écartent de leur devoir, les modérer & leur inspirer une bonne conduite par votre exemple; c'est-là le vrai talent de bien régner. Je vous ai dit souvent que pour former de grands desseins il faut avoir l'esprit libre & entièrement dégagé d'occupations puériles, afin de pouvoir penser mûrement, & d'étendre ses vues sur un avenir éloigné, d'inventer, de prévoir & de lire dans le passé; on doit arranger promptement ses projets, se préparer de loin & se tenir sans cesse en état de lutter contre la fortune lorsqu'elle nous devient contraire, & être attentif nuit & jour pour ne rien laisser au hasard.

Le ciel vous confie le gouvernement de ce peuple comme un précieux dépôt : mais il veut que par votre sagesse & votre modération vous vous occupiez sans cesse à faire sa félicité. Toutes les grandeurs & les richesses qui vous environnent ne doivent servir qu'à lui imprimer du respect & de l'amour pour sa souveraine. La grandeur d'un royaume doit consister principalement

lement dans la multitude des ſujets qui fait ordinairement ſa force, ſur-tout lorſqu'ils ſont attachés à leur prince par l'amour & les ſentimens du cœur. Vous devez les entretenir dans l'exercice militaire pour ne point laiſſer énerver leur courage; vous devez encore maintenir la paix, l'union & la liberté de tous les citoyens, entretenir l'abondance des choſes néceſſaires & marquer du mépris pour le ſuperflu; les accoutumer au travail & leur inſinuer de l'horreur pour l'oiſiveté, de l'émulation pour la vertu, de la ſoumiſſion aux loix & du reſpect pour la divinité; il faut encore bannir le luxe de vos états, qui ne ſert ſouvent qu'à appauvrir le citoyen & à la ruine des grands; par cette conduite vous diminuerez les beſoins, en les réduiſant aux ſimples néceſſités de la vie. Le luxe, pouſſé juſqu'à un certain point, corrompt preſque toujours les mœurs; ſouvent il empoiſonne toute une nation par des rafinemens de volupté: on s'accoutume à regarder comme des néceſſités les choſes les plus ſuperflues.

Soyez toujours affables & montrez-vous ſouvent l'un & l'autre à vos peuples; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de vos parures, qu'elles ſoient la garde qui vous environne, afin que vos ſujets apprennent de vous en

quoi confifte le vrai bonheur. Souvenez-vous que tous les biens que vous ferez s'étendront jufques fur les fiècles les plus éloignés, & que les maux peuvent fe multiplier jufqu'à la poftérité la plus reculée. Sur-tout ne vous écartez jamais de la crainte, du refpect & de l'amour que vous devez à la divinité ; ce n'eft que par elle que vous pofféderez tous les tréfors, c'eft elle qui produit la fageffe, la juftice, la joie & les plaifirs purs; elle produit encore la vraie liberté, la douce abondance & une gloire fans tache.

C'eft là, mes chers enfans, ajouta le génie, un foible tableau des devoirs que votre état vous impofe: mais il eft tems de vous faire connoître la perfonne que je deftine à vous aider dans l'adminiftration des affaires qui concernent vos états; il eft même de la décence que cette perfonne affifte à la célébration de votre mariage. On vous attend au confeil, allez-y avec Céton, & n'oubliez jamais l'un & l'autre les principes que je viens de vous donner. Le génie fortit à l'inftant fans vouloir écouter les tendres expreffions de notre reconnoiffance.



CHAPITRE XI.

MARIAGE de Monime.

J'ACCOMPAGNAI la reine dans la chambre du conseil; les grands & les miniſtres s'y étoient raſſemblés; ſon port majeſtueux, ſa beauté, ſes graces & les charmes de ſon eſprit, lui gagnèrent bientôt tous les cœurs; elle écouta avec attention les inſtructions que lui donnèrent ſes miniſtres ſur l'état préſent du royaume; elle donna enſuite ſes ordres avec beaucoup de ſageſſe & de prudence. Alors les grands l'invitèrent, au nom de tout l'état, à vouloir bien leur accorder la grace de ſe choiſir un époux qui pût contribuer à aſſurer & à perpétuer leur bonheur. La reine ſe leva, en leur promettant que dans peu elle leur feroit ſavoir ſa volonté. Je remarquai que toute l'aſſemblée parut fort inquiète de ces dernières paroles, chacun d'eux aſpirant ſans doute à l'honneur de partager la couronne.

Rentré avec la reine dans ſon cabinet, nous y trouvâmes le génie avec un vieillard que j'abordai avec beaucoup d'émotion; la reine, les yeux fixés ſur lui, attendoit, pour lui parler, que Zachiel

nous le fît connoître, lorſque nous prenant l'un & l'autre par la main : voici vos enfans, lui dit-il, qui avoient été confiés par vos ordres aux ſoins du Kaker : mais, pour les ſauver de la tyrannie qu'on vouloit encore exercer ſur eux, je les ai ſouſtraits aux nouveaux dangers qui menaçoient leurs têtes. Que vois-je, m'écriai-je, en me précipitant dans les bras de mon père! Ah! Zachiel, je tiens de vous tout mon bonheur, il ne manque plus rien à ma félicité. Mon père me tint long-tems dans ſes bras ; ſa tendreſſe ſe manifeſta d'abord par des larmes. Revenu à lui, il ſe mit en devoir de rendre ſes premiers hommages à la reine, qui l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe. Je ne ceſſerai jamais, dit cette princeſſe, de vous regarder comme mon père, vous m'en avez long-tems tenu lieu, & les ſervices que vous avez rendus au roi George ſeront éternellement gravés dans mon cœur.

Les premiers momens que nous paſſâmes avec mon père ne furent d'abord employés qu'à lui marquer la joie que nous avions de le revoir ; cependant je lui trouvai l'air ſi abattu, que je ne pus m'empêcher de lui marquer l'inquiétude où j'étois ſur ſa ſanté. La reine qui les partageoit, lui fit pluſieurs queſtions ſur ſes diſgraces : ſi je ne craignois, ajouta cette princeſſe, de renouveler

vos peines, je vous prierois de nous apprendre les aventures qui vous ont conduit dans ce royaume. Elles sont simples, dit mon père, & je puis satisfaire votre curiosité en peu de mots.

Après avoir quitté l'Angleterre, j'ai erré pendant long-tems dans différentes parties du monde, toujours obligé de me déguiser sous des noms empruntés : banni de ma patrie & n'osant y reparoître, j'ai employé tous les moyens imaginables pour retrouver une épouse qui, joint à la tendresse que j'ai toujours conservée pour elle, m'étoit devenue encore plus chère par le précieux dépôt que je lui avois confié : mais toutes les perquisitions que j'ai pu faire ont été vaines. Désespéré de ne pouvoir découvrir aucune de ses traces, ne doutant point qu'on ne m'eût poursuivi jusques dans ma famille, je pensai qu'elle pouvoit s'être embarquée pour vous soustraire à de nouvelles vexations : dans cette idée je me rembarquai, dans le dessein de parcourir différentes parties de l'Asie. J'ai long-tems été le jouet de la fortune; après avoir essuyé plusieurs tempêtes, le hazard m'a enfin conduit dans ce royaume, où je ne fus pas long-tems sans apprendre la mort funeste du prince George. Je ne vous parlerai point de la douleur que je ressentis à cette nouvelle,

il ſuffira de vous dire que j'y ai vécu dans l'obſcurité d'une vie privée ; une maiſon iſolée formoit tout mon domaine.

C'eſt-là où j'ai commencé à réfléchir avec un peu plus de tranquillité ſur les objets qui m'environnoient autrefois ; j'ai trouvé que la raiſon humaine, en examinant à loiſir les détails & les viciſſitudes de la vie, jointes à la nature des ſecours qu'elle peut emprunter du monde pour la rendre heureuſe, eſt incapable de ſe procurer une félicité réelle, indépendante des coups du ſort, & entièrement convenable à nos deſirs les plus naturels, & au but pour lequel nous ſommes créés ; & je compris alors qu'un bon air à reſpirer & les alimens les plus ſimples étoient ſuffiſans pour ſoutenir notre vie, & qu'il ne falloit que des habits propres à nous défendre des injures de l'air, avec la liberté de prendre autant d'exercice qu'il en faut pour conſerver la ſanté.

J'avoue que les grandeurs, l'autorité & les richeſſes peuvent nous procurer des plaiſirs & beaucoup d'agrémens ; mais, d'un autre côté, ces plaiſirs influent terriblement ſur nos paſſions, & ſemblent pour ainſi dire fertiliſer notre ambition & notre orgueil, notre ſenſualité ou notre avarice ; & ces diſpoſitions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes, contiennent les ſemences

de tous nos autres vices, & n'ont pas la moindre relation avec les talens qui forment une personne sage, ni avec les vertus qui constituent le caractère de l'honnête homme.

Privé depuis long-tems de ce bonheur extérieur & éloigné de ce fonds brillant, je suis pleinement convaincu que la vertu seule à le droit de nous rendre véritablement heureux: c'est ainsi que ma vie s'est passée depuis quelques années dans le mépris des honneurs & du faste qui les environne, fuyant la compagnie des hommes & n'attendant que la mort que je croyois proche, pour mettre fin à tous mes ennuis.

J'étois dans ces dispositions lorsque Zachiel s'est présenté à moi, j'ai combattu quelque-tems ses raisons: mais qui peut résister aux insinuations d'un génie du premier ordre? Vaincu par l'éloquence de son zèle, je n'ai pu me défendre de l'accompagner; c"est par lui que j'ai appris la mort de Milady & les soins qu'il s'est donnés pour perfectionner votre éducation, ceux qu'il a pris pour vous faire remonter sur le trône de vos ancêtres, & enfin la gloire où vous prétendez élever mon fils; tous ces motifs réunis à l'attachement &, j'ose ajouter, à la tendresse que j'ai toujours conservée pour vous, m'ont enfin déterminé à abandonner ma retraite; je dis plus: ils ont réveillé

en moi cet amour qui nous eſt ſi naturel pour la vie, & je n'ai pu m'empêcher de gémir de ma foibleſſe & du peu de tems qui me reſte à employer à votre ſervice : mais Zachiel qui ne met ſa gloire qu'à faire des heureux, a bien voulu me faire prendre d'un élixir dont la force qui ſe communique inſenſiblement à toutes les parties de mon corps, le ranime en même-tems qu'il le pénètre, & je ſens actuellement par votre préſence que tout mon être ſe renouvelle : heureux ſi les connoiſſances que l'âge, l'expérience & mes malheurs m'ont fait acquérir, peuvent au moins contribuer à vous donner des lumières qui puiſſent vous être utiles dans l'adminiſtration des affaires qui concernent vos états, & vous prouver en même-tems mon zèle & mon attachement à votre perſonne !

Zachiel, continua mon père, m'a auſſi informé du rang ſuprême que vous deſtinez à mon fils; je me perſuade facilement qu'il lui a procuré aſſez de lumières pour le mettre en état de vous décharger du ſoin de mille affaires de détail qui concernent le gouvernement. Quoique le génie vous ait ſans doute portée lui-même à cette alliance, c'eſt néanmoins au choix de votre cœur, guidé par la raiſon, à vous conduire dans une affaire de cette importance; n'écoutez aucun autre motif, & que l'intelligence des ames ſoit votre guide.

La reine, après avoir remercié mon père, ajouta: ſoyez perſuadé, milord, que Zachiel par ſes conſeils n'a fait que confirmer le choix que mon cœur, d'accord avec ma raiſon, avoit formé depuis long-tems; l'alliance qui eſt déjà entre nous, jointe aux ſoins que vous avez pris de mon père & de ceux que vous avez eus de moi pendant mon enfance, mérite au moins cette reconnoiſſance de ma part; d'ailleurs les loix de ce royaume me permettant de me choiſir un époux, quel choix pourrois-je faire qui fût plus digne de remplir mes deſirs, & qui fût plus ſelon mon cœur? Je ne vous cacherai point que j'ai éprouvé Céton dans pluſieurs occaſions, & je puis vous aſſurer que ſa vertu & ſa probité ne ſe ſont jamais démenties; ainſi, pourſuivit la reine, le génie met le comble à toutes les faveurs que nous avons reçues de lui, en rendant à milord un père, à moi un oncle & un ami qui va faire déſormais les délices de notre vie; c'eſt par-là qu'il prétend réparer le vide que nous aurions trouvé dans ſon éloignement; vide d'autant plus grand, qu'accoutumés à nous laiſſer conduire par ſes ſoins, il nous eût été beaucoup plus difficile de marcher ſeuls; vous allez donc être à préſent notre guide & notre ſoutien.

Quelques jours après l'arrivée de mon père,

la reine, preſſée par ſon conſeil de ſe choiſir un époux, déclara en pleine aſſemblée, que voulant ſatisfaire pleinement les deſirs de tous ſes ſujets, ſans déroger aux loix établies dans ſes états, elle avoit fait choix d'un de ſes parens, digne, par ſa vertu & les grands talens dont le ciel l'avoit doué, d'occuper la place qu'elle lui deſtinoit. Le plus grand nombre applaudit au diſcours de la reine : mais lorſqu'elle m'eut nommé, j'en vis pluſieurs, qui ſans doute s'étoient flattés d'obtenir ſa main, marquer leur mécontentement ; cela n'empêcha pas que la cérémonie de notre mariage ne fût fixée à la huitaine, pour en célébrer la fête avec plus de pompe & de magnificence.

Ces huit jours furent employés à régler, de concert avec le génie, toutes les affaires qui concernent l'adminiſtration du royaume. Zachiel fit lui-même le choix des perſonnes qui devoient remplir les premiers poſtes, & nous eûmes tout lieu d'en être contens par la ſuite, chacun ſe trouvant placé ſuivant ſes talens particuliers, ce qui eſt eſſentiel à la conduite d'un état : mais ce qui l'eſt encore plus, c'eſt de ne ſe ſervir que de gens dont les vertus, la tempérance & l'humanité ſont reconnues.

Le jour de notre mariage arrivé, les troupes furent commandées, toutes étoient habillées de

neuf, elles formèrent un double rang depuis le palais jusqu'au temple. La marche commença par la maison de la reine, ensuite suivirent les premiers officiers de la couronne, & les grands du royaume précédoient un char magnifique: dans le fond étoit le génie à la droite de la reine, & mon père à sa gauche; j'étois sur le devant à côté du ministre qui portoit le livre de la loi; les plus grandes dames de la cour entouroient le char, & les femmes de la reine suivoient; toutes étoient montées sur des chevaux richement ornés; cette marche étoit fermée par un grand nombre de troupes. Ce fut dans cet ordre que nous fûmes conduits au temple au son de mille instrumens de guerre, dont l'air retentissoit de toutes parts.

Je n'entreprendrai point de décrire les cérémonies qu'on y observa, il suffit de dire qu'elles furent très-longues & très-mystérieuses: lorsqu'elles furent achevées, nous revînmes dans le même ordre au palais, & nous eûmes encore la satisfaction d'entendre tout le peuple qui, par des cris de joie redoublés, prioit le ciel de nous combler de ses bénédictions.



CHAPITRE XII.

GUERRE contre les Turcs.

MALGRÉ les fêtes que chacun s'empressoit de nous donner chaque jour, nous ne pûmes vaincre une sombre mélancolie qui s'empara de nos cœurs, triste pressentiment des peines que nous avions encore à souffrir. Rien en apparence ne manquoit à notre commune félicité, lorsque le génie nous annonça qu'il étoit obligé d'obéir à des ordres supérieurs qui le rappeloient dans un autre monde ; cependant, ajouta-t-il, je ne veux point vous abandonner que je ne vous aie entièrement affermis sur votre trône; je vous avertis que votre royaume est encore menacé des plus grands périls ; le Sultan, à qui vous avez refusé de vous rendre tributaires, s'avance à la tête d'une armée formidable, hâtez-vous de rassembler toutes vos troupes, joignez-y celles de vos alliés, la justice est de votre côté ; implorez la divinité, elle seule peut vous assurer la victoire ; c'est elle qui, la balance en main, règle le sort des combats. Souvenez-vous que vous ne pouvez rien faire sans la sagesse, la justice & la prudence ; ce sont ces vertus qui

doivent être vos guides dans toutes les actions de votre vie, & qu'avec ces seuls guides vous ne devez jamais rien craindre.

Mon père qui entra nous confirma cette triste nouvelle : vous n'avez point de tems à perdre, l'armée du Sultan s'avance à grandes journées, je viens d'en recevoir la nouvelle par un courier extraordinaire, & je me suis pressé de donner des ordres à vos officiers, de rassembler vos troupes ; je me flatte qu'avant huit jours mon fils pourra être en état de marcher à leur tête. Quoique je sois convaincue, dit la reine, du courage de Céton, je ne suis cependant pas sans crainte, si Zachiel ne nous assiste de ses conseils ; tremblante pour les jours de mon époux, effrayée des dangers où mes peuples vont être exposés, je prétends du moins les partager avec eux, & vous charger de la régence du royaume pendant mon absence.

J'entrepris en vain de faire changer de résolution à la reine ; effrayé des dangers où elle alloit être exposée, je priai Zachiel de se joindre à moi : j'ignorois les secours qu'il nous préparoit & les services qu'il avoit dessein de nous rendre, c'est pourquoi je fus très-surpris lorsqu'il me dit que, loin de s'opposer au dessein de la reine, il ne pouvoit qu'approuver la résolution qu'elle avoit formée de se mettre elle-même à la tête de ses

troupes; qu'il étoit juste qu'elle partageât avec son époux les périls d'une guerre qui devoit nous combler l'un & l'autre de la plus grande gloire; que ses soldats, animés par son exemple, alloient devenir invincibles; & que tous ses sujets, frappés d'une résolution aussi courageuse, publieroient par-tout ses qualités héroïques & vraiment royales.

Au moment de notre départ nous trouvâmes des armes que Zachiel nous avoit fait préparer par des gnomes dans la caverne fumante du mont Etna. Ces armes étoient polies comme des glaces, elles brilloient comme les rayons du soleil. L'on remarquoit aisément sur le bouclier de la reine les fertiles campagnes de Cerès; la déesse paroissoit rassembler plusieurs hommes épars cherchant leur nourriture, & montrer à ces hommes l'art de cultiver la terre & de tirer de son sein fécond tout ce qui leur étoit nécessaire. On appercevoit aussi les moissons dorées qui couvroient de fertiles campagnes, & le fer destiné à tant de travaux ne paroissoit employé qu'à préparer l'abondance & à faire renaître tous les plaisirs. Sur le mien étoient gravés les exploits de Mars; ces deux boucliers étoient l'emblême de toutes les faveurs que nous devions recevoir de la part du génie.

Guidés par Zachiel, nous nous trouvâmes, aux

premiers rayons du ſoleil, au haut d'une colline qui domine ſur une plaine qui nous parut couverte de charriots, d'hommes & de chevaux. L'ennemi ſe diſpoſoit à y former un camp; tout étoit en mouvement, & l'on entendoit un bruit confus, ſemblable à celui des flots en courroux, lorſque Neptune excite au fond de ſes abymes de noires tempêtes; c'eſt ainſi que Mars commence par le bruit des armes & l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans le cœur de l'ennemi.

Alors le génie m'ordonna de faire ranger nos troupes en ordre de bataille, puis s'avançant au milieu pour les haranguer, je vis briller ſur ſon front quelque choſe de divin; ſa voix me parut avoir la force du tonnerre, ſes regards en avoient l'éclat, & le feu qui les animoit paſſa dans le cœur des officiers, les embraſa d'une ardeur guerrière & y alluma en même tems la ſoif d'une vengeance légitime. Alors le courage, le zèle & la fureur les portent à l'attaque & les aveuglent ſur tous les périls qui peuvent en défendre les approches. Déja l'on voit s'élever un nuage de pouſſière : l'horreur, le carnage & l'impitoyable mort ſembloient s'avancer à grands pas, lorſque la reine, pénétrée d'épouvante & d'horreur, s'arrêtant tout à coup, s'écria, en élevant ſes mains vers le ciel : grand dieu! Protecteur de tous les humains, ſoyez

notre juge; c'eſt à regret que nous ſommes forcés de combattre; nous voudrions pouvoir épargner le ſang des hommes, nous ne pouvons même haïr nos ennemis, quoiqu'ils ſoient cruels, perfides & injuſtes; décidez entre nous, nos vies ſont dans vos mains; s'il faut délivrer la Géorgie de l'eſclavage, ce ne peut être qu'en abattant nos ennemis, & ce n'eſt que par votre puiſſance que nous eſpérons la victoire; la gloire, ô mon dieu! n'en ſera due qu'à vous ſeul. S'adreſſant enſuite à ſes troupes, c'eſt pour vous aſſurer un bonheur tranquille & une félicité durable que je combats aujourd'hui pour vous; ſecondez donc mes deſſeins, & par une noble ardeur à me ſuivre, ſignalez votre courage.

Cette généreuſe princeſſe fit faire en même tems une décharge de toute ſon artillerie; entourée alors de ſes premiers officiers, elle pouſſa ſon cheval dans les rangs les plus ſerrés des ennemis, culbuta leur avant-garde, perça juſqu'au centre de leur armée; ſes troupes, animées par ſon exemple, la ſuivirent & firent un carnage affreux de tout ce qui ſe rencontra ſous leurs coups. Je commandois l'aîle droite qui combattit auſſi avec beaucoup de courage.

Mais la reine s'appercevant que ſon aîle gauche commençoit à plier, entendant les cris de l'ennemi qui ſe croyoit déjà vainqueur, quitta l'endroit où elle

elle venoit de combattre avec tant de danger & de gloire, s'avançant pleine d'indignation pour rallier ses troupes; & quoiqu'elle fût couverte du sang d'une multitude d'ennemis qu'elle avoit étendus sur la poussière, elle combattit encore avec autant de force, rappela à grands cris ses soldats, ranima par son exemple leurs forces & leur courage, fit renaître dans leurs cœurs cette audace guerrière, & glaça en même tems l'ennemi d'épouvante & de frayeur. L'on les vit passer rapidement d'une aveugle confiance à la frayeur la plus stupide; ils jettent leurs armes, s'abandonnent tumultueusement à la fuite pour chercher un asyle sur le haut des montagnes.

Il sembloit, après tant d'exploits signalés, que la victoire n'avoit cessé pendant le cours de cette bataille de couvrir la reine de ses aîles, & qu'elle tenoit une couronne suspendue sur sa tête; un courage doux & paisible animoit ses beaux yeux, on l'auroit prise pour Minerve elle-même, tant elle paroissoit sage & mesurée au milieu des plus grands périls: c'est ainsi que fut détruite cette puissante armée qui menaçoit depuis si long-tems toute la Géorgie. C'est ainsi qu'une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se propose par ses violences, se creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité

ſapent peu-à-peu les fondemens d'une autorité injuſte, & la font tomber par ſon propre poids, parce qu'elle a elle-même détruit de ſes mains ſes vrais ſoutiens, la bonne foi & la juſtice.

Après que nous nous fûmes emparés du champ de bataille, la reine ordonna que tout le butin fût abandonné aux ſoldats qui firent un profit conſidérable. On ne s'amuſa point à pourſuivre l'ennemi dans des pays dévaſtés. Le Sultan humilié envoya ſon grand viſir pour dreſſer des articles qui devoient tendre à une paix générale; le génie les dreſſa lui-même, & lorſqu'ils furent ſignés de part & d'autre, nous licenciâmes nos troupes, & nous nous rendîmes à petites journées dans la ville capitale, où nous rentrâmes triomphans; les temples retentirent des vœux & des prières du peuple, & les autels furent chargés d'offrandes qu'on préſenta à la divinité, en actions de graces pour les faveurs qu'elle venoit de nous accorder.

Pluſieurs jours ſe paſsèrent en réjouiſſances, pendant leſquels nous fûmes complimentés par les différens ordres de l'état, qui tous s'empreſsèrent à nous témoigner leur reconnoiſſance, & la part qu'ils prenoient à la joie commune: mon père marqua la ſienne en particulier à la reine par les louanges les plus délicates, ce qui parut un peu l'embarraſſer, & lui fit demander qu'on re-

tranchât par la ſuite, des diſcours qui lui ſeroient adreſſés, tout ce qui ſentiroit l'adulation & la flatterie. Ce n'eſt pas, ajouta cette princeſſe, que je ne ſois ſenſible aux louanges, ſur-tout lorſqu'elles me ſont données par un auſſi bon juge de la vertu : mais je crains de les aimer trop, & je ne dois pas oublier que ſouvent elles nous corrompent, nous rendent vains & préſomptueux ; je dois donc employer tout le tems de ma vie à les mériter : mais celles qui me feront les plus agréables & les meilleures que vous puiſſiez me donner, ſeront toujours celles que vous publierez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureuſe pour en mériter.

Quelques jours après, inquiet de l'abſence du génie que nous n'avions point vu depuis notre retour de l'armée, je m'en plaignis amèrement. J'étois ſeul avec la reine : ſeroit-il poſſible, lui dis-je, que Zachiel nous eût ſi cruellement abandonnés, ſans nous en avertir ? Ne pourrons-nous donc jamais goûter de plaiſirs ſans qu'ils ſoient mêlés d'amertume ? Je ne le puis croire, dit cette princeſſe ; & quoiqu'il nous ait déjà prévenus ſur ſon départ, il n'ignore pas que peu fermes dans l'art de régner, il nous doit encore des conſeils ; nous ſommes l'un & l'autre ſon ouvrage, c'eſt de lui que nous tenons tous les talens qu'il doit néceſſairement tâcher de perfectionner.

Il me reſte bien peu de choſes à y ajouter, dit le génie, en paroiſſant tout-à-coup au milieu de nous ; je crois qu'il ne manque plus rien à votre félicité, & je viens pour la dernière fois vous annoncer mon départ. Vous me déſeſpérez, dit la reine ; accoutumée à me laiſſer guider par vos ſoins, comment pourrai-je ſi-tôt m'en paſſer ? A peine m'avez-vous rétablie ſur le trône, que vous voulez déjà me laiſſer livrée à mes propres lumières. Ce n'eſt pas que je doute des talens de milord, ni des connoiſſances que ſon père a acquiſes par une expérience conſommée : mais j'eſpérois de votre amitié & de votre zèle des ſoins encore plus détaillés.

Que pouvez-vous attendre de plus, dit Zachiel ? Mes ſoins vous ſont actuellement inutiles, votre timidité vous fait craindre des choſes qui ne peuvent arriver ; d'ailleurs je ne puis reſter plus long-tems avec vous, des ordres ſupérieurs, & auxquels je ſuis forcé d'obéir, me rappellent ailleurs. Accordez-moi du moins, dit la reine, les graces que je vais vous demander : la première eſt de vouloir bien être le protecteur de ce royaume, & de venir à notre ſecours lorſqu'il nous arrivera quelque évènement imprévu : la ſeconde eſt de diſpoſer le cœur de mes ſujets en faveur d'un époux que vous même avez choiſi, & que je brûle de voir régner avec moi. Vous m'avez encore promis de me donner une infinité de ſecrets qui peuvent nous

être par la suite d'une grande utilité. Je ne puis rien vous refuser, reprit Zachiel : je promets d'abord de vous avertir de tous les dangers qui pourroient menacer vos états ; à l'égard des secrets que vous desirez d'apprendre, je présume que l'elixir universel est de tous celui qui peut vous être le plus utile : passons dans votre laboratoire, nous y trouverons tout ce qui est nécessaire pour nos opérations.

Le génie fit plusieurs expériences en notre présence ; il remplit, entr'autres, un grand vase d'élixir universel, & nous fit écrire ensuite le nom des plantes & des métaux qui en forment la composition. Zachiel, voulant alors profiter de tous les momens qui lui restoient pour nous donner ses dernières instructions, nous parla ainsi :

Je vous laisse dans un royaume où la paix & la tranquillité vont régner de toutes parts ; souvenez-vous, pendant cet heureux calme, de consacrer une partie de vos jours à l'étude ; tâchez de vous rendre savans dans tous les arts, en réfléchissant sur l'utilité que vous en pourrez tirer. Occupez-vous à maintenir l'ordre, veillez sans cesse sur la discipline des troupes, qui, dans la paix, tend presque toujours à s'énerver ; que votre exemple serve à faire naître des généraux qui soient dignes de commander, & qui, loin de changer la guerre en un

trafic honteux, prodiguent eux-mêmes leurs propres biens pour récompenser la valeur des troupes. Ne négligez jamais rien de ce qui peut contribuer au bonheur de vos peuples. Appliquez vos soins à faire fleurir le commerce, à augmenter le nombre de leurs manufactures. Soyez sans cesse attentifs à la population ; c'est un soin que vous ne devez jamais négliger, & qui fera toujours la force de vos états. Accordez des privilèges aux étrangers, lorsque vous les croirez capables d'encourager vos peuples & de les rendre plus industrieux. Bien loin de songer à les opprimer, écoutez toujours leurs plaintes, & ne manquez jamais d'y remédier dès que vous en serez instruits. Faites briller l'un & l'autre dans toutes vos actions & dans votre conduite ce caractère auguste & aimable d'un prince sage, juste & débonnaire ; suivez en tout les fins que l'on doit se proposer dans la monarchie, qui n'a été introduite que pour le repos & la prospérité des peuples.

La philosophie, la morale & l'histoire, poursuivit Zachiel, peuvent encore répandre des fleurs sur vos pas. Vous êtes actuellement en état de choisir vos goûts & d'en décider ; livrez-vous aux lettres dans vos quarts-d'heures de loisirs ; continuez à semer dans votre esprit des connoissances dont la moisson sera la joie & l'agrément de votre

vieillesse. Le lord Céton est un modèle qui doit servir d'exemple à tous les hommes ; il a essuyé dans sa jeunesse toutes les calamités que peut supporter la nature humaine : mais il s'est trouvé heureux d'avoir su se ménager des ressources qui lui ont servi de consolations dans toutes ses traverses, ce que ne trouve jamais un homme ennemi des beaux arts, qui n'a souvent pour perspective que la honte, l'ennui, la crainte de l'avenir, la douleur & le tombeau. Vous devez encore vous méfier de la vanité de certains savans qui mesurent la force de la nature sur la foiblesse humaine, & qui font regarder comme chimériques les qualités qu'ils ne sentent pas eux-mêmes ; de leur orgueilleuse raison, source affreuse de l'incrédulité, du renversement des loix de la nature, & du désordre de la société ; qui proscrivent le sentiment, qui veulent tout assujettir aux loix du calcul, qui veulent tout approfondir, & qui, en cherchant les preuves de l'évidence, tombent eux-mêmes dans l'abyme qui leur dérobe la vérité & les écarte de la vraie route que doit tenir un savant, puisque le vrai but de la philosophie est de régler nos mœurs, d'épurer nos goûts, d'élever notre ame & de la mettre en garde contre les illusions de l'amour-propre, en nous donnant des leçons de constance, de fermeté, de tempérance & de modération dans les plaisirs,

afin que nous sachions nous en priver pour les goûter avec plus de vivacité, parce que l'habitude de jouir des plaisirs en énerve l'attrait. N'oubliez donc jamais que la plus sûre méthode pour assûrer le règne de la vertu, est de prévenir les occasions du vice.

Ce furent-là les dernières leçons que nous reçûmes du génie, qui disparut à l'instant, sans paroître écouter les tendres témoignages de notre reconnoissance. Nous passâmes plusieurs jours à ne nous entretenir que des bienfaits que nous avions reçus de Zachiel, & des faveurs singulières que ce génie bienfaisant n'avoit cessé de répandre sur nous; & la reine, pour dissiper nos ennuis, m'engagea à écrire nos singulières aventures: elle y travailla elle-même; & comme nous jouissions alors d'un calme heureux, elles furent bientôt achevées.

J'ajouterai seulement que peu de tems après le départ du génie, la reine fit assembler son conseil pour délibérer sur les services que j'avois rendus à l'état; elle déclara ses intentions, & il fut résolu qu'on ne pouvoit mieux les reconnoître qu'en me faisant partager sa couronne, pour affermir leur puissance, au cas que la reine vînt à mourir sans enfans, ce qui pouvoit leur susciter de nouvelles guerres & les entraîner dans de nouveaux périls; d'ailleurs,

d'ailleurs, ajouta un des miniſtres, nous ne pouvons rien faire qui ſoit plus conforme aux vœux de notre Souveraine, que de confirmer ſon choix en couronnant l'époux qu'elle s'eſt choiſi; il eſt ſage, il eſt vaillant, il eſt l'ami de Dieu, parce qu'il l'aime & le craint; il eſt le vrai héros de notre âge & paroît au-deſſus de l'humanité; il eſt bon, il eſt ami tendre, il eſt compatiſſant & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il fait les délices des perſonnes qui vivent avec lui; c'eſt-là ce qui doit toucher nos cœurs, ce qui doit nous attendrir & nous rendre ſenſibles à toutes ſes vertus.

Je ne rapporte toutes ces louanges que pour faire connoître les motifs qui déterminèrent les Géorgiens à me faire partager la couronne; tous les grands du royaume ſe raſſemblèrent & vinrent en corps me l'offrir, en m'apportant, ſuivant leurs uſages, le livre des loix, pour me faire jurer deſſus de ne jamais les enfreindre. Alors ils renouvelèrent le ſerment de fidélité dans la même forme qu'ils avoient obſervée au couronnement de la reine. Je n'ignore pas, leur dis-je, les obligations auxquelles je m'engage; le premier de mes devoirs eſt de travailler à votre bonheur, je ne m'en propoſe point d'autre, ma gloire va être attachée déſormais à la félicité de mes peuples, & je ne me croirai votre roi que lorſque je vous aurai rendus heureux. En acceptant la couronne, je vous

donne un gage de l'envie que j'ai d'y travailler avec tout le zèle que vous devez en attendre.

La reine leur marqua combien elle étoit sensible à la justice qu'ils me rendoient, & je fus couronné du consentement de tous les grands du royaume, & à la satisfaction de tous les peuples qui vinrent des provinces les plus reculées pour participer aux fêtes qui se donnèrent à cette occasion. Depuis nous eûmes encore plusieurs guerres à soutenir contre les Turcs : mais la fortune nous a enfin fait triompher de tous leurs efforts. Nous jouissons à présent de la paix, nous en goûtons les fruits ; la tranquillité & l'abondance règnent parmi nos sujets ; un prince & une princesse sont les fruits de notre union ; fasse le ciel que nous puissions jouir long-tems du bonheur de les voir croître dans la vertu !

Fin du Voyage de Milord Céton.

TABLE
DES VOYAGES IMAGINAIRES
Contenus dans ce Volume.

SUITE DES VOYAGES DE MILORD CÉTON.

Fin de la Table.





